

# Meurtres à la banque

*Petits arrangements informatiques entre technocrates*

Thierry FALISSARD

Thierry FALISSARD

8 rue Massenet

75016 PARIS

## 1.

Quand je m'efforce de reconstituer toute cette histoire en me référant aux journaux de l'époque et aux rares confidences de mon ami le commissaire Grimberty, un point au moins me semble incontestable : l'événement qui est à l'origine du drame, ou plutôt de cette série de drames. Le lieu et la date sont connus. Dans cette enquête criminelle hors du commun, je respecterai strictement la chronologie. Je ne puis ensuite que supputer les détails, qui du reste ont peu d'importance. Le journaliste s'arrogera le droit d'imaginer ce dont personne n'a été témoin. Ainsi naissent les romans, paraît-il...

C'est un dimanche d'été, dans un bureau comme il en existe de nombreux à Paris. Et dans ce bureau une présence réellement incongrue un tel jour, en pleine trêve hebdomadaire : un homme, devant un écran d'ordinateur, accoudé sur un bureau acajou.

L'homme s'écroule soudain sur le bureau, la tête en avant, les mains crispées dans un ultime effort. Le clavier de l'ordinateur, entraîné par le même mouvement, heurte le parquet dans un bruyant cliquetis. Le cordon qui le relie à la machine se tend brusquement.

Le silence revient. L'immobilité sournoise des choses. La lune se profile déjà dans un ciel d'un bleu profond.

La Banque Euro-Atlantique vient de perdre un homme brillant, Jean Perforati, le meilleur directeur informatique peut-être qu'elle ait connu depuis longtemps. D'autres, vindicatifs ou ronchons, diront « subi » plutôt que connu. Cet homme désormais absent sera, je le crains, presque en permanence au centre de mon récit. Hissons-le au rang de héros à titre posthume, puisque ici tout commence par une mort.

## 2.

Ce lundi matin, Régis Grimberty arrive à la banque en même temps qu'une foule maussade d'employés. Le week-end a été beau, et la plupart des gens reprennent le collier de mauvais gré.

A cette époque, Grimberty est un homme de stature moyenne, d'âge mûr, au visage plutôt agréable, le menton légèrement en avant, les lèvres minces surmontées d'une moustache finement lissée, le front haut couronné de cheveux châtain drus et déjà parsemés d'argent. Pas vraiment une tête de flic, dit-on. Plutôt celle d'un hobereau distingué, ou d'un aristocrate vaguement artiste, comme égaré dans une grande ville moderne.

Le commissaire Grimberty présente une particularité qui le rend presque unique dans les annales de la Police française : il appartient à une petite coterie intellectuelle assez peu connue jusqu'à aujourd'hui, celle des *Libertariens*. Il s'agit, d'après ce que j'ai pu en comprendre, et pour simplifier, d'anarchistes de droite. C'est là le moindre des paradoxes de mon ami Grimberty : être au service d'un Etat qu'il renie et désavoue viscéralement, tout en étant un grand professionnel. Mais j'aurai sans doute l'occasion de revenir sur ce sujet...

Le siège de la Banque Euro-Atlantique est situé à Paris dans le quartier de la Cité. Alors que tout homme, sauf à sortir du fin fond d'une brousse reculée, a entendu parler de la *City* de Londres, peu de Français, à moins qu'ils ne soient parisiens, connaissent vraiment la Cité de Paris. Berceau de la capitale française, d'origine très ancienne, ce minuscule quartier recèle de nombreuses demeures historiques, signalées par des plaques de marbre apposées contre de vénérables murs. Aussi, les touristes qui flânent dans les rues étroites sont surpris quand, au détour de la rue de Saint-Louis-en-l'Île, sans prévenir, une masse sombre vient d'un seul coup choquer leur regard. Comment les édiles parisiens, si sourcilieux sur la protection des monuments historiques, ont-ils permis la construction d'une telle monstruosité ? D'après Grimberty, qui connaît bien les lieux, on ne peut que conjecturer l'énormité des pots-de-vin qui ont dû être versés à on ne sait quel zélé rouage du Complexe politico-administratif français. Et c'est cette tour sombre, agressivement plantée dans ce quartier pourtant peu fréquenté jusqu'ici par les banquiers, qui abrite depuis quelques années le siège de la B.E.A., entreprise universellement connue, respectée - et détestée.

Grimberty contemple un instant cette forme de béton rébarbative où le devoir l'appelle ce matin. Mérite-t-elle ce surnom ironique de « tirelire » que les riverains lui donnent volontiers ? Allons voir, se dit-il, ce qui se cache derrière cette masse sinistre...

Il entre, mêlant sa silhouette longiligne à la file résignée du personnel et se présente à l'accueil central, un vaste comptoir de marbre agrémenté de deux hôtes.

Peu après, le directeur général le reçoit dans son bureau. On a beau être directeur d'une multinationale, au-dessus des lois, par delà le Bien et le Mal, il vaut mieux être en bons termes avec la police locale.

Voici donc le directeur général de la banque, Albert Simpson, membre éminent de la Haute Société Protestante, figure emblématique de la communauté financière française (selon certaines revues sur papier glacé). L'archétype du banquier tel que se l'imagine le commun : le cheveu grisonnant, pour ne pas dire blanc, les lunettes rondes cerclées d'or, le menton avantageux, l'oeil attentif, le sourcil questionneur, le tout se parachevant en un regard vif qui jauge, pèse, évalue et tranche sans recours ni remords, logique financière oblige.

A ce portrait, il convient d'ajouter un costume trois pièces porté comme un uniforme, et des chaussures immaculées qui satisferaient le plus pointilleux des hommes d'affaires américains, gens stricts s'il en est. Il a l'air avenant, mais ne doit pas être d'un naturel commode, pense Grimbart tout en le décortiquant du regard comme seul peut le faire un policier. Simpson se lève dès qu'il aperçoit Grimbart. Il parle un français très pur, sans accent.

- Commissaire, vous me voyez à la fois flatté et surpris de l'honneur que vous nous faites...
- Tout le plaisir est pour moi, malgré les circonstances.
- J'ai informé moi-même la police du décès de notre malheureux Perforati, mais je ne pensais pas que la Police Judiciaire aurait quelque chose à voir dans cette affaire...
- Eh bien, si.
- Ni qu'elle enverrait l'un de ses plus célèbres représentants, le commissaire Grimbart lui-même.
- Vous êtes trop aimable.
- Cette disparition est bien déplorable, poursuit-il sur le même ton, à la fois affable et distant. Prenez donc un siège, je vous en supplie, commissaire, et dites-moi ce qui vous amène.

Va-t-il longtemps jouer les imbéciles ? se dit Grimbart en prenant place en face du banquier. Eh bien, entrons dans le jeu, si c'est ce qu'il souhaite.

- Soyez sans crainte, monsieur Simpson, commence le commissaire, d'un air badin, affalé dans le fauteuil design. J'ai appris l'événement tout à fait par hasard, en arrivant ce matin, et comme la P.J. et votre banque sont voisines, je me suis proposé pour vous rendre cette petite visite... de routine, disons. J'espère ne pas prendre trop sur votre temps.
- Votre démarche a donc bien un caractère officiel ? s'enquiert Simpson.
- Semi-officiel, si vous le voulez, poursuit Grimbart en contemplant d'un regard distrait les murs lambrissés de chêne, qui supportent quelques tableaux d'inspiration moderne, représentant, d'après ce que peut en juger Grimbart, des « tags » importés d'une quelconque banlieue, réellement hideux dans un bureau aussi magnifique. Quelques détails pour compléter le rapport. Notre conversation devrait aussi fournir à nos services certaines informations sur votre maison. Acceptez-vous de répondre à quelques questions ?
- Bien sûr, monsieur. Nous n'avons rien à cacher. Allez-y sans crainte.
- Bien. D'abord ce décès. Un décès sur le lieu de travail... Un événement plutôt rare... Je ne vous surprendrai pas en vous disant que les décès inhabituels donnent lieu à une vérification rapide de la part de la police, comme vous avez pu le constater...
- Oui, je sais, coupe Simpson, un rien agacé. « Enquête décès » diligentée selon je ne sais plus quel article du Code de procédure pénale français, vos zélés collègues m'ont rappelé tout cela quand ils sont venus, tout à l'heure.
- Article 74, précise Grimbart, un peu sèchement. Ne voyez dans mon intervention rien que de très normal, de très... procédurier. En tous cas rien d'inamical, ajoutez-il d'un ton plus amène. Je dois vous préciser que je suis un vieux client de la Banque Euro-Atlantique, aussi je prends un certain intérêt à tous les événements qui vous touchent de près ou de loin.
- Je l'ignorais. Nous sommes très flattés de vous compter parmi...
- Mais voudriez-vous bien m'exposer les faits, coupe Grimbart. Ce décès inattendu doit toucher durement votre société, j'imagine ?
- Les faits, les voici, commissaire, reprend Simpson avec un sourire crispé, vite effacé par une physionomie soudain lugubre. Tels que je les ai rapportés à vos collègues il y a quelques heures. Arrivé ce matin assez tôt, vers huit heures, je me suis rendu dans le bureau de Perforati pour y déposer un dossier. Je ne m'attendais pas à le trouver là, qui plus est assis dans son fauteuil, étalé sur le bureau, ne donnant plus signe de vie. Les urgences, appelées immédiatement, ont déclaré qu'il s'agissait très probablement d'une attaque cardiaque, et que la mort remontait à un temps indéterminé, sans doute au-delà de dix heures.
- Oui, on pense qu'il est décédé dimanche. Puis la police est arrivée.
- C'est cela. Vos collègues ont pris des photos et répandu de la poudre un peu partout. Ils sont restés un certain temps enfermés dans son bureau, je ne sais pas exactement ce qu'ils ont fait. Je me suis inquiété auprès d'eux de ce déploiement de forces, mais ils n'ont pas daigné me fournir un commencement d'explication... J'avoue que cela m'a choqué, sur le coup. Il y aurait eu ici un assassinat qu'ils n'auraient pas été plus importuns ni plus grossiers...

Apparemment l'Identité judiciaire a fait son travail consciencieusement, pense Grimbart.

Il n'entre pas dans les intentions du commissaire d'expliquer à Simpson que le relevé des empreintes et des indices exige du temps et de l'attention, et ne souffre pas de présence parasite. Le directeur ne peut comprendre ce *déploiement de forces* pour un accident cardiaque somme toute banal. A vrai dire, Grimbert n'en a lui-même pas encore saisi complètement la raison. Son supérieur, Renard, qui l'a dépêché aussitôt sur l'affaire, aurait dû lui donner quelques détails sur ce qui avait déjà été entrepris sur place par ses collègues. En tous cas, si les scellés n'ont pas été apposés sur le bureau du défunt, c'est que Renard ne croit pas à un meurtre. Mais Simpson poursuit ses explications.

- Le corps est à l'Institut médico-légal, en attendant que la famille soit avisée (*le macchabée est bien au frais à la morgue, les héritiers seront contents*, traduit Grimbert pour lui-même - cynique, ô tellement cynique, comme toujours, ce cher Grimbert). Il a été emporté discrètement pour que le personnel ne s'en émeuve pas. Je n'ai pas encore eu le temps de faire annoncer officiellement la nouvelle. Ce malheureux Perforati ! dit-il soudain en hochant la tête. Cela devait se terminer ainsi...

- Que voulez-vous dire, monsieur ? Quelque chose vous rendait-il prévisible une fin aussi brutale ?

- Je crois bien. Notre malheureux directeur..., ancien directeur informatique, pour dire à présent les choses comme elles sont, était notoirement fragile du coeur, et son ardeur à la tâche aggravait encore cette tendance néfaste. C'était un cadre précieux pour nous, un meneur d'hommes comme on n'en fait plus, un peu caricatural dans son comportement, sans doute, à mille lieues de ce qu'on appelle aujourd'hui les méthodes de *management* « moderne ». Expert pour manier la carotte et le bâton, mais très prompt à défendre ses subordonnés si quelqu'un s'avisait de mettre en doute leur compétence ou leur application à la tâche... Un homme irremplaçable.

Voilà bien ce que souhaite Grimbert : se faire une idée de la personnalité du défunt à travers les témoignages des individus qui le fréquentaient.

- Pardonnez-moi de vous interrompre, mais a-t-on jugé approprié de confier ce genre de poste à un cardiaque ?

- Comme vous le savez sans doute, reprend Simpson d'un ton doctoral, nous sommes une banque de dimension européenne, une des toutes premières, par suite de la fusion des deux principales banques de France et d'Allemagne...

- Sans compter une nébuleuse de petites banques d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie et du Benelux, complète Grimbert.

- Exact, commissaire. Et pour diriger un service informatique regroupant plusieurs milliers d'individus, de différentes cultures et de sept ou huit nationalités différentes, parmi lesquels se trouvent, de plus, de très fortes personnalités, il me fallait un homme à poigne, dynamique, résolu, j'irais jusqu'à dire tyrannique, comme certains l'affirmaient à son sujet. Pour être cardiaque, Jean Perforati était cependant loin d'être un homme fragile, sans quoi il n'eût pas tenu longtemps à ce poste, je vous l'assure.

- Donnait-il l'impression d'être surmené ou préoccupé, ces derniers temps ?

- Tendue, peut-être. Nous avons eu récemment des événements..., continue-t-il, mal à l'aise. Mais vendredi encore, il était resplendissant de santé et de vigueur. Qui aurait pu croire cela ? La perte que la banque subit, et que je subis en tant que proche de Perforati, sera difficilement réparable. Un homme irremplaçable...

Le directeur général a réellement l'apparence d'un homme accablé par un coup du sort aussi foudroyant qu'injuste. Grimbert, lui, pense que les cimetières parisiens, en dépit du prix des concessions, regorgent de gens irremplaçables.

- Son caractère le faisait-il apprécier de ses collaborateurs ? Pas trop de frictions avec eux ?

- Son unique souci était son travail, je vous l'assure. Il était très exigeant pour lui-même comme envers ses collègues. Ses collaborateurs n'avaient pas de souci à avoir, pour peu qu'ils voulussent comprendre cela et le mettre en pratique.

Simpson manie trop bien l'imparfait du subjonctif pour être honnête, pense soudain Grimbert, bizarrement.

- Avait-il d'autres centres d'intérêt que l'informatique ?

- Mis à part une passion pour le golf et quelques activités plus ou moins politiques, je n'en vois guère. Depuis son divorce, il était très... rangé, sortait peu.

A cet instant, la porte du bureau s'ouvre. Une jeune femme aux cheveux bruns, bouclés et coupés courts, fort accorte, les yeux gros, apparemment embués de larmes, entre d'un pas hésitant, un dossier sous le bras. Une jupe à fleurs serrée met en valeur sa taille parfaite. Un beau brin de fille, estime Grimbert en connaisseur.

- Le courrier à signer, monsieur le directeur, c'est urgent, dit-elle d'une voix blanche en ouvrant le dossier sur le bureau de Simpson.

Ce dernier signe rapidement trois ou quatre lettres, referme le dossier et le rend à la secrétaire.

- Merci, Clémence. Veuillez nous laisser, maintenant.

La secrétaire sort, non sans avoir jeté un regard plein de curiosité sur Grimberty, qui de son côté a trouvé l'apparition charmante.

- La secrétaire de Perforati, Clémence Perlette, précise le directeur. Je lui ai appris la nouvelle moi-même, tout à l'heure. Elle est très affectée par ce qui est arrivé, comme vous pouvez le penser. Perforati et elle étaient, hum, très proches..., précise-t-il en baissant légèrement les yeux.

Grimbert note son embarras et le sous-entendu possible, sinon évident, mais décide de ne pas s'y appesantir. Après tout, Perforati avait le droit de culbuter qui il voulait. Pourquoi pas sa secrétaire, cette belle brune ? Rien de surprenant. L'information est intéressante, sans être d'une importance capitale.

- Où en étions-nous, reprend Grimberty. Ah oui ! Vous parliez des activités politiques de Perforati. De quel type d'activités s'agissait-il ?

- Il était secrétaire régional d'un petit parti, vous savez, le Parti du Renouveau Social.

- Un petit parti ? enchaîne Grimberty avec un mouvement de surprise non feinte. Il a tout de même obtenu huit pour cent des voix aux dernières élections législatives, si ma mémoire ne me joue pas des tours.

- C'est possible, j'avais oublié. Je m'intéresse assez peu à la politique française, je dois dire, au-delà de ce qu'on en dit dans le *Financial Times*.

- Ce parti a des fonds chez vous ?

- Quelque peu, avoue Simpson soudain circonspect.

- Vous ne trahissez aucun secret, je crois bien que toute la place de Paris est au courant.

- Oh, ce parti n'est qu'un club de notables sans réelle influence...

- Et le banquier est au-dessus des opinions, approuve Grimberty avec un sourire derrière sa fine moustache. Effectivement, monsieur Perforati devait être un homme très occupé. Mais revenons à cet événement. S'il est prouvé que la mort a eu lieu samedi ou dimanche, sa présence en vos locaux est-elle normale un tel jour ? Il me semble que la conscience professionnelle a des limites, même chez un informaticien. Nous-mêmes, à la P.J., il nous arrive quelquefois de nous reposer entre deux meurtres...

- Ne parlez pas de meurtre, commissaire, s'exclame Simpson, avec un petit haut-le-corps. Ce mot-là est déplacé et vraiment hors de propos. Vous êtes ici dans le milieu financier, et non pas dans le milieu tout court. Nous sommes une maison respectable. Internationalement reconnue pour son sérieux et sa compétence, vous devriez être bien placé pour le savoir, si vous nous faites l'honneur d'être de nos clients, ce que j'ignorais.

Simpson, anglo-saxon puritain, est choqué de ce qu'il considère comme une désinvolture digne d'un policier blasé. Il connaît le commissaire à travers les portraits qu'en dresse périodiquement la presse à l'occasion de certaines affaires criminelles parisiennes plus ou moins retentissantes. Grimberty est réputé pour ses réparties ironiques, son caractère indépendant, son état de célibataire endurci auquel on prête de nombreuses bonnes fortunes, mais surtout pour des capacités policières hors pair et la rapidité étonnante avec laquelle il résout les affaires les plus embrouillées. Un limier presque aussi bon que les émules de Sherlock Holmes qu'entretient outre-Manche sa Gracieuse Majesté, pense Simpson, plutôt admiratif. Mais précisément, que vient faire ici ce diable d'homme ?

Grimbert, lui, scrute le personnage avec plus d'attention. Cet anglo-saxon n'est flegmatique qu'en apparence, juge-t-il. Par moments, on dirait une grenouille dans une poêle à frire. Jouons *andante*, dans un premier temps, pour ne pas le brusquer.

- Admettez, monsieur, poursuit Grimberty d'un ton égal, qu'il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Vous ne voudriez pas que la réputation de la B.E.A. soit entachée ne serait-ce que par l'ombre d'un soupçon ? Je suis là pour mettre la dernière main au rapport, pour écarter justement cette ombre en concluant cette enquête de pure forme, mais avant cela je dois faire mon métier le plus complètement possible (*bon, si cette tirade ne le rassérène pas un peu, c'est à désespérer*). Donc, en ce qui concerne la présence de Perforati dans la banque en dehors des horaires normaux ?

- Eh bien oui, répond Simpson plus posément, Perforati passait fréquemment à la banque pendant le week-end, pour terminer l'étude d'un dossier, ou simplement pour vérifier si le système informatique fonctionnait bien.

- Mon Dieu, quelle conscience professionnelle...

- Dans ce genre de métier, on craint toujours le petit ennui mineur, qui vient gripper cette formidable et délicate mécanique qu'est l'informatique. Peut-être ignorez-vous que notre centre de traitement fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qu'un arrêt d'une heure seulement nous cause un manque à gagner de plusieurs millions de dollars ? Au demeurant, si vous le jugez nécessaire, il est possible d'effectuer des recherches pour savoir quand exactement Perforati est venu. Toutes les entrées et les sorties sont contrôlées et l'accès aux bâtiments nécessite un badge magnétique. Mais à quoi bon ?

- Non, pour le moment je n'en vois pas l'intérêt. Il ne s'agit que d'une enquête de routine, je vous le répète. Pourriez-vous me conduire dans son bureau ? Vous êtes le premier à l'avoir découvert, n'est-ce pas ? Vous n'avez touché à rien sur le coup ?

- Si vous voulez bien me suivre, c'est à deux pas d'ici, répond Simpson en se levant. Non, je n'ai touché à rien, vous trouverez encore ses affaires éparses un peu partout. Les secours et vos confrères étant passés par là, je ne garantis pas que les choses soient restées en l'état... Pauvre Perforati ! Cette disparition est bien malheureuse, mais je ne voudrais pas que vos services soient pour nous une cause de désagréments supplémentaires.

### 3.

Ils empruntent un couloir central qui dessert une enfilade interminable de pièces toutes semblables. Simpson conduit Grimbert deux bureaux plus loin. Le directeur général et le service informatique occupent donc le même étage, chose sans doute rare dans les entreprises, relève Grimbert.

Simpson pousse la porte et Grimbert entre. Le bureau d'acajou, au centre duquel trône un micro-ordinateur, est encadré de deux grandes plantes vertes des plus banales. Grimbert remarque quelques papiers sur les fauteuils en cuir, le clavier en piteux état et une pendulette en pièces sur le sol. Aurait-elle été dédaignée par les policiers ? Non, elle est encore couverte d'une couche de poudre blanche. Grimbert la ramasse et la montre à Simpson.

- Dix-huit heures trente-cinq. A moins que ce soit six heures trente-cinq. Peut-être l'heure où il est mort. Il l'aura fait tomber en perdant connaissance. Ce matin, personne d'autre que vous n'est entré dans ce bureau ?  
- Non, personne. Et je suis certain d'être arrivé le premier à l'étage.

L'écran qui occupe le bureau du directeur informatique est encore allumé, de même qu'une petite imprimante, flambant neuve, placée juste au-dessous, avec son magasin de feuilles blanches bien approvisionné. Grimbert s'approche et regarde l'ordinateur en clignant des yeux. Les trois lettres « B E A », de couleur bleue sur un fond vert-noir, occupent tout l'écran, formant comme une enseigne lumineuse aguichante en modèle réduit, un logo stylisé.

- Qu'est-ce qui est affiché sur cet écran ? demande le commissaire en se tournant vers le directeur.

Celui-ci se penche et inspecte la machine un bref instant.

- C'est l'écran d'accueil de la Banque, pour autant que je sache. Une « mire », comme ils disent dans leur affreux jargon informatique. Cela permet d'accéder à toutes les applications bancaires du système. Perforati s'apprêtait sans doute à travailler sur sa machine quand il a eu cette attaque.

- Quelques détails supplémentaires au sujet du défunt. Quand vous l'avez découvert ce matin, quel aspect avait-il ? Était-il très pâle, par exemple ?

- Comment vous dire ? répond le directeur en se grattant la tête. Il était très blanc effectivement, la peau vraiment livide. J'ai cru qu'il venait juste d'être victime d'un léger malaise, aussi je l'ai touché à l'épaule. C'est quand je me suis aperçu de la raideur du corps que j'ai compris de quoi il en retournait.

- La rigidité cadavérique survient de trois à cinq heures après la mort. Ce qui confirme que le décès a dû se produire largement avant votre arrivée. Rien d'autre n'a attiré votre attention, dans l'expression du visage, par exemple ?

- Je ne voudrais pas m'avancer, mais j'ai cru lire comme une espèce de..., de peur sur ses traits. Ou d'appréhension. A moins que ce ne soit que de la lassitude. Enfin, une expression inhabituelle, pour rester objectif. La dilatation des pupilles également m'a frappé. J'en frissonne encore, et pourtant, j'en ai vu bien d'autres dans ma vie, et pendant la guerre.

- Bien. Je ne suis pas médecin, mais ça ressemble assez à un arrêt cardiaque en règle. Dans ce genre de situation, si la réanimation n'intervient pas dans les minutes qui suivent, il n'y a plus d'espoir. Le cerveau ne survit que trois minutes sans irrigation sanguine. Ah ! Nous aussi, nous sommes de bien délicates machines, tout comme vos ordinateurs... Enfin, mourir à son poste, quoi de plus honorable et de plus édifiant pour quelqu'un que vous me décrivez comme un bourreau de travail...

Simpson ne relève pas cette remarque émise sur un ton narquois et renchérit :

- Un homme irremplaçable, je vous l'assure ! Je ne sais pas quelle tête ils vont faire, au Conseil d'Administration, quand ils sauront la nouvelle. Lui, qui passait à leurs yeux, non sans raison, pour un pilier de notre société !

- Qu'en penseront ses collaborateurs les plus proches ?

- Oh ! grimace Simpson, vous connaissez la nature humaine. Certains, je le crains, en éprouveront du soulagement, et souhaiteront l'arrivée d'un homme plus jeune et plus accommodant. Mais tout compte fait, je trouve l'attitude de la police bien soupçonneuse, commissaire, plus que de raison, dit-il en se retournant et en fixant Grimbert. Puis-je savoir ce qui motive votre suspicion ?

Sur le coup, Grimbert semble hésiter.

- Mon Dieu, un arrêt cardiaque ne signifie pas dans cent pour cent des cas une mort naturelle. Il peut y avoir d'autres causes... extérieures. Une électrisation, une hypothermie, un étouffement, certains poisons, ou même une banale piqûre de guêpe, que sais-je ? peuvent être cause d'un arrêt cardiaque et donc d'une mort en tous points comparable.

- Vous croyez vraiment que...

- Vous savez, reprend Grimbart d'un ton presque familier, en se frisant la moustache de malice, je suis policier, et douter de tout relève aussi de ma fonction. Mais attendons le rapport que devrait nous rendre le médecin légiste. Puisque la procédure habituelle a été enclenchée, autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas, pour qu'aucun doute ne subsiste. Et puis, pour ne rien vous cacher, ajoutez-il après quelques secondes de silence, il y a aussi cette histoire dont m'ont parlé mes collègues de la Brigade Financière...

- Ah, le détournement de fonds, dit Simpson en baissant soudain la voix et en prenant un air visiblement préoccupé. Nous y voilà. Une sinistre affaire. Vous êtes au courant ?

- Pas complètement. Mais j'aimerais entendre votre version des faits.

- Revenons dans mon bureau, décide Simpson après un temps de réflexion. Nous serons plus tranquilles pour en parler, puisque cela aussi vous intéresse.

#### 4.

Il fait passer Grimbart devant lui et referme la porte du bureau de Perforati. Ils entrent à nouveau dans le bureau directeur. Simpson ferme soigneusement la porte derrière eux et s'installe dans son siège, un peu mal à l'aise. Grimbart s'assied et se prépare à l'écouter. Le directeur général prend un certain temps avant de s'exprimer.

- Il y a un mois, dit-il enfin, une forte somme d'argent a été détournée de nos comptes pour être virée sur un compte en Suisse. Le coup avait été visiblement bien préparé. L'argent a été prélevé en petites fractions sur un grand nombre de comptes et l'opération avait toutes les apparences de la régularité. Je ne connais pas les détails techniques, qui m'échappent, d'ailleurs, mais en l'absence de toute trace écrite, de bordereau de virement, il est à peu près évident que des informaticiens sont impliqués dans l'histoire, ou ont été complices. Mais rien n'a pu être prouvé contre quiconque, et vos collègues y ont perdu leur latin, bien qu'ils aient fait appel tout de suite au Groupe de Répression Informatique du commissaire Vailland, que vous connaissez peut-être (Grimbart fait mine d'acquiescer). Une enquête menée à notre instigation par divers intermédiaires financiers que nous connaissons bien en France et en Suisse n'a rien donné non plus. Mais sans doute avez-vous d'autres d'informations à me communiquer ?

- Non, monsieur. J'ignorais même jusqu'à ce jour l'existence de cette fraude. La coordination des polices reste encore à l'état de vœu pieux dans le capharnaüm bureaucratique de nos administrations, déplore Grimbart, narquois. Vous n'avez donc pas pu récupérer cette somme ?

- Le coup ayant été découvert trop tard, il n'était plus question de revenir sur ces virements - qui sont passés tout à fait inaperçus parmi des milliers d'autres - sous peine de voir se perdre complètement notre crédibilité.

- A combien se monte votre perte ?

- Vingt millions d'euros se sont ainsi envolés. Parlez-moi des prodiges de la technique ! s'exclame le directeur avec un rire nerveux. Perforati en était tout retourné. Il m'avait promis de retrouver les coupables, mais il n'a pas mieux réussi que les autres. J'espère seulement que cette affaire n'aura pas contribué encore à abrégé ses jours, par le tracassé qu'elle lui a causé. Notre souci ne tient pas tant au montant de la somme, assez négligeable pour nous, mais au fait qu'il se trouve parmi nous des personnes véreuses qui pourraient manigancer d'autres coups du même genre. Une épée de Damoclès dont nous nous serions bien passés.

*Assez négligeable, a-t-il dit ! sursaute Grimbart. Vingt millions ! Je ne pourrai jamais m'habituer à cette détestable mentalité de banquier. Mais poursuivons cet intéressant entretien...*

- Chez nous, policiers, commence-t-il en cherchant ses mots, on dit communément... qu'il n'y a pas de fumée sans feu, sinon notre métier d'enquêteur n'aurait pas de raison d'être (*oh, Grimbart ! quel étalage de lieux communs*). Il doit bien y avoir des traces, des indices, à défaut de preuves tangibles, enfin, quoi que ce soit qui puisse se retourner contre le fautif. Un virement bancaire, j'imagine, est déclenché par quelqu'un, et ce quelqu'un laisse forcément une indication.

- Il y a, réplique le directeur en hésitant, comment dirais-je, une certaine opacité dans la façon dont une banque est gérée par l'informatique. Avec l'ordinateur, je m'en rends compte de plus en plus, personne n'est responsable de rien. Il y a toujours moyen de se défausser sur la machine ou sur les procédures automatiques quand une erreur ou une anomalie se produit. Quand un virement est entré dans la machine, allez donc savoir si c'est monsieur X ou Y, client tout à fait honorable, qui l'a émis, ou une taupe introduite dans les circuits bancaires, ou même si ce ne serait pas la machine elle-même qui l'invente, histoire de nous créer des problèmes inattendus ! Je ne plaisante pas. Bien sûr, il y a une vérification obligatoire pour de très grosses sommes. Mais on ne vérifie pas une multitude de petites opérations, et c'est ce dont ont profité les malfrats dans le coup dont nous parlons. Heureusement, ce genre de mésaventure reste exceptionnel.

- Les petits ruisseaux réunis font les grandes rivières, c'est bien connu, profère Grimbert d'un air méditatif. C'est pour cela que vous n'avez pas pu réagir à temps.

- Oui, et c'est une belle rivière qui a pris la direction de Genève il y a un mois, se lamente le directeur général. Si la question vous intéresse, notre responsable sécurité, Mirallez, pourra vous dresser la liste d'autres malversations, mineures heureusement, qui surviennent presque chaque semaine. Nous sommes victimes aussi de notre taille et de notre implantation mondiale. La centralisation et l'informatique nous permettent de lancer des projets importants et très complexes. En même temps elles nous transforment en colosse aux pieds d'argile. Et chez nos principaux concurrents, la Paneuropean ou les autres, le problème est le même.

- La Paneuropean, ce holding très discret ? fait écho Grimbert, dressant l'oreille. Le numéro un, n'est-ce pas ?

- C'est cela, confirme Simpson avec une pointe d'agacement dans la voix. Eux aussi ont subi des préjudices du même genre, et ils ne s'en sont pas vantés. La police n'en a jamais rien su, encore moins la presse, vous pensez bien.

- Tandis que vous, au contraire... ironise Grimbert.

- Oh ! Nous non plus, admet Simpson, gêné. Discrétion avant tout !

- Rien n'a filtré de votre affaire dans la presse et je n'en ai été informé que tout récemment par ma hiérarchie. Mais pensez-vous que beaucoup de personnes soient à présent au courant ?

- Non, uniquement le personnel d'encadrement que nous jugeons de confiance, en raison de son ancienneté et de sa fidélité, a été informé, et invité à nous aider et à aider la police dans ses investigations. Six ou sept personnes tout au plus. On n'a pu éviter certaines rumeurs, mais dans l'ensemble la discrétion a joué à plein. Aucune plainte n'a été déposée, je dois le dire. Notre P.D.G. a fait jouer ses relations au plus haut niveau pour que les enquêteurs, des personnes triées sur le volet, agissent avec infiniment de précautions.

- Une procédure tout à fait inhabituelle que cette enquête sans plainte officielle...

- Le coup qui nous a frappé était lui aussi très inhabituel. Et puisque le sujet revient sur le tapis, je vous redirai ce que j'ai dit à vos collègues de la Financière : par pitié, soyez extrêmement discrets ! Ma position devrait m'interdire d'évoquer ce sujet, encore qu'il vous suffirait d'ouvrir les journaux financiers pour apprendre tout par le détail. Notre banque traverse une mauvaise passe, continue-t-il en baissant la voix ; aux revers que nous avons essayés dans les prêts aux pays en voie de développement s'ajoutent maintenant des difficultés avec les P.M.E. et le secteur immobilier qui pèse très lourd en termes de provisions pour pertes. Quant à nos fonds propres, notre compte d'exploitation pour cette année s'en trouvera...

Grimbert veut interrompre cette tirade trop technocratique à son goût pour se replacer sur un terrain qui lui est plus familier.

- Je crois savoir qu'il y a aussi, insinue-t-il, les mauvaises affaires de l'insigne capitaine d'industrie, le sieur Boris Kaviorski, l'homme qui fait continuellement le bonheur des journaux à sensation, et parfois des autres... Un débiteur dont vous vous passeriez volontiers.

- Oh, répond Simpson, en balayant l'objection d'un geste las. Avec celui-là il ne s'agit que d'un milliard ou deux. Et on arrivera bien à en tirer quelque chose, ne serait-ce qu'en se payant sur la bête, comme on dit dans notre profession. C'est bien peu en comparaison du reste. La presse de bas étage ne voit que la partie émergée de l'iceberg. La presse dite sérieuse, elle, préfère fustiger la politique soi-disant *expansionniste et quasi impérialiste* (je cite) de notre maison, ou de notre président qui aurait la folie des grandeurs.

- Vous vous êtes beaucoup développés ces dernières années. Certains vous le reprochent, parlant de « fuite en avant », insinue Grimbert.

- C'est vrai que nous sommes une grande banque généraliste, que nous menons de front tous les métiers qui s'y rattachent, que nous sommes à la fois banque d'affaires, d'investissement, de dépôt, de crédit... Nos contradicteurs oublient que qui n'avance pas recule. Je n'ai d'autre religion que celle de mon compte d'exploitation. Quand on n'entreprend rien, la presse spécialisée parle de déclin, de la « Grande Vieille qui végète », et c'est le titre B.E.A. qui accuse le coup à la Bourse. Quand on se lance au contraire dans de nouvelles opérations, avec comme toujours une part de risque soigneusement pesé, c'est de l'inconscience, le syndrome de la *fuite en avant*, comme vous dites, ou pire : le *copinage*, s'il se trouve qu'on prend des participations dans des entreprises dont les responsables ont des relations étroites avec notre président, comme ce fut le cas avec Kaviorski...

Grimbert saisit la balle au bond pour s'enquérir d'un point qui le tracasse. Comme toujours, il s'intéresse plus aux hommes qu'aux entreprises et à leurs tribulations politico-économiques.

- Au fait, votre président, le très médiatique Edouard Laroche-Werther, semble maintenant un peu en retrait. Il apparaît dans les médias beaucoup moins souvent qu'auparavant, avant la privatisation de la B.E.A., il y a quelques années...

- Vous comprenez qu'avec tous les soucis qui nous assaillent aujourd'hui, il serait malséant pour lui de s'exhiber inconsidérément et de devoir s'abaisser à expliquer au grand public toutes nos opérations passées, présentes et futures. C'est vrai que la B.E.A. est un pilier de ce pays, ou plutôt de la finance de ce pays, voire de l'Europe, et notre notoriété nous oblige à une transparence relative, même si nous n'avons de comptes à rendre qu'à nos actionnaires. Le grand public est un actionnaire minoritaire de la B.E.A., nous le respectons plus en tant que client

de chaque jour qu'en tant que détenteur d'un petit nombre d'actions avec un droit de vote et de regard marginal. C'est pourquoi j'ose vous demander à nouveau, à vous et à vos collègues, d'observer la plus grande discrétion sur toutes ces affaires. Il en va de notre crédit auprès de nos clients, j'irais jusqu'à dire de la confiance dans le système bancaire tout entier.

- Ah ! sourit Grimbert. C'est vrai, le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit. C'est la devise du banquier, si je ne me trompe ?

- Non, c'est une maxime catholique, je crois, réplique Simpson avec un sourire condescendant. Disons que pour le banquier, tout dépend du type de bruit, souligne-t-il. Si les gens apprenaient qu'en plus de nos difficultés actuelles il se trouve des petits malins pour nous soutirer autant d'argent qu'ils veulent, ce serait la révolution, oui, monsieur, la révolution, insiste-t-il en voyant Grimbert sourire à son tour. Sans parler des doutes que cela lèverait sur notre sécurité, les petits ou moyens clients qui se font épinglez, sans trop de ménagement d'ailleurs, pour un découvert minime, ou qui sont mécontents pour d'autres raisons, pourraient aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, par exemple chez la Paneuropean, notre éternelle rivale, et ses multiples filiales. Nous ne sous-estimons pas la puissance des groupes de pression ni des associations de consommateurs, vous savez. Et en ce qui concerne les gros clients, ils éviteraient comme la peste une maison d'aussi triste réputation. La confiance tient à très peu de chose. Evidemment dans la police vous n'avez pas ce genre de crainte, vous ne rendez de comptes à personne, vous n'avez même pas obligation de résultats...

- Nous faisons notre possible, monsieur, répond Grimbert d'un air faussement humble. Notre métier est aussi un métier de confiance et il n'est pas de tout repos, et il n'est pas facile de rendre des comptes à notre Léviathan étatique. Pensez-vous remplacer prochainement votre directeur informatique ?

- Dans l'immédiat, non. Je puis très bien assumer moi-même ses responsabilités, au moins pendant un certain temps, avant de désigner son successeur. Je garderai pour moi les tâches directionnelles en laissant volontiers la technique aux techniciens. Mais puisque vous êtes parmi nous, aimeriez-vous visiter notre centre de traitement informatique ? demande-t-il sans transition. C'est le plus grand qui existe dans ce pays, précise-t-il en se rengorgeant.

- Ma foi, répond Grimbert un peu surpris par cette proposition inattendue, pourquoi pas ? Après tout, je ne suis pas encore en mission officielle, et j'ai tout à apprendre de l'informatique.

- Visitez-le donc, avant que le successeur de Perforati ne réaménage tout à son goût...

- Je ne voudrais pas trop m'attarder chez vous, objecte Grimbert, prévenant. Ce serait gaspiller l'argent du malheureux contribuable, qui est suffisamment pressuré dans ce pays, comme vous le savez. Et je ne voudrais pas non plus abuser de votre temps...

- Ce n'est pas moi qui vais vous servir de guide, j'ai une importante réunion dans cinq minutes. Je vais vous laisser entre les mains de notre responsable système, monsieur Goossens, qui connaît tout cela mieux que moi. Vous pourrez lui parler de Perforati, si vous y tenez vraiment : il est au courant de son décès. Je vous y conduis et je vous abandonne. Par ici, je vous montre le chemin, commissaire.

## 5.

Un étage plus bas, Grimbert entre dans un bureau paysager où un informaticien l'accueille au milieu de plantes vertes proprement entretenues. Jos Goossens a la main verte, indubitablement, ce qui ne saurait déplaire au commissaire. Il a fait de son local un lieu de travail agréable, ce qui est une gageure dans un environnement en apparence froid et impersonnel.

Jos Goossens : un petit homme jovial, atteint d'une calvitie précoce, en chemisette jaune vert assortie d'une cravate à pois multicolore qui dénote la décontraction du personnage, si ce n'est une fantaisie peu courante. On oublie bien vite le costume sombre assez funèbre de Simpson. Comme Grimbert va l'apprendre plus tard, Goossens dirige à la B.E.A. une équipe de soixante programmeurs et ingénieurs (appelée familièrement « la bande à Jo le Belge »). En dépit d'un caractère pétillant et farfelu, Goossens est parvenu à ce poste en une vingtaine d'années en ayant démarré en bas de l'échelle, dans une filiale belge de la B.E.A., en tant que simple opérateur, à l'époque mythique de la mécanographie. Epoque où le terme d'*opérateur* servait déjà à donner un certain vernis à un travail très proche en réalité de la manutention, l'opérateur manipulant à l'époque les bacs de cartes perforées bien plus souvent que les opérations logiques. Pour l'heure, Goossens est à la fois impressionné et joyeux.

- Commissaire Grimbert, je suis, ma foi, très heureux de vous connaître, commence-t-il avec un sourire qui découvre quelques fausses dents. Cela fait quelque temps déjà que la police hante nos locaux. Vous ne venez pas nous voir au sujet de ce pauvre Perforati, j'espère ? J'ai appris son décès ce matin en croisant Simpson à l'étage.

- A quelle heure avez-vous rencontré monsieur Simpson ? demande Grimbert pour acquit de conscience.

- Vers neuf heures, quand je suis arrivé. Il m'a paru assez désesparé. Cigarette ? dit-il en présentant son paquet à Grimbert.

- Non merci, refuse Grimbert. Bien que non dépourvu de défauts, je n'ai pas la répugnante habitude de fumer. Je laisse ça volontiers aux policiers des romans ou aux enquêteurs de ces lamentables séries télévisées, que vous ne regardez pas, j'espère.

- J'ai lu dans les journaux comment vous aviez démasqué l'étrangleur de Montmartre, poursuit le Belge, en se collant une cigarette au bec sans toutefois oser l'allumer. Chapeau ! Qui aurait cru que c'était le fils de la concierge ? A présent vous menez l'enquête à la B.E.A. ?

- Il n'y a pas d'enquête, à ma connaissance, monsieur, affirme Grimbert. C'est une crise cardiaque des plus banales qui a terrassé votre directeur. Je viens en fait découvrir votre banque et son installation informatique, comme a dû vous l'annoncer votre directeur. Il m'a dit que vous feriez un excellent guide...

- Avec grand plaisir, approuve Goossens, sans être complètement dupe. En fait, ce serait plutôt à mon collègue Hoffmann, qui s'occupe des machines et de l'exploitation, de vous montrer tout ça, mais il est un peu en retard ce matin, retenu par une réunion syndicale, aussi je vais le remplacer au pied levé. J'ai déjà montré la salle machine l'autre jour à vos collègues du G.R.I., la Répression Informatique, qui étaient chez nous pour vous savez peut-être quelle enquête.

- Et la visite leur a plu ?

- Ils en sont sortis estomaqués, si vous me passez l'expression. Ils n'avaient rien vu encore d'aussi monumental en fait d'installation informatique. Pourtant, vous allez voir, il n'y a là que de la ferraille, avec un peu d'électricité pour faire bouger les électrons, dit-il en riant d'un air benêt. Notre vénéré directeur, son éminence Albert Simpson, en est très fier, lui. Il en parle souvent dans ses discours comme d'une vitrine de la banque. Malgré que ça lui coûte beaucoup plus cher que des danseuses. Enfin, ça n'est pas que pour la façade, ça travaille aussi, ces engins-là, et surtout ça nous fait travailler ! dit-il avec un regard entendu.

Grimbert passe sans regret de la rigueur anglo-saxonne guindée du directeur à la bonhomie flamande assaisonnée de gouaille latine de Goossens. Il note que l'individu paraît assez peu affecté par la disparition pourtant récente de son supérieur direct. Ils prennent l'ascenseur et descendent au premier sous-sol.

Goossens introduit une carte magnétique dans un lecteur et pousse une lourde porte. Ils pénètrent dans une vaste salle, et la première chose qui frappe Grimbert est un ronflement sourd et continu, qui étouffe en partie leurs paroles. Goossens, haussant la voix, se lance dare-dare dans les explications techniques.

- Ce bruit de soufflerie que vous entendez est celui de la climatisation. Les gros ordinateurs que nous avons ici dégagent énormément de chaleur. Ils sont en outre refroidis de façon interne par des circuits de réfrigération. La salle dans son ensemble est soumise à des conditions précises de température et d'hygrométrie, ce qui explique la relative fraîcheur de ce lieu. De même les disques - ils sont enfermés dans ces armoires métalliques que vous voyez de part et d'autre - ont besoin d'une atmosphère propre, en raison de la distance infime qui sépare les têtes de lecture-écriture du revêtement magnétique des plateaux tournants.

Ils avancent d'une trentaine de mètres et se trouvent au centre de la salle. De grandes masses, cubiques, grises et assez inquiétantes se détachent autour d'eux.

- Vous avez là nos huit gros ordinateurs HAL z999, reprend Goossens, chacun d'une puissance de mille millions d'instructions par seconde. Il nous faut bien ça pour gérer en temps réel toutes les opérations de nos très nombreux et très chers clients du monde entier. Ces huit machines communiquent entre elles et avec les périphériques par des fibres optiques débitant à deux milliards de bits par seconde. Les boîtes un peu plus petites qui sont placées sur les bords servent à l'alimentation électrique et au refroidissement.

- Impressionnant, dit Grimbert, qui n'a rien compris au laïus de Goossens. Et tout ce matériel ne s'arrête jamais de fonctionner ?

- En principe non, sauf une fois par mois pour la maintenance.

- C'est là un des plus gros centres informatiques du pays, n'est-ce pas ?

- Le plus gros, je pense. Inutile de préciser que pour notre fournisseur préféré, la célèbre compagnie américaine HAL, nous sommes le temple de l'informatique, le client de référence avec qui on entretient une relation privilégiée, que l'on gratifie du matériel de dernier cri.

- Il y a donc beaucoup de données électroniques stockées ici ?

- L'ensemble du parc de disques dans cette salle représente cent téraoctets, soit cent mille milliards de caractères. Il y a de quoi enregistrer tous les ouvrages de la Bibliothèque Nationale, et de reste. Cette capacité énorme de stockage constitue toute la différence entre la micro-informatique et la grande informatique traditionnelle, voyez-vous. Certains ont cru que la petite mangerait un jour la grosse, mais en fait les deux coexistent, et nous-mêmes avons ici un parc micro assez important.

Je crois bien que, malgré les talents pédagogiques du Belge, Grimbert a perdu le fil de la conversation pour chercher à établir, sans y parvenir, le rapport entre la grande salle de la Bibliothèque Nationale, qu'il a pu visiter, en tant que bibliophile averti, lors d'une journée « portes ouvertes », et cette salle, si aseptisée, si inhumaine avec ces machines et ces matériels rebutants dont le fonctionnement lui semble mystérieux et impénétrable. Le grondement sourd de l'air frais autour d'eux n'est pas de nature à rendre les locaux plus accueillants.

Comme s'il avait compris son appréhension, Goossens ouvre une des armoires d'un ordinateur pour faire apparaître les câbles, les fils, les circuits assemblés en ce qu'il appelle des « modules à dissipation thermique » et les diverses pièces qui composent la machine. Grimbert lui est reconnaissant en pensée d'avoir quelque peu démystifié les monstres froids qui peuplent ce sous-sol.

- Et ceci, qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en désignant plusieurs récipients rouges, de bonne taille, scellés dans les murs, et répartis à divers endroits. Des extincteurs peut-être ?
- Dans le mille, commissaire, confirme Goossens en s'approchant de l'un des réservoirs. Ils contiennent un gaz sous pression, le halon 1301, comme indiqué sur l'étiquette, qui est destiné à éteindre par étouffement tout début d'incendie. Les matériels qui sont ici, outre qu'ils représentent des investissements de dizaines de millions d'euros, sont vitaux pour la société. Comme toujours avec les installations électriques, il y a un risque non nul de court-circuit pouvant conduire à un incendie.
- Cela s'est déjà produit ?
- Non, mais ce serait une folie de ne pas se protéger. Cela arrive si vite ! Vous ne le croirez pas, mais j'ai failli un jour mettre le feu à mon immeuble avec un grille-pain, distrait comme je suis ! Tous les centres informatiques de quelque importance ont ce genre d'installation. Vous voyez ces capteurs un peu partout au plafond ?
- Ces espèces de champignons blancs ? A quoi servent-ils ?
- Ils permettent de détecter toute fumée ou chaleur suspecte et de déclencher automatiquement l'ouverture des bouteilles de halon. Si par hasard cela arrive, vous avez intérêt à décamper au plus vite ! Il y a aussi des détecteurs d'eau dans le plafond et dans le plancher, pour parer au risque d'inondation. On peut dire que cette salle est un véritable bunker parfaitement étanche, avec portes coupe-feu, planchers antistatiques, filtrage des accès par carte à puce, tout un ensemble de dispositifs destinés à assurer une sécurité à cent pour cent.
- Théorique, bien sûr. Il n'y a pas de sécurité à cent pour cent, nulle part ni pour personne, croyez-en l'expérience d'un policier qui a beaucoup vécu et a constaté que l'imprévu est souvent la règle, affirme Grimbert.
- Je vous l'accorde volontiers, commissaire, dit Goossens en hochant la tête. L'accident qui normalement n'arrive jamais, au grand jamais, se moque de la statistique et survient inmanquablement un jour ou l'autre. Et puis, la loi de Murphy... Vous savez qui est Murphy, commissaire ? Non, vous ne savez pas ? C'est notre maître à penser, à nous, les informaticiens. C'est lui qui a énoncé la loi du désagrément maximum et ses diverses variantes : à savoir que si le pire peut arriver, il arrivera *forcément*.

La visite dure encore cinq minutes puis ils quittent la salle. Après qu'ils ont rejoint le rez-de-chaussée, Grimbert remercie Goossens et évoque brièvement la disparition de Perforati.

- Surmenage, déclare Goossens, péremptoire. M. Perforati travaillait souvent dix ou douze heures par jour. Le reste du temps, il boursicotait. Il s'entendait bien pour ça avec Wolf, le responsable des télécoms. Tous les deux, ils jouaient gros. Mais j'imagine que ce n'est pas pour cela que vous êtes venu. C'est au sujet de ce fameux détournement, n'est-ce pas ?
- Je ne m'en occupe pas personnellement, mais disons que cela agace un peu mes collègues et mes supérieurs, concède Grimbert. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, homme de l'art ?
- Ecoutez, ce qui est évident, c'est qu'il y a des brebis galeuses parmi nous. Cette histoire me tourmente d'autant plus qu'elle est très trouble et que mon service a été implicitement mis en cause, uniquement parce qu'en tant que personnel système nous disposons de beaucoup plus de droits et d'accès aux données que les autres. Pourtant, je n'ai pas manqué de le déclarer, je me porte absolument garant de mes gars, qui sont dans la banque tous au moins depuis dix ans, et qui ont d'autres motivations que la cupidité. D'ailleurs, je ne pense pas qu'un seul soit capable d'effectuer un virement bancaire par ordinateur : ils ont bien d'autres tâches de pure technique informatique à remplir.
- Il y a des personnes qui cachent très bien leur jeu. Très souvent, le coupable est absolument insoupçonnable, jusqu'à ce que la vérité éclate.
- Mais je n'en imagine aucun avec vingt millions sur un compte en Suisse, s'exclame le Belge. Ça devrait vous changer son homme, ça, non ? Il faut, à mon avis, chercher ailleurs : la politique, la Mafia, que sais-je encore ? En laissant de côté le surmenage, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui aurait fait craquer Perforati, lui qui était un homme solide, bien que cardiaque, et en avait vu bien d'autres, je vous assure ?

Goossens remonte dans l'estime du commissaire. Voilà un individu qui est plus malin qu'il n'y paraît, pense Grimbert en le regardant attentivement. Il a fait le lien entre le détournement et la mort du directeur. Et il doit avoir de bonnes raisons de le faire.

- La politique, la Mafia ? Oh, les vilains mots que voilà, plaisante-t-il. Des synonymes, d'ailleurs... Est-ce de votre part de la spéculation, ou auriez-vous des indices plus tangibles ?
- Si un informaticien est derrière tout cela, reprend Goossens avec un geste désabusé, vous pensez bien qu'il n'aura laissé ni trace ni indice. C'est ça qui est merveilleux et redoutable avec l'informatique et l'usage qu'on en fait. Tout est virtuel dans notre boulot. Une somme d'argent, aussi énorme soit-elle, n'est qu'une ligne d'écriture dans un fichier, dont une personne avertie peut faire beaucoup de choses, jusqu'à la transformer en bonne monnaie palpable, à condition de passer par les bons circuits.
- Comment est l'ambiance, dans la banque ? hasarde Grimbert (c'est ce qu'il appelle une question « ouverte » - qui ne requiert pas une réponse précise ni catégorique - Grimbert aime souvent lancer de telles sondes).
- Depuis ce détournement, le climat dans cette banque devient malsain. Tout le monde soupçonne tout le monde, et tout le monde craint d'être soupçonné. Vous imaginez l'ambiance que cela donne chaque jour !

- Bien. Merci pour tout, monsieur Goossens. Au fait, pourriez-vous m'expliquer en quoi consiste exactement votre rôle, dans le service informatique ?
- Eh bien, la tâche du groupe système est tout simplement de réaliser l'interface entre l'architecture matérielle spécifique à l'ordinateur et les applications ou les progiciels de haut niveau, écrits en langage évolué, de manière à exploiter les ressources matérielles et logicielles de la façon la plus rationnelle et optimale...
- Euh, bien, au revoir, monsieur, murmure Grimbert en guise de conclusion (du diable si je comprends ce charabia). Tenez-nous au courant si quelque chose d'intéressant vous revient à l'esprit.

## 6.

Clémence Perlette est installée dans le train pour la Suisse. Une impulsion subite, un coup de folie, peut-être. Elle s'est décidée au dernier moment. Il est trop tard de toute manière pour changer d'avis, le train est sans arrêt jusqu'à Genève. Si le contrôleur passe, elle avisera. Dans les trains français, les contrôleurs, se prenant pour d'indolents fonctionnaires, ne sont pas toujours fidèles au rendez-vous avec les usagers...

Elle se ronge les ongles, qu'elle a beaux, en regardant le paysage défilé par la fenêtre (*ses purs ongles très haut dédiant leur onyx*, lui avait une fois récité Perforati, mais l'hermétisme mallarméen ne l'avait que peu touchée). Que fera-t-elle une fois à destination ? Trouver un hôtel pour la nuit - ils sont chers, là-bas, à Genève. Puis aller à la banque. Non, la banque sera fermée. Il faudra attendre le lendemain, huit heures. Huit heures ! Courageux, ces Suisses. Quand je pense que les rares fois où j'arrive à neuf heures à la B.E.A., il n'y a presque personne dans les bureaux, mis à part Albert Simpson, ce monstre froid avec son inaltérable costume trois-pièces. Mais je perds la tête. Que vais-je faire à Genève ? C'est absurde. Je n'ai même pas signalé que je prenais un congé. Est-ce que j'ai bien ma provision de sucre dans mon sac ? Oui, ça va. Oh ! Jean ! Mon Jean ! Giovanni ! Pourquoi si tôt, si vite ? Il aurait dû me dire quoi faire dans le cas où... Mais on ne pense jamais à ces sortes de choses. Où est mon mouchoir ? Je n'ai même pas eu le temps de me remaquiller. De quelle somme m'avait-il parlé ? Quelle sottise je suis ! Je suis indécente. Il y a à peine quelques heures qu'il n'est plus de ce monde et moi je... Trop tard, je suis embarquée, soupire-t-elle.

Un uniforme se profile au bout du couloir, et progresse pas à pas, s'arrêtant à chaque rangée, à un rythme lent mais implacable. Elle soupire à nouveau en rangeant son mouchoir. Elle n'échappera pas au contrôleur. Cette journée sera vraiment à marquer d'une pierre noire.

## 7.

En quittant la B.E.A., Grimbert se sent comme malgré lui soulagé d'un grand poids. Il rejoint son bureau en méditant sur son premier contact avec la banque. Le gigantisme de cette société, une certaine atmosphère à la fois feutrée et lourde, la présence certaine en son sein d'individus malintentionnés, l'ésotérisme de l'informatique, discipline capitale dans ce milieu, à laquelle Grimbert n'entend pas grand chose, tout contribue à dresser un tableau nuancé du terrain sur lequel se place l'enquête. Mais Grimbert aime la difficulté, on le sait en haut lieu, puisqu'on ne l'a pas mis au placard malgré son mauvais esprit.

Il demande à sa secrétaire, Amélia, une ancienne de la P.J. au courant de tous les ragots et collectionneuse de coupures de presse, de lui réunir toute la documentation disponible dans le service sur la délinquance informatique. C'est avec un intérêt croissant qu'il prolonge ses investigations dans ce domaine qu'il ignorait jusqu'alors, et qu'il sait confié à un très petit nombre de policiers généralement méconnus. Il n'arrête sa lecture qu'à la tombée de la nuit, et regagne ses pénates, l'esprit obsédé par le nombre étonnant de menaces et de risques nouveaux que ce monde étrange lui laisse entrevoir. Cette affaire ne lui dit rien de bon.

## 8.

Mardi matin.

Grimbert profite d'une matinée ensoleillée pour quitter son deux-pièces dans le Marais et regagner à pied son bureau à la P.J. S'enfermer entre quatre murs alors que tout laisse présager une journée des plus belles ! Grimbert aurait volontiers mis à profit la période estivale pour flâner dans les vieilles rues de son quartier et faire le tour des marchands de tableaux de la place des Vosges. Mais le devoir commande avant tout.

Il ne s'attend pas à avoir si vite une entrevue avec son supérieur.

A vrai dire, il est assez rare que Renard, contrôleur général de la Police Judiciaire, se manifeste autrement que par téléphone. Après une carrière exemplaire qui l'a vu gravir tous les échelons de la Police tout en trouvant le temps de participer à des tournois de bridge, ses compétences et sa tête déjà chenue lui valent de passer la majeure partie de son temps auprès du directeur de cabinet du Ministère de la Justice, pour des affaires très... particulières. Grimbart apprécie Renard tout en se méfiant de lui. Si Renard n'est pas corrompu, ce qui est rare à ce niveau de responsabilité, il est paresseux, retors et sournois comme un Florentin qui aurait été élevé à Byzance par un sophiste athénien. Ajoutez à cela une grande pratique de la politique intérieure française - un sac de nœuds gordiens à nul autre pareil, et vous aurez une idée du personnage. Grimbart apprécie donc la bête, mais s'en méfie, plus encore que de tout autre serviteur zélé du monstre étatique.

Renard est assis dans le fauteuil de Grimbart et attend son arrivée avec une impatience marquée.

- Alors Grimbart, comment cela se présente-t-il à la B.E.A. ? s'enquiert-il, sans autre forme de préambule, clignant ses petits yeux malins.

- Ecoutez, chef, dit Grimbart en se grattant l'oreille. C'est vrai qu'il y a une atmosphère un peu bizarre, dans cette boîte. Mais a priori, je ne vois pas de rapprochement possible, comme vous le supputiez, entre le décès du directeur informatique, qui semble d'ailleurs laisser... de marbre, si vous me passez l'expression, la plupart de ses collègues, sauf peut-être sa secrétaire, et le détournement de fonds, qui n'est pas de mon ressort et qui a été suivi par d'autres services. Là-bas, j'ai vu le D.G., Simpson ; avec lui, c'est motus et bouche cousue, et surtout ne faites pas de vagues, messieurs les policiers. Vous avez eu les conclusions du médecin légiste ?

- Oui, répond Renard avec une moue significative, vous verrez, on a déposé le rapport sur votre bureau. La mort remonte à dimanche, en fin d'après-midi, entre dix-huit et dix-neuf heures. Infarctus tout ce qu'il y a de plus classique, aggravé par le tabac, une vie urbaine, sédentaire et trépidante, etc. (je cite). Vous connaissez le légiste, Bismuth. C'est un hygiéniste dans l'âme, cet animal ne rate pas une occasion de caser son couplet écologique dans tous ses comptes-rendus médico-légaux. Un poète en chambre – en chambre froide. Rien de suspect apparemment, si ce n'est le lieu et le moment où s'est produit l'événement.

- Alors on referme le dossier aussi vite qu'il a été entrouvert, n'est-ce pas ? propose Grimbart, avec un empressement qui semble déplaire à Renard. Eh bien, oui, donnez-moi plutôt de vrais crimes, des affaires bien sanglantes, qui sortent un peu de l'ordinaire !

- L'étrangleur de Montmartre ne vous a pas suffi ? Vous êtes célèbre maintenant, estime Renard avec un sourire narquois. Votre photo est parue dans tous les journaux.

- Si on m'avait confié l'affaire plus tôt, il n'y aurait pas eu vingt et une victimes, vous le savez bien.

- On peut faire dire aux chiffres tout ce qu'on veut, mon cher Grimbart, réplique Renard, imperturbable. Des tas de gens meurent chaque jour sans que cela dérange l'ordre public. Mais quand il s'agit de crimes en série, l'opinion publique s'en émeut, et nous, policiers, sommes tenus de réagir (ce disant, il soupire comme un rond-de-cuir qui s'extrait de son sommeil digestif à quinze heures, c'est-à-dire trop tôt pour quitter son service et rentrer chez lui). Certains de mes subordonnés, des statisticiens chevronnés, ont après des années de recherche évalué le seuil de tolérance du public à exactement trois crimes commis dans des circonstances similaires, œuvre du même criminel.

- Il y en avait eu déjà dix quand la police s'est décidée à prendre l'affaire de Montmartre au sérieux, conteste Grimbart.

- D'autres fonctionnaires du Ministère, poursuit Renard sans se démonter, prétendent justement que le seuil de tolérance est de dix. En tous cas, on ne pourra pas dire qu'on a agi sous la pression populaire, dit-il, cynique.

- Trois jours après que l'enquête m'eut été confiée, j'ai arrêté cet étrangleur. Vous m'en avez voulu d'avoir réglé l'affaire si vite.

- Mais oui, Grimbart ! s'exclame le contrôleur général. Si tous ici étaient aussi efficaces que vous, on devrait réduire les effectifs de moitié. Je désespère de parvenir à vous le faire comprendre. Vous voulez quoi, qu'on réduise le budget du Ministère, c'est cela ? Vous êtes un contestataire, un ultra-libéral, je le sais bien, hein ? Mais il faut donner du temps au temps, a dit un sage. Rome ne s'est pas *défaite* en un jour.

Grimbart ne sait pas si Renard parle sérieusement ou tourne subtilement en dérision la fonction publique française, ce corps d'élite admiré dans le monde entier pour son insatiable avidité budgétaire et sa contribution au progrès social bureaucratique. Mais ce n'est pas à moi, journaliste étranger, de critiquer les mœurs de ce pays... Il semble à présent que Renard revienne au cœur du sujet.

- Enfin, à la B.E.A. vous avez quelque chose à la mesure de vos capacités. Et je vous assure qu'on compte sur vous, en haut lieu.

- Ecoutez, Renard, répond Grimbart, avec impatience. Donnez-moi ce que vous voulez. Des tueurs de vieilles dames, des assassins d'enfants, ou même des éventreurs de chats de gouttière. Une bonne enquête criminelle, quoi ! Je pourrais même tenter de ne pas la résoudre trop vite, pour vous faire plaisir. Mais la délinquance en col blanc, très peu pour moi, ce n'est pas ma tasse de thé. Surtout avec ces gens, ces informaticiens, leurs machines et leur jargon incompréhensible.

Renard ne peut s'empêcher de sourire. Ce Grimberty, quel grand enfant décidément ! Puis il reprend sa gravité administrative coutumière et tape du plat de la main sur le bureau. Grimberty croit remarquer dans ses yeux gris une lueur qu'il ne connaissait pas jusqu'ici.

- Pas si vite, Grimberty. C'est plus compliqué que ça en a l'air. Le ministre s'intéresse personnellement au dossier. Perforati était un responsable haut placé du Parti du Renouveau Social. Le ministre soupçonne la Banque Euro-Atlantique d'être un pourvoyeur de fonds de ce parti, fonds occultes, s'entend. Le détournement de vingt millions aurait bien pu servir à alimenter indirectement sa caisse noire.

- Tiens donc ! dit Grimberty en se caressant le menton, signe d'étonnement chez lui. Original, et encore inédit. Le fait est que Simpson n'avait pas vraiment l'air ému par ce détournement de fonds. Vingt millions d'euros, c'est pourtant l'équivalent d'un très, très gros hold-up...

- Si la thèse du ministre est un tant soit peu plausible, le coup est très habile, car qui mettre en cause ? L'argent est arrivé à destination et personne ne peut être accusé nommément. De plus, la B.E.A. espère que son assurance contre les sinistres informatiques permettra de combler un peu le trou.

- Tandis que les fausses factures ou autres procédés plus primitifs laissent des traces et éveillent toujours des doutes. Et Simpson serait dans le coup ? Un homme d'apparence aussi rigoriste, un calviniste pur jus ?

- On n'en sait rien. Les soupçons sont focalisés sur le directeur informatique décédé, pour le moment.

- Ces maudits informaticiens ! peste Grimberty. Des hommes de l'ombre, qui ont plus de pouvoir qu'on ne le pense.

- Oh oui ! Voyez-vous, Grimberty : l'ordinateur, tel un *Janus bifrons*, a deux faces différentes, d'ailleurs aussi désagréables l'une que l'autre. Il permet de pister, de fichier, d'espionner les gens de manière assez complète - demandez un peu à vos collègues des Renseignements Généraux. En même temps, pour qui sait bien s'en servir, il permet de commettre certains délits en toute impunité en effaçant tout derrière son passage. On s'en rend compte de plus en plus, si on regarde les délits récents. Mes statisticiens sont formels là-dessus.

Grimberty n'aime pas le ton pontifiant que prend Renard dans certaines circonstances, mais il n'en fait rien paraître. Le *Janus bifrons* évoqué pompeusement par Renard lui tire une grimace réprobatrice. Car Grimberty se pique d'être un latiniste éminent au moins autant qu'un enquêteur de premier plan. On n'invoque pas l'Antiquité à tout bout de champ quand on vit dans une époque aussi décadente que la nôtre, estime Grimberty (et je connais bien son opinion à ce sujet, autant que son penchant avoué pour la littérature et pour l'histoire).

- Oui, je crois avoir compris. Mais quel est l'intérêt d'envoyer ainsi de l'argent à l'étranger, plutôt que de le laisser sur place ?

- L'argent qui a été ainsi envoyé en Suisse bénéficie, comme vous le savez, d'un secret bancaire parmi les plus étanches qui existent, même s'il n'est plus ce qu'il était, dit-on. Il pourra repasser discrètement la frontière en plusieurs fois sous forme liquide, ce qui est toujours utile pour financer une campagne électorale, au moins comme appoint.

- C'est le ministre qui imagine tout cela ? Rivalité politique, bien sûr.

- Il ne serait pas fâché de mettre les bâtons dans les roues du P.R.S., un petit parti qui monte un peu trop vite à son goût, et qui rogne sur le fonds électoral de la majorité actuelle. Si des preuves peuvent être avancées, c'est le meilleur moyen de le discréditer et de le faire chuter dans l'opinion.

- Et si tout cela, lâche le commissaire d'un ton désinvolte, n'était plus banalement qu'un vulgaire détournement destiné à un détestable enrichissement personnel ?

- Pour vous dire ma pensée, Grimberty, dit Renard en levant les sourcils, c'est ce que je crois être le plus probable, et ce que nous devrions pouvoir démontrer. Mais le ministre ne veut pas en démordre. Quand les élections approchent, on ne peut plus les ramener à la raison, ces pauvres politiciens... Nous, fonctionnaires, sommes des gens raisonnables. Les hommes politiques passent, et nous restons. Comment freiner leurs folies ? soupire Renard sur un ton mélodramatique qui sonne faux aux oreilles de Grimberty.

- En tous cas, qu'est-ce que moi, Grimberty, de la Police Judiciaire, que l'on veut bien présenter comme un criminaliste distingué, j'ai à voir là-dedans ? reprend le commissaire avec animation. Laissons agir le Groupe de Répression Informatique ou la Brigade Financière !

- Ecoutez, Grimberty. Ne connaissant parfaitement ni la finance ni l'informatique, vous avez un regard neuf et candide sur cette affaire. Vous avez démêlé des histoires bien plus complexes et tout le monde connaît maintenant vos talents déductifs et votre intuition quasi infaillible. Pour le moment, ce dont tout le monde est d'accord, c'est que des choses bizarres se passent dans cette banque, qui est quand même une des plus grosses banques privées du pays, ne l'oublions pas. Alors écoutez-moi bien : je vous demande de chercher et de trouver la raison de la mort du directeur informatique. Une mort suspecte, c'est dans vos cordes, non ? En même temps, vous pourrez vous intéresser à cette rapine de vingt millions, si elle reste inexpliquée, ce dont je doute fort, vous connaissant bien.

- Mais puisqu'il s'agit d'une crise cardiaque, d'un infarctus, selon le médecin. Vous faut-il une autre raison ? Et quel est le rapport avec le détournement ?

- Il y a des éléments nouveaux, Grimberty. Oh, ils valent ce qu'ils valent, mais c'est peut-être un début de piste. On n'a même pas eu besoin de se fatiguer, ils sont arrivés par la poste ce matin, le rêve pour nous, fonctionnaires surmenés. Regardez un peu.

Renard sort de sa mallette une feuille de papier de couleur gris-vert, bordée de perforations de chaque côté, telle qu'en produisent à la tonne les centres informatiques du monde entier. Il la fait glisser rapidement sur le bureau en direction de Grimbert.

- C'est une lettre anonyme. Le cachet de la poste indique lundi, sept heures. Adressée au ministre de la Justice, en toute simplicité. Quand j'en ai eu connaissance, j'ai eu le réflexe de ne pas la faire mettre tout de suite au panier. Il faut dire que ce genre de lettre anonyme est un peu inhabituel. Lisez donc.

<input type="radio"/>	Le directeur informatique de la B.E.A. est mort	<input type="radio"/>
<input type="radio"/>	dimanche à dix-huit heures trente environ. IL NE	<input type="radio"/>
<input type="radio"/>	S'AGIT PAS D'UNE MORT NATURELLE. De plus, on jugera de	<input type="radio"/>
<input type="radio"/>	la moralité de la victime en regardant simplement le	<input type="radio"/>
	contenu du fichier FORTUN/KEY de Cryptobox.	

Les mots se détachent sur la page en lettres un peu irrégulières et baveuses par endroits. Grimbert se concentre et lit à haute voix, une fois, puis une deuxième fois. Puis il regarde Renard en fronçant les sourcils.

- *Cryptobox* ? Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

- Je n'en sais fichtre rien. Encore un truc informatique, sûrement. Mais vous êtes d'accord qu'il y a là matière à investigation. Il y a peut-être une corrélation toute trouvée avec le détournement. Supposez que Perforati ait été sur le point de découvrir le pot aux roses, et soit devenu une cible parce qu'il en savait trop ?

- Quelqu'un de la B.E.A., un certain monsieur Goossens, m'a déjà suggéré très aimablement une hypothèse assez proche. Pure conjecture, bien sûr. S'il faut prendre cette lettre au sérieux - et je sais par expérience qu'il y a, hélas, toujours quelque chose de vrai dans les lettres anonymes -, alors faut-il comprendre que l'arrêt cardiaque aurait été provoqué sciemment ? Et l'allusion à la *moralité de la victime* ne serait-elle pas plutôt une accusation ?

- A nouveau, je n'en sais pas plus que vous, Grimbert. Je laisse tout cela à votre métier d'enquêteur. Vous pouvez garder ce papier par-devers vous, à toutes fins utiles. Si des choses se précisent, vous agirez ensuite dans le cadre d'une enquête préliminaire. Je tiens à tout faire dans les règles et à ne brusquer personne, malgré l'aval du ministre.

- Mais sans mandat officiel, je risque d'être reçu à la B.E.A. comme un chien dans un jeu de quilles, objecte Grimbert.

- S'il vous créent des ennuis, j'ouvre une enquête pour mort suspecte, et je laisse ressortir à la surface l'affaire du détournement de fonds. La B.E.A. n'est pas une société publique, et nous n'avons pas à prendre de gants avec eux. Vous verrez, ils fileront droit. Résumons-nous. Il y a dans cette lettre deux informations différentes qu'il vous revient de vérifier de la façon dont vous l'entendez : cette mort, qui est peut-être un meurtre déguisé, et un fichier, qui peut contenir des informations intéressantes.

- Cette lettre a dû être écrite par un informaticien dingue, maugrée Grimbert. D'ailleurs je crois qu'ils sont tous dingues... De toute façon je ne connais rien aux fichiers informatiques.

- Justement, continue Renard, avec un sourire radieux destiné à prévenir toute objection de la part de Grimbert, justement, je vous ai déniché un petit génie de l'informatique pour vous seconder dans le monde sans pitié des ordinateurs : il s'agit de... (il consulte une fiche) David Weinberger-Hausdorff, appelé par tout le monde le Furet - ce qui est tout de même plus facile à prononcer.

- « Le Furet » ? C'est un Français ?

- Oui, un descendant d'immigrés judéo-polonais, je pense. Polytechnique, doctorat de Mathématiques, un pedigree acceptable, même si à mon avis c'est insuffisant pour faire un bon fonctionnaire. Ne vous fiez pas aux apparences, ajoute Renard en reposant la fiche. Il est jeune, il a l'air un peu... dérangé, mais il a fait ses preuves au G.R.I., dans je ne sais quelles histoires de virus et de chantage. Il est également un spécialiste de la cryptographie, et le Service Central pour la Sécurité des Systèmes d'Information, l'ancien service du Chiffre, qui est rattaché directement au Premier Ministre, comme le savez peut-être, aurait bien voulu l'avoir à son service, mais il préfère l'action au travail de bureau. Pas comme moi, pour sûr.

- Je ne veux pas non plus d'un chien fou qui remue ciel et terre et me mette dans une situation intenable... Il faut un minimum de doigté dans cette affaire.

- Il est très brillant et ne rêve que d'en découdre avec la délinquance électronique, qui d'après lui - il écrit des articles dans les journaux, figurez-vous - menace la planète plus encore que le nucléaire, le réchauffement de la planète ou le SIDA. Un original, certainement, auquel on a reproché des méthodes de travail parfois assez peu orthodoxes, c'est vrai. Mais vous saurez lui mettre la bride sur le cou, s'il le faut. Je l'ai averti, et son supérieur est d'accord. Il vous attend dans les locaux du G.R.I., d'où vous pourrez partir, bille en tête, pour commencer votre enquête à la B.E.A. Nous sommes d'accord ?

- Ai-je le choix ? soupire Grimbert, et que diantre vais-je faire dans cette galère ? Bon, je pars tout de suite pour rejoindre votre génie électronique.

- Je vous ferai parvenir au plus vite le rapport de l'Identité judiciaire, pour le cas où quelque chose d'intéressant ait été relevé sur le lieu du supposé crime. Une dernière chose, Grimbert, poursuit Renard en sortant de sa mallette un objet qu'il présente au commissaire. Savez-vous bien ce qu'est ceci ?

- Eh bien, répond Grimberty, perplexe, on dirait un téléphone, mais il manque le combiné et le fil, non ?  
- Votre candeur me fait sourire, Grimberty, soupire Renard. C'est un téléphone portable. Il serait temps que vous appreniez à vous en servir. Il vous sera très utile dans votre enquête. Je sais bien que vous vous méfiez de tous ces bidules bizarres qui ont envahi votre quotidien de policier, mais je vous demande d'être un peu plus moderne, dans l'intérêt du service. L'Antiquité, c'est bien, mais voyez : ils sont tous morts et ils n'avaient ni la retraite, ni les avantages acquis. Le Furet vous en expliquera le fonctionnement, si vous ne vous en sortez pas. Mais prenez-le donc ! (Grimbert prend l'objet de mauvaise grâce). Voilà qui est fait. Tenez-moi informé de l'avancement de l'enquête. Cette fois, c'est du sérieux et j'oserai dire que... le temps presse. Bonne chasse, Grimberty.

## 9.

Grimbert n'a pas trop de mal à se repérer dans les bâtiments un peu vétustes du Groupe de Répression Informatique, une annexe discrète de la Police Nationale. Il ne peut s'empêcher de penser, avec un rien de commisération, que décidément la police française brille plus par la personnalité de ses représentants que par les moyens et les locaux qui sont mis à sa disposition.

David Weinberger-Hausdorff, surnommé *le Furet*, l'accueille dans un bureau encombré d'écrans, d'imprimantes, de fils partant dans toutes les directions et d'appareils de téléphonie posés sur le bureau et jonchant même le sol. Il a l'air d'un étudiant attardé, avec une tête typique d'intellectuel à lunettes, les cheveux en bataille, les traits fins, les yeux vifs et extraordinairement mobiles. Il porte un polo rouge un peu usé aux manches et un pantalon de toile beige. Tout en lui respire une vivacité et une intelligence un peu brouillonnes.

Certains de ses collègues affirment que le Furet est, au moins physiquement, un double d'un certain informaticien milliardaire qui, avant de devenir l'homme le plus riche des Etats-Unis, a commencé sa carrière de *whiz kid*, d'enfant prodige, en bricolant son carnet de notes et celui de sa petite amie sur le terminal de son lycée. Un fait soigneusement laissé de côté par des biographes trop enclins à l'hagiographie.

En fait, le Furet n'a rien d'un entrepreneur ni même d'un programmeur professionnel, bien que la capacité requise pour ce genre d'occupation soit loin de lui manquer. Il pourrait gagner grassement sa vie en travaillant dans le privé, mais son âme de chasseur et son goût de l'aventure ne lui inspirent que répugnance pour tout autre métier. Ses connaissances scientifiques étendues lui servent moins à lancer de nouvelles idées exploitables commercialement qu'à trier des informations de toute sorte et de toutes provenances, extraites (légalement ou non) de tous les réseaux publics et privés, établir des liens entre elles, en tirer des indications qui aident à orienter les affaires policières en cours, qu'elles aient ou non rapport à l'informatique. En quoi le Furet porte son surnom avec bonheur.

En quelques secondes, il est capable de sortir de ses machines tout ce qui concerne, par exemple, une découverte entomologique récente en Chine, une O.P.A. sur une société financière en Europe, les résultats du dernier tournoi international de bridge, le chiffre d'affaires d'un casino de la Côte d'Azur, ou une fiche de police relative à un avocat sud-américain véreux. Il peut également compter sur un précieux réseau de relations et d'amis occupant divers postes dans les départements informatiques des principales administrations, banques et industries du pays. Il est moins un policier qu'un informaticien fouineur, un espion que son habileté à débrouiller l'insolite rend sans rival pour élucider non seulement toutes les malversations auxquelles donne lieu le développement continu de l'informatique dans la société, mais aussi tout autre délit un tant soit peu complexe et difficile à appréhender dans son ensemble par l'enquêteur de base trop engoncé dans la routine.

- Bienvenue parmi nous, commissaire, s'exclame le Furet en serrant avec vigueur la main de Grimberty. Extrêmement enchanté de travailler avec vous ! On m'a informé de votre venue et je vous attendais avec impatience. Mais prenez donc un fauteuil, je vous en supplie, je crois qu'il y en a un sous ce fatras, derrière vous.

- Un fatras, c'est peu dire ! C'est ici votre bureau ? répond Grimberty, après s'être assis prudemment sur une chaise un peu bringuebalante. Promenant un regard circulaire sur la pièce encombrée et poussiéreuse, comme sur un endroit hostile, il ajoute : c'est toujours dans un tel désordre ?

- Oh non, j'ai rangé la semaine dernière. Je range assez rarement. Vous savez, c'est quand on met de l'ordre qu'on ne retrouve plus rien à sa place. Tandis que dans un désordre que je qualifierais de naturel, ce dont on a le plus besoin est en général à portée de main. C'est un principe bien établi, qui privilégie automatiquement les objets les plus utilisés aux dépens des autres...

C'est vraiment un original, pense Grimberty, tout en tripotant le cadeau encombrant de Renard. Essayons de voir en quoi il pourra m'être utile.

- Tiens, reprend le Furet, vous avez un téléphone portable, commissaire ? Cela fait des mois que j'en demande un, mais il paraît que notre budget « gadgets électroniques » est épuisé. Vous vous en servez souvent ?

- Oh non ! A vrai dire, on vient juste de me le donner, en me forçant un peu la main. Du diable si j'ai besoin d'un pareil machin ! Cela fait vingt ans que je suis dans la Maison, et je n'ai jamais demandé ne serait-ce qu'une simple

lampe de poche ! Et chez moi je n'ai qu'un vieux téléphone des années 60 qui me convient très bien et cadre à merveille avec le mobilier.

- Ah, je vois, dit le Furet, soudain sentencieux. Vous êtes un... *technopathe*.

- Un quoi ?

- Ou un *technophobe*, quelqu'un qui a la hantise des objets de technologie avancée. Je vous montrerai comment l'utiliser, ce téléphone, si vous le souhaitez.

- Bon. David - vous permettez que je vous appelle David ? - allons droit au but. Vous êtes au courant de ce qui se passe à la Banque Euro-Atlantique ?

- Bien sûr, je suis l'affaire d'assez loin, depuis cette histoire de détournement de fonds. J'ai d'ailleurs là-bas un ami dans le personnel informatique qui me tient au courant.

- Un indicateur ?

- Comme vous y allez, commissaire ! Un informateur, si vous voulez. En fait, c'est un programmeur qui a fait ses études dans le même lycée que moi. Ce qui fait que j'ai appris assez vite la mort de Perforati, le Tyran, comme ils disent là-bas.

- *Le Tyran* ? répète Grimbert en écarquillant les yeux.

- Oui, Perforati était très redouté du personnel. Ce genre de poste est souvent confié, dans une banque, à un financier ou à un gestionnaire, car la Direction Générale veut quelqu'un qui parle le même langage qu'elle. Tandis qu'à la B.E.A., ils ont mis là un ancien informaticien, programmeur talentueux d'ailleurs, redoutable pour ses subordonnés par sa connaissance très fouillée du métier.

- Il les faisait travailler très dur, je crois ?

- Oh oui ! Il allait parfois jusqu'à vérifier par lui-même la qualité de leur travail, sans tenir compte des échelons hiérarchiques intermédiaires, ce que personne n'apprécie dans ce milieu assez guindé et révérencieux. Il était aussi très irritable, il lui arrivait de piquer des crises de rage invraisemblables, et, d'après ceux qui le connaissaient, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un jour le coeur ait lâché définitivement. Il a eu plusieurs alertes cardiaques auparavant.

- L'événement est survenu sans doute dimanche, et il n'avait alors personne sur qui passer ses nerfs, précise Grimbert. Aussi plusieurs personnes en haut lieu pensent que cette mort n'est peut-être pas si normale qu'elle en a l'air. Ce ne serait pas la première fois qu'on expédie quelqu'un dans l'autre monde par une méthode qui permet de camoufler en banale attaque ce qui est en réalité un crime prémédité.

- Mais avec quel mobile ?

- Il y a des mobiles qui sautent aux yeux dans son cas. Perforati était un cadre supérieur qui avait l'oreille des directeurs de la banque. Il semblait être très craint par ses subordonnés. Son caractère accaparant a pu susciter des ressentiments dans son service ; il y a aussi l'ambition de certains qui guignaient sa place, son activité politique - on parle d'une caisse noire du P.R.S. -, et surtout cette histoire de détournement de fonds inexplicable : a-t-il trempé là-dedans ? ou a-t-il découvert une piste trop compromettante pour certains ? En cherchant bien, on devrait pouvoir certainement ajouter à tout cela un mobile passionnel, pour faire bonne mesure... Ce qui n'était jusqu'à présent qu'une vague supposition, un meurtre possible, devient clairement une hypothèse de travail des plus plausibles. Regardez ce papier, c'est une lettre anonyme qui nous est parvenue ce matin, et que mon charançon de chef m'a remise tout à l'heure.

Grimbert lui tend la feuille que les services de Renard ont reçue. Le Furet la lit attentivement.

- Ce qui est indubitable, dit-il en relevant la tête, c'est que ce papier a été écrit, ou plutôt imprimé, par un informaticien, ou par quelqu'un qui touche de près à l'informatique. Voyez le papier employé et cette mauvaise qualité d'impression : c'est une vieille imprimante à impact qui a servi, connectée à un grand système. Je crois que la B.E.A. en a encore quelques unes, qui seront remplacées très certainement un jour par des imprimantes à laser. Impossible évidemment de prouver que ce papier vient de chez eux. Quant au contenu du message, qu'est-ce qui vous fait présumer de sa véracité ?

- Le jour et l'heure de la mort de Perforati tels qu'ils sont annoncés dans la lettre correspondent avec une bonne précision à ce que le légiste a pu établir. Et personne à la B.E.A. n'a pu avoir connaissance de ces renseignements-là. Perforati pourrait aussi bien être mort plus tôt ou plus tard, mettons lundi matin en arrivant à son travail. Et, d'après le cachet, la lettre anonyme n'a pu être postée plus tard que lundi, sept heures ! Ce qui veut dire déjà que l'auteur de cette lettre anonyme a été témoin de la mort du directeur, le dimanche, de quelle façon qu'elle ait pu se produire.

- Témoin ..., ou acteur principal, non ?

- J'ai pu le croire un instant, mais, à supposer qu'il y ait eu crime et que vous soyez le criminel, enverriez-vous cette lettre ? Non, le criminel, si criminel il y a, ne peut qu'espérer, pour son impunité, que cette mort passe pour une authentique crise cardiaque. D'autant plus authentique que le sujet avait de fortes prédispositions, tout le monde le savait. Notre témoin donne de plus cette autre information, sur un fichier, dans ce machin, là, comment dit-il ? Cry..., Cryptox ?

- *Cryptobox*. En effet, si quelque chose apparaît de ce côté-là, cela peut confirmer bigrement que notre témoin est digne de foi.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce *Cryptobox*, diable ? s'exclame le commissaire. Tirez-moi de l'océan de perplexité dans lequel le pauvre *technophobe* que je suis est en train de sombrer piteusement.

- Ah, c'est vrai, dit le Furet en riant. J'aurais dû vous expliquer cela tout de suite. *Crypto-Mailbox*, en abrégé *Cryptobox*, est une messagerie internationale cryptée utilisée entre autres par le monde financier et bancaire, qui sert à transmettre des informations ou des fichiers de nature assez confidentielle, entre une banque et ses filiales à l'étranger par exemple, ou entre banques négociant une affaire. Elle a d'autres usages, d'ailleurs. Beaucoup de banques ou de sociétés financières l'utilisent pour publier leurs résultats, pour émettre des communiqués ou des annonces. Le Ministère des Finances y publie diverses statistiques. Il y a bien sûr les inévitables cours de la Bourse et des changes. A la B.E.A., je crois savoir qu'ils s'en servent comme messagerie interne bon marché, ce qui est un peu la détournement de sa vocation d'origine. Le fichier qui est mentionné dans la lettre anonyme se trouve peut-être dans la boîte aux lettres électronique réservée au «Tyran» dans Cryptobox.

- Est-ce que ce Cryptobox permet aussi d'effectuer des transferts de fonds ?

- Non, il y a d'autres services beaucoup plus sûrs, bien que plus coûteux, tels que Swift par exemple. Les ordres de Bourse ne passent pas non plus par là.

- Et qui vend ce service ?

- C'est HAL, le mastodonte informatique bien connu, qui commercialise Cryptobox. Il doit y avoir dans le monde plusieurs milliers de banques qui ont une connexion à Cryptobox, sans compter des administrations et organismes de toutes sortes. Mais l'accès est assez sélectif : Cryptobox est *l'Internet* de la finance, mais un Internet qui serait très fermé, car réservé aux professionnels, et très sécurisé.

- *Internet*, avez-vous dit ? Internet... ça me dit quelque chose. Qu'est-ce donc exactement ?

Cette fois, le Furet ne peut retenir une exclamation de surprise.

- Comment, vous n'avez jamais entendu parler d'Internet, le grand réseau mondial hypertexte et multimédia, qui unifie le village planétaire ?

- Ah oui, les trucs « point com » ? On voit des publicités partout.

- Il faudra que je vous montre ça un jour en détail, c'est fabuleux, affirme le Furet. On a le monde entier en direct. Ce que je voulais dire, c'est que Cryptobox est très sûr, alors qu'il y a eu plusieurs cas de virus qui se sont propagés via Internet, ont infecté tous les réseaux et causé de sérieux dégâts dans les systèmes. Avec Cryptobox l'accès est soigneusement filtré, ne serait-ce que par les droits d'entrée qui sont bien trop élevés pour le vulgum pecus.

- Vous semblez bien connaître Cryptobox, vous l'utilisez vous-même, peut-être ?

- En effet, on peut s'en servir et bénéficier de certains services de base qui sont gratuits, mais les services cryptés sont payants. Cryptobox a eu du mal à s'imposer, au début, il y a dix ans : les gouvernements voyaient d'un très mauvais oeil l'arrivée d'un tel service, qui échappait à leur contrôle. Surtout la France, qui a toujours été paranoïaque sur la question de la cryptographie. Mais on n'arrête pas le progrès ni le développement du commerce.

- Et cette messagerie a toujours bien fonctionné ? demande Grimbart, méfiant.

- Oui, elle a bien tenu ses promesses : on n'a jamais relevé d'incident notable ni de virus ni de piratage. Le faible nombre d'utilisateurs interconnectés y est pour quelque chose ; on est très loin des dizaines de millions d'abonnés d'Internet ! D'ailleurs les informations qui s'y échangent doivent être des plus ennuyeuses, sauf peut-être pour un cambiste ou un analyste financier.

- J'ai lu beaucoup de mal sur les messageries en général, remarque Grimbart, sans oublier certains faits divers qui datent de la grande époque du minitel rose... Comment être sûr que celle-ci est à toute épreuve ?

- Elle l'est, je vous assure, affirme le Furet. Elle met en oeuvre les techniques de cryptographie les plus sophistiquées actuellement : un algorithme asymétrique traite les messages et les rend complètement indéchiffrables. De la sorte, n'importe qui peut écrire à n'importe qui sans restriction, mais seul le destinataire est capable de lire les messages ou les fichiers qui lui ont été envoyés, grâce à sa clé secrète.

- Vous parlez comme un livre, soupire Grimbart, dont les méninges commencent visiblement à fatiguer (*quand va-t-il cesser de me vouvoyer ?* pense le Furet). Le sujet semble vous passionner. Pour moi, je ne suis pas certain d'avoir compris comment marchait votre *algorithme asymétrique*...

- Eh bien, pour simplifier, Cryptobox applique la technique du coffre-fort : personne n'a de difficulté à mettre quelque chose dans le coffre ouvert et à le refermer, mais ensuite seul celui qui possède la combinaison aura accès au contenu du coffre.

- Un peu comme une boîte aux lettres, non ?

- Exact, une boîte aux lettres, réelle j'entends, non pas virtuelle comme en informatique, si elle est bien faite, présente les mêmes caractéristiques. Il est en général plus facile d'y déposer une lettre que de l'en retirer, une fois qu'elle est au fond de la boîte.

- En effet, dit Grimbart en souriant, cela me rappelle combien la mienne est si facilement inondée de prospectus publicitaires, et le mal que je me donne à les trier avant de les mettre à la poubelle. Le croirez-vous, mais je perds dix minutes chaque jour à cause de cela. C'est la rançon du modernisme, hélas. Merci David, de me dispenser ainsi votre science. Vous écrivez des articles dans les journaux, m'a-t-on dit ?

- Oui, mais j'y suis beaucoup plus prolix, parce que cela paye plus. Ça change de l'ordinaire du fonctionnaire.

- Pour en revenir à notre affaire, il faudrait voir si la B.E.A. a un fichier du genre de celui qui est décrit dans la lettre anonyme, dans ce... Cryptobox, ou ailleurs. De plus, j'aimerais assez avoir la liste du personnel qui a pu se rendre sur les lieux de travail ce dernier week-end. Je propose que nous partions là-bas assez vite.

- A merveille, commissaire. Pour ce qui est de cette liste, je peux m'en charger. Elle doit être enregistrée dans le poste de contrôle de la B.E.A. Et justement je comptais aller là-bas pour y relever mes filets...
- Vos filets ? Qu'est-ce que c'est, encore ? Rien d'illégal, j'espère ?
- Non, juste un petit piège que j'ai fait installer, avec la complicité de mon ami programmeur Leforti. Vous savez, je suis de près tout ce qui se passe là-bas, depuis longtemps. Mais vous en saurez plus très bientôt, je vous le promets. En attendant, comment allons-nous procéder à la B.E.A. ? Chien ou chat ? Descente de police musclée, ou rase-muraille patte de velours ?

Grimbert sourit. Il imagine difficilement le Furet quittant son apparence d'intellectuel hyperactif pour entrer dans la peau d'un policier de choc opérant une descente chez des banquiers indécents. Il ne s'agit pas de saisir quelques logiciels illégalement copiés, distraction banale dont le Furet doit raffoler d'ordinaire. L'enquête est autrement sérieuse et délicate, et doit être menée avec méthode et circonspection. Grimbert se promet de veiller aux débordements possibles de cet associé que lui impose une hiérarchie qui a atteint son degré ultime d'incompétence (en vertu du principe dit « *de Peter* » ainsi que je l'ai expliqué un jour à mon ami le commissaire, peu au fait des théories de management anglo-saxonnes) et par conséquent ne lui demande jamais son avis.

- Non, David, nous allons jouer franc jeu, mais sans faire d'esbroufe. L'enquête commence à peine, enquête sur le décès suspect du directeur, je précise bien, celle sur le détournement ne m'étant en principe pas confiée. Cette enquête n'a encore aucun caractère officiel, et il ne s'agit pour moi que de glaner des renseignements, de tâter le terrain, de suivre un fil d'Ariane pour voir ce qu'il y a au bout. On sait qu'il faut diriger nos recherches vers le service informatique. Cependant, malgré vos talents, on n'arrivera à rien sans l'appui de la direction de la banque. Renard, du Ministère de la Justice, m'a fourni quelques arguments pour vaincre leurs réticences possibles. A cette heure notre seule piste est cette lettre anonyme.

- Il nous faut vérifier si elle dit vrai.

- Je vais la montrer à Simpson, et à personne d'autre, pour qu'il nous ouvre toutes les portes nécessaires pour la suite de l'enquête. Il sera bien entendu que la thèse du meurtre de Perforati ne sera pas évoquée explicitement auprès du personnel. Dans le cas contraire, j'imagine d'ici les cris d'orfraie que pousserait Simpson. Je ne voudrais pas non plus que les médias s'emparent tout de suite de l'information. Bien. Je vais téléphoner à Simpson pour lui annoncer mon retour et votre arrivée. Dommage que je ne puisse pas voir sa tête d'anglo-saxon constipé à l'autre bout du fil...

## 10.

Arrivés à la B.E.A., les deux policiers se séparent après avoir satisfait aux formalités du contrôle d'entrée. Grimbert doit revoir Simpson, qu'il a dûment informé, tandis que le Furet se dirige vers le local réservé à la société de gardiennage. Une pièce un peu triste, avec une dizaine d'écrans vidéo de contrôle, des calendriers et des plans épinglés sur les murs.

Le gardien, un grand costaud à l'air borné, tout de bleu vêtu, montre au Furet le micro qui enregistre les entrées et les sorties. « Ça marche tout seul. Je ne sais pas m'en servir. C'est monsieur Hoffmann qui s'occupe de tout. Tenez, le voici justement qui arrive. »

Effectivement, un homme de taille moyenne, assez trapu, le visage aux traits rudes, un peu empâté, le sourcil abondant, les cheveux de filasse grise, l'air préoccupé, se dirige vers eux. Hermann Hoffmann, le Furet le sait déjà, est responsable de l'infrastructure matérielle, de la salle et des machines informatiques, un rôle ingrat mais important dans le service. Il supervise en outre le travail d'une trentaine de pupitreurs et d'opérateurs. Le gardien s'efface.

Hoffmann entre dans le local du gardien et considère le Furet avec perplexité. Le Furet se compose une physionomie des plus résolues, et montre sa carte de police. Hoffmann blêmit légèrement. Satisfait de ce début, le Furet s'apprête à poursuivre. Il sait qu'en toute rigueur son interlocuteur peut faire usage de son bon droit pour exiger un document d'investigation plus officiel et, à défaut, lui refuser catégoriquement son assistance, mais il n'y a pas de raison pour qu'il ne coopère pas et l'envoie promener sans autre forme de procès.

- Monsieur Hoffmann, j'ai besoin d'accéder à la liste de toutes les personnes qui ont pu pénétrer dans la banque ce dernier week-end. Je crois savoir que le contrôle des entrées et des sorties se fait chez vous par carte à puce personnalisée. Bravo, vous êtes à la pointe du progrès...

- Exactement, répond Hoffmann en recouvrant son assurance. C'est suite au décès du directeur, n'est-ce pas ? Je vous sors cette liste à l'écran, mais je peux vous dire que je n'ai rien constaté d'anormal, quand je l'ai inspectée hier matin.

Hoffmann souffle bruyamment. Il pianote quelques secondes sous le regard attentif du Furet. Quelques noms s'affichent. Hoffmann commente. D'une voix qui, au début, paraît mal assurée au Furet.

- Les cinq personnes du début de la liste sont mes pupitreurs, qui ont quitté normalement la banque samedi vers midi, leur travail terminé. Ensuite, nous avons donc ce pauvre monsieur Perforati, qui est entré dimanche vers dix-huit heures, et qui n'est pas ressorti. La liste s'arrête là. Personne d'autre n'est entré avant lundi matin. C'est monsieur Simpson qui est arrivé le premier ce jour-là, à huit heures trois minutes.
- Donc Perforati est entré dimanche et n'est pas ressorti de l'immeuble depuis. Enfin, pas vivant. Intéressant. Y a-t-il d'autres mouvements qui ne sont pas enregistrés par le système ? Le personnel d'entretien par exemple ?
- Ils n'ont pas de carte, c'est le gardien lui-même qui leur ouvre les portes.
- Bien. Vous permettez que je prenne les commandes pour vérifier les fichiers ?

Hoffmann marmonne bien quelque chose, mais le Furet prend sa place sans attendre son acquiescement. Grâce à divers utilitaires, issus d'une « clé USB<sup>1</sup> » qu'il sort de sa poche (après avoir essayé en vain une disquette, et s'être rendu compte que le micro était dépourvu de lecteur), le Furet vérifie l'état du fichier des entrées-sorties, pour éliminer au moins l'hypothèse d'un affichage factice destiné à le tromper. Mais il ne trouve rien de suspect. Le logiciel qui enregistre les mouvements du personnel lui est bien connu et les données enregistrées semblent correctes.

- Vous n'avez pas confiance, hein ? intervient Hoffmann avec un genre de sourire crispé.
- Vérification de routine. Qui d'autre que vous a accès à ce micro ?
- Absolument personne. Il y a toujours un gardien ici en permanence, et il me signalerait l'intrusion de tout individu non habilité. Vous êtes du G.R.I., c'est bien cela ? Les superflucs de l'informatique ? On nous a prévenus de votre visite.

Le Furet ne prête pas attention au ton un peu goguenard de Hoffmann. Celui-ci, selon toute apparence, enfin rasséréiné, le prend maintenant pour un « jeunot », un blanc-bec qui joue les détectives mais ne peut faire illusion devant un professionnel tel que lui. Le Furet a l'habitude. Il se souvient de diverses affaires à la réussite desquelles son aspect juvénile a partiellement contribué, en endormant la méfiance de l'adversaire.

- Oui, monsieur. Rien d'anormal du point de vue sécurité des locaux ?
- Non. Nos installations donnent toute satisfaction. Mis à part la présence épisodique de clochards dans le parking, on n'a vraiment aucun problème sécuritaire.

Le Furet pose encore quelques questions relatives au contrôle d'entrée puis quitte le rez-de-chaussée pour rejoindre l'équipe système, au premier étage. Leforti, un jeune homme blond dans une tenue décontractée marron jaune, l'attend dans un bureau tout en longueur et desservi par un couloir peu fréquenté.

- Salut, David. Alors, tu as du nouveau ?
- Rien du tout, hélas, répond le Furet en fermant la porte. Il faudrait que tu me fasses très vite, et aussi discrètement que possible, une sauvegarde de tous les fichiers qui appartenaient à Perforati, aussi bien sur son micro que sur système central. Puis tu me donnes la cassette en mains propres.
- C'est comme si c'était fait. Sur son micro, cela sera un peu plus difficile, mais je peux essayer, puisqu'il n'a pas été saisi. Mais à quoi tout cela pourra-t-il servir ?
- J'espère y trouver des indices au sujet des derniers événements. Tu me sortiras aussi du fichier du personnel la liste de tous les informaticiens. Inutile de passer par la voie normale, cela nous fera gagner du temps. Il y a des réactions à la mort du directeur informatique, depuis hier ?
- Passée la surprise, guère plus qu'une indifférence polie, si ce n'est pas du soulagement. Il n'y a que Clémence, sa secrétaire...
- Clémence Perlette, la bombe sexuelle, paraît-il ?
- Oui, si on veut, affaire de goût, dit le jeune homme avec une grimace. Elle est trop brune pour moi, je préfère les blondes vaporeuses. Clémence ne se remet pas de la disparition de Perforati, si bien qu'elle a dû prendre un congé, sans prévenir personne. Les gens du service espèrent que le *Tyran* sera remplacé par un homme plus supportable, Wolf par exemple, qui est un homme un peu distant mais compétent et affable, ou Goossens, qui est très populaire.
- Et Hoffmann, comment est-il considéré ici ?
- Assez bien vu, un homme d'organisation avant tout, un peu lourd et pas très futé pour certains, mais cela doit être son côté germanique. En tout cas, pas un successeur possible.
- Et pour notre piège, tu as pu trouver l'oiseau qui s'est fait prendre ?
- J'ai interrogé les pupitreurs, l'air de rien. Il y en a un qui se souvient de quelque chose de bizarre. Les dates coïncident. Mais cela risquerait de mettre en cause Hoffmann lui-même. Aussi, prudence. Le pupitreur n'est pas sûr de sa mémoire.
- A tout hasard, tu m'indiqueras où se trouve le bureau de Hoffmann. J'y jetterai un coup d'oeil, en passant. A présent, je vais rejoindre le commissaire Grimbert.

<sup>1</sup> petit dispositif électronique de stockage de données  
Meurtres à la banque

Comme on le voit, le Furet ne s'embarrasse pas de précautions superflues. Journaliste attaché à la démocratie, je tremble devant les atteintes aux libertés individuelles qui pourraient être causées par un tel énergumène. Mais cela n'émeut plus personne en France, pays où l'égalité a triomphé de la liberté, comme l'affirme parfois Grimbert... De son côté, Grimbert, justement, est en grande conversation avec le directeur général. La porte cloutée et capitonnée de cuir est précautionneusement fermée de façon à ne rien laisser filtrer au-dehors.

- Vous comprenez, monsieur Simpson, explique Grimbert, il s'agit d'un élément nouveau. Même si l'hypothèse d'une mort provoquée vous semble absurde, il y a dans cette lettre anonyme, tout méprisable que soit le procédé, une piste qui demande à être explorée. Si elle ne mène à rien, on abandonnera la recherche, c'est tout.
- Vous me promettez d'agir avec la plus grande discrétion ?
- Sans aucun doute. Je souhaite seulement interroger les principaux cadres du service informatique, que vous voudrez bien me désigner. Pour commencer, il me faudrait quelqu'un de toute confiance pour accéder au fichier qu'évoque la lettre anonyme, s'il existe réellement.

Simpson, l'air accablé, se renforce dans son fauteuil, réfléchit un instant, puis se décide pour un nom.

- Wolf. Ralph Wolf, le responsable des télécommunications. Un proche de Perforati, son dauphin, d'une certaine manière. On peut le mettre dans la confiance : avec lui, il n'y a pas de risque que quoi que ce soit s'ébruite. Il sera plus muet qu'une tombe. Je le convoque tout de suite.

Toujours son souci de ne pas faire de vagues, pense Grimbert, en refrénant son impatience naturelle.

Le directeur prend son téléphone. Une minute après, Ralph Wolf entre dans le bureau. C'est un homme d'une puissance stature et d'une taille imposante, avec un visage osseux aux pommettes saillantes, les cheveux plaqués sur le crâne et sur les tempes, un nez aquilin qui lui donne un regard un peu inquiétant. Un vrai rapace, un animal à sang froid, pense immédiatement Grimbert, frappé par sa physionomie. Simpson procède rapidement aux présentations. Grimbert va droit au but.

- Monsieur Wolf, ni monsieur Simpson ni moi-même ne sommes des spécialistes de l'informatique. Nous souhaiterions que vous nous fournissiez quelques explications quant au contenu de cette lettre anonyme qui nous est parvenue ce matin, que je confie à votre discrétion. Lisez-la, s'il vous plaît.

Wolf s'empare de la feuille que lui tend Grimbert. A mesure qu'il lit, son visage devient d'une extrême pâleur. Grimbert croit même qu'il va être en proie à un malaise. Était-ce une bonne idée de lui montrer la lettre d'emblée ? Mais Wolf se passe la main sur le front et se reprend très vite.

- Pardonnez-moi, dit-il, mais cette lettre est si délirante... Nous sommes déjà assez bouleversés par la disparition de Jean Perforati, et on prétend à présent que sa mort ne serait pas naturelle ! Celui qui a écrit cela n'est pas sain d'esprit. Vous ne devez pas prêter foi à de pareilles allégations.
  - Il y a aussi cette allusion à un fichier, insiste Grimbert. D'après un de nos spécialistes, on pourrait trouver quelque chose dans la boîte aux lettres électronique de Perforati.
  - Le problème est qu'il faut un code pour entrer dans cette boîte, comme d'ailleurs pour toute boîte aux lettres de Cryptobox, précise Wolf.
  - Un code ? Mais ne l'avez-vous pas, ce code ?
  - Non, commissaire. Chaque personne susceptible d'utiliser cette messagerie possède un code personnel, qui est totalement secret et inviolable, qui lui ouvre seul l'accès à ses fichiers et ses messages. Cela fonctionne exactement comme une carte bancaire, seul le code est un peu plus complexe.
  - Vous voulez dire, continue Grimbert avec une pointe d'irritation - et le souvenir de ses déboires de *technophobe* avec sa propre carte bancaire n'y était pas pour rien - vous voulez dire qu'il n'y a aucun moyen de vérifier le contenu de la boîte aux lettres électronique de monsieur Perforati ? Une fois celui-ci disparu, on ne peut plus consulter ses données personnelles ? C'est incroyable !
  - Je n'ai pas dit cela, monsieur, reprend Wolf, imperturbable. L'organisation d'entreprise proposée par Cryptobox est hiérarchisée, de manière à prévenir ce cas de figure embarrassant. Ce qui veut dire que le supérieur hiérarchique dispose toujours de la clé d'accès de ses subordonnés. C'est en même temps une précaution utile qui permet d'éviter les abus en offrant un moyen de contrôle à un niveau supérieur.
  - Ah, je suis un peu plus rassuré ! Donc, le supérieur hiérarchique direct de Perforati dispose de son code ?
  - Exactement.
  - Et qui est ce supérieur, s'il vous plaît ?
  - Monsieur Simpson, ici présent, réplique Wolf.
- Un léger sourire paraît déridier son masque. Grimbert se tourne vers le directeur et attend sa réaction.

- Ah, c'est vrai, je me souviens, dit Simpson en se touchant le front de la paume de la main. Le responsable de la sécurité, Mirallez, m'a donné un jour ce code sur un bout de papier. Comme je ne me sers de toute façon jamais de cette messagerie et que je ne suis pas un fanatique d'Internet, j'ai préféré le mettre dans mon coffre. J'avais d'ailleurs totalement oublié ce à quoi il pouvait bien servir. Je vous le donne immédiatement, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Il se lève, écarte un des tableaux (le tableau le plus laid, note Grimbert, qui a en la matière des goûts strictement classiques, et n'apprécie vraiment pas les « tags » transformés en œuvres d'art par la banque), ce qui a pour effet de dévoiler la porte ovoïde d'un coffre enfoncé dans le mur. Il tourne quelques boutons et la porte s'ouvre. Simpson y fourrage quelques secondes puis en tire une feuille avec une exclamation de soulagement. Grimbert la prend, la regarde, esquisse une moue dubitative et la présente à Wolf.

- Parfait, dit ce dernier avec ce que Grimbert estime être une expression de regret. Maintenant on peut se connecter sur la boîte de Perforati. Dois-je le faire tout de suite ?

- Faites, faites donc ! dit Grimbert avec empressement.

- Puis-je prendre votre poste de travail, monsieur Simpson ? demande Wolf.

Wolf s'installe et allume l'écran. A ce moment, le Furet entrebâille la porte et passe la tête. Grimbert lui fait signe d'entrer et le présente rapidement à ses interlocuteurs, quelque peu surpris de l'intrusion inattendue de cette tête ébouriffée.

- David Weinberger-Hausdorff, spécialiste informatique de la Police, qui est avec moi sur cette affaire. Continuez donc, monsieur Wolf. J'ai hâte de voir ce que nous allons trouver dans cette boîte.

Wolf affiche à l'écran le répertoire du casier électronique de Perforati, sous le regard attentif du Furet.

- Ah, voilà ! Il y a beaucoup de messages et de fichiers. Il y a bien une entrée qui s'appelle... FORTUN/KEY, dit-il en consultant à nouveau la missive accusatrice, comme pour vérifier le nom du fichier. Dois-je afficher son contenu ? Ce fichier ne comporte qu'une seule ligne.

- Je vous en prie, monsieur Wolf, faites donc ! approuve Grimbert.

Wolf appuie sur une touche et une ligne apparaît. L'atmosphère se tend d'un seul coup. Le Furet rajuste ses lunettes et lit tout haut.

```
Cryptobox directory for user : Perforati Jean at B.E.A. 09:12
> RAPPORT/DOC
> MSG/SEC
> LIST/COM
> FORTUN/KEY à
> SCRIPT.LOG
> Contents of PRIVATE_BOX/FORTUN/KEY :
> -----
> BSR 1284529 Recharpaz created 10 APR 04
> ----- End of data -----
Next - Prev - End - Return
Directory list was deciphered using public key n°1 VGP algorithm.
```

« BSR 1284529 Recharpaz, lit le Furet. Qu'est-ce que cela signifie ?

- Avez-vous une idée, monsieur Simpson ? demande Grimbert en se tournant vers le directeur.

- Aucune idée, si ce n'est que BSR est dans notre jargon l'abréviation de *Banque de la Suisse Romande*. Quant à ces chiffres, je me demande...

- Cela pourrait bien correspondre à un numéro de compte, suggère Wolf.

- Dans ce cas, Norman Murdoch, notre directeur comptable et financier, sait sans doute ce que c'est, poursuit Simpson. Je l'appelle tout de suite.

Simpson saisit le combiné d'une main fébrile et compose un numéro.

- Norman ? Ici Albert Simpson. Dis-moi, BSR 1284529, cela évoque-t-il quelque chose pour toi ? Hein ? Tu es sûr ? Tu en mettras ta main au feu ? Pas possible ! Et Recharpaz, cela te dit quelque chose ? Non ? Oui, je t'expliquerai plus tard... Au revoir.

Le directeur regarde alternativement Grimbert, Wolf et le Furet. Quelques gouttes de sueur sont apparues à son front. Son flegme britannique a complètement disparu pour laisser place à une inquiétude irrépressible, soulignée par un rictus nerveux. Il retire ses lunettes, les pose sur son bureau, et se frotte les yeux avec vigueur comme pour chasser un mauvais rêve, un cauchemar de banquier, à n'en pas douter, difficilement accessible au profane.

- Messieurs, dit-il d'une voix cassée par l'émotion, ce numéro est celui du compte sur lequel ont été envoyés les vingt millions détournés dans notre banque le mois dernier.

12.

- Fichtre ! profère simplement le Furet en regardant le commissaire.  
- Je n'ai pas tout compris dans le détail, marmonne Grimbert, mais je sens le gros coup.  
- Il y a peut-être une explication logique, objecte Wolf en se tournant vers les policiers. Après tout, depuis l'histoire du détournement, ce numéro de compte n'a rien de confidentiel et il est possible que Perforati en ait eu connaissance au cours de l'enquête qui a eu lieu, et qu'il ait voulu le consigner dans ses fichiers...  
- Vous êtes un informaticien, Wolf, pas un comptable ni un financier, rétorque Simpson. De plus, votre amitié pour Perforati vous aveugle. Pourquoi aurait-il noté ce numéro, précisément ? Et précisément dans Cryptobox, cette messagerie qui est connue, même par le bétotien que je suis, pour être ultra sécurisée ? Je crains le pire. Tous les doutes sont maintenant permis sur l'honnêteté de notre ancien directeur informatique. Sans cette lettre anonyme, le détournement restait inexplicable. Je jurerais que ses ambitions politiques ont perdu Perforati.

Le Furet, qui a gardé un oeil rivé à l'écran, intervient alors.

- Je regrette de devoir appuyer les propos de monsieur Simpson, mais d'après ce que je constate, ce fichier a été créé il y a deux mois. Voyez : la date de création notée par Cryptobox apparaît en haut sur l'écran, dans l'en-tête. Cela date donc d'avant le détournement, qui s'est produit il y a à peu près un mois, si je me souviens bien. Personne d'autre que celui qui a ouvert le compte, sans nul doute Perforati lui-même, ne pouvait alors connaître ce numéro.  
- Mais est-ce que ce fichier n'aurait pas pu être créé par quelqu'un d'autre que lui, qui aurait voulu le faire accuser ? s'enquiert Grimbert, sans s'adresser à personne en particulier.  
- Absolument impossible, garantit Wolf. Il aurait fallu connaître le code d'accès, et il n'y a aucun doute que Perforati ne laissait pas traîner sa propre clé n'importe où. Il savait mieux que quiconque le risque qu'une telle négligence ferait encourir à toute la banque, et à lui-même au premier chef. Je suis prêt à parier que même sa secrétaire l'ignorait. Les consignes sont formelles : les codes d'accès doivent être appris par coeur, doivent rester un secret absolu, et leur divulgation relève de la faute professionnelle. Perforati avait lui-même rédigé une note de service dans ce sens. En ce qui me concerne, dit-il en hochant la tête, j'ai toutes les peines du monde à mettre en doute son honnêteté.  
- Et « Recharpaz », qu'est-ce que cela peut être ? demande Grimbert, sans prêter attention aux scrupules de Wolf.  
- Très certainement, dit à son tour Simpson, étant donnée la consonance du mot, le nom d'un avocat genevois ou d'un intermédiaire quelconque qui aura servi de prête-nom lors de l'ouverture du compte à la BSR, à Genève, par ce gredin de Perforati, j'en suis sûr. Au reste, on doit pouvoir identifier assez aisément cette personne. Ainsi donc, la gangrène était au sommet même, et on ne s'est aperçu de rien. C'est effroyable ! Et on me rebattait les oreilles avec la sécurité ! J'aurai deux mots à dire à cet incapable de Mirallez...

Le Furet, jusqu'ici absorbé dans ses pensées, paraît se réveiller soudain.

- Puis-je effectuer une copie complète du contenu de la boîte aux lettres de Perforati ? D'autres fichiers peuvent nous apprendre beaucoup de choses.  
- Pas de problème, concède Simpson. Les secrets de la banque, si tant est qu'il en existe, ne sont pas là-dedans.

Grimbert a rapidement évalué la situation. Il prend la parole et déclare d'un ton un peu solennel :

- Messieurs, mon enquête n'a en réalité pas pour objet ce détournement de fonds, pour lequel d'ailleurs aucune plainte n'a été déposée. Je crois qu'une perquisition au domicile de Perforati pourrait confirmer ou infirmer sa culpabilité. Je vais charger de cela un de mes inspecteurs. La thèse de la mort suspecte reste plausible, et je vais poursuivre mes investigations dans ce sens, avec la plus grande discrétion, je vous le promets, monsieur Simpson.  
- Qu'allez-vous faire, alors ? demande le dit Simpson, inquiet et toujours très pâle.

- Je vais interroger cet après-midi même les personnes du service informatique qui reportaient directement à Perforati. Monsieur Wolf, vous serez très aimable d'assister David pour tout ce qui relève de la technique (« tu parles si j'ai besoin de ce bonhomme » pense le Furet). Il y a peut-être d'autres preuves intéressantes dans le système.

- Commissaire, je vous en supplie, s'écrie Simpson. Doigté et diplomatie par-dessus tout ! Nous avons ici la fine fleur de l'informatique européenne, je ne peux pas croire qu'il n'y ait parmi eux que des corrompus ou des voyous. Je ne veux pas avoir à faire face à une vague de démissions sans précédent, qui nous affaiblirait et ferait les choux gras de la concurrence.

- N'ayez crainte, je comprends fort bien vos préoccupations. N'oubliez pas cependant qu'il y a peut-être eu un meurtre dans votre société. Dans ce cas, on ne pourra pas taire la chose très longtemps. La Justice a ses impératifs. Je propose que nous nous revoyions en fin de journée, pour faire le point. A plus tard. David, je te laisse avec monsieur Wolf. Je te rejoins dans un petit moment, j'ai un coup de fil à donner.

### 13.

Mardi, midi. Après quelques vains efforts, Grimbart renonce à se servir de son téléphone portable. Il préfère appeler son supérieur depuis une cabine téléphonique, en dépit des recommandations habituelles de sécurité. Que celui d'entre vous qui n'a jamais souffert de technophobie lui jette la première pierre...

Grimbart informe Renard, à mots couverts, de la direction que vient de prendre l'enquête. Un des principaux dirigeants du Parti du Nouveau Social (Perforati, donc) quasiment convaincu de prévarication, qui plus est vraisemblablement au profit de son parti, il n'en faudra pas plus pour rendre le ministre heureux ! La mort suspecte est vraiment la cerise sur le gâteau.

Oui, une perquisition chez Perforati s'impose, pour réunir le maximum de preuves. L'enquête préliminaire peut démarrer, et Grimbart a carte blanche pour la suite, à condition de ne pas trop mettre la banque sens dessus dessous. On ne sait jamais, avec ces multinationales – et ces banquiers, qui ont souvent le bras long.

Renard, de son côté, est chargé d'une importante mission qui va l'occuper de nombreuses semaines : il doit assurer la protection rapprochée du ministre de la Justice, qui a reçu de graves menaces. En effet, Grimbart l'apprend, un *entarteur belge* est aux trousseaux du ministre et s'est promis de se payer sa tête – tête qu'il veut outrager au moyen de compositions culinaires de sa fabrication – peu digestes, et plutôt gluantes. Pour le moment, Renard rédige un compte-rendu de la situation et des mesures préconisées par le directeur de cabinet (un de ses pires ennemis), de façon à être couvert quoi qu'il arrive par la suite.

~~Renard, de son côté, est chargé d'une importante mission (dont il semble très fier), qui va l'occuper de nombreuses semaines : il doit assurer la protection rapprochée du ministre de la Justice, qui a reçu de graves menaces. Des terroristes, des autonomistes basques ou corses, des sicaires à la solde du milieu ? demande Grimbart, innocemment. Bien pis que cela (et la barbarie de notre époque me stupéfie chaque jour davantage).~~

~~En effet, Grimbart l'apprend, un *entarteur belge* est aux trousseaux du ministre et s'est promis de se payer sa tête – tête qu'il veut outrager au moyen de compositions culinaires de sa fabrication – peu digestes, et plutôt gluantes. Même si en France le ridicule ne tue plus, il est bon, quand on est ministre, de prendre ses précautions pour ne pas essuyer, sous le regard de caméras de télévision indiscreètes, d'indésirables tartes à la crème venues d'outre-Quévrain. Mieux vaut être haï que moqué. Renard, assisté de trente policiers spécialement affectés, espère être à la hauteur de la tâche. Le directeur de cabinet, lui, médite une ligne de défense qu'il croit inexpugnable : d'abord contrôler l'entrée de tous les ressortissants belges à la frontière, puis, en cas de besoin, décréter la fermeture de toutes les crémeries parisiennes. Quand on est fonctionnaire, on ne doit douter de rien, et penser à tout, telle est sa devise. De son côté, Renard rédige un compte-rendu de la situation et des mesures préconisées par le directeur de cabinet, de façon à être couvert quoi qu'il arrive par la suite.~~

Grimbart raccroche, abandonne Renard à ses préoccupations fonctionnariales et appelle Bismuth, au centre médico-légal. Le praticien lui donne quelques précisions supplémentaires sur le décès du directeur.

Le Furet a prié Wolf de lui décrire l'utilisation faite à la B.E.A. de la messagerie Cryptobox. Les propos de Wolf confirment ce qu'il a pu apprendre par d'autres voies. Il obtient sans peine la liste des « abonnés » internes et quelques statistiques relatives à la fréquence d'utilisation de Cryptobox dans la banque.

Grimbart le rejoint et ils décident d'aller déjeuner dans une brasserie voisine.

Quels que soient les impératifs d'une enquête, Grimbart ne veut sacrifier ni ses repas ni son sommeil (qu'il a léger au demeurant). On lui en a souvent fait le reproche, mais il prétend que ces interruptions lui permettent de faire le point et de réfléchir, ce que les inspecteurs qu'il a sous ses ordres négligent à son avis trop souvent, incapables de prendre du recul, en chiens de chasse obstinés qu'ils sont, une fois lancés sur une piste.

Ils choisissent une table à l'écart, au fond de la salle. Grimbert tient à mettre une certaine distance entre lui et le va-et-vient incessant des serveurs et des clients. Il pose sa veste sur la banquette et ils commandent rapidement les plats. Le Furet regarde le plafond d'un air absent.

Pendant le poulet-frites, Grimbert rompt le premier le silence.

- Parole de flic, je n'ai jamais mené une enquête aussi étrange. On sait que j'aime les affaires compliquées, mais cette fois je suis royalement servi. Personne ne peut prouver qu'il y ait eu un crime à la B.E.A. Il n'y a tout au plus qu'une mort insolite. S'il s'agit d'un crime, quelle est l'arme du crime, quel est le mobile ? On trouve un fichier qui met en cause le mort. Pourquoi ce fichier dans cette messagerie ? Comment l'informateur anonyme en a-t-il eu connaissance ? Le directeur informatique est-il réellement l'auteur du détournement ? Y a-t-il un rapport entre le détournement et son décès ? Seul le ministre est content de la tournure que tout cela prend. En ce qui me concerne, je suis dans le brouillard le plus épais. De plus, j'ai l'impression que je vais trouver des suspects et des mobiles à ne plus savoir qu'en faire. Tu as des idées sur toutes ces questions, toi, David ?

Le Furet est plutôt flatté de se voir enfin tutoyé par le commissaire. Il a ses propres conceptions sur la manière d'évaluer une situation dans une enquête policière et il entreprend hardiment de les exposer à Grimbert.

- Commissaire, vous devez être vous aussi, comme moi, grand lecteur de romans policiers. Est-ce que quelque chose ne vous choque pas, dans ces bouquins, qui ne correspond pas du tout à la réalité de notre métier ?

- Les récits et les personnages sont souvent très schématiques, très stéréotypés, malgré le talent des écrivains. Je n'en lis plus beaucoup, excepté ceux où le héros a recours à la déduction pure pour désigner le coupable. Ce type de roman me fascine toujours, bien que le genre soit vieillot.

- Justement. Dans ce genre de livres, tout du moins dans la plupart d'entre eux, on baigne dans le mystère dès le début pendant quelques centaines de pages, lorsque brusquement le policier réunit les principaux personnages et annonce : « Mesdames, messieurs, voici le coupable, c'est monsieur X. » Bien sûr il étaye sa démonstration si soigneusement que la moindre objection logique ne peut être soulevée. La surprise qu'il provoque participe à l'esthétique du roman et suscite l'admiration du lecteur pour l'astucieux policier, et par ricochet pour l'auteur retors.

- C'est vrai que tout devient simple au chapitre final, confirme Grimbert. Alors que dans notre métier on ne passe jamais aussi brutalement des ténèbres à la lumière.

- N'est-ce pas, commissaire ? Nous vivons constamment sous le règne de l'incertitude, de l'indéterminisme, pour parler comme les physiciens modernes. Tant que la lumière n'est pas faite, on ne peut raisonner qu'en termes de probabilités. Ces probabilités elles-mêmes évoluent au cours de l'enquête, jusqu'à devenir si proches de zéro ou de cent pour cent que la vérité ne fait plus de doute.

- Puisque nous sommes dans les maths, badine Grimbert, donne-moi tes estimations personnelles, monsieur le calculateur prodige. La mort du directeur est-elle un crime ? Est-elle liée au détournement de fonds ?

- Cinquante pour cent de chances pour chaque proposition.

- Le directeur est-il l'auteur du détournement ?

- Pour ce point-là, j'irais jusqu'à 90 pour cent. Evidemment, il est absurde d'avancer des chiffres pour mesurer l'incertitude, ou plutôt pour mesurer notre ignorance ! L'avantage est de disposer au moins de quelque lueur qui donne une direction à nos recherches, conclut doctement le Furet.

- Brillante théorie, mon cher collègue ! reconnaît Grimbert tout en consultant la carte des desserts. Le hic est que j'ai eu Bismuth, le légiste, au bout du fil tout à l'heure, et il me certifie que la mort de celui que tu nommes toi aussi le Tyran est tout ce qu'il y a de plus naturel. Bismuth connaît les moyens d'occire un individu en faisant passer sa mort pour une crise cardiaque - cela se faisait paraît-il beaucoup dans les services secrets, à une certaine époque - et il est absolument certain que Perforati est mort d'un « banal infarctus ».

- Aucune blessure, hématoxime, contusion, écorchure ni trace de piqûre ?

- Rien de tout cela. D'un autre côté, la lettre anonyme est précise et, si on veut bien s'y fier, fixerait la mort à dix-huit heures trente *environ*. Le « environ » est un peu surprenant et pourrait laisser penser que le témoin est arrivé sur les lieux du crime..., ou du décès, pardon, quelque temps après, et non pas au moment crucial. La pendulette qui a été retrouvée dans le bureau indiquait dix-huit heures trente-cinq ; sans doute le témoin lui-même l'a-t-il fait tomber sous le coup de l'émotion.

- Quelque chose a dû l'inciter à penser sur le moment que cette mort ne pouvait être naturelle.

- Oui, quelque chose dont nous ne disposons pas, ou plus.

- A propos de crise cardiaque, reprend le Furet, je crois me rappeler un roman où le crime consistait à susciter une si grande frayeur chez la victime qu'elle en mourait infailliblement. L'idée est simple et dirais-je, presque élégante ; le crime n'est que *virtuel*, car l'intention de tuer n'est pas manifeste.

- Mais l'efficacité de la méthode n'est pas prouvée.

- Elle dépend de la fragilité cardiaque du sujet. L'assassin en tous cas ne court aucun risque, et le meurtre ne laisse pas de trace et n'est pas démontrable.

- Un crime *virtuel* ! Est-ce possible ? doute Grimbert. Crois-tu vraiment que le Tyran pourrait être mort de peur ?

- Pourquoi pas ? Après tout, si Perforati avait réellement commis ce vol de vingt millions, la crainte d'être découvert a pu vraisemblablement augmenter son anxiété. Imaginez ce grand cardiaque, entouré d'informaticiens aussi chevronnés et au moins aussi compétents que lui, tous capables de découvrir sa malversation, en forçant

un peu le hasard. N'importe quel événement inattendu, pouvant le mettre en cause, habilement exploité par l'assassin, pouvait provoquer une crise fatale.

- J'ai pensé également à cette hypothèse tarabiscotée que tu appelles un crime virtuel, figure-toi. A ce propos, as-tu consulté la liste des personnes qui se sont rendues à la B.E.A. dimanche dernier ?

- Oui, répondit le Furet avec une mine un peu déconfite. Il en ressort que Perforati était nécessairement seul dans l'immeuble à l'heure où il est mort, mis à part les gardiens dans leur local. Alors je vois mal comment on aurait pu provoquer volontairement sa mort, puisqu'il n'y a eu personne sur place avant l'arrivée de Simpson, le lundi au matin.

- Et moi, soupire Grimbert, je vois encore moins comment le mystérieux dénonciateur aurait pu être témoin de quoi que ce soit, s'il n'était pas sur les lieux. Tu as bien vérifié que tous ceux qui sont entrés vendredi sont ressortis plus tard, que personne n'est resté volontairement dans les locaux ?

- Bien sûr, commissaire. S'il y a bien eu un meurtre, on est dans un cas de figure connu des romans, un grand classique : le *mystère de la pièce close*. Et la liste est formelle : personne ne s'est laissé enfermer dans la « chambre close », dans l'intention de commettre ensuite le crime. A moins que Hoffmann en personne n'ait bidouillé sur le micro de contrôle la liste des accès pour faire disparaître les preuves. Ce qui est toujours possible et peut nous fournir d'emblée un suspect.

- Il me faudra interroger ce monsieur Hoffmann, entre autres. J'attends le rapport de l'Identité judiciaire, qui a passé au peigne fin le bureau de Perforati, lundi matin. Si quelqu'un s'est introduit dans son bureau, il aura peut-être laissé des traces physiques, à défaut de traces informatiques. Crois-tu possible que le Tyran ait pu être supprimé dans un endroit puis, de là, transporté à la B.E.A. de manière à brouiller les pistes ? N'est-ce pas un autre thème récurrent des romans policiers ?

- Ce serait un peu risqué, mais pas impossible. Une fois le cadavre chargé dans le coffre d'une voiture, on peut entrer par le parking et monter aux étages sans se faire remarquer. L'ennui est que l'accès au parking est lui aussi contrôlé par un badge magnétique, et que je n'ai relevé aucun accès au parking durant ce week-end. Tout semble prouver que le crime a bien été commis dans le bureau du Tyran.

- Si crime il y a, encore une fois. Et l'arme du crime reste introuvable.

- Et si c'était l'ordinateur ? propose le Furet, dans l'esprit duquel une idée précise se fraie un chemin.

- David, je suis prêt à admettre toutes les hypothèses, même les plus saugrenues, mais il te reste à m'expliquer comment une telle machine peut devenir l'instrument d'un crime. Aucune électrocution n'a été constatée sur la personne de Perforati.

- Ce n'est pas à cela que je pensais, commissaire. Voyons... N'y avait-il rien d'affiché sur l'écran de Perforati quand vous êtes entré dans son bureau pour la première fois ?

- Rien d'autre que ce qu'ils appellent leur « écran d'accueil ». Les lettres B, E et A qui clignotent. L'imprimante également était allumée.

- Tant pis, regrette le Furet, déçu. J'avais imaginé que le directeur informatique avait peut-être reçu des menaces sur son écran, avec par exemple une tentative de chantage à la clé. Cela aurait constitué un fait sans précédent. Un *soft-crime* à distance, un crime parfait commis avec l'aide de l'ordinateur, l'assassin restant dans l'ombre après avoir compté, avec raison, sur la fragilité cardiaque de sa victime ! Ce serait fantastique. Un *cybermeurtre* ! La face sombre d'Internet enfin révélée ! Mais c'est impossible : le criminel aurait dû être informé de la présence du Tyran sur le lieu de travail, et disposer d'un moyen de connexion à distance. Ce qui n'est pas le cas à la B.E.A., pour des raisons de sécurité.

- Je ne savais pas, dit Grimbert avec un sourire en coin, qu'en matière criminelle j'avais un rival talentueux autant que méconnu. Gardons tout de même ta proposition originale dans la liste des possibilités. Au point où nous en sommes, rien ne doit être négligé. Voyons plutôt cet autre aspect de l'affaire, le détournement de fonds. As-tu déjà eu à traiter ce genre de délit ?

- Oui, il y a deux ans de cela. Un employé qui travaillait dans la salle de transfert électronique de fonds d'une grande banque. Tout cet argent manipulé à longueur de journée l'a rendu fou. Un jour, muni du code d'autorisation, il a fait virer un million de dollars en dix fois à destination de dix banques de Nassau, aux Bahamas. Puis il a pris l'avion et s'est envolé là-bas.

- Et il s'y est installé définitivement ?

- Que non, hélas pour lui ! Il a retiré ses dix fois cent mille dollars auprès des dix banques de Nassau, a acheté avec quelques kilos de diamants, ce qui est quand même moins encombrant que des liasses de billets, puis il s'en est retourné chez lui. Allez savoir : la nostalgie du pays, la crainte d'être condamné à rester dans un pays étranger...

- Que l'on décrit pourtant comme un pays plutôt agréable. Comment s'est passé le retour ?

- Nous l'attendions à l'arrivée. Je n'ai eu qu'à consulter les fichiers des compagnies aériennes en partance de ce paradis bancaire bien connu pour repérer l'imprudent, qui avait disparu depuis quelques jours de son domicile. Je ne vous dirai pas comment j'ai pu accéder à ces fichiers. C'est mon secret et c'est sans doute un peu... illégal.

- Tu es redoutable, le Furet, soupire Grimbert. Dommage que tu fasses passer la technique avant le respect du droit. Et cet employé, de combien d'années de prison a-t-il écopé ?

- Il a été libéré sous quarante-huit heures, la banque ayant été remboursée a retiré sa plainte. Il est maintenant en charge de la sécurité informatique dans une autre banque. Allez y comprendre quelque chose ! C'est Vidocq<sup>1</sup> au royaume de la finance.
- Oh, le phénomène est fréquent. Vois les vigiles de supermarché qui sont parfois recrutés dans la petite délinquance, à dessein. Puisque tous les fichiers du monde n'ont aucun secret pour toi, tu chercheras des informations sur ce Recharpaz, de Genève. Je ne tiens pas à en avoir la primeur par Simpson : on est de la Police, mais on a sa fierté, même si on n'a pas les moyens d'une banque internationale comme la sienne.
- D'accord, commissaire. Il me faudra juste faire un saut au G.R.I., où se trouve toute ma machinerie.
- Tu attendras bien le dessert avant de t'y précipiter. D'après ce qu'on m'a dit, ton service aussi a été bluffé par ce détournement ?
- Ecoutez, je ne me suis pas occupé personnellement de cette affaire. J'étais sur une histoire de diffusion de cartes à puce trafiquées. Je consulterai le dossier dès cet après-midi. C'est un coup de spécialiste, de haut vol, c'est tout ce qu'ont pu me dire mes collègues. Aucune trace, aucune preuve.
- De mon côté, je vais cuisiner, avec toute la diplomatie dont je puis être capable en tant que policier, les informaticiens de la B.E.A. qui étaient proches de Perforati. Chercher à savoir s'ils avaient un alibi pour dimanche dernier, sans prononcer le mot « alibi » devant eux, pour ne pas trop les effaroucher. Quelle sorte de gens travaillent dans ce service ?
- Toutes sortes de gens. En général, des spécialistes dans leur domaine, tels Wolf pour les réseaux, ou Goossens pour le système. De tous pays, de toutes langues. La B.E.A. considère que son informatique constitue un avantage stratégique. Elle se targue d'avoir chez elle les meilleurs informaticiens, et d'abandonner les autres à la concurrence.
- Hum... Un peu méprisant, non ? Ils ne font pas dans la nuance. La Paneuropean a beau être l'ennemi juré, la B.E.A. doit bien composer avec ce rival qui est quand même plus gros qu'elle, et qui n'en est pas moins estimable. Mais qu'est-ce donc que ce papier que je vois dépasser de ta poche ?

Pour toute réponse, le Furet étale un petit *listing* informatique sur un coin de la table.

- C'est la liste des utilisateurs de Cryptobox à la B.E.A. Presque le quart du personnel. Cette messagerie a un succès fou : on dirait c'est un signe de promotion que d'avoir un casier personnel ouvert sur « Cryptobox, la grande messagerie de la finance ». Même le directeur général s'en sert, c'est dire l'ampleur qu'elle a prise.
- Qui cela, Simpson ? demande Grimbert abruptement.
- Lui-même. D'après ma liste, il consulte Cryptobox presque une fois par semaine.
- C'est bizarre ! Il m'a certifié ce matin ne jamais s'en servir. Aurait-il lui aussi quelque chose à cacher ?
- Si c'est le cas, nous aurons du mal à le vérifier, puisque nous ne connaissons pas son code. Il ne nous a livré que celui de Perforati, qu'il avait dans son coffre. Et je me vois mal aller le lui demander candidement.
- On verra cela. Je lui poserai la question directement. Qui d'autre utilise Cryptobox dans cette banque ?
- Quand je fais le rapprochement avec la liste du personnel, que j'ai ici, dit le Furet en sortant une autre petite liste informatique, il s'agit des cadres qui ont un certain degré de responsabilité. Cadres moyens à supérieurs. Dans le service informatique lui-même, il n'y a pas plus d'une vingtaine de personnes habilitées, dont sept ou huit managers dépendant directement de Perforati. Ce qui est normal, les informaticiens restent des techniciens, et ne sont pas des banquiers.
- Bon. Tu me laisseras cette liste. Cela limitera le nombre de gens que j'interrogerai dans un premier temps. Est-ce qu'ils t'ont montré leur salle informatique, à toi aussi ? C'est Goossens, le Belge truculent, qui me l'a fait visiter hier.
- Non, je la connais depuis longtemps. Enfin, connaître, c'est une façon de parler, parce que le matériel qui y est installé change assez souvent.
- Les imprimantes aussi ?
- A propos ! J'allais oublier de vous le dire. Il reste une seule imprimante à impact à la B.E.A., une véritable antiquité, elle a au moins six ans d'âge (Grimbert ne peut s'empêcher de sourire, en amateur d'antiquités authentiques, pour qui le temps se mesure en siècles, sinon en millénaires). C'est Hoffmann qui s'en occupe exclusivement. J'ai jeté un coup d'oeil au papier dont ils se servent pour les impressions tout-venant, c'est le même que celui sur lequel a été rédigée la lettre anonyme.
- D'où tu en conclus que ?...
- Qu'il n'y a rien à en conclure, parce que ce papier n'a rien de particulier et est le plus vendu dans les centres informatiques du monde entier.
- Et, à part ces imprimantes « antiques », le matériel informatique est fréquemment renouvelé ?
- Pas aussi souvent que par le passé. La B.E.A. achetait toujours plus gros, plus puissant et plus cher, à mesure des progrès techniques. Les budgets devenant plus serrés, ils cherchent maintenant à amortir le matériel plus longtemps. Cependant dans deux jours ils vont entièrement renouveler leur parc de disques, que vous avez sans doute aperçu avec Goossens. Toutes leurs données vont aller sur des disques de nouvelle technologie. C'est une opération importante, quoique bien rodée ici.

<sup>1</sup> Vidocq, aventurier français, devint au XIXe siècle chef de la Police après s'être évadé du bagne.

- N'est-il pas curieux qu'un si grand organisme soit géré de manière aussi centralisée ? J'ai l'impression que c'est une véritable armée mexicaine qui est en place dans cette banque, un peuple de fourmis qui s'occupe de toutes ces machines.

- Vous avez mis le doigt sur le point douloureux, commissaire, approuve le Furet. Il suffirait d'une panne sérieuse ou d'un sinistre important pour mettre à mal cette entreprise. Leur « bunker » ne les protégerait pas d'une bombe logique. Mais sans doute ont-ils des plans de secours dont j'ignore tout. Je l'espère pour eux.

Les voici arrivés au dessert. La réticence non avouée de Grimbert à admettre l'assistance et l'irruption du spécialiste le Furet dans son enquête a laissé la place à une solide estime, encore accrue par la simplicité de ce dernier et par l'efficacité dont il a fait montre jusqu'ici. Mais Grimbert n'en laisse rien paraître. Il manie plus aisément l'ironie que les compliments, et il considère comme normal qu'un policier fasse preuve dans son travail de la plus haute compétence. Ne soyons donc pas étonnés que Grimbert, fonctionnaire consciencieux mais d'esprit indépendant, fasse tache dans une administration qu'il juge sclérosée et autarcique, où seules la flagornerie et la corruption sont des critères d'avancement. On aurait intérêt à privatiser tout cela, m'a-t-il soufflé un jour, et à ne garder que les gens utiles, c'est-à-dire dix pour cent des effectifs, le reste n'étant là que pour faire baisser les statistiques du chômage.

- Je suis convaincu que la disparition de Perforati n'est pas liée au détournement de fonds dont celui-ci aurait pu se rendre coupable. Je penche pour une vengeance. Cela n'empêche pas cette banque d'abriter sans doute d'autres voleurs en tous genres, et je compte bien mettre le nez dans ce nid de délinquants. Au fait, et ce piège dont tu m'as parlé ? Vas-tu m'en dire plus à présent ?

- Encore un peu de patience, commissaire. Ce sera peut-être la bonne surprise de l'après-midi. Vous évoquiez ce matin votre boîte aux lettres, qui était encombrée de prospectus. La mienne aussi. Mais parfois je garde un prospectus sur la masse que je reçois, pour l'ajouter à ma collection. Voyez un peu celui-ci.

Le Furet sort de sa poche intérieure une simple carte postale portant son adresse au recto, et vantant les mérites d'une agence de voyages bien connue au verso. Examinant à nouveau au recto l'adresse du Furet, Grimbert relève un détail qui le trouble.

- Je sais que tu as un nom assez compliqué, mais il me semble qu'il y a là une erreur. Tu ne t'appelles pas David Weinberger-Schmitt, n'est-ce pas ?

- Vous avez l'oeil, commissaire ! Pourtant l'adresse est exacte. Cela fait partie du plan. A priori, vous ne voyez pas le lien logique entre cette carte et la Banque Euro-Atlantique. Je vous expliquerai tout cela un peu plus tard.

Voyant l'étonnement de Grimbert, le Furet poursuit.

- Voyez-vous, cette carte publicitaire que j'ai reçue il y a quelques jours est la preuve qu'il y a à la B.E.A. des personnes peu scrupuleuses, prêtes à tout pour arrondir un peu leurs fins de mois. Mais je préfère vous laisser conduire l'enquête comme si de rien n'était. Il est possible que le gibier soit plus gros qu'on ne pense. Il faut mettre toutes les chances de notre côté. Je vous demanderai une seule chose : si possible, attendez mon retour pour interroger ce monsieur Hoffmann.

- Très bien, monsieur le cachottier, dit Grimbert en réglant l'addition, avant de se lever et de prendre sa veste. Tu me rejoins dès que possible à la banque. Je vais y commencer mon travail de Grand Inquisiteur. A très bientôt, cerveau électronique.

Ils sortent et se séparent sur le trottoir. Le Furet détale tel le pur-sang sous la cravache, alors que Grimbert regagne à pas comptés le lieu de tous les soupçons, méditant ce mot de Montaigne, son auteur favori : *c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme.*

14.

Mardi après-midi.

Grimbert a pu acquérir, au fil des ans, une expérience considérable en matière criminelle. Elle lui a permis de dégager une typologie approximative des crimes et de leurs auteurs. Il lui arrive parfois, en petit comité, de s'adonner à de grandes analyses sur ce qu'il appelle la *pathologie criminelle moderne*, et son opinion sur le sujet est vraiment originale. Sa façon de mener une enquête est également surprenante : il applique une théorie qui lui est propre, le *scepticisme tempéré actif*, qui consiste à ne pas tenir forcément compte des éléments ou indices les plus évidents, et à rechercher quelque chose au-delà de ces évidences, qui n'apparaît qu'au *second degré*.

Sceptique de nature, donc, et sceptique souriant à la mode du dix-huitième siècle français, son siècle préféré, Grimbert se méfie particulièrement des idéologies, tant politiques que religieuses, et de leur perversité une fois mises en pratique. Il a une admiration particulière pour ces grands esprits plus ou moins visionnaires des siècles passés qui ont annoncé l'expansion néfaste de ce chancre mental qu'est la certitude d'avoir raison, et d'imposer Meurtres à la banque

brutalement cette raison à la masse soumise. Les rares collègues auxquels il a exposé ses vues se montrent surpris de ce qu'un enquêteur aussi prestigieux et redoutable avoue son extrême méfiance à l'égard des « gens qui ont des convictions » et érige une incertitude raisonnée et cauteleuse en règle de pensée quotidienne, sinon professionnelle. Son mépris avéré pour les politiciens, pour les fonctionnaires ses semblables, pour les hiérarchies, pour l'appareil d'Etat dont il dénonce sans cesse la nocivité, apporte la dernière touche à sa réputation d'original.

Grimbert établit aussi une échelle des crimes à l'aune du dégoût qu'ils lui inspirent. Les crimes passionnels ou crapuleux, aussi méprisables soient-ils, lui répugnent moins que les attentats terroristes, les assassinats dus à des dissensions religieuses ou politiques, et d'autres meurtres, en nombre croissant, qu'il impute à l'insondable sottise de la race humaine.

La légalité s'arrête là où la subjectivité commence, dit souvent Grimbert. Trouver le mobile d'un crime revient à baliser les méandres obscurs d'une pensée incohérente, tout du moins à première vue.

Des affaires de toutes sortes composent l'ordinaire de Grimbert : des grandes, qui ont solidement établi sa renommée de policier perspicace, et de moins grandes, qu'il n'a garde de dédaigner. Il ne se plaint pas de son sort. Une certaine curiosité, un peu malsaine, pour les aberrations contemporaines, un sens du devoir de justice qu'il a encore aigu, bien que largement émoussé, lui interdisent de traiter différemment un meurtre « en col blanc », bien propre, et un meurtre de voyou des rues. Après l'écorcheur du XIIIe, l'étrangleur de Montmartre. Et maintenant « mystère à la Cité ».

Pour les avoir souvent fréquentés, il sait que les membres de la haute société ont plus de facilité à cacher leurs mains sales sous les gants d'une respectabilité apparemment irréprochable que le menu fretin des basses couches. Il ne doute pas qu'il en soit de même à la B.E.A., et il est bien déterminé à aller jusqu'au bout.

Enfin... Jusqu'où on lui dira d'aller. Indépendant d'esprit mais sans illusion sur la nature humaine, et encore moins sur la société française de son époque, Grimbert se soucie peu de jouer les francs-tireurs contre un pouvoir administratif, politique ou financier tout-puissant, aux multiples passe-droits. Dévoiler les compromissions ou exposer les forfaitures et les abus lui semble être le fait de petits magistrats ou de policiers vindicatifs ou à la recherche d'une vaine gloriole, imbus d'une notion peut-être surannée de la justice. Depuis longtemps dans ce pays la classe politique et son bras séculier, l'Administration, régissent tout et règlent la vie des individus jusque dans les moindres détails. La république n'y gagne rien, si ce n'est un nouveau qualificatif, celui de « bananière ». La société a atteint un tel degré de désintégration qu'il n'y a plus, pour l'honnête homme, qu'à s'adapter ou disparaître. Grimbert, lui, s'est adapté, tout en augmentant sa capacité au mépris, affûtant son ironie à l'encontre d'un système qu'il appelle une « démocratie totalitaire ». La chasse au délinquant, sport passionnant, motive son zèle de fonctionnaire anachronique autant que l'ambition de rétablir une justice chancelante.

Qu'y faire ? Peut-être est-ce lui, Grimbert, policier désabusé, usé par un métier ô combien accaparant et ingrat, qui a perdu la fougue de la jeunesse ? Il presse le pas comme pour éluder la question. La tour de la B.E.A. se dresse au bout de l'avenue comme un totem mystérieux. Cette affaire, qui sort de l'ordinaire, en tous cas de son ordinaire à lui, commence à le passionner.

Grimbert compte beaucoup sur les entretiens qu'il aura personnellement avec les informaticiens les plus éminents de la banque. Il a recueilli auprès du service du personnel les antécédents et le curriculum de chacun de ses interlocuteurs, mais il souhaite avant tout se faire une idée du caractère de ces personnes. Il pense qu'un coupable se trahit d'abord par son comportement, plutôt que par les indices qu'il a pu semer çà et là. D'où l'importance d'une étude biographique, sociologique et psychologique des personnes, précieuse dans le cas d'un meurtre passionnel ou à relents sentimentaux, utile aussi pour l'élucidation d'un crime basé sur l'intérêt, commis froidement.

Comment distinguer autrement que par l'intuition et le flair du professionnel certains êtres, sans mystère et transparents, d'autres, complètement impénétrables ? Tous, criminels possibles, et parfois aussi désarçonnants les uns que les autres ? L'étude des indices a sa valeur, mais Grimbert ne lui accorde pas, pour la bonne progression d'une enquête, une plus grande importance que l'impression qu'il retire du premier contact avec les « suspects ». Le *scepticisme bien tempéré* est ici à l'action. De la psychologie du criminel naît le mobile. De l'acte naît l'indice. Le bon enquêteur, à la fois rationnel et intuitif, opère la synthèse et dénoue définitivement l'écheveau laissé par le criminel.

Qui a tué le directeur informatique ? Telle est la question que Renard se pose. Car pour lui le crime ne fait aucun doute. Quel genre de crime peut commettre un informaticien ? se demande Grimbert, qui retient seulement comme probable l'hypothèse du crime à la B.E.A. Un crime de sang-froid, la fin justifiant les moyens ? Et quelle fin ? L'élimination d'un témoin gênant ? Des représailles sur un individu qui n'a pas fait ce qu'on attendait de lui ? L'assassin est-il aussi précis et dépourvu de remords que s'il s'était agi de supprimer non pas une personne en

chair et en os mais un personnage d'un de ces jeux vidéo dont raffolent les enfants, ainsi que Grimbert a pu le constater lors d'une visite récente chez ses jeunes neveux, passionnés de jeux électroniques ?

Grimbert n'a jamais fréquenté d'informaticiens, mais il commence à les redouter. A-t-il en face de lui des esprits à la fois pervers et rationnels : assez pervers pour aller jusqu'au crime, assez rationnels pour bâtir un système de défense inattaquable ?

La veille, Grimbert a abondamment consulté la documentation de son service sur la délinquance informatique en général, sur les lois qui ont été promulguées dans la plupart des pays occidentaux, visant à protéger les libertés individuelles et les données numérisées sur ordinateur, et sur tous les problèmes qu'y soulève la généralisation de l'emploi de l'outil informatique durant les vingt ou trente dernières années. Toujours des lois ! a pesté Grimbert. Les lois ne sont pas le droit, et le vrai droit se passe de lois.

La liste des délits effectivement constatés est impressionnante : piratage informatique avec vol ou destruction de fichiers, fraudes diverses par modification subreptice de données ou de programmes, chantage exercé par certains voleurs de fichiers, piratage de centraux téléphoniques ou d'autocommutateurs de manière à établir aux frais des victimes des communications téléphoniques à grande distance, détournement de fonds dans les banques ou sur les guichets automatiques, etc. Et l'irruption d'Internet dans la vie quotidienne s'est accompagnée d'une nouvelle moisson de méfaits.

On a envie de jeter au diable tous ces bidules, ces machines si sophistiquées, et de revenir à l'âge de pierre, quand on lit cela, en conclut Grimbert (voilà bien son esprit critique et sa méfiance à l'égard du modernisme). La liste des délits informatiques n'a d'autre limitation que l'ingéniosité humaine appliquée à faire le mal, et les limites que la technique impose à un moment donné. Les progrès sont tels qu'un nouveau type de délit non répertorié jusqu'ici apparaît presque chaque année. La malveillance est commise de façon toujours très détournée, mais très efficace.

En revanche, peu de meurtres peuvent être rattachés à ces activités frauduleuses : quelques pirates ouest-allemands de mêche avec les pays de l'Est, quelques sous-marins de la Mafia introduits dans des banques ou des administrations. Encore ne s'agit-il pas de meurtres commis par des informaticiens. Bien au contraire, ils en sont les victimes, par suite de leur indiscretion ou de leur rapacité.

Dans ce domaine trouble de la délinquance par ordinateur, l'esprit de synthèse de Grimbert a relevé trois points qui lui semblent importants, d'un point de vue de policier. J'expose ici son opinion, telle qu'il me l'a livrée lui-même après les faits.

Premier point, le fait qu'on sous-estime la valeur de ces biens immatériels que sont les programmes et les données, mal protégés, aisément dérobés ou déviés de leur but. Grimbert se remémore les propos tenus la veille par Goossens : une somme d'argent n'est qu'une ligne d'écriture dans un fichier, dont on peut faire beaucoup de choses.

Par certains aspects, note Grimbert, les progrès en informatique fragilisent la société, le facteur humain restant ou redevenant un facteur de risque, alors que la technocratie (publique ou privée) avait cru définitivement éluder cette faille en imposant une automatisation forcenée. L'informatique n'est plus une activité comme une autre. Son importance conditionne souvent la bonne marche d'une entreprise à un point que les responsables ne soupçonnent généralement pas. Et la faillite punit souvent le chef d'entreprise imprudent. Il en va certes différemment dans les administrations d'Etat, où l'irresponsabilité est la règle, par tradition, et on l'on ne mute guère plus les gens à Limoges, même quand ils ont lourdement fauté.

Secundo, la personnalité de ceux qu'on appelle « délinquants informatiques » : en général, des gens au-dessus de tout soupçon, bien intégrés socialement, occupant sans anicroche et depuis des années un poste honorable dans la société à laquelle ils viennent de porter préjudice. Perforati entre bien dans ce cadre-là, sans aucun doute.

Tertio, la difficulté d'obtenir des preuves, obstacle qui tracasse un peu l'esprit avant tout pragmatique de Grimbert. Il sait que le G.R.I., pour sa part, recherche le flagrant délit, à défaut de preuve plus convaincante. Mais comment procéder en matière de crime, en admettant que l'informatique puisse entrer en ligne de compte dans un meurtre ? Les preuves informatiques se révèlent bien plus volatiles que les preuves matérielles.

- Pourquoi les gens font-ils confiance à ces techniques qui ne mènent qu'à l'aliénation de l'individu par la machine toute-puissante ? soupire Grimbert.

Il sent qu'il va devoir se mesurer à des problèmes originaux, dans des domaines encore inexplorés, où il doit reconnaître le terrain seul, malgré son aversion viscérale pour le machinisme et la modernité. Seul ou avec l'aide de l'indispensable David.

Plus il y réfléchit, et moins la piste politique est vraisemblable. Le Parti du Renouveau Social, petit groupement d'origine récente, n'a été constitué par des partisans enthousiastes de l'Union Européenne que pour profiter de l'assouplissement des lois électorales dans les divers pays membres : un étranger peut participer et même se présenter comme candidat dans certaines élections telles que les élections municipales ou cantonales.

Le P.R.S., que l'on surnomme le *marais* de l'échiquier politique européen, en raison de sa capacité à pencher d'un côté ou d'un autre, n'attire pas les foules et ne réunit qu'un ensemble hétérogène de personnalités du monde industriel, financier et syndical. Il est assez peu probable qu'il doive recourir à une malversation pour renflouer sa caisse. Les quelques adhérents dont se prévaut la B.E.A., avec autrefois Perforati comme figure de proue, sont des ambitieux et des opportunistes, qui paient peu de leur personne au moment des élections. Du reste, au plus haut niveau de la banque, Simpson et le président de la banque, Laroche-Werther, affichent une indifférence politique qu'ils estiment être le meilleur garant de l'indépendance retrouvée de la banque après une privatisation mouvementée.

D'autre part, si Perforati est l'homme des vingt millions, pourquoi n'a-t-il pas pris la poudre d'escampette après un coup aussi brillant ?

Grimbert retrouve dans son magnifique bureau Simpson, l'anglo-saxon rigide et froid. Le directeur est visiblement d'humeur chagrine, et n'a aucune envie de s'épancher. Grimbert le sent plus fermé qu'il ne l'a été le matin même. Comme prévu, il a informé les plus proches collaborateurs de Perforati de la visite que leur fera Grimbert, ou plutôt qu'ils feront eux-mêmes au commissaire, en respectant un horaire assez strict, par intervalles d'une demi-heure. Le prétexte invoqué auprès d'eux pour justifier ces rendez-vous informels est celui d'un complément d'information pour l'enquête sur le détournement. A la suite du décès du directeur informatique, la police se voit contrainte de réunir des informations réparties dans les différents services, informations que Perforati aurait aisément synthétisées et fournies s'il était encore vivant. Voilà pourquoi chaque chef de service est invité à ce petit entretien avec le commissaire.

Pour Grimbert, ce prétexte est des plus équivoques, mais il s'en contente, faute d'idée plus brillante. De toute façon, il mènera les débats comme il l'entend. Pour ses besoins propres, Grimbert pourra disposer d'une salle sans fenêtre (pour plus de discrétion, et, de toute façon, aucune autre n'est libre, prétend-on) où il conduira ses entretiens. Ce qui ne met pas Grimbert en position de force, comme lorsqu'il interroge un prévenu dans les locaux de la P.J. Mais à la B.E.A. il n'y a, officiellement du moins, ni crime ni suspect, tout juste une malversation non élucidée et un directeur cardiaque décédé bizarrement dans la journée de dimanche. Pour le moment, Grimbert a choisi de faire patte de velours. Mais si l'enquête avance comme il le souhaite, il se promet bien de secouer tout ce beau monde.

Non, Simpson ne se sert jamais de Cryptobox : en tant que directeur, il a suffisamment d'informations par les voies habituelles sans avoir à toucher un écran. D'où Grimbert en conclut que le micro installé chez le directeur n'a d'autre utilité que d'ajouter une touche *high tech* à la décoration déjà modernissime. Un snobisme bien actuel. Mais alors qui se sert de la clé du directeur pour consulter la messagerie ? Encore une énigme à élucider. Au moment où Grimbert quitte Simpson, un homme entre avec une allure de conspirateur dans le bureau du directeur général. En voyant sa tête de lord écossais, Grimbert subodore qu'il s'agit de Norman Murdoch, le personnage que Simpson avait avisé par téléphone devant lui.

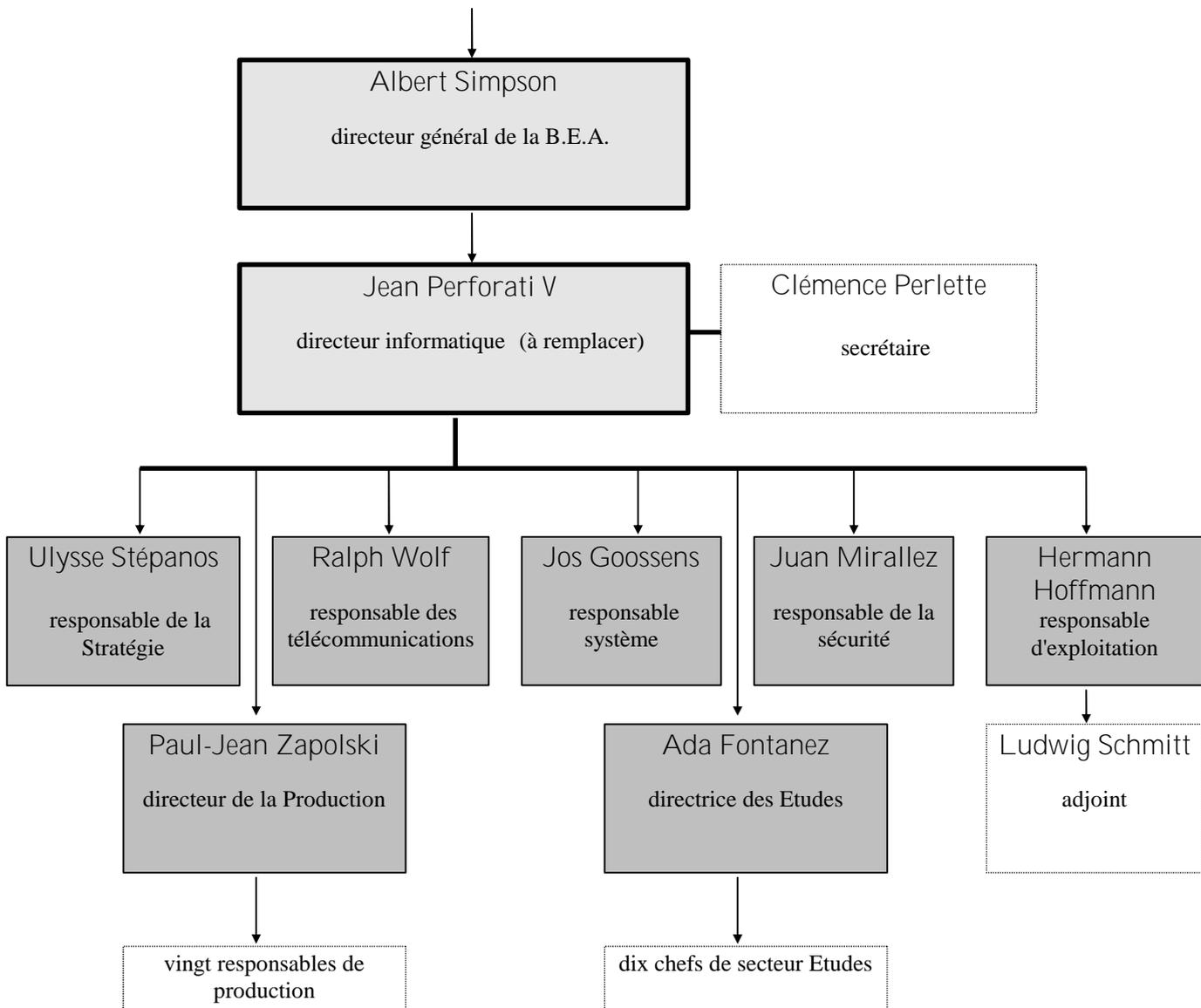
Avant de le quitter, Grimbert obtient du directeur l'organigramme du service informatique. Il se retire dans le bureau qu'on lui a affecté et consulte quelque temps le document. A la B.E.A. l'Europe Unie n'est plus une fiction ni même une réalité en marche, c'est un état de fait, un cadre de travail effectif. La vocation européenne propre à cette banque permet à plus d'une dizaine de nationalités de se côtoyer dans le même service informatique. Une véritable tour de Babel régie par trois langues dominantes, l'anglais, le français et... le jargon informatique, ce sabir souvent extrait de l'anglais américain qui a déjà frappé Grimbert lors de ses premiers contacts.

Grimbert parcourt la liste des personnes qu'il doit rencontrer. Elle correspond effectivement à celle des responsables inscrits sur l'organigramme. Il consulte leur curriculum et s'apprête mentalement à les recevoir. Il s'agit de les mettre en confiance pour les amener à lui indiquer certains faits troublants ou inhabituels qui peuvent le mettre sur la voie. Par la même occasion, il les étudiera de près, scrutera leurs réactions, examinera leurs rapports avec le défunt directeur.

Ce qui se trame dans ce service, Grimbert en est sûr, n'est pas le fait d'un sans-grade, d'un tâcheron aigri et malfaisant, mais d'un esprit déterminé et audacieux. Grimbert veut identifier cette intelligence cachée, avant de l'affronter et de la mettre hors d'état de nuire. Il en va de sa réputation. Le jeu va être passionnant et, toutes considérations judiciaires mises à part, Grimbert se sent de taille à déjouer tous les pièges et à sortir de l'affrontement vainqueur incontesté. Après quoi, il prendra quelques vacances, s'il est encore en état de le faire.

Edouard Laroche-Werther

président de la Banque Euro-Atlantique  
(B.E.A.)



Organigramme simplifié du service informatique de la B.E.A.

15.

La première personne que Grimbert reçoit dans la salle aveugle est Ada Fontanez.

Ada Fontanez est une femme mûre, sans doute autour de la cinquantaine, portant beau, et qui arbore ce jour un tailleur rose pâle de confection du dernier chic. Depuis que Grimbert fréquente le siège de la B.E.A., soit à peine deux jours, il a pu constater l'élégance vestimentaire que déploie le personnel, à commencer par les cadres dirigeants, tel Simpson. Apparemment, il y a parmi les employés une émulation dans la recherche vestimentaire qui touche à l'extravagance. Grimbert, qui considère comme un luxe son imperméable un peu râpé, pensait naïvement que, dans une banque, seules les personnes en contact avec la clientèle étaient tenues à un minimum d'élégance. Un peu comme dans les Pompes Funèbres, finalement, sauf que le banquier, lui, a le droit de se réjouir de la visite du client, visite qui est rarement sans retour.

Ada Fontanez est une ancienne commerciale de la B.E.A. dans la filiale espagnole. Le goût du contact avec le public explique sa prédilection pour les vêtements ultra-chics (Grimbert l'interprète ainsi). Il y a trois ans de cela, elle a abandonné une carrière commerciale brillante, mais trop aléatoire et trépidante, pour entrer dans le service

informatique, bien qu'elle n'ait aucune notion et ait absolument tout à apprendre dans ce domaine. En fait, dit-elle en riant à Grimbert, elle n'a pas appris grand chose depuis lors, mais son bon contact avec les utilisateurs de l'informatique lui a permis d'accéder au poste envié de Directrice des Etudes. Grimbert la prie incontinent de lui expliquer quels sont ces « utilisateurs » et ces « Etudes ».

- Malgré mon peu de goût pour la technique, répond-elle en riant, je suis capable de vous expliquer cela. Les utilisateurs sont les membres du personnel, guichetiers, comptables, gestionnaires de compte, etc., qui utilisent chaque jour l'ordinateur, sans être pour cela des spécialistes de l'informatique. Notre clientèle est également utilisatrice quand elle consulte ses comptes ou effectue des opérations par Internet ou par Minitel.

- Le Minitel ? Qu'est-ce que c'est ? demande le commissaire.

- Oh, c'est un appareil qui permet de se connecter à divers réseaux nationaux, une invention dont les Français sont en général très fiers. Il leur reste encore à découvrir complètement Internet pour quitter l'âge de pierre, dit-elle en souriant.

- Donc tous ces gens utilisent l'informatique ?

- Oui, sans le savoir nécessairement, ils travaillent en fait grâce aux ensembles de programmes, que nous appelons *applications*, qui sont mis à leur disposition par les programmeurs de mon service. Ces applications sont développées par mon personnel dans le cadre de projets d'études. Une fois achevées, testées et validées par les utilisateurs, elles quittent le service Etudes pour passer au service Production de monsieur Zapolski. Nous n'avons alors plus du tout à nous en occuper, sauf pour les corrections et la maintenance. Le bébé qui a été conçu chez nous nous échappe à peine né, mais bien d'autres sont en gestation...

- Combien de personnes dépendent de vous, dans le service informatique ? s'enquiert Grimbert.

- Entre trois et quatre cents, dit-elle. Programmeurs, analystes, chefs de projets, chefs de secteur, chefs de département. Avec une proportion importante de prestataires extérieurs à la banque.

- Bigre ! Cela ne doit pas être facile tous les jours...

- Vous comprenez maintenant pourquoi dans ma fonction le *management* a pris le pas sur les connaissances techniques. Il n'y a guère que Perforati qui savait jouer des deux registres avec brio. Je suis certaine que nous le regretterons, malgré son caractère impossible.

- Merci pour toutes ces explications. Je comprends un peu mieux votre rôle, à présent. Que pensiez-vous justement de celui qui était votre chef direct, Jean Perforati ? enchaîne Grimbert.

- Comme tout le monde, j'ai été assez surprise de cette disparition brutale. Je le jugeais très compétent, dynamique, je dirais aussi... très charismatique. Un peu trop sûr de lui, peut-être. Un séducteur né, qui savait jouer de sa prestance...

- Auprès des femmes, voulez-vous dire ? complète Grimbert, dans l'esprit duquel une idée commence à faire son chemin.

- Oh, pas seulement, dit Ada Fontanez un peu rougissante. Mais certaines pouvaient parfois le trouver un peu... entreprenant.

- Madame Fontanez, parlez sans crainte, continue Grimbert d'un ton amical. La personnalité de Perforati intéresse la Police et peut nous permettre d'éclaircir certains points dans cette histoire de détournement de fonds qui restent dans l'ombre après le décès du directeur. Avait-il importuné certaines femmes de son service, leur faisait-il des propositions, à elles - ou même à vous ? Sans aller jusqu'à parler de harcèlement sexuel, délit reconnu par notre Etat, qui ne pense qu'à mater les citoyens et les protéger contre eux-mêmes...

- Oh, non ! N'allez pas penser cela, reprend-elle vivement en rougissant davantage, ce qui surprend Grimbert, qui attendait plus d'aplomb de sa part. Ma foi, je ne vois pas bien en quoi cela peut vous aider dans votre enquête, mais il a... tenté sa chance, disons. Sans succès. Quel toupet, quand même, quand j'y pense ! Comme si sa secrétaire ne lui suffisait pas...

Elle ne se fait pas prier pour dresser la liste des conquêtes supposées de Perforati, à commencer par la secrétaire de celui-ci, Clémence, la jeune femme brune que Grimbert avait vu en larmes le jour précédent. Grimbert n'est pas peu surpris de ce déballage, et de la façon dont la conversation a rapidement dévié. Fontanez semble effectivement plus ferrée en relations humaines qu'en informatique. Elle a gardé envers Perforati une certaine rancœur que la mort de ce dernier n'a pas complètement effacée.

Grimbert comprend petit à petit sa situation dans la banque. Elle a dû se frayer à grand peine un chemin dans ce monde masculin des dirigeants de la B.E.A., qu'elle supporte difficilement. Grimbert comprend aussi que ses subordonnés envient sa trajectoire si rapide et, sans doute, la méprisent un peu au vu de ses déficiences techniques patentées.

Séparée, puis divorcée de son mari, et donc disponible de cœur, les relations d'Ada Fontanez avec Perforati ont été ambiguës et tendues, dominées par une animosité réciproque qui avait pris le pas sur ce qui avait dû être à l'origine une attirance réciproque. Perforati la gardait dans le service en raison de ses talents d'organisatrice et de ses bonnes *relations publiques*. Elle accomplissait sa tâche avec toute sa conscience professionnelle pour ne pas laisser prise au moindre reproche qui pourrait émaner de ce monde d'hommes peu enclin à épargner une femme, surtout parvenue à ce niveau envié de responsabilités.

Grimbert apprend ainsi beaucoup sur la place qui est faite à une femme dans une société d'hommes, mais fort peu sur ce qui l'intéresse le plus, à savoir si des délinquants en col blanc agissent dans l'ombre à la B.E.A. et si elle peut lui indiquer une piste pour ses recherches. La seule voie digne d'un peu d'intérêt, mais dont Grimbert craint qu'elle ne soit un sentier de ronces, est la donjuanerie de Perforati, et Grimbert se promet bien d'interroger la secrétaire, indisposée pour l'heure et absente de la banque pour un temps indéterminé. Grimbert ne peut deviner si Ada a eu une aventure ou même une liaison avec Perforati, divorcé comme elle, mais il voit que ses relations avec lui étaient devenues plutôt froides, même si Ada éprouve encore un reste de jalousie à l'égard des maîtresses réelles ou supposées du directeur.

Quant au détournement, elle n'a aucune idée de ce qui a pu se produire. On lui a bien démontré qu'un programme de l'application « Virements » a dû être modifié subrepticement, et cela l'a empêché de dormir pendant plusieurs jours (mais pas davantage). Et comme aucun élément supplémentaire n'est apparu pour étayer cette présomption, elle s'est estimée, elle et son service, comme hors de cause.

Qu'a-t-elle fait le week-end dernier ? Elle a profité de son droit de visite pour revoir son fils, âgé de huit ans, élevé par son ex-mari et sa nouvelle épouse. Décidément en mal de confidences (mais Grimbert sait amener les gens à se confier), elle se met à conter à Grimbert les raisons qui ont conduit le juge, lors du divorce, à confier la garde de son fils à son père plutôt qu'à elle. A cette époque, prise à plein temps par son activité débordante de commerciale, elle n'accordait pas à cet enfant toute l'attention qu'une mère aurait dû lui témoigner, alors que le père, un oisif fortuné, disposait de beaucoup plus de moyens et de loisirs pour ce faire.

Grimbert consigne ses dires par écrit et ne doute pas un instant de la validité de son alibi, aisément contrôlable par ailleurs. Il coupe court à la prolixité d'Ada, la rendant à ses occupations bancaires « autrement plus sérieuses que la petite enquête d'information qu'on lui a demandé de mener ».

Grimbert reste ébahi de l'ignorance qu'affiche Ada quant à l'argent détourné. Tout cela met sans doute en cause son service et elle ne réagit pas ! s'étonne le commissaire. A croire que tout le monde ici a participé à ce détournement ! Vivement que le Furet revienne et que je jette un coup d'oeil au dossier.

Il note tout de même sur son carnet, en face de son nom : « Ada Fontanez, piste sentimentale ? ».

## 16.

C'est ensuite au tour de Wolf de se présenter devant Grimbert. Grimbert a eu l'occasion de jauger le personnage, son sérieux apparent, sa réserve un peu énigmatique, et il espère que hors de la présence de Simpson celui-ci lui livrera une piste intéressante. Wolf s'assied sans un mot en face de Grimbert. Ses petits yeux renfoncés dans leurs orbites luisent tandis que son nez aquilin se lève comme pour humer l'air un peu confiné de la salle.

Grimbert devra s'en apercevoir au cours de cette série d'entretiens impromptus avec des professionnels de l'informatique, il y a deux catégories bien distinctes de personnes : celles qui sont passionnées par leur travail, un petit nombre, et les autres. Il ne lui vient pas tout de suite à l'esprit qu'il en est de même dans tous les autres métiers, tant il devra constater que les passionnés, en réalité une modeste minorité, sont passionnés au-delà de toute mesure, capables de sacrifier temps et argent à poursuivre chez eux une activité informatique plus ou moins ludique souvent parallèle et parfois complémentaire à celle qu'ils exercent normalement en semaine.

Sans nul doute, Ada Fontanez n'est-elle pas de ce genre de personnes. En revanche, Wolf paraît s'animer plus que de raison dès qu'on « cause » ordinateur et qu'on évoque les techniques numériques, les programmes et langages de programmation, et par-dessus tout les *télécommunications*, qui sont sa partie.

La B.E.A. a toujours eu des moyens et des objectifs ambitieux, et Wolf n'a pas hésité à quitter son poste de programmeur système en Grande Bretagne, dix années auparavant, pour entrer dans le service Réseau de la B.E.A. et participer à la constitution d'un grand réseau international connectant toutes les filiales et agences de la B.E.A. dans le monde, ce qu'il appelle le *ring*, un anneau de communication numérique à haut débit dont il semble tirer un orgueil légitime, pour en être le principal maître d'oeuvre.

Cet anneau permet à l'agence de la B.E.A. la plus reculée, au fin fond de l'Asie ou de l'Océanie, d'entrer en contact avec le siège avec un temps de réponse défiant toute concurrence. L'installation de la messagerie Cryptobox a également été largement le fait de Wolf, assisté de Goossens. Wolf a démontré à la Direction l'avantage d'être en contact étroit autant avec les succursales qu'avec les principaux acteurs de la communauté financière. Nommé peu de temps après son arrivée responsable des télécommunications, Wolf dirige une petite équipe d'ingénieurs et semble n'avoir pas d'autre ambition en-dehors de ce cercle restreint de techniciens.

Les loisirs de Wolf restent cantonnés à la programmation, la Bourse et le jeu d'échecs. Effectivement, comme l'a révélé cette mauvaise langue de Goossens, il joue à la Bourse en association avec Perforati, ce qui lui permet de Meurtres à la banque

mettre au point un programme de son invention qui indique les meilleurs placements réalisables un jour donné, à partir de la tendance courante des Bourses du monde entier, des performances des entreprises cotées et des indicateurs économiques du pays.

Ce programme commence à acquérir une certaine notoriété dans le cercle étroit des analystes boursiers. Il présente, ainsi que Wolf tente de l'expliquer à Grimbert, l'originalité d'intégrer aux facteurs classiques que sont les corrélations historiques, la capitalisation des entreprises et leur performance boursière, d'autres facteurs plus macro-économiques tels que les taux d'intérêt ou de change, ou encore le prix des matières premières. Wolf appelle cela de façon absconse « l'analyse multifactorielle globale des risques financiers ». Depuis plusieurs années déjà, il peaufine ce programme, sans parvenir à une version satisfaisante. Non, cela ne les a pas empêché, Perforati et lui, de gagner souvent sur les valeurs boursières. Investissaient-ils de grosses sommes ? demande Grimbert. Non, des sommes symboliques, plus pour le jeu et la satisfaction de gagner que pour les gains en eux-mêmes.

L'amitié qui les liait tous deux, Wolf le reconnaît volontiers, le desservait auprès de ses collègues. On se méfiait de cette *éminence grise* qui restait dans l'ombre du « Tyran » et manipulait on ne sait quelles ficelles. Le propos de Wolf est un peu amer, mais son naturel altier démontre assez à Grimbert qu'il n'a cure de l'opinion des autres. Il mène sa barque en excellent spécialiste qu'il est, il fait fréquemment gagner de l'argent à la banque par des idées, dispositifs ou montages techniques originaux, la dizaine d'ingénieurs qui dépendent de lui le suivent aveuglément, et le reste importe peu.

Il donne l'impression d'être au-dessus de la mêlée, pris qu'il est par des tâches purement cérébrales exercées dans un domaine finalement très délimité, et qui lui procurent suffisamment de satisfactions pour qu'il ne cherche pas ailleurs d'autres passe-temps. Grimbert, passionné pourtant lui aussi par son métier, n'a encore jamais rencontré chez un homme une intrication aussi serrée entre temps de travail et temps de loisir. Tout travail est loisir pour Wolf. Il ne comprend pas que l'on puisse se rendre cinq jours par semaine à son bureau comme on irait dans une prison, en pensant à la fin de la semaine comme à une délivrance.

- Des moutons, voilà ce que sont la majorité des gens de ce service. Vous savez, commissaire, on croit encore que notre métier est hypertechnologique, qu'on est à la pointe de la technique, que nous formons une avant-garde d'ingénieurs doués et inventifs, et on parle encore de l'informatique comme d'une profession enviable et auquel un grand avenir est réservé. Mais l'informatique, ce n'est plus vraiment cela. Beaucoup de tâches exigent un certain savoir-faire, tout en étant complètement routinières : il s'agit d'appliquer un certain nombre de connaissances, en évolution permanente, d'ailleurs, à la résolution de certains problèmes, ou à l'élaboration de certaines combinaisons propres à répondre aux besoins de l'entreprise qui vous paie. Un cadre d'un quotient intellectuel suffisant vous fera cela sans bavure, mais sans passion.

- Et vous n'entrez pas dans cette catégorie de gens blasés, je présume ?

- La passion, poursuit Wolf avec animation, était l'affaire des pionniers, partis quelquefois de garages minables où ils concoctaient leurs bricolages géniaux et parvenus petit à petit à la tête d'entreprises florissantes, qu'ils quittaient rapidement, pour fuir une invincible routine. Pour quatre-vingt dix-neuf pour cent des gens, l'informatique est une profession comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'a qu'un intérêt purement alimentaire, si je puis dire. Et je comprends ce point de vue, mais, personnellement, je ne peux pas m'en satisfaire. Pour quelques autres, dont je prétends être, qui se sentent avant tout créateurs, ce métier est un champ de découvertes et d'expériences fabuleux. C'est l'application de la logique au traitement de questions concrètes, avec le schématisme et la réduction inévitables que cela entraîne, mais aussi avec une part d'imagination et d'intuition qui sont presque d'essence artistique. Car, s'il y a une infinité de façons d'aborder un problème, les solutions les plus élégantes sont les plus difficiles à trouver. Et c'est là qu'on reconnaît un véritable professionnel, un maître dans son art.

Wolf est d'autant plus brillant quand il est question de ses centres d'intérêt qu'il est terne quand il s'agit de tout autre sujet. Grimbert sent que ce qui se passe à la B.E.A. lui importe peu. S'il le fallait, il la quitterait sans état d'âme et retrouverait aisément un emploi ailleurs. Le détournement de fonds ? Il persiste à croire Perforati innocent. Se reconnaissant peu au fait des méthodes bancaires, il n'a aucune idée de ce qui a pu se produire. Il ne comprend pas pourquoi la police revient à la charge une seconde fois, Perforati disparu.

Il critique en particulier le zèle de « *ce monsieur David... je ne sais plus comment...* » qui lui a demandé l'accès à l'historique de l'*autocommutateur* de la banque. Il lui a répliqué que toutes les communications se trouvent effectivement consignées dans un fichier historique, mais que le secret bancaire ne lui permet en rien de les divulguer faute d'un mandat officiel. Il consacre un peu de temps à expliquer à Grimbert qu'un *autocommutateur* est un standard électronique d'entreprise qui gère les appels téléphoniques reçus ou émis. Grimbert, conciliant, sans chercher à comprendre l'intention du Furet, promet de rappeler à l'ordre cet adjoint turbulent. Il note à part lui que Wolf semble surveiller son territoire avec grande attention, et n'est pas dépourvu d'un minimum de culture juridique.

La succession de Perforati ? Bien sûr, si on lui proposait la place, Wolf n'aurait garde de la refuser. Mais son ambition n'est pas dans un accroissement de responsabilité, qui l'éloignerait de sa chère technique. Son emploi du temps du dimanche ? Non, il n'est pas venu à la banque ce week-end. Il a passé presque toute la journée au club d'échecs «le Contre Gambit», où il a participé à une simultanée animée par un grand maître russe de passage dans la capitale. Il est satisfait de son résultat : une partie nulle arrachée de haute lutte. « Contre le grand Vaganian, vous rendez-vous compte ? »

Quand Wolf le quitte, Grimbert se perd un moment dans ses rêveries. Il se prend à penser que cet homme de l'ombre, cet aigle impassible, ce technicien hors pair, en même temps confident de l'ex-directeur, sait peut-être plus de choses qu'il ne veut le reconnaître. Il note sur son carnet : «Wolf, technicien austère, tout en clair-obscur».

## 17.

Se présente ensuite un jeune homme encore boutonneux, embaumant la brillantine, avec une veste pied-de-poule du plus mauvais effet. Qu'est-ce que c'est que ce zigoto-là ? se dit Grimbert. Ah oui ! Ulysse Stépanos. Il devrait demander des conseils vestimentaires à Ada Fontanez... Ulysse... Un Grec ? Mais oui, ma fiche le spécifie bien. Comment peut-on être grec ? plaisante Grimbert à part lui.

L'individu en tout cas semble s'être bien intégré dans son pays d'adoption, jusqu'à prendre les mauvaises habitudes des soi-disant *élites dirigeantes*. Il affiche les prétentions de tout potache, poussé en herbe, frais émoulu d'une grande école de commerce, qui ne voit la vie professionnelle qu'à travers les stéréotypes colportés par la mode de l'époque et les à-peu-près qu'il tire péniblement de son fonds scolaire.

Après de solides études en Grèce, son cursus scolaire parachevé à Paris, naturalisé français dans la foulée, Ulysse Stépanos a rejoint la B.E.A. par l'entremise d'un parent, un grec émigré ami du président Laroche-Werther. Perforati l'a diligemment nommé six mois auparavant « responsable de la Stratégie Informatique ». Pistonné ? Non. Stépanos est considéré comme un espoir du service, un sujet brillant à choyer et à cornaquer pour ses débuts, puisque c'est le président qui l'exige. Son adhésion proclamée bien haut au Parti du Renouveau Social, un parti traditionnellement bien en vue à la B.E.A., prouve un opportunisme de bon aloi, confirmé par un activisme politique bien digne d'un jeune homme aussi ambitieux et zélé, activisme qui se résume à occuper les places les plus en vue dans les tribunes lors des réunions électorales.

Pour ce qui est de sa carrière à la B.E.A., les mauvaises langues affirment que son incompetence devrait lui permettre d'atteindre rapidement les échelons les plus élevés, en vertu du principe dit « de Dilbert » qui stipule que les plus mauvais grimpent le plus vite, les postes qu'ils obtiennent étant les moins dangereux pour l'entreprise : mieux vaut un mauvais patron qu'un mauvais programmeur ou un mauvais ingénieur.

Le projet que le président de la banque a réservé à son jeune poulain, a pour nom, en termes soigneusement pesés, *l'examen des perspectives de la logistique bancaire dans le cadre des mutations technologiques*. Laroche-Werther a demandé qu'on veille à ce qu'il ne mette pas trop les mains dans le cambouis (selon l'expression même de Perforati, rapportée dans sa crudité). Pour se faire la main tout en se la gardant hors du cambouis, et donc ne causer aucun risque de dégât par un travail effectif, le Grec a été chargé dès son arrivée d'une étude prospective sur « le réseau bancaire du futur ».

Wolf, semble-t-il, a vu d'un mauvais oeil cet intrus solidement recommandé par « en haut » venir explorer son territoire, mais, prudent, il lui a abandonné les informations et les ressources qui lui étaient nécessaires. Si bien que Stépanos a pu pondre, après une longue cogitation, un petit rapport inepte et brumeux, qui, s'il n'apportait pas grand chose de nouveau, avait le mérite de ne critiquer rien ni personne, ce qui le fit plébisciter par tous. En voilà un qui ira loin. Le P.D.G., informé, s'est montré satisfait de la collaboration entre les différentes classes d'âge de la banque autant que de la bonne vision à long terme que partagent les têtes pensantes de cette informatique qui lui revient si cher, mais dont il ne peut se passer.

Interrogé par Grimbert, Stépanos conte, dans une belle envolée lyrique, les merveilles que promettent à la galaxie informatique ces nouvelles technologies que l'Amérique et les journaux spécialisés décrivent, pressentent et annoncent : le multimédia, *Internet*, le *blogging*, le *facility management*, *l'offshore resourcing*, la mondialisation informatique, le ..., quoi d'autre encore ? Un peu éberlué, Grimbert courbe le dos sous ces mots chargés de sens, de science et d'espoir (il l'escompte, au moins dans l'intérêt du brillant jeune homme) et laisse passer la déferlante pour considérer à nouveau, bien posément, son objectif à lui, son enquête qu'il ne veut pas voir noyée sous les bavardages et les ratiocinations. Ce n'est pas un jeune arriviste, doublé d'un cuisinier, qui va l'égarer en l'entraînant sur un terrain qu'il n'a pas choisi.

Ramené fermement sur terre, un peu interloqué d'avoir à répondre à des questions concrètes, Stépanos admet ne rien connaître du détournement de fonds qui s'est produit et dont il a vaguement entendu parler, s'entendre « merveilleusement bien » avec l'ancien directeur informatique (« la nouvelle de sa disparition m'a proprement Meurtres à la banque

abasourdi, quelle immense perte pour notre société ! ») de même qu'avec le reste du personnel, avoir passé le dernier week-end à Deauville avec un ami (le personnel de l'hôtel *Les Belles Planches* pourra en témoigner).

Grimbert le laisse partir en s'étonnant des plantes bizarres qu'un esprit malicieux laisse ainsi croître sur le terreau pourtant réputé sévère de la Banque Euro-Atlantique... Je vais finir par croire qu'il y a ici presque autant d'inutiles que dans la fonction publique, estime-t-il. Il note : «Stépanos : l'oison couronné ; mais n'est-il qu'un blanc-bec inoffensif ?».

## 18.

Puis c'est au tour du jovial Goossens. Comme Grimbert et lui se connaissent déjà, l'entretien est rapide. Goossens réaffirme sa conviction que son service n'a pas trempé dans « cette sinistre carambouille » du détournement de fonds. Lui aussi a mené sa petite enquête, et tous ses subordonnés en sont sortis blancs comme neige. Une aussi plate fatuité arrache à Grimbert un sourire de dédain, mais le personnage l'intéresse. Comme Goossens manifeste à nouveau son caractère expansif, Grimbert le laisse s'exprimer sans frein et l'encourage au besoin, espérant de la sorte voir revenir à la surface, à travers ses propos décousus, les ragots qui doivent mettre le service en effervescence.

- Vous avez rencontré Ada Fontanez, commissaire ? Ah ! Pauvre femme, elle ne se remet pas d'avoir été éconduite par ce tombeur de Perforati. Comment, vous ne saviez pas ? La secrétaire, Clémence ? Mais tout le monde savait qu'entre elle et son patron... C'est moi qui, le premier, les ai vus sortir d'un hôtel du quartier, par une belle fin d'après-midi d'été ! Mais, motus ! Je ne vous ai rien dit, n'est-ce pas ? C'est Stépanos que vous avez reçu avant moi, c'est bien ça ? Quel âne diplômé, celui-là ! S'il n'avait pas été recommandé par le P.D.G., il aurait à peine été admis comme programmeur débutant ! La seule chose intelligente qu'il a faite a été d'entrer au P.R.S., sa carrière dans la banque est ainsi assurée. Pour être admis par les vieux crocodiles, il faut savoir entrer dans le marigot et s'y mouiller...

- Ce que j'ai fait dimanche ? Eh bien, j'ai passé l'après-midi et le soir avec le patron du cirque *Cyclope* : c'est chez eux que la B.E.A. va produire sa soirée annuelle réservée au personnel, avec votre serviteur en tant que présentateur et boute-en-train commis d'office ! Ils m'ont montré leur chapiteau et toutes leurs installations. Mais vous ne pensez pas que j'aurais pu faire ce jour-là un tour au siège de la banque pour venir trucider Perforati ? Ah, vous me rassurez ! En tous cas, mon « alibi » tient, vous pourrez vous en assurer, ah, ah ! Si j'écris des programmes un peu spéciaux, comme Wolf ? Vous êtes devin, commissaire ! En effet, j'ai pondu une petite chose, un jeu vidéo du nom de « Pat Rack » : rien à voir avec la Bourse, comme pour Wolf. C'est un pâtissier qui va livrer des gâteaux, et le jeu consiste à lui en voler le plus possible au passage. Il ne s'est pas trop bien vendu, mais mes enfants en raffolent. Certains d'entre nous, ici, occupent leurs loisirs à de petites inventions de ce genre.

- Mais, à propos : êtes-vous au courant de la rumeur qui court, depuis aujourd'hui ? Je vous la livre avec toutes les précautions qui s'imposent. L'auteur du détournement de fonds ne serait autre que le *Tyr...*, pardon, Perforati ! Le directeur informatique lui-même ! Quelle ineptie ! Quand je vous disais, hier, que l'atmosphère devenait de plus en plus pestilentielle, dans cette banque ! Il ne manquerait plus que les journaux s'intéressent à ces sombres histoires pour que la banque perde la respectabilité dont elle se parait jusqu'à présent. Vous ne croyez pas ? Comme ils riraient, à la Paneuropean, s'ils connaissaient nos déboires ! Il faut dire aussi que la loi du silence n'arrange rien : eh oui ! Le silence est d'or et le banquier n'aime rien tant que l'or. C'est déjà fini ? Bonne chance, commissaire, et à votre disposition, si besoin était.

Cet olibrius n'est pas si bête qu'il peut en avoir l'air derrière son masque de pitre, estime Grimbert en se lissant la moustache. En tous cas, il a l'oreille qui traîne partout. Il court presque aussi vite que les bruits... Comme s'il était le premier à les propager. Mais est-il possible que Wolf ou Simpson aient laissé filtrer quelque chose sur la culpabilité plus que vraisemblable du directeur informatique, pour qu'il en colporte déjà la nouvelle ? Et comment ses supérieurs ont-ils pu lui faire tenir sa langue après l'affaire du détournement ? Grimbert note : « Goossens : comédien averti ».

## 19.

Un visage haut en couleurs derrière un cigarillo, tel apparaît devant le commissaire Paul-Jean Zapolski, directeur de la Production informatique. Grimbert l'a déjà deviné, à peine celui-ci assis en face de lui : cet homme un peu adipeux, imposant, orgueilleux, fier de ses prérogatives et des quelques centaines de personnes qu'il dirige, doit inspirer à tous une profonde antipathie. Grimbert présume que la moitié de son temps doit être occupée à commander et à réprimander. Et l'autre moitié à recevoir les fournisseurs ou à s'en faire inviter dans les meilleurs restaurants de la capitale. Il regrette tout de suite d'avoir conçu un préjugé aussi défavorable à l'égard d'un inconnu, sans s'empêcher de penser que la première impression est souvent la bonne.

- Mon emploi du temps est très chargé, commissaire. Si vous pouviez faire vite, je vous en serais reconnaissant...
- A mon tour, décoche Grimbert, je vous serais reconnaissant de bien vouloir éteindre ce cigare. La fumée me dérange et comme vous le voyez, on ne m'a pas proposé d'autre endroit que cette salle sans fenêtre. Ne m'obligez pas à invoquer cette loi stupide et liberticide qui pourchasse la tabagie dans les lieux publics. Il s'agit d'une simple faveur que je vous demande (Zapolski s'exécute avec un grognement). Bien, merci. Venons-en au fait. Je suis chargé, après le décès subit de votre directeur informatique, de faire le point sur l'affaire du détournement de fonds. Quelle est votre opinion sur la chose ?
- Je n'ai rien à voir avec cette affaire. Des programmes semblent avoir été modifiés frauduleusement, et ce ne peut être le fait que d'un individu du service Etudes. Dans mon service, on se contente de faire fonctionner industriellement les programmes, sans entrer dans leurs mécanismes propres. L'enquête qui a eu lieu il y a un mois n'a rien découvert de probant, comme vous le savez. Vos meilleurs limiers ont été tenus en échec.
- Et à quoi attribueriez-vous cet insuccès ?
- On a dû vous l'expliquer, et d'autres plus au fait de la technique vous le diraient mieux que moi : il n'y a rien de plus simple que de modifier un programme, puis de remettre ensuite en place la version originale, ni vu ni connu. On ne devine pas a priori quel programme a été touché, ni dans quel but. On ne peut que constater par la suite les dégâts et supputer ce qui s'est passé.
- Pourquoi croyez-vous que votre service n'ait rien à voir dans cette fraude ? Pouvez-vous vous porter garant de l'honnêteté des quelques centaines d'employés que je crois savoir sous votre responsabilité ?
- Je n'embauche personne sans un minimum de précautions. Les cabinets qui nous proposent de nouvelles recrues sont enjoints de vérifier scrupuleusement leurs antécédents. Perforati lui-même avait imposé cette façon de faire. Il mettait d'ailleurs un soin particulier à étudier chaque candidature et au besoin à écarter certains profils qui ne correspondaient pas à « l'esprit du service », quel que pût être leur curriculum. Jusqu'ici nous n'avons pu que nous féliciter de ces précautions assez peu communes dans la profession. Quoique...
- Quoique ... ? répète Grimbert.
- Je ne voudrais dénigrer personne, reprend fielleusement le directeur, mais il m'a toujours semblé que le service Etudes était beaucoup plus laxiste du point de vue du recrutement. Et je ne parle pas de cette pléthore de prestataires de service chez eux ! Je ne veux pas me poser en gourou de la stratégie d'entreprise, mais il est reconnu qu'admettre quelqu'un d'étranger à une société et lui confier des tâches de programmation quelquefois capitales pour la continuité du service, c'est au minimum abandonner un certain savoir-faire et une partie de la culture d'entreprise. Au pire, c'est ouvrir toute grande la porte au piratage et à la malveillance. Je ne m'étais pas privé d'exposer à Perforati le fond de ma pensée là-dessus.
- En somme, madame Fontanez serait moins regardante que vous quant à la moralité des nouveaux entrants ? C'est bien ce que vous voulez dire ?
- Pour sa décharge, je dois reconnaître qu'il y a sur le marché du travail une pénurie de programmeurs qualifiés. Les nouvelles générations sont beaucoup moins attirées par ce métier. Elles n'ont peut-être pas tort, d'ailleurs... Moi-même j'ai un mal fou à trouver des gens compétents. Mais je n'ai pas de pitié pour les brebis galeuses. Tenez, il y a cinq ans, quand j'ai pris cette fonction, j'ai découvert qu'une employée du service courrier se servait de la machine à affranchir de la banque pour expédier le courrier de la société que dirigeait son mari, une toute petite entreprise. Je n'ai fait ni une, ni deux : elle a été licenciée pour faute professionnelle grave. Et mes gens savent que j'ai l'oeil et que toute incartade mettant en cause la déontologie de la banque et l'éthique du métier sera sévèrement sanctionnée.
- Il n'en reste pas moins, cher monsieur, assène Grimbert, que vingt millions sont partis dans la nature et que personne ne semble s'en soucier. Alors ne me parlez pas d'éthique ni de déontologie !
- Ce n'est pas mon affaire, cher monsieur, réplique Zapolski, agacé. Voyez Juan Mirallez, qui est ici responsable de la sécurité. Des mesures ont été prises après ce malheureux événement. Pour ma part, j'ai mis en place un processus de recette des programmes en production beaucoup plus sévère que le précédent, qui donnait pourtant satisfaction depuis quatre ans. Il nous faut acquérir la maîtrise de ce que le département de madame Fontanez nous délivre. Cela prendra du temps, mais on y arrivera. De plus, Perforati a obtenu le renvoi d'un contrôleur du service Audit Interne, chargé de veiller à la fiabilité des chaînes de traitement, un bonhomme qui, notoirement, ne faisait pas son travail.
- Un informaticien, lui aussi ?
- Non, quelqu'un du service Audit, vous dis-je, au département Contrôle Général. Bon, il a servi de bouc émissaire, il en fallait bien un, mais il a eu de bonnes indemnités de licenciement. Le pauvre garçon n'avait guère plus de bagage informatique que madame Fontanez, c'est vous dire ses capacités, ou son absence de capacité.

Grimbert, qui a décidé de monopoliser le moins possible la parole pour laisser ses interlocuteurs s'exprimer et dévoiler ainsi sans frein leurs rivalités, leurs ambitions et leurs mesquineries, commence à s'estimer satisfait au-delà de toute espérance. Le cadre informel des entretiens donne aux gens l'occasion de se libérer, quitte à montrer du doigt leurs pairs en glissant des sous-entendus gros comme des câbles électriques.

- Vous entendiez-vous bien avec votre supérieur, Jean Perforati ?
- Je le respectais, malgré son tempérament exécrationnel. Nous nous entendions comme s'entendent un latin et un slave, c'est-à-dire avec des hauts et des bas.

Et Zapolski d'évoquer la divergence d'opinion « regrettable » qui le séparait parfois du directeur au sujet des compressions budgétaires que celui-ci voulait lui imposer. Perforati, cassant, ne voulait rien entendre. Grimbert note aussi, Zapolski ne s'en cachant pas, des bisbilles fréquentes entre lui et Hoffmann sur le choix des fournisseurs de matériels et de produits consommables.

- De combien d'imprimantes à impact disposez-vous ? demande soudain Grimbert, tout heureux de pouvoir caser une question technique, lui, le technophobe.

- Une seule, pour imprimer les chèques. Les quinze autres sont à laser, de technologie plus évoluée, plus rapides et plus robustes. Nous imprimons trente millions de pages par mois, cher monsieur. Imaginez la montagne de papier que cela représente !

- J'imagine aussi, avec une certaine consternation, le nombre d'arbres que l'on sacrifie à cette fin. Effectuez-vous des traitements pour d'autres sociétés ?

- Non. Je ne sais si on vous l'a expliqué, mais notre centre résulte de la fusion de cinq ou six centres de la B.E.A. dispersés en Europe : Grande Bretagne, Portugal, Espagne, France, Italie. La baisse du coût des télécommunications a rendu possible et rentable ce regroupement, pour des économies d'échelle. Nous consolidons ici même toutes les opérations bancaires de quatre pays, à un coût imbattable. Pour ce qui est des arbres, tranquillisez-vous. Ils ne servent plus tellement, nous utilisons beaucoup de papier recyclé, vous savez.

Zapolski fait ensuite partager à Grimbert sa connaissance étendue du service. Le service informatique de la Banque Euro-Atlantique, au centre même de Paris, est à la fois le cœur qui irrigue d'une information vitale ses filiales dans les principaux pays européens, le système nerveux parcouru en tous sens par les influx financiers et les mouvements monétaires, et le cerveau qui contrôle au jour le jour l'activité globale et son incidence sur le résultat bancaire. Deux autres centres informatiques de la B.E.A., à Francfort et à Londres, sont de moindre importance.

Quant à son « alibi » pour le dimanche passé, Zapolski est parti pour le week-end dans sa maison de campagne, avec la famille : des voisins pourront en témoigner. Grimbert note sur une nouvelle page de son carnet : « Paul-Jean Zapolski : orgueilleux, ombrageux, un petit tyran ? Compétent, mais cherche la paille dans l'oeil du voisin. S'intéresse plus à l'argent qu'à la technique ».

Eh bien, soupire Grimbert en s'épongeant le front, j'ai rencontré presque tous les petits chefs du service informatique. Restent encore... messieurs Hoffmann et Mirallez. La moisson n'a pas été si mauvaise que je le redoutais. A chaque jour suffit sa peine. Maintenant, le Furet ne devrait plus tarder.

20.

Pendant que Grimbert met sur le gril ses victimes complaisantes, le directeur général et le directeur des services financiers et comptables s'entretiennent des derniers événements. Il s'agit de deux vieux amis qui ont fait leurs armes ensemble à la Banque Extérieure de l'Angleterre, avant d'entrer à la B.E.A. environ dix ans auparavant, à quelques années d'intervalle l'un de l'autre.

Murdoch, la *tête de lord écossais* qu'avait entrevue Grimbert, est un rouquin affublé d'épais favoris. Il fume habituellement de gros cigares Montecristo, et Simpson, qui n'a jamais de cendrier dans son bureau, peste contre la fumée qui envahit son sanctuaire privé et imprègne durablement son costume trois pièces chaque fois que Murdoch s'abandonne à son vice favori. Pour le moment, ce dernier a rangé ses cigares et partage l'accablement de Simpson.

- J'ai du mal à admettre que nous ayons côtoyé si longtemps un tel monstre de fausseté sans nous douter de rien. Un homme d'apparence si intègre, si sévère. N'y avait-il pas vingt ans que Perforati était dans la société ?

- Oui, je crois, dont huit ans comme directeur informatique. La tentation a été la plus forte, certainement, soupire Simpson. Toi et moi, nous connaissons dans les annales bancaires quelques cas de la même espèce, rarement à ce niveau, je dois le reconnaître. Les apparences sont trompeuses...

- Crois-tu que Perforati ait agi pour le compte du Parti du Renouveau Social, que l'on dit en sérieuse difficulté financière depuis que son président a avoué son intention de revendre leur siège dans la capitale ?

- Je ne sais pas, je dois rencontrer justement Vanchard, le président du parti, qui a été mon condisciple à l'Ecole d'Administration, ici en France, quand j'étais stagiaire anglais. J'ai toujours été direct avec Vanchard. Qu'ils gèrent des fonds occultes, cela n'a rien de surprenant. Ils ont aussi certaines difficultés financières ces temps-ci, avec d'autres établissements que nous, mais de là à nous gruger de vingt millions... Ce sont des gens respectables. Bien sûr, nous avons eu quelques... arrangements avec eux. Comment faire autrement, dans ce pays de fous ? Mais ils n'ont rien d'escrocs, ou alors à qui se fier ?

- Cette fois, la Police est là, et ils n'ont pas l'air de plaisanter.

- Ne comptons pas sur eux pour trouver quoi que ce soit : je crains que ce genre de coup ne les dépasse, de beaucoup. Le commissaire Grimbert a dû être mis sur l'affaire par erreur. Il est plus habitué aux assassins qu'aux

voleurs. Persuadé qu'il est que Perforati a été la victime d'un meurtre – imagine un peu, un meurtre à la Banque Euro-Atlantique ! – il nous est de peu d'utilité et ne peut que nous attirer des ennuis.

- Aurait-il été mandaté pour des raisons politiques ?

- Je le pense fortement. Depuis que Kaviorski a été lâché par ses amis de l'ancien gouvernement, on a décidé en haut lieu de nettoyer les écuries d'Augias. Pas ses propres écuries, bien sûr, ricane doucement l'Anglais. Mais celles des adversaires politiques, et même celles d'amis encombrants. En tous cas, nous, nous sommes en règle, et nous ne craignons rien.

- Et ce Recharpaz qui est associé au numéro du compte en Suisse ?

- J'ai demandé des renseignements au directeur de notre filiale de Genève. Recharpaz est bien un avocat genevois, qui a pignon sur rue, et qui joue fréquemment le rôle d'intermédiaire pour des opérations financières où les protagonistes ne veulent pas apparaître. Ah ! Le secret des banques suisses... glisse Simpson en escomptant bien une réaction de la part de Murdoch, réaction qui vient sans tarder.

- Tu sembles oublier, objecte vivement Murdoch, que depuis 1991 les titulaires de compte doivent être clairement identifiés par les banques suisses, et que ce qui s'appelait le « formulaire B » n'existe plus. Nos voisins et concurrents helvètes ont concocté ce qu'ils appellent une Convention de diligence. Ainsi le bon vieux temps où l'on ouvrait des comptes par correspondance est révolu. Et il n'y a pas de flottement dans leur attitude, ils font preuve d'une intransigeance dans l'application de leur loi qui fait honneur à leur réputation de gens sérieux, tout en préservant le secret bancaire.

- Mais je croyais que l'intérêt, pour le client, de ces fameux comptes numérotés était précisément leur total anonymat ?

- Non, cela n'a jamais existé, mon pauvre Albert, répond Murdoch en prenant un air apitoyé. Le compte, c'est vrai, est anonyme vis-à-vis du quidam, du petit curieux, et même du canton ou de l'Etat fédéral suisse, mais aussi, et surtout, vis-à-vis de la presque totalité des employés de la banque, qui ne le connaissent que par son numéro. Cependant le gestionnaire du compte connaît de façon approfondie l'identité du client. Il n'ouvre pas des comptes à des fantômes. Le secret bancaire n'en est pas moins à toute épreuve, crois-moi, insiste-t-il.

- Norman, je sais que tu connais bien le fonctionnement des banques suisses, pour avoir travaillé quelque temps à Zurich pour le compte de la Banque Extérieure de l'Angleterre. S'il en est ainsi, y a-t-il encore des chances de prouver matériellement que c'est Perforati qui a manigancé à son profit le détournement de fonds ? Et avec quelles complicités ? La Police va perquisitionner à son domicile, mais je doute fort qu'ils découvrent le moindre bordereau ou relevé de compte...

- Les dispositions légales qu'ont prises les Suisses, poursuit Murdoch en sortant d'une poche sa boîte de cigares, visent à les laver devant l'opinion internationale de l'accusation de blanchiment de l'argent sale. Mais il est probable qu'il se trouvera toujours des employés de banque ou des avocats à la moralité plus ou moins élastique qui faciliteront l'ouverture d'un compte numéroté en indiquant un autre bénéficiaire que son propriétaire réel. En fait, le compte peut aussi bien être au nom d'un parent de Perforati, d'un ami fiable, de sa maîtresse, s'il en avait une...

- Cela ne peut être qu'une personne très proche de lui. Une maîtresse... Sa seule maîtresse présumée à la banque était Clémence, sa secrétaire. Bon sang ! Espérons que la Police pourra l'interroger. Elle n'est pas réapparue depuis hier midi. Imagine que le compte ait été ouvert à son nom à elle et que, étant dégagée de toute obligation à son égard, puisqu'il est mort, elle décide de cesser d'être un prête-nom pour toucher le magot !

- Au moins, cela nous confirmerait le rôle de Perforati dans ce coup, avec sa secrétaire en première place sur la liste des complices, si on ne la revoit pas dans nos murs. Voilà qui serait drôle ! s'exclame-t-il. Clémence, la douce et charmante Clémence, avec un magot en Suisse, comme un médiocre dentiste belge. Rentière à trente ans ! C'est trop drôle ! Mais c'est impossible !

- Comprends-moi bien, Norman, reprend Simpson, qui ne voit là rien de drôle. Cet argent perdu, la banque en a fait son deuil. Nous ne redoutons, le Président et moi, que deux choses à présent : d'abord que cette histoire s'ébruite dans la presse et nous porte un préjudice inestimable. Ensuite, que l'auteur du vol ou ses complices restent en place dans le service informatique et renouvellement leur exploit quand bon leur semblera. Si Perforati est bien notre homme, cela signifie que nos systèmes sont restés dans un état vicié et que les mesures qu'il prétendait avoir prises n'étaient que poudre aux yeux.

- Pas d'espoir nouveau du côté de la B.S.R. ? Tu avais tenté certaines démarches, je crois ?

- Ah ! Ces Suisses ! s'exclame Simpson en levant les bras au ciel. Sais-tu ce qu'ils nous ont répondu, quand nous nous sommes rendus compte de la fraude et que nous leur avons demandé quelques renseignements anodins sur le destinataire des fonds ? C'était une insigne maladresse de notre part, mais nous étions un peu désarmés. Nous avons cru qu'ils nous aideraient, étant données les bonnes relations commerciales que nous entretenons avec eux depuis ces dernières années. Mais ils ont un sens du secret que nous n'avons pas, et ils campent fermement sur leurs principes.

- Bref, ils ont refusé de révéler quoi que ce soit. Rien de surprenant.

- Ils nous ont administré une fin de non-recevoir des plus polies, en précisant qu'ils ne pourraient accéder à ce genre de demande que sur requête des autorités judiciaires helvétiques. Et comme nous avons décidé, avec le président Laroche-Werther, d'enterrer l'affaire pour éviter toute publicité désastreuse... Dire qu'en agissant plus tôt, on aurait pu arrêter les dégâts et annuler ce transfert !

- Rappelle-toi comme l'informatique a été lente à réagir après que Martin eut relevé l'anomalie comptable sur le compte 999Z, cette anomalie qui a permis l'envoi des fonds la nuit suivante. Perforati avait bien monté son coup.

- Il nous a fallu ensuite trois jours pour nous rendre compte qu'on nous avait soutiré cet argent, gémit Simpson. On se demande à quoi servent les comptables, les auditeurs, les contrôleurs de gestion, et tutti quanti. Il a suffi à un informaticien, Perforati ou je ne sais qui d'autre, d'effacer les preuves de son forfait pour rendre impossible tout contrordre.
- Il n'y a pas de regret à avoir, Albert, foi d'Écossais. On ne peut rien contre un individu déterminé et qui connaît toutes les ficelles du métier. Quant à tirer les vers du nez à un banquier suisse, autant vouloir faire parler une carpe ou une bille de bois. Je les connais bien : point de secret, point d'argent...
- Et point d'argent, point de Suisse, compléta Simpson. Je ne sais plus quel poète français a dit cela...
- N'oublie pas qu'ils gèrent quarante pour cent de la fortune privée du monde. Les « gnomes de Zurich » sont discrets et efficaces.
- Et pour ce qui est de ce Recharpaz, aucun espoir non plus ?
- Non, le verrouillage est encore plus serré du côté des avocats. D'ailleurs il est probable que le compte est fermé depuis longtemps, et que son propriétaire a retiré les fonds et s'est égayé dans la nature.
- Il ne me restera plus qu'à entreprendre une réorganisation en profondeur du service informatique. Ah ! Si nous pouvions nous passer de ces gens et faire en sorte que nos machines fonctionnent toutes seules ! Ils sont insupportables. Ils s'abritent derrière leur langage hermétique, comme les médecins de Molière, ce pâle copieur de notre divin Shakespeare. Ils invoquent toujours des raisons techniques pour ne pas faire ce que l'on exige d'eux. Si j'en avais le courage, je chargerais bien ce brillant monsieur Stépanos d'étudier la possibilité de la sous-traitance de l'ensemble de ce service par une société extérieure...
- Tu n'en feras rien, j'espère ! sursaute Murdoch, qui jusque là tripotait nerveusement sa boîte de cigares. D'abord, cela te coûterait beaucoup trop cher ; ensuite, ce serait le meilleur moyen d'envoyer la B.E.A. rouler dans l'ornière. N'oublie pas que nous gérons ici quatre pays, avec des législations, des techniques de crédit, un formalisme financier très différents, malgré l'Europe, cette chimère essentielle, comme disait je ne sais plus qui. L'informatique n'est qu'un outil, mais un outil vital, et tant pis si les informaticiens sont pénibles !
- Les nôtres sont bien payés, admet Simpson, et la crainte du chômage les rend plus accessibles et plus flexibles.
- J'ai connu une époque, avant l'arrivée de Perforati à la direction informatique, où ils constituaient un état dans l'Etat, et où ton prédécesseur se pliait à leurs exigences, et se pliait très bas, crois-le si tu veux. Leur budget dépassait dix pour cent du chiffre d'affaires, et engraisait principalement notre fournisseur bien-aimé, HAL, qui avait la haute main sur toutes les décisions d'investissement. Ne nous plaignons pas. Nous sommes revenus à une situation plus équilibrée, et, de mon côté, je ne peux vraiment rien leur reprocher. Quand nommeras-tu le successeur de Perforati ?
- Je n'ai pris aucune décision. Je voudrais déjà ne plus voir la Police venir fureter sans raison ni résultat dans ce service, et je vais y mettre bon ordre. Il me faudrait un homme d'une certaine trempe pour reprendre tout cela en mains, et je n'en vois guère, mis à part un ou deux, peut-être Wolf, ou Zapolski. Autre chose. Je t'informe que le déclenchement de l'opération Viking est prévu pour demain mercredi. Si cela se déroule comme prévu, ton service s'en trouvera notoirement agrandi. Ce n'est pas pour te déplaire, j'espère ?
- Certes non. Mais j'avais cru que cette opération avait été mise en sommeil, suite aux quelques difficultés que nous connaissons actuellement ?
- Ces difficultés, comme tu dis, rétorque Simpson entre ses dents, sont passagères et ne doivent pas nous empêcher de penser à l'avenir. Le président Laroche a pris la décision, et c'est demain que cela sera rendu officiel. Il n'y a pas d'échappatoire. Il y a six mois que nous la préparons, et nous sommes en tout et pour tout cinq dans la Banque à être au courant. Même Perforati l'ignorait.
- Pardonne-moi de te parler très franchement, Albert, mais la finalité de l'opération est-elle autre que de river son clou à la Paneuropean ?
- En partie, oui. Laroche aime les défis, tu le sais, et pour lui la Paneuropean est la holding rivale qu'il voudrait bien affaiblir, avant qu'elle ne lui cause trop de tracas. En outre, l'opération est stratégiquement excellente : elle nous ouvre un marché nouveau, où tout est à entreprendre, et où les risques sont largement contrebalancés par les possibilités d'accroître notre chiffre d'affaires en quelques années de manière phénoménale.
- Je vois d'ici les journaux de demain : *affrontement entre les deux dinosaures de la finance*, ou bien : *le duel entre la Banque Euro-Atlantique et la Paneuropean se poursuit...*
- Restons mesurés, la cible n'est pas bien grande et je ne crois pas qu'elle mérite la une des gazettes. Murdoch, nous reparlerons de Viking un autre jour. Je dois te laisser filer, j'attends justement nos informaticiens pour superviser leur plan de remplacement du parc de disques. Depuis que Perforati n'est plus là, j'ai son département directement en charge et je m'en serais bien passé. Si tu savais à quel point les rivalités se déchaînent à présent ! Oh ! Pas de façon visible, mais tant que le successeur ne sera pas désigné, les poignards resteront dégainés et les fauves aux aguets... J'ai d'autres soucis en tête que celui de régler les conflits internes et de soupeser les humeurs de ces messieurs dames.
- Dans ce cas, je t'abandonne bien volontiers, Albert.

Murdoch ajoute plaisamment : « bon courage pour affronter la meute », puis il quitte le bureau en tirant enfin une bouffée de son cigare. Simpson balaie la fumée d'un geste de la main. Puis il se carre dans son fauteuil, l'air méditatif, les coudes posés sur son sous-main, les jambes largement étirées sous le bureau. « Un jour, je quitterai ce pays. Je retournerai définitivement à Londres, à Amsterdam, ou ailleurs, chez des peuples civilisés, pour qui l'argent peut être une raison de vivre valable. »

Clémence Perlette sort de la banque alors que le soleil donne à plein dans la rue du Rhône. Le passage d'un tramway la tire de sa rêverie. Elle marche en direction du lac. Elle regarde encore une fois le relevé des opérations que le gestionnaire de compte lui a remis. Il n'y a pas de doute. C'est une très grosse somme. Une belle fortune pour une secrétaire. Elle est de plus en plus déboussolée. Tout cela ne lui rendra pas Jean. A qui est *réellement* cet argent ? Que va-t-elle faire ?

D'abord, se reprendre. Elle a agi naïvement. Elle aurait dû rester à son poste. La disparition de Jean peut expliquer son départ inopiné à elle, certes. On connaît leurs relations. On comprendra son désarroi. Rentrer à Paris, très vite. Quant à cet argent, il n'est pas à elle. Pas tout à fait. Les *investisseurs* sauront bien la trouver et elle leur rendra leur dû. Mais elle pense brusquement qu'elle n'a même pas un décompte de leurs placements. Bah ! Cela devrait se trouver dans les affaires de Jean. Elle cherchera. Elle aurait dû demander des explications à Jean. L'amour rend aveugle. Elle lui avait obéi continuellement sans réfléchir. Il lui faudra mettre en lieu sûr ce relevé de compte, il est trop compromettant.

Elle arrive au bord du lac. Les cygnes, gracieux et sveltes, sillonnent l'eau le long du quai, s'ébrouant par moments ou cachant leur tête sous la surface pour échapper à la lumière ardente de l'été. Le fameux jet d'eau, fierté genevoise, projette sa gerbe étincelante non loin de là. Elle passe le pont du Mont-Blanc, noir d'automobiles, écrasé de soleil, et dirige ses pas vers la gare Cornavin.

Elle rentrera à Paris le plus tôt possible. Elle doit jouer serré. La police a pointé le bout de son nez. Elle sera questionnée, sans nul doute. Il lui faudra jouer la belle écervelée, son rôle habituel, qui lui va si bien. Elle sera forte. Elle est forte, maintenant. Le souvenir de Jean, poignant et térébrant, lui donne cette énergie nouvelle, tout en lui brisant le coeur.

Mardi, fin d'après-midi.

Après cette série d'entretiens, Grimbert sort dans le couloir pour se changer les idées. Il est près de dix-sept heures. Les bureaux de la banque commencent à être désertés par leurs occupants, pressés de rentrer chez eux. Personne ne prête attention à lui.

Grimbert avise dans un bureau un individu qui pianote frénétiquement sur son clavier en lâchant de temps à autre une exclamation incompréhensible. La porte du local porte la mention « *Bureau Méthodes Production, Ludwig Schmitt* ».

Grimbert entre silencieusement et inspecte la pièce du regard. L'homme, qui tourne le dos à Grimbert, ne se rend pas compte de sa présence. Il est jeune, en bras de chemise et noeud papillon, et paraît concentré exclusivement sur ce qui se passe sur sa machine. Il y a tout de même des gens consciencieux dans cette société, pense Grimbert. Pas uniquement des ronds-de-cuir qui gardent un oeil rivé sur la pendule et l'autre sur la convention collective.

En entrant, Grimbert détaille un dessin humoristique qui a été agrandi et collé sur un pan de cloison, près de la porte. Ce dessin met en scène, réunis autour d'une grande table ronde, un groupe d'une dizaine d'hommes, employés ? informaticiens ? administrateurs ? Grimbert ne saurait le dire. L'un d'eux a pris la parole. Grimbert lit la légende, mais n'en saisit pas le sel : « Messieurs, annonce l'orateur improvisé, cela nous a pris beaucoup, beaucoup de temps, mais nous avons enfin décidé quel ordinateur Univac<sup>1</sup> nous allons acheter. »

Grimbert, sans faire de bruit, se dirige vers le jeune informaticien, qui continue à pianoter d'un air absorbé, et se poste derrière lui, les bras croisés. De la main droite, Schmitt manipule un objet de forme vaguement ovale, relié par un fil à la machine, et qu'il fait glisser sur un rectangle de plastique blanc. Grimbert identifie la chose : ses neveux, amateurs de jeux, lui ont montré un instrument semblable, qu'ils appellent *souris*. Puis Grimbert regarde l'écran du micro-ordinateur.

Le spectacle est fascinant. Des monstres de diverses couleurs crachent du feu et envahissent l'écran sans relâche en tentant d'incendier un minuscule personnage armé d'une lance à incendie, qui s'évertue à parer les attaques sournoises de cette population de dragons sans cesse renouvelée. Sa réserve d'eau s'épuisant rapidement, il doit s'atteler à une pompe et courir remplir sa citerne auprès d'un fleuve sillonné par plusieurs

<sup>1</sup> Univac fut une marque d'ordinateur à tubes des années 1950, aujourd'hui disparue.

crocodiles, tout aussi menaçants. Schmitt déplace nerveusement le personnage d'un coin de l'écran à l'autre. Il appuie maintenant rageusement sur sa souris qui émet des *clics* désespérés.

- Cela a l'air passionnant, dites-moi, profère Grimbert d'un ton dégagé. Mais quel est le but du jeu ?

Le jeune homme sursaute, se retourne et jette un regard effrayé sur Grimbert. Cet homme en veste sombre, surgit de nulle part, ne lui dit rien qui vaille. Grimbert sourit légèrement et lui adresse un clin d'oeil complice. Le jeune homme se détend visiblement, constatant qu'il ne s'agit pas d'un supérieur. Grimbert engage le dialogue du ton le plus civil que sa rigidité professionnelle lui permette.

- Je suis Régis Grimbert. Je vois que vous aussi vous vous changez les idées après le travail.

- Je ne vous ai jamais vu par ici. Vous êtes prestataire de services, sans doute ? (Grimbert hoche la tête, ce que Schmitt interprète de manière affirmative). Eh oui ! Que voulez-vous ! Toute la journée sur cet engin, il y a de quoi devenir abruti. Alors on se défoule un peu quand vient le soir...

- J'aurais pensé qu'éteindre la machine était le moyen le plus radical pour cela. Mais, tenez ! Votre personnage vient de se faire mordre par un crocodile.

- Pas grave, de toute manière j'étais en mauvaise posture. On n'a que cinq vies, et si on n'obtient pas le *super bonus* avant l'arrivée des ptérodactyles, on n'a aucune chance. Le but du jeu est de quitter la planète avec le trésor que garde la licorne extragalactique, mais je ne suis jamais parvenu jusque-là.

- Vous connaissez un jeu qui s'appelle Pat Rack ? Il paraît que c'est amusant.

- Vous ne jouez pas à ça ? C'est d'une nullité affligeante. Goossens aurait mieux fait de rester couché le jour où il a eu cette idée-là.

- Si je vous dérange, dites-le moi.

- Pas du tout ! On peut dire que vous m'avez fait peur ! L'ancien directeur avait le chic pour vous surprendre en train de jouer pendant les heures de travail. Il arrivait derrière vous à pas de loup, vous observait un moment sans piper mot, puis se mettait à vous hurler dans les oreilles : « c'est donc ainsi que vous faites votre travail, monsieur Schmitt ? ». Ah ! Heureusement que c'est lui qui était cardiaque, et non pas vous ! Cela mis à part, il n'était pas mauvais bougre et pas si tyran qu'on le disait. Rien à voir avec la vieille Ada.

- Madame Fontanez ? La directrice qui n'y connaît rien, dit-on ? J'ai entendu beaucoup de personnes mettre en doute ses capacités, ment Grimbert.

- Vous êtes prestataire de services *chez elle* ? demande Schmitt prudemment.

- Non, euh..., chez monsieur Zapolski.

- Fontanez n'est pas si nulle qu'elle veut le faire croire. Elle joue les ingénues, elle semble toujours tout découvrir, mais elle ne vous rate pas quand vous racontez des sottises. Elle en sait plus long qu'elle ne veut l'avouer. On dit que Perforati lui a tout appris et a favorisé sa promotion quelque peu rapide, avant leur fâcherie. *Le coeur a ses raisons...*, vous connaissez la suite. Ici, elle est en bisbille avec un peu tout le monde, à commencer par Zapolski, justement. Et de quoi vous occupez-vous, chez Zapolski ?

- Eh bien, euh..., de la sécurité des transferts de fonds, ment à nouveau Grimbert.

- Vaste sujet ! Il y a de quoi vous occuper à plein temps pendant de longs mois ! Il paraît qu'il y a parfois des détournements de fonds, dans certaines banques. Chez nous, cela pourrait bien arriver, vu le désordre chronique dans le service. Moi, je travaille avec Hoffmann, sur les méthodes d'automatisation. C'est moins stressant que les transferts de fonds, mais moins passionnant, aussi.

- Savez-vous pourquoi Fontanez et Zapolski se détestent ?

- Oh, c'est bien simple. Lors d'une réunion des responsables informatiques, Fontanez a laissé sous-entendre en la présence de l'intéressé lui-même que Zapolski « aidait », entre guillemets, certains fournisseurs à placer leur matériel à la B.E.A. en échange de certaines « marques de satisfaction », entre guillemets à nouveau, de leur part. Zapolski a répliqué du tac au tac que les programmes que son service à elle lui livrait étaient farcis de *bogues* et qu'ils ouvraient la porte à de multiples fraudes, et qu'il ne s'étendrait pas là-dessus, parce que les personnes bien informées savaient de quoi il en retournait. Enfin, c'est ce qui m'a été rapporté. Personnellement, je n'étais pas présent à cette réunion.

- Je vois. Farcis de *bogues*, dites-vous ? L'ambiance est plutôt chaude, dans le service. Et avec Hoffmann, cela se passe bien ?

- Oh oui ! Il ne joue pas au « chefaillon », lui. Et puis nous sommes tous les deux de souche bavaroise, cela rapproche, comme on dit.

La tête échevelée du Furet apparaît soudain dans l'encadrement de la porte. Grimbert et Schmitt tournent la tête.

- Ah ! commissaire, je vous cherchais partout. J'ai les éléments que vous attendiez. Je suis là avec l'inspecteur Laurentin, qui vous apporte le rapport de l'Identité judiciaire.

- Monsieur Schmitt, dit Grimbert d'un ton bonhomme, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je crois que vous pourriez améliorer votre score si vous attiriez les dragons au bord du fleuve et si vous les obligiez ensuite à vous suivre en montant sur le dos d'un crocodile. Ensuite, appliquez donc la bonne vieille méthode des Horaces contre les Curiaces, et la licorne n'aura qu'à bien se tenir. Au fait, j'espère pour vous que la licence d'utilisation de ce logiciel a été acquise en bonne et due forme. Ces dernières années, les éditeurs sont devenus

allergiques au piratage, presque autant que les « chefaillons » l'étaient aux tire-au-flanc quand j'étais à l'armée, dans ma jeunesse. Au revoir.

23.

Grimbert quitte un Schmitt passablement ébahi et rejoint le Furet et l'inspecteur Laurentin, un des trois inspecteurs qui lui sont attachés. Ils s'installent dans la salle sourde, idéale cette fois pour sa discrétion.

Laurentin, un petit trapu au teint halé, en veste de cuir, éminent spécialiste des filatures et des descentes de police musclées, lui tend le rapport de l'identité. Grimbert le parcourt à toute vitesse et s'attarde sur la photographie d'une empreinte digitale.

- Bon. La crise cardiaque est de nouveau confirmée. Comment diable vais-je trouver un meurtrier s'il n'y a pas eu de meurtre ? plaisante-t-il. La seule anomalie qu'ils ont relevée est la présence à certains endroits d'empreintes récentes autres que celles de Perforati. Ces empreintes se trouvent sur l'imprimante et sur le clavier du micro. Tiens ! Uniquement sur la touche «PRINT» du clavier. Je vois qu'ils sont toujours aussi méticuleux. Pourquoi cette empreinte étrangère sur la touche «PRINT» ?

- C'est celle qui déclenche l'impression de l'écran sur l'imprimante, précise le Furet. Un inconnu a donc récemment utilisé cette imprimante, et certainement pour garder trace d'une information qui se trouvait sur le poste de travail du directeur informatique. Je n'ai pas encore eu le temps d'analyser la copie que j'ai fait faire des informations qui y étaient stockées.

- Au fait, Laurentin, as-tu fait un tour au domicile de la secrétaire de Perforati ? Notre belle brune a-t-elle bel et bien joué la fille de l'air ?

- Elle a disparu depuis hier après-midi, grogne Laurentin. La gardienne de son immeuble l'a vue partir avec une petite valise, pour une destination inconnue.

- Bigre ! Encore quelque chose de louche là-dessous. S'il s'agit d'une « petite » valise, ce n'est sans doute pas un départ définitif, espérons-le. Bon ! Laurentin, c'est toi qui es chargé de la perquisition chez Perforati, demain ?

- Oui, patron.

- Il y a certaines chances que tu trouves là-bas une forte somme d'argent en liquide. Tu rechercheras aussi des papiers à en-tête de la Banque de la Suisse Romande, sait-on jamais. Tu me préviendras dès que ce sera fini. Tu peux disposer, j'ai à faire avec David.

Laurentin s'éclipse. Le Furet crache son chewing-gum dans la corbeille à papiers et pose sur la table plusieurs dossiers et documents. Puis il prend un siège et s'apprête à répondre aux questions de Grimbert.

- Avant tout, David, quelques petites questions, pour ma gouverne, commence Grimbert en s'asseyant lui aussi. Un programme « farci de *bogues* », c'est bien un programme rempli d'erreurs, n'est-ce pas ?

- Oui, pourquoi ? Vous en auriez vu ici ? demande le Furet d'un air mutin. Cela ne m'étonne pas, la dernière enquête de qualité menée dans ce service par le cabinet Lathuille a démontré que le taux d'erreur était d'une pour cent lignes de programme, et que la productivité de leurs programmeurs était de dix lignes de code par jour, ce qui est une misère. Ils sont vraiment nuls, leurs informaticiens.

- D'autre part, poursuit Grimbert, un *autocommutateur* est bien une machine qui joue le rôle d'une standardiste, en plus évolué, n'est-ce pas ?

- Exactement. Grâce à elle, les employés peuvent être appelés directement par un numéro personnel, prendre plusieurs appels en même temps, ou mener des conversations à plusieurs, etc. On peut aussi limiter les appels qu'ils émettent à une région donnée, on peut créer des boîtes aux lettres vocales, et encore un tas de choses. Une machine formidable, croyez-moi. Toutes les entreprises qui ont un nombre important d'employés en ont une ; parfois il n'y a plus du tout de standardiste en chair et en os, c'est une douce voix de synthèse qui répond aux appels et guide les clients novices dans les dédales de l'entreprise...

- Hum ! Tant que ces « douces voix de synthèse » ne chantent pas l'opéra, je ne désespérerai pas complètement de la nature humaine, soupire le commissaire. Mais soyons sérieux. Peux-tu me dire ce que tu voulais extraire de l'autocommutateur de la B.E.A., leur standard électronique, donc, pour l'appeler par son nom ?

- Eh bien, cette machine note tous les appels émis depuis la banque. Je pensais que des coups de fil vers la Suisse pourraient s'y trouver, avec la date et le numéro du poste appelant. Mais monsieur Wolf s'est opposé à ce que je consulte le fichier.

- Il a bien fait. Nous n'avons pas le pouvoir de demander cela, en toute rigueur. Il ne s'agit pas officiellement d'une enquête criminelle, ne l'oublie pas, et je n'ai pas vraiment de mandat. De plus, je serais étonné que Perforati ait été amené à téléphoner en Suisse, et qu'il ait commis l'erreur de le faire depuis les locaux de la B.E.A. Laissons cela. Mais je vois que tu as pris des renseignements sur certaines personnes qui travaillent ici, continue Grimbert en feuilletant un dossier plus épais que les autres. Je croyais avoir des curriculums assez détaillés, pourtant.

- Oui, commissaire, dit le Furet avec une certaine fierté que Grimbert juge un peu infantile. Bien que tous aient des casiers judiciaires rigoureusement vierges, sauf dans un cas que je garde pour la bonne bouche, j'ai rassemblé diverses choses d'intérêt variable puisées à diverses sources. Comme l'affaire de la B.E.A. est des plus obscures, j'ai pensé qu'il ne fallait rien négliger.

- Voyons cela. Résume-moi rapidement ce que tu as découvert.
- Tout d'abord, monsieur Stépanos. Le fichier des Renseignements Généraux atteste, je cite, « qu'il passe ses soirées dans des boîtes de nuit fréquentées par la population homosexuelle et qu'il y fait preuve d'un exhibitionnisme de mauvais goût. »
- « De mauvais goût » ? L'animal qui a rédigé cette fiche sait-il ce qu'est le bon goût ? Passons ! Pas de casier judiciaire pour notre Grec ?
- Non. Pas en France en tous cas. Ensuite, Goossens, l'irréprochable Goossens, ce pilier de la B.E.A...
- Eh bien ? Qu'y a-t-il pour son compte ? Aurait-il écrit d'autres programmes de jeu encore plus mauvais que son Pat Rack ?
- Il ne s'agit pas d'informatique. Il a chez lui, dans son appartement, un élevage de chiens de race qui lui rapporte pas mal d'argent, non déclaré, bien sûr. Quelqu'un l'a dénoncé et il a un contrôle fiscal sur le dos.

Grimbert s'esclaffe.

- Mais d'où as-tu sorti cette information de première importance ?
- Vous pensez bien que ce n'est pas lui qui me l'a appris. Son exubérance en général ne s'exerce jamais qu'au détriment de ses chers collègues. J'ai un ami qui travaille au Bureau de la Fiscalité Personnelle, au ministère des Finances. Je lui ai rendu de menus services par le passé, et en échange il m'a donné l'accès au fichier des contribuables...

Grimbert cesse de rire et prit un air sombre. Ce que voyant, le Furet se renfonça dans son siège autant qu'il le peut.

- David, je t'arrête tout de suite. Je ne sais pas comment tu procèdes habituellement dans tes enquêtes, mais je t'interdis d'employer des moyens aussi biaisés, qui portent atteinte à la vie privée des gens, tout cela pour un résultat dérisoire. La copie que tu as faite des données du poste de Perforati, par l'intermédiaire de ton ami Leforti, sans autorisation de sa hiérarchie, ni de la tienne, nous place déjà à la frange du licite. Il y a des lois dans ce pays, hélas, et être policier ne place pas son homme au-dessus d'elles. Certes, tempère-t-il, il ne s'agit pas de respecter aveuglément ce bric à brac juridique arbitrairement imposé par le Big Brother étatique, entériné par cette dictature de la majorité qu'on appelle la démocratie, mais seulement de ne pas s'attirer des ennuis, en tant que policier. Je parie que tu as aussi consulté le dossier fiscal de Perforati ?
- Euh, non. Il n'était pas accessible. Mais j'ai vu celui de Wolf.
- De Wolf ? Tiens donc ! Et tu as pu constater qu'il gagnait de grosses sommes à la Bourse, c'est bien cela ?
- Comment diable le savez-vous, commissaire ? demande le Furet, surpris.
- Oh ! Une intuition, comme ça. Au reste, cela ne regarde que Wolf, il est libre de passer son temps comme il veut. Cela prouve simplement que son programme n'est pas aussi médiocre qu'il le prétend. Je n'ai pas eu besoin de me commettre avec les vampires du fisc pour le subodorer, moi. Qu'as-tu d'autre à me livrer, que tu aies obtenu par des voies autorisées, celles que pratique le policier moyen éthiquement scrupuleux ?
- J'ai bien compris la leçon, commissaire, reprend le Furet, avec humilité. J'observerai les règles, désormais. On m'avait dit que vous étiez à cheval sur certains principes, mais je n'ai pas pu échapper à mes penchants habituels.
- Il se peut que la situation évolue, admet Grimbert. Dans ce cas, tu pourras t'adonner à ton vice avec moins de retenue. Qu'as-tu trouvé de plus sur Perforati ?
- D'abord qu'il ne s'appelle pas Jean Perforati, mais Giovanni Perforati.
- Un Italien, évidemment, on s'en serait douté ! Et de quel endroit de l'Italie ?
- Il était issu d'une famille très connue du Piémont, qui côtoie les grands industriels italiens. Il s'était marié avec la fille d'un des magnats de la région, avant de divorcer quelques années plus tard. Scientifique de formation, il s'est passionné pour l'informatique dans les années soixante, et a occupé plusieurs postes importants en Italie et dans le canton du Tessin, en Suisse. Il est entré il y a vingt ans dans une banque italienne qui a été par la suite absorbée par la B.E.A. Il s'est imposé par sa force de travail et sa volonté de fer. Francophile à tout crin, quand le siège a été implanté à Paris, il s'est réjoui de pouvoir quitter l'Italie pour travailler dans un pays qu'il aimait. Et finalement, il a été nommé directeur informatique il y a huit ans, en remplacement de l'ancien directeur qui partait à la retraite.
- Bien. Aucune connexion de près ou de loin avec la Mafia ? Je parle de la vraie Mafia italienne, l'inoffensive, pas l'autre, la mafia étatique, celle qui ne pardonne jamais...
- Non, la Police italienne n'a rien qui le concerne lui, ni la famille Perforati. Au contraire, les juges anti-mafia sont des proches de la famille.
- Quoi d'autre, alors ?
- J'ai laissé tomber l'Italie pour regarder du côté de l'Allemagne. Regardez plutôt ceci, dit le Furet avec gourmandise. C'est le plat de résistance. La B.K.A. elle-même nous l'a fait parvenir, à ma demande expresse. Moi aussi, j'ai parfois de l'intuition. Et là, je suis tombé en plein dans le mille. Vous vous souvenez du piège que j'avais tendu dans le système de la B.E.A., que j'ai préféré ne pas vous décrire dans l'attente d'une grosse proie ? Eh bien, il se trouve le fautif est le même homme que celui que la B.K.A. a dans ses fiches.
- La B.K.A., la Police Criminelle allemande ? dit Grimbert en feuilletant le dossier, avec un intérêt grandissant. Voyons cela. Oh ! Très intéressant... Tu as pu obtenir aussi les empreintes ? Remarquable ! Comparons-les avec

celles qui ont été découvertes dans le bureau de Perforati, qui se trouvent dans le dossier apporté par Laurentin. Je sens qu'un pan de la vérité va apparaître au grand jour.

Grimbert extrait les photographies de leur enveloppe, consacre une minute ou deux à la comparaison des empreintes, puis regarde le Furet avec une mine radieuse.

- C'est bien cela. Les spécialistes pourront le confirmer, mais les empreintes semblent identiques. Il nous faut absolument lui dire un mot ou deux. Mais peut-être est-il encore dans les locaux ?

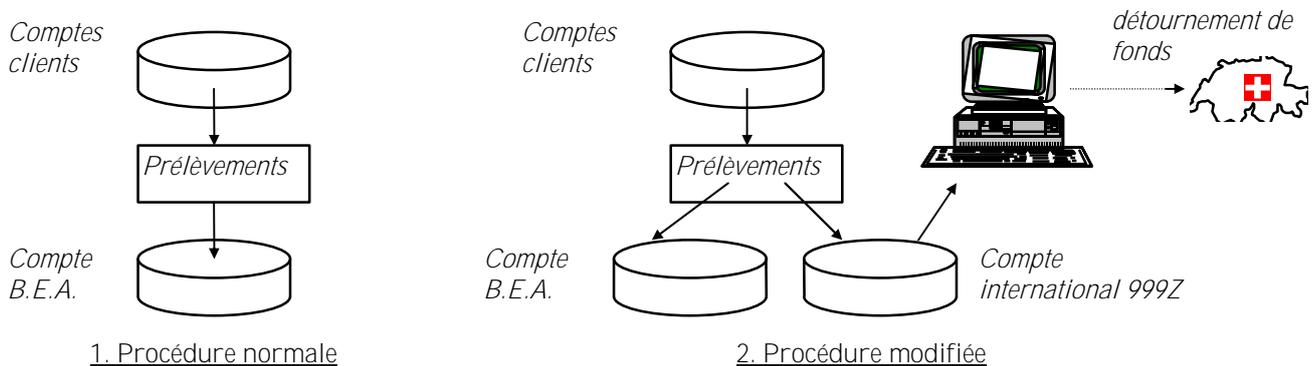
Grimbert saisit un téléphone, consulte l'annuaire interne qui traîne sur un fauteuil, et compose un numéro.

- Monsieur Hoffmann ? Commissaire Grimbert. Nous devons nous rencontrer, pour le complément d'enquête à propos du détournement de fonds. Vous êtes au courant ? J'ai déjà vu vos collègues. Pourriez-vous me rejoindre, si vous n'avez rien de plus urgent ? Dans dix minutes ? Bien. Je vous attends au deuxième étage. Oui, dans la petite salle réservée aux réunions, au fond du couloir numéro 3. A tout de suite. Bon. David, nous allons éclaircir quelques points avec ce monsieur Hoffmann. Il y a anguille sous roche, comme on dit dans les mauvais romans. Tu as encore dix minutes, montre en mains, pour me résumer ce que tu as pu rassembler sur le détournement de fonds.

- Avec plaisir, commissaire. Voici le mécanisme de cette fraude. Les collègues ont pu le démonter facilement. C'est un peu particulier, mais l'ensemble est d'une grande simplicité. Première étape : le programme qui gère les prélèvements sur les comptes des clients...

- De quels prélèvements s'agit-il ?

- Des échéances liées aux crédits consentis aux clients, crédits immobiliers, automobiles, de consommation courante, etc. Ces prélèvements sur les comptes clients ont lieu tous les mois à diverses dates. Donc, un beau jour, le programme est remplacé subrepticement par une version légèrement modifiée qui, pour quelques milliers de prélèvements, choisis de façon aléatoire, semble-t-il, crédite un compte *auxiliaire*, propre à la B.E.A., appelé ici le compte 999Z, différent du compte habituellement utilisé. Tenez, je vous fais un dessin, dit-il en prenant un crayon, comme Grimbert commence à froncer les sourcils.



- Ce compte, poursuit le Furet en joignant le geste à la parole, a été créé avec quelques autres à certaine époque pour le fonctionnement interne de la banque. Il n'a jamais été fermé bien que son solde soit nul depuis longtemps. Comme par hasard, ce compte est aussi un des comptes réservés aux transferts de fonds internationaux, ce qui va faciliter le déroulement de la seconde étape...

- Donc les fonds ainsi prélevés vont alimenter ce compte réservé à la B.E.A. elle-même. Rien de trop anormal en apparence, n'est-ce pas ?

- Non, le traitement passe ainsi la première nuit sans encombre, créditant le compte 999Z d'une vingtaine de millions. Toutefois cette petite anomalie ne passe pas inaperçue, puisque le lendemain un comptable sans doute un peu plus vif que les autres, un certain Martin, adresse via la messagerie Cryptobox une note à Perforati. Il lui demande pourquoi le traitement des prélèvements a crédité ce vieux compte, que l'on avait déjà oublié dans son coin, et qui aurait dû être clos. Mais personne ne s'affole, puisqu'il ne peut s'agir au pire que d'une erreur de fonctionnement, somme toute mineure, et qui ne lèse personne, puisque cet argent reste toujours dans la banque.

- Et Perforati répond à cette note ?

- Pas sur l'instant. Presque la totalité du service informatique est ce jour-là en déplacement dans un grand hôtel de la banlieue, pour le séminaire annuel où sont présentés les projets futurs et les grandes lignes d'action et de développement du service.

- Ces messieurs prennent bien leurs aises. N'était-ce pas plutôt un séminaire sur les vertus comparées des Bordeaux et des Bourgognes ?

- Probable, en effet. Quoi qu'il en soit, personne n'aurait eu l'idée saugrenue de les déranger pour si peu. Il n'y a à cet instant aucune fraude constatée ni prévisible. C'est le soir même que l'acte délictueux se produit, dans une

seconde étape : un virement Swift, émis depuis le mini-ordinateur dédié aux opérations avec l'étranger, vide complètement le fameux compte 999Z. Toute trace de l'opération est supprimée, ce n'est que quelques temps après que la supercherie est dévoilée, quand la Banque de la Suisse Romande envoie, de façon routinière, confirmation de l'enregistrement de l'ordre.

- Aucune trace ! C'est un peu fort. Je suppose que n'importe qui n'était pas habilité à effectuer des transferts de fonds à partir de cette machine ?

- Non, mais les opérateurs habituels ont été mis hors de cause, et il n'y a pas de doute là-dessus, d'après les enquêteurs. Le transfert a été lancé depuis le local « Transferts de fonds » le soir, entre vingt et vingt-trois heures, c'est confirmé par le trou volontairement fait dans le fichier journal qui note toutes les actions conduites à partir du mini. Et tous les opérateurs ont un alibi solide sur ce laps de temps.

- Un autre informaticien aurait-il pu être l'auteur de ce virement ?

- Sans nul doute. Les procédures sont assez simples et n'exigent pas un niveau de compétences très haut. C'est le miracle de l'informatique d'aujourd'hui : la convivialité des programmes est telle qu'un enfant serait presque capable de les mettre en marche. Ce que nos collègues n'ont peut-être pas assez creusé, c'est que les clés cryptographiques qui permettent l'émission des transferts Swift sont stockées dans la messagerie Cryptobox, ce qui permet aux opérateurs de se signaler commodément les changements de code quand bien même ils ne se rencontrent pas (leur travail est réparti en deux tranches de huit heures). Nécessairement, l'auteur du délit a eu connaissance des codes, certainement à partir de la messagerie. Et cela restreint d'office le nombre de suspects possibles.

- A cause de la structure hiérarchique de cette messagerie, c'est bien cela ? conjecture Grimbert. Tous les supérieurs hiérarchiques des opérateurs Swift ont accès à leurs boîtes aux lettres et donc à ces codes. Et ces supérieurs sont... entre autres, et au plus haut niveau, Zapolski et Perforati, dit-il en consultant l'organigramme. Des gens au-dessus de tout soupçon, bien sûr. Je parie que leurs alibis n'ont même pas été vérifiés. Pas de défection dans le personnel dans les derniers mois ?

- Non, j'ai obtenu le compte-rendu des mouvements du personnel, et, depuis un an, l'effectif des informaticiens est resté inchangé. La crainte du chômage y est pour quelque chose. Donc, si ce n'est pas Perforati le coupable, le ou les auteurs du transfert frauduleux sont encore en place ici même.

- C'est un homme seul qui a fait le coup, je le jurerais, rumine Grimbert. Il est clair que la B.E.A. a péché par imprudence et par insouciance, et a commis un certain nombre d'erreurs qu'a su exploiter l'auteur du délit. Aucune trace du programme de prélèvement qui a fait la collecte des fonds dans ce que tu appelles la première étape ?

- Aucune, bien sûr. Sa mission remplie, ce programme n'était plus utile et pouvait être supprimé avant même le démarrage de la seconde étape, donc en toute impunité, pour être remplacé par la version d'origine.

- Qui a été programmée par ? demande Grimbert.

- Un certain Losfield qui a quitté la société il y a plusieurs années et est parti à l'étranger pour ouvrir une boulangerie « à la française », dit-on. Aucune nouvelle de cet individu. Il est hors de cause, je pense. Nul besoin d'être l'auteur d'un programme pour savoir le modifier et lui faire faire tout autre chose.

- Quelles sont les personnes du service informatique qui auraient été capables de cette modification subreptice ? D'après ce que j'ai pu comprendre, tant les subordonnés de Fontanez que ceux de Goossens en avaient les moyens.

- Et sûrement bien d'autres. Chez Fontanez il y a de nombreux programmeurs qui maîtrisent les arcanes de la gestion des comptes. Chez Goossens, il y en a encore d'autres, des as de la programmation système, qui savent modifier les programmes directement dans la mémoire de la machine.

- Ce qui me semble un peu étrange, dit Grimbert en se croisant les mains derrière la tête, et pourrait alimenter la thèse d'un complot à l'échelle de la banque, c'est la façon de procéder de notre Arsène Lupin informatique. Ce pirate a eu l'étonnante délicatesse de ne créer d'ennui qu'à la B.E.A., et non à des clients, qui, lésés, se seraient retournés vers la B.E.A. pour lui demander des explications qu'elle aurait été bien en peine d'avancer.

- On aurait voulu transférer cet argent avec l'aval de la haute hiérarchie qu'on n'aurait pas agi autrement.

- D'ailleurs, il semble qu'on se soit ingénié à étouffer l'affaire le plus promptement possible et qu'un très petit nombre de personnes soient au courant : par exemple ce monsieur Schmitt, l'as des jeux vidéo, avec lequel je devisais avant ton arrivée, n'en sait pas le premier mot.

- C'est vrai, commissaire. La B.E.A. n'a pas porté plainte et l'enquête a été très discrète. Pourtant c'est le P.D.G. de la B.E.A., qui a des appuis au ministère de l'Intérieur, qui l'a commanditée et a imposé le secret.

- Mais cette pseudo-enquête, qui n'avait aucun caractère légal, n'a donné aucun résultat. Ne nous égarons pas trop sur la thèse du complot ou sur une quelconque piste politique, ce sont des voies sans issue vers lesquelles on veut nous entraîner, j'en suis sûr. Je ne connais pas bien la technique bancaire, mais on ne transfère pas des fonds comme on expédierait un colis postal, je suppose.

- Pourtant, c'est bien ce qui s'est produit. Quelle différence ?

- Il y a à la base une relation de confiance entre les banquiers, qui permet de faire marche arrière en cas d'erreur ou de fraude, d'infirmer ou de confirmer l'ordre qui a été passé. J'admets que la façon de procéder du pirate ait été astucieuse et qu'il ait escompté que la B.E.A. réagisse trop tard et n'ose désavouer l'ordre, mais ce détournement est tout de même quelque chose d'impensable, et il faut que la B.E.A. soit bien mal organisée pour qu'ait pu se produire une telle chose dans la plus grande impunité. Je regrette de n'avoir pu encore rencontrer Mirallez, le responsable de la sécurité dans la banque.

Au nom de « Mirallez », le Furet sursaute et manque basculer de son siège.

- L'irresponsable, voulez-vous dire ? Mirallez est un parfait idiot, voilà ce que j'en pense, moi. Et j'espère que Simpson va le virer rapidement.
- Allons, David. Quel crime a-t-il commis qui justifie ainsi tes foudres ?
- Pis qu'un crime, s'exclame le jeune homme. C'est un attentat. Il est l'auteur d'un livre qui a fait quelque bruit, un bouquin intitulé « Virus, mode d'emploi ». Sous un aspect moralisateur, ce livre justifie l'introduction des virus informatiques et souligne leur contribution à la lutte contre le piratage, sous le prétexte fallacieux qu'un virus est conçu par un auteur pour protéger son oeuvre contre ceux qui la pillent par copie illicite de fichiers.
- Si je me souviens des quelques livres que j'ai feuilletés l'autre jour sur le sujet, avec un grand tube d'aspirine sous la main parce que cela m'a paru assez indigeste au début, un virus est un morceau de programme, introduit illégalement, dont le but est de détruire les données ou le système. Il possède la faculté de se reproduire sur tous les supports magnétiques qui sont connectés à l'ordinateur, une fois activé par exécution du programme qui l'abrite. Est-ce que je me trompe ?
- C'est exactement cela. Comme le virus de la grippe, il est imprévisible, indestructible et en même temps insaisissable et vapoureux. Mais c'est aussi une arme. De dissuasion, d'après ce cher Mirallez !
- Mais, s'il s'agit vraiment d'une arme de dissuasion, comment celui qui a écrit ou installé sciemment le virus peut-il savoir si l'utilisateur du programme est de bonne foi ou n'est qu'un affreux pirate qui copie les programmes à tire-larigot et les revend ou les distribue dans la nature ?
- C'est bien là qu'est le hic. Si un virus n'était qu'une arme de défense, comme l'insinue Mirallez, nous vivrions dans le meilleur des mondes informatiques possibles. Hélas, c'est avant tout une arme d'attaque tous azimuts, une arme aveugle. Et on connaît les ravages de ce genre d'arme. Imaginez un épicier qui, excédé, mettrait du poison dans ses bouteilles de lait pour punir un voleur occasionnel, qu'il n'arrive pas à identifier ! Le procédé pourrait être efficace, mais à quel prix ! Vous avez lu le rapport de la B.K.A. : les amis de notre Hoffmann étaient des experts dans le domaine des virus. Et si Mirallez fait montre à la B.E.A. de conceptions aussi étranges que celles qu'avance son bouquin, on ne doit pas s'étonner que ce service aille cahin-caha.
- Nous verrons ce Mirallez en temps voulu, conclut Grimbert. Ah ! Je crois que notre client nous attend dans le couloir. Range un peu ces dossiers pour faire place nette, et fais-le entrer.

#### 24.

Hoffmann pousse la porte et entre d'un pas lourd et peu assuré. Grimbert lui désigne le fauteuil qui lui fait face. Hoffmann s'assied et pose sur les deux policiers un regard vaguement inquiet. Sa chevelure gris-sale et ses sourcils broussailleux le rendent un peu piteux. Il reconnaît le Furet et décide de se tenir sur ses gardes. Cette salle sans ouverture lui a toujours paru oppressante, et la convocation polie, mais ferme, que lui a notifiée Grimbert, n'est pas de nature à soulager son inquiétude.

- Monsieur Hoffmann, commence Grimbert en consultant ses notes, arrêtez-moi si je fais erreur : vous êtes chargé de veiller à l'installation des matériels, leur bon fonctionnement, ainsi qu'au pupitrage des machines. C'est bien cela ?
- Parfaitement, monsieur.
- Un travail assez prenant, j'imagine ?
- Vous imaginez correctement. Le travail serait plus simple si les machines voulaient bien marcher tout le temps, ce qui n'est pas toujours le cas.
- Et vous attribuez cela à quoi ?
- Au resserrement du budget informatique que la direction de la banque nous a imposé. Le matériel n'est pas changé aussi souvent qu'il serait nécessaire. Demain nous devons remplacer complètement le parc de disques ; cela fait deux ans que nous espérons cela.
- Tiens ! s'exclame Grimbert. On m'avait dit que la B.E.A. disposait de ce qui se faisait de mieux, du dernier cri de la technique...
- Tous les matériels ne sont pas flambants neufs, loin s'en faut. Il faut amortir l'investissement, même si le matériel acheté est obsolète six mois plus tard.
- Et pour ce qui est des imprimantes ? Est-ce bien vous qui vous occupez des imprimantes à impact ?
- Pour cela, oui. Je suis un des rares à savoir encore m'en servir, dit-il avec une expression de regret. On ne se doute pas combien les jeunes sont réticents devant ce genre de machines. C'est mécanique et électrique, il faut être capable de bien positionner le papier, de le réapprovisionner, de le déliasser. C'est très bête, mais il faut un minimum de minutie. C'est plus salissant que les imprimantes à laser. Ah ! Ce laser ! Ils ne jurent plus que par lui ! Pourtant ils sont bien contents d'avoir les bonnes vieilles breloques pour éditer par exemple les chèques : cela, le laser ne le permet pas.

Grimbert aime les personnes nostalgiques, et la méfiance dont témoigne Hoffmann envers les dernières productions de la modernité suscite en lui un élan de sympathie, juste suffisant pour éclipser un très bref instant la sévérité qu'il a décidé d'afficher tout au long de cet entretien. Il poursuit son interrogatoire en chassant de son esprit cette faiblesse passagère.

- Sans doute connaissez-vous bien ce matériel, mais quelqu'un d'autre que vous pourrait-il l'utiliser sans votre aide, pour imprimer discrètement un texte quelconque ?
- Bien sûr. Une fois qu'elle est alimentée en papier, il ne faut pas être grand clerc pour lancer une impression et découper le listing qui a été édité. Il suffit d'avoir accès au local des impressions, ce qui est le cas de pas mal de monde, notamment des responsables informatiques à tous les niveaux.
- A propos d'accès, et puisque vous contrôlez également les accès à la banque ...
- Je les contrôle effectivement, mais je tiens à dire que l'attribution des droits d'accès n'est pas de mon ressort, mais de celui de Mirallez, le responsable de la sécurité.
- Je poursuis. Dimanche dernier, aucun accès anormal n'a été relevé. Vous connaissez les locaux mieux que nous. Est-il possible d'entrer dans la banque en évitant les dispositifs de contrôle ? Y a-t-il des entrées de service, par exemple ?
- Il y a une autre entrée derrière le bâtiment, et elle aussi nécessite un badge. C'est l'entrée des fournisseurs pour le restaurant d'entreprise. Seul le personnel de la restauration est habilité à passer par là. Vous pouvez être assuré que nul autre que monsieur Perforati n'était sur les lieux, en fin d'après-midi dimanche dernier, puisque c'est ce qui vous intéresse.
- Et vous-même, que faisiez-vous ce fameux dimanche ?
- Euh, je suis allé faire un peu de marche dans mon quartier. Je me suis attardé dans les galeries commerciales, et je suis rentré chez moi vers sept heures du soir.
- Des témoins pourraient confirmer cela ?
- Je ne crois pas. Je vis seul et, étant étranger, je connais bien peu de monde. Vous savez, l'anonymat des grandes villes...
- Donc pas d'alibi, poursuit Grimbert. Quels étaient vos rapports avec Perforati ?
- J'avais beaucoup d'estime pour lui. C'était un vrai chef, très compétent, un informaticien jusqu'au bout des ongles. Comme j'ai été déçu et désillusionné quand j'ai su que c'est lui qui avait commis le détournement de l'autre mois !
- Mais qui diable vous a appris cela ? lâche Grimbert, surpris. L'information ne date que de ce matin, et elle reste encore à confirmer !
- Depuis quelques jours tout le monde en parle dans la banque. Ce n'est plus un secret. Goossens ne se prive pas de colporter la nouvelle. Les gens, qui sont ordinairement mauvaises langues, disent que cette crise cardiaque l'a abattu au moment où il allait commettre un autre détournement, encore plus gros.
- Justice immanente, peut-être ? ironisa Grimbert. Soyons sérieux. Bien. Pouvez-vous nous expliquer une chose qui ne laisse pas de nous surprendre, mon collègue et moi. Vos empreintes ont été découvertes dans le bureau de Perforati : sur l'imprimante, et sur la touche PRINT du clavier du micro-ordinateur.

Hoffmann paraît un peu décontenancé, mais il réplique sans hésiter.

- Eh bien, il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Vendredi, Perforati m'a appelé d'urgence : son imprimante ne fonctionnait plus très bien et je suis venu la dépanner. Nous avons fait quelques essais en guise de vérification, ce qui explique sans doute la présence de mes empreintes.
- Bien sûr, aucune tierce personne ne se trouvait là pour confirmer la réalité de cette intervention ?
- Effectivement, aucune. J'en suis désolé, commissaire.
- Est-ce vous en personne, questionne le Furet, qui prenez en charge ce type de besogne ? Vous disposez pourtant à cette fin d'une équipe de techniciens chevronnés.
- Eh bien, reprit Hoffmann, un peu embarrassé, ce jour-là, ils étaient tous occupés, et dans ces cas-là, c'est le chef qui paye de sa personne. On ne m'en a jamais fait reproche. Vous trouvez quelque chose à y redire ?
- Que non pas ! dit Grimbert. Mais nous avions cru que ces empreintes dataient de la journée de dimanche, étant donné que les bureaux avaient été nettoyés le vendredi soir...
- Le personnel d'entretien ne nettoie pas systématiquement les appareils ni les claviers d'ordinateur, assure Hoffmann. Ils n'ont aucune consigne sur le sujet, aussi la plupart préfèrent s'en abstenir, de crainte de commettre un impair et d'être réprimandés ensuite. Et si de plus la machine est sous tension, ils ont la consigne impérieuse de ne pas y toucher. C'est une société spécialisée qui se charge du nettoyage du matériel informatique, une fois par an.
- Vous avez réponse à tout, monsieur Hoffmann. Pour le moment, ajoute Grimbert en lui jetant un regard froid. Je me suis laissé dire que vous faisiez du syndicalisme, également ?
- Oui. Oh, vous savez, c'est le syndicat maison. On n'a pas de revendication excessive. Je me contente d'apporter ma contribution au Comité d'entreprise, pour les avantages au personnel, les voyages, les élections...
- Vous parvenez à conjuguer cette activité avec votre charge professionnelle ? Voilà qui est admirable !
- J'ai des horaires de travail assez flexibles. Je n'ai pas de charge de famille qui me retienne par ailleurs. Ma journée commence à huit heures pour se finir souvent vers vingt heures, ou même au-delà.
- Vous êtes entré à la B.E.A. il y a huit ans, je crois. En même temps que Perforati ?
- Non, Perforati était déjà à la B.E.A. Il a été promu directeur informatique il y a huit ans. C'est alors qu'il a fait appel à moi.

Grimbert décide que les préliminaires ont assez duré et que le moment de déclencher les hostilités est venu.

- Entre nous, monsieur Hoffmann, dit Grimbert en fixant l'informaticien, Perforati vous aurait-il embauché s'il avait connu votre passé ?

- Mon passé ? Je..., je ne saisis pas, balbutie Hoffmann.

- Allons, continue Grimbert en extrayant une feuille du dossier apporté par le Furet. Voyons cela. La B.K.A. nous a communiqué votre résumé de carrière. Il est bien rempli. Vous êtes Hans Hermann Hoffmann, rebaptisé de votre propre initiative Hermann Hoffmann, ex-membre du célèbre Chaos Computer Club de Hambourg, c'est-à-dire ex-pirate, condamné par le tribunal de Hambourg à trois mois de prison pour pénétration de divers systèmes informatiques, et notamment du système bancaire ouest-allemand, du système d'information des armées de l'OTAN, et encore d'autres, dont je ne puis déchiffrer les noms, faute de comprendre l'allemand. Tout cela est-il bien exact ?

Hoffmann a perdu toute contenance. Il baisse les yeux et scrute le sol comme s'il craignait que le plancher s'ouvre sous lui. Il reste bouche bée un long moment, avant de parler d'une voix suppliante, presque en gémissant.

- Tout cela, c'est du passé, je vous le jure ! Des erreurs de jeunesse ! J'avais vingt-cinq ans à cette époque, et nous ne pensions rien faire de mal ! Il faut me croire ! On agissait par curiosité et par défi, non par malice !

- Certes, vous étiez un pirate de toute petite envergure, fait remarquer le Furet, et vous n'avez même pas eu l'honneur d'être cité dans la presse dans cette affaire du Chaos Computer Club, le club de pirates le plus célèbre du monde. Mais certains de vos collègues ont mal fini et y ont laissé leur peau.

- Dès que j'ai su qu'il s'agissait pour certains d'entre eux de livrer des informations aux pays de l'Est, j'ai pris mes distances. A l'origine, seul le côté ludique du piratage m'avait attiré. Le tribunal l'a compris, puisque j'ai écopé somme toute d'une peine assez légère. Je me suis rangé, depuis, et je n'ai pas récidivé !

- Vous n'avez pas récidivé dans le piratage de systèmes, je vous l'accorde, dit Grimbert. Mais vous vous êtes ouvert un nouveau champ d'activités à la B.E.A. Comprenez-vous ce dont il s'agit, ou dois-je me montrer plus explicite ?

- Je ne comprends pas. Je crois vous avoir dit que je n'étais plus un pirate, et que tout cela, c'était le passé, une erreur de jeunesse...

- Vous êtes d'une mauvaise foi désarmante. Ecoutez-moi bien, dit Grimbert posément. Est-ce que vous niez effectuer de temps à autre des copies illicites du fichier clients de la B.E.A., copies que vous procurez discrètement, contre monnaie bien sonnante, j'imagine, à des sociétés de vente par correspondance ou de marketing direct ?

Cette fois, Hoffmann, interloqué, se renforce dans son fauteuil et reste coi.

- Aucune information n'est innocente, monsieur Hoffmann, et ce fichier doit se négocier un bon prix. Pas de quoi devenir milliardaire, mais de quoi arrondir un salaire que vous jugez insuffisant au regard du dévouement dont vous faites preuve envers votre employeur, et de la flexibilité de vos horaires de travail.

- Cette accusation est infondée, monsieur, dit Hoffmann dans un soudain sursaut d'énergie. Il peut m'arriver de copier des fichiers, à des fins professionnelles, bien sûr, mais de là à les diffuser à l'extérieur, il y a une distance...

- Que vous n'hésitez pas à franchir. David, voudrais-tu expliquer à monsieur Hoffmann de quoi il en retourne...

- Rappelons l'origine des faits, si vous le voulez bien, dit le Furet avec un air de componction gourmande que Grimbert ne lui connaît pas. Quelques personnes du service système de monsieur Goossens, avec lesquelles je suis plus ou moins lié, m'ont fait part de leur appréhension quant à ce fameux fichier client, une grosse base de données qui recense tous les clients de la B.E.A. dans le monde, je ne sais plus combien de millions de personnes physiques et morales exactement.

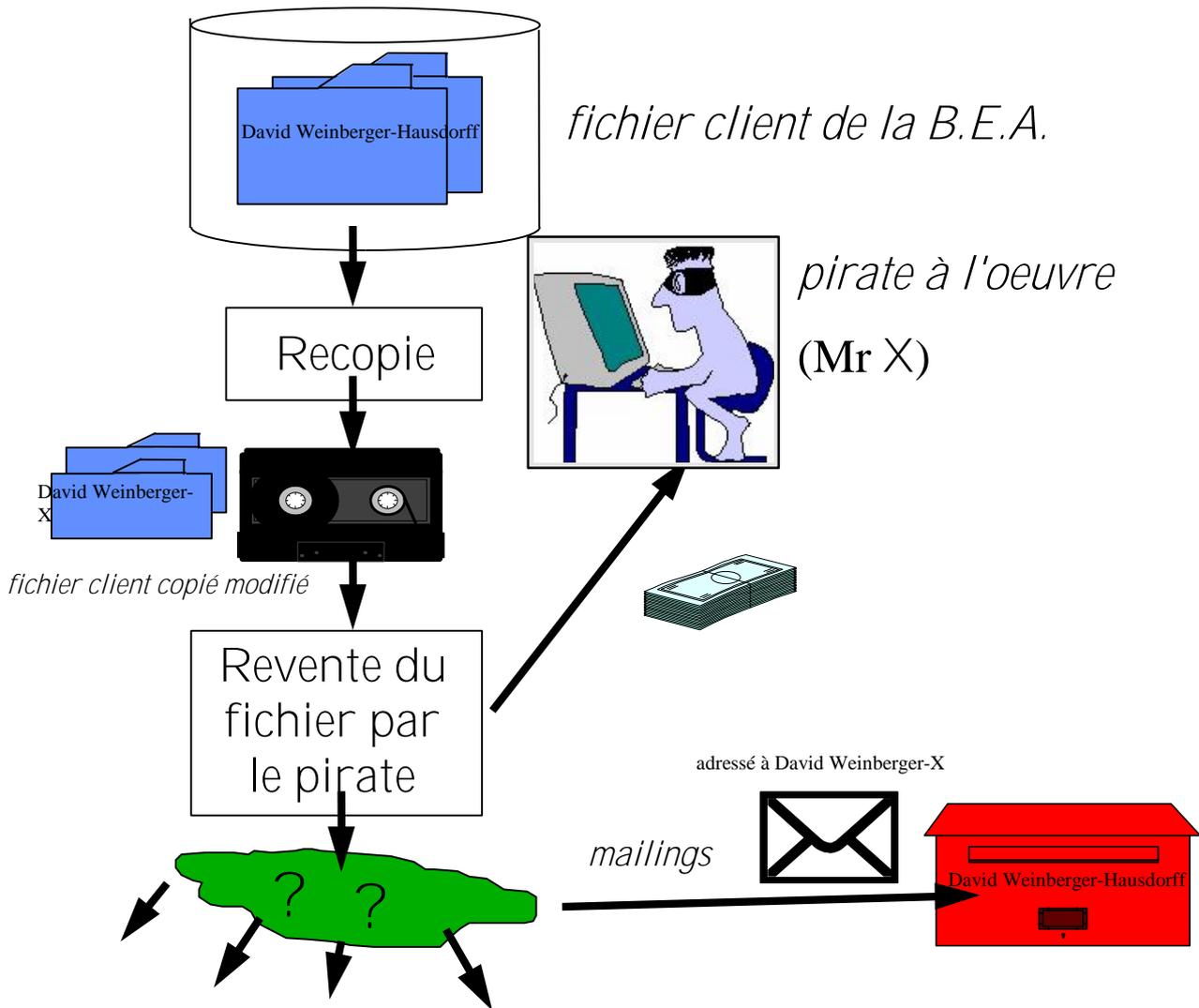
- Bref, David, comment le problème a-t-il été détecté ?

- Eh bien, la majorité des employés ont eux-mêmes un compte à la B.E.A. L'un d'entre eux a été surpris de recevoir chez lui certaines lettres publicitaires comportant dans l'adresse une erreur, oh ! une erreur bénigne, mais qui se retrouvait à l'identique dans l'adresse mentionnée sur son compte client à la banque. Après examen, il s'est avéré que d'autres collègues rapportaient eux aussi cette « coïncidence ». Pas de doute, le fichier des clients devait servir à autre chose que ce à quoi il était destiné. Je leur ai proposé de poser un piège dans le système de manière à identifier l'auteur présumé des copies.

- Décris-nous ce piège, je crois que cela va passionner monsieur Hoffmann.

- J'ai ouvert moi aussi un compte à la B.E.A., et j'ai fourni mon adresse à la charmante personne qui m'a accueilli - elle ne m'a pas donné la sienne en échange et je le regrette bien. Bon. Mon rôle devait être celui d'un observateur impartial. En même temps, mon ami Leforti, du groupe système de Goossens, modifiait l'utilitaire standard de copie qui sert pour ce genre de bases de données afin qu'il note le nom de l'auteur de la copie, et qu'il le note dans un endroit bien précis de ma propre adresse. Il notait également la date et l'heure de la copie, sous un format condensé, avec un code très simple.

- Fais-moi un dessin, que je comprenne bien. Il y a un tableau et des feutres juste derrière toi.



Piratage du fichier clients et piège installé par le Furet

Le Furet se lève, prend un feutre, et trace plusieurs schémas en recommençant son explication. Hoffmann est livide. Grimbert comprend enfin le mécanisme du piège.

- C'est bien simple, résume-t-il, tu as installé ce qu'on appelle un mouchard. Tu gardais ainsi une trace du méfait sans que son auteur puisse s'en douter. Une vieille astuce.
- Il me suffisait de trier le courrier que je recevais à mon domicile avec un peu plus de soin qu'à l'accoutumée pour mettre de côté les missives compromettantes pour l'individu. Son nom à lui, monsieur X, figurait nécessairement dans mon adresse.
- C'est un peu comme si on avait pris une photo de l'individu en flagrant délit. Mais cette personne indélicate qui effectue la copie à la B.E.A., doit-elle fournir son nom au système, obligatoirement ? demande Grimbert.
- L'accès au système requiert un identifiant qui est dérivé de façon très simple du nom de famille, ainsi qu'un mot de passe. Il est facile pour un programme d'identifier la personne qui invoque ce programme. Ainsi l'utilitaire de copie modifié pouvait dès lors reconnaître sans erreur la personne qui le mettait à contribution. C'est ainsi que j'ai reçu quelque temps après diverses publicités dont l'adresse, la mienne en l'occurrence, comportait cette information supplémentaire révélatrice...
- Le nom de l'auteur de la copie, répète Grimbert.
- Osez-vous prétendre que je suis cette personne ? coupe Hoffmann, en appuyant chaque mot, d'une voix rendue traînante par une indignation apparemment sincère et un reste d'accent allemand dont il n'a pu se départir. Avez-vous une preuve tangible ? Montrez-moi donc ces prospectus que vous avez reçus, mon identifiant personnel y figure-t-il ? Logiquement, vous devriez avoir reçu une lettre adressée à « David Weinberger-Hoffmann », si j'ai bien compris votre prétendu piège.
- Je dois reconnaître, poursuit le Furet sans se démonter, que ce n'est pas le cas. En fait, ce n'est jamais le même nom qui apparaît accolé au mien. Tenez, j'ai ici quelques échantillons de ce genre de courrier, dit-il en étalant plusieurs enveloppes et cartes publicitaires sur le bureau. On y trouvera les noms de toutes les personnes qui travaillent avec monsieur Hoffmann : Erhart, Schmitt, Colorado, etc., ce qui fait que pour le postier je me suis

appelé tantôt David Weinberger-Erhart, Weinberger-Schmitt, Weinberger-Coloredo, mais jamais Weinberger-Hoffmann, car le nom de Hoffmann n'apparaît pas, force m'est de l'avouer.

- Alors, je ne comprends plus de quoi vous m'accusez, s'exclame Hoffmann. Votre piège est éventé, comme on dit dans votre langue, inefficace, en un mot. Il me disculpe complètement !

- Je dois dire, continue le Furet sans répliquer aux propos de Hoffmann, que j'ai été, au début, un peu surpris de cet état de choses. Je ne pouvais imaginer que tous vos collègues de travail soient tour à tour ce copieur indélicat que nous recherchions. Il me restait une autre information à exploiter : les dates et heures qui avaient vu se produire les copies. Parfois le samedi, dans l'après-midi ; souvent un jour de la semaine, à une heure tardive, quand il n'y avait plus beaucoup de monde dans la salle machine.

- Parce que l'opération de copie exige le montage d'une cassette sur l'unité de cassettes qui est dans la salle, c'est bien ce que tu m'as dit ? avance Grimbert. Et cette opération doit être réalisée discrètement.

- Parfaitement, et cette cassette est récupérée après la copie par l'individu qui la met en lieu sûr dans l'attente de la rencontre avec l'acheteur. J'ai pu obtenir par ailleurs une extraction du fichier des entrées-sorties de la B.E.A., qui me donne, monsieur Hoffmann, tous vos déplacements dans la banque ces derniers mois, ou plutôt, toutes les occasions où vous avez utilisé votre badge magnétique pour pénétrer dans un local protégé. Ce fichier, qui est maintenu à l'origine sur le micro de contrôle de la salle de gardiennage, est recopié ensuite sur le grand système toutes les semaines. On a donc la trace de toutes vos allées et venues. Par chance pour nous, sûr de l'impunité, vous n'aviez pas pensé à supprimer ces informations, dont vous êtes pourtant le maître absolu.

Hoffmann a blêmi. Il baisse les yeux et ouvre la bouche en haletant, comme s'il manquait d'air. Son front s'est couvert d'une sueur froide.

- La comparaison de ces informations d'origine différente, les date et heure de copie du fichier et les date et heure auxquelles vous êtes entré en salle, m'a permis d'établir qu'à chaque fois que le fichier venait d'être copié, il se passait une ou deux minutes avant votre entrée dans la salle, évidemment pour récupérer la cassette de copie. Il y a des coïncidences troublantes, et on a accusé bien des gens pour moins que cela.

- Mais pourquoi le nom de Hoffmann n'apparaît-il jamais sur la copie ? questionne Grimbert. Puisque le programme est censé l'intercepter et rajouter ce nom dans ton adresse à toi ?

- Monsieur Hoffmann, en bon pirate qu'il est, ou qu'il fut, explique le Furet, n'a aucun mal à découvrir les mots de passe de ses collègues. Nul besoin d'être un grand espion pour cela, et je pourrais vous indiquer plusieurs moyens quasiment infaillibles. Bref, avant de lancer une copie, il prend note des collègues absents, nombreux car bien peu restent aussi tard que lui, et se connecte au système avec un de leurs identifiants au lieu du sien propre. Voilà pourquoi son nom n'apparaît jamais : il y a à la place celui d'un de ses collègues pris au hasard. Une absence révélatrice !

- Faux ! Vous accusez sans preuve ! éructe Hoffmann dans un dernier effort.

- Pourquoi n'avez-vous pas utilisé au moins une fois votre propre identifiant ? s'enquiert Grimbert. Cela aurait pu dérouter un peu David. Votre façon d'agir n'était pas très astucieuse, mais vous ne pouviez pas vous douter du piège attrape-copieurs que David avait posé.

- Ce ne sont là que divagations et constructions arbitraires, s'écrie Hoffmann, rouge de colère. J'attends des preuves tangibles, à nouveau, et non de simples coïncidences !

- Eh bien, David, reprend Grimbert avec flegme. Tu as ce qu'il faut, je présume ?

- Je suis un peu déçu, commissaire, répond le Furet. J'espérais que mon dispositif suffirait, mais puisqu'on exige des preuves matérielles, voici ce que je puis vous proposer. D'abord, cette cassette, découverte dans l'armoire de monsieur Hoffmann : c'est une copie du fichier clients qui date de deux semaines, et qui semble-t-il n'a pas encore trouvé d'acheteur.

- Ce n'est pas moi qui...

- Non, monsieur Hoffmann, poursuit le Furet en levant la main pour parer à toute objection, je me suis renseigné : il ne s'agit en aucun cas d'une banale sauvegarde ni d'un fichier créé par le service. Enfin, si cela ne suffit pas, une personne du service est prête à témoigner : elle vous a vu, le jour même, au moment de cette opération de copie. Vous étiez en salle machine avec votre cassette, et votre attitude circonspecte l'a frappée au point qu'elle n'a pu l'oublier.

Hoffmann, la tête dans les épaules, a atteint les dernières extrémités de l'abattement. Cette occupation qu'il a tenu secrète depuis des années est aujourd'hui dévoilée par un policier plus rusé que lui. Il ne lui reste plus qu'à sauver les apparences, sans s'illusionner sur l'issue de ce combat d'arrière-garde.

- C'est bon, je reconnais effectivement avoir procédé à quelques copies qui ont pu quitter la banque, et se retrouver dans certaines sociétés...

- Dix copies de ce genre cette année, précise le Furet. Du joli travail. Le fichier des clients de la B.E.A. évolue sans cesse, ce qui explique cette fréquence, pour vous permettre de livrer un fichier toujours frais à des acheteurs exigeants.

- Vous risquez gros, monsieur Hoffmann, à commettre ce genre de délit, profère Grimbert. Une mise à pied, sinon le licenciement pur et simple, et de grosses difficultés pour retrouver un emploi. Peut-être même de la prison.

- Vous allez avertir ma hiérarchie ? demande Hoffmann avec ce qui lui reste de voix.

- Croyez-vous que je sois payé pour épargner les délinquants de votre espèce ? Savez-vous ce qu'est un officier de Police Judiciaire ? Je tiens un voleur, convaincu de piratage de fichiers, peut-être de détournement de fonds, un voleur peut-être doublé d'un assassin, et je ferais preuve de mansuétude ? Passe encore pour le voleur, mais l'assassin doit payer !

- Pitié, commissaire ! crie Hoffmann avec une intonation tragi-comique, sous le poids de ces terribles accusations. Je ne suis pour rien dans le détournement de fonds, encore moins dans la mort de monsieur Perforati ! Je vous le jure !

Mon numéro a fait son effet, note Grimbert *in petto*. Lui non plus ne croit pas à un décès accidentel. Il sait quelque chose, mais quoi ?

- Pas d'alibi pour dimanche, continue Grimbert, vos traces toutes fraîches dans son bureau, votre position qui vous permet d'effacer sur le micro l'enregistrement de vos allées et venues, votre passé inexpiable de pirate, ce que vous avez déjà commis ici en matière de vol d'informations. Comment voulez-vous que je vous croie ? Le détournement de fonds est le *nec plus ultra* en matière de piratage informatique, le coup rêvé pour l'aspirant-pirate comme pour le pirate confirmé. Perforati, qui était loin d'être un imbécile, a pu vous deviner et vous avez pris les devants pour l'empêcher de se mettre en travers de vos projets.

- Non ! A nouveau je vous le jure ! J'en serais bien incapable, croyez-moi ! Voleur, peut-être, mais pas criminel.

- Ou bien, maintenant que la personnalité du directeur nous apparaît plus clairement, vous avez pu détourner ces fonds avec l'aval de Perforati, sinon à son instigation, et par suite d'une mésentente vous avez décidé d'éliminer ce protecteur gênant, d'une manière que nous ne connaissons pas. N'est-ce pas ce qui s'est passé ?

- Non, je n'y suis pour rien, je vous le jure. Vous devez me croire. M. Perforati était cardiaque, et bien plus fragile qu'il n'y paraissait. Si j'étais pour quelque chose dans sa mort, il y a longtemps que j'aurais pris la fuite. Mais je m'entendais très bien avec lui, je vous le jure. Ah ! Je me doutais bien que mon passé lamentable finirait par me jouer des tours et me mettrait en accusation sans que je puisse rien y opposer !

- Mais ce passé, reprend Grimbert, Perforati le connaissait, il ne fait aucun doute ?

- C'est vrai, monsieur, et c'est malgré ce passé, ou plutôt grâce à ce passé qu'il m'a engagé, il y a huit ans, affirme Hoffmann en reprenant un peu son assurance.

- Grâce à ce passé ? répète le Furet, interloqué.

- Je ne comprends pas, dit Grimbert. Vous nous devez une explication. Et pas de mensonges, cette fois !

- Eh bien, Perforati recherchait une personne discrète, qui ne « paie pas de mine », pour citer son expression, qui, sous couvert d'un poste officiel, puisse surveiller les actions de ses collègues et lui rapporter toute anomalie ou malversation possible...

- Par exemple ! Et c'est vous qu'il aurait choisi, un ancien pirate ?

- Bien sûr. Il savait qu'un habitué à la clandestinité, tel que le pirate que je fus, était on ne peut mieux placé pour ce genre de mission. Il a fermé les yeux sur mon passé, en échange de ce pacte conclu entre nous.

- Encore le syndrome de Vidocq, soupire le Furet. On ne refait pas le monde !

- Je veux bien admettre cela, concède Grimbert. Ce machiavélisme est bien dans le genre du personnage. Et vous avez pu lui fournir quelque chose qui alimente ses soupçons ?

- Pas vraiment. Dans l'ensemble, les informaticiens sont d'une intégrité étonnante, quand on sait les moyens dont ils disposent pour accomplir toutes sortes de malhonnêtetés...

- Que Perforati et vous, chacun dans son domaine, ne vous priviez pas de commettre, n'est-ce pas ? coupe Grimbert, agacé. A vous entendre, il n'y aurait que des agneaux dans ce service informatique !

- J'ignorais les manigances de Perforati, proteste Hoffmann. J'avais pour lui la plus grande confiance, et je mesure à quel point il a trompé tout le monde. Et en ce qui me concerne, je ne voyais pas grand mal à copier ce maudit fichier des clients. D'ailleurs, cela ne me rapportait pas grand chose, car mes « clients » à moi payaient très mal. Des sociétés de vente par correspondance pas très regardantes, mais assez pingres. J'avais un besoin momentané d'argent, pour rembourser les traites de ma voiture, et je comptais bien cesser ce manège au plus tôt.

- Bref, vous n'avez rien détecté d'anormal dans ce service, au cours de ces huit dernières années ?

- Certaines personnes étaient dans le collimateur de Perforati. D'abord madame Fontanez, qu'il trouvait un peu trop ambitieuse, une ingrante aux dents longues, disait-il, prête à tout pour prendre sa place. Ensuite monsieur Zapolski, qui entretient des liens un peu trop étroits avec certains fournisseurs. Pots de vin et compagnie, si vous voyez ce que je veux dire. J'étais sur le point d'apporter une preuve de son caractère corrompu, mais cela a raté. A l'échelle de Zapolski, les gains se mesurent en dizaines de milliers de dollars, car le vendeur est prêt à sacrifier un peu de ses commissions pour signer une bonne affaire - mes petits dévoiements à moi sont broutilles en comparaison. Mais cet homme-là est un renard, et nul n'a pu le coincer.

- Mais pourquoi Perforati ne s'en séparait-il pas, s'il concevait une telle méfiance à son encontre ?

- Zapolski est un redoutable négociateur, alors que Perforati répugnait à marchander avec les fournisseurs. Perforati était resté un technicien, très brillant, tandis que Zapolski est un commerçant, ce qui est précieux dans un service si fermé que le nôtre, si étranger au monde des affaires, bien qu'il soit intégré à une très grande banque.

- Comment Perforati considérait-il Goossens et Wolf ?

- Comme d'excellents professionnels avant tout, assure Hoffmann. Mais il se méfiait d'eux. Goossens cache, d'après lui, un esprit retors sous une apparence de clown toujours prêt à faire rire, tandis que Wolf était pour lui

une eau dormante, un homme indéchiffrable, et d'une intelligence redoutable. Je crois qu'il aurait aimé le voir un jour prendre son poste, après son départ à la retraite. Je ne comprends pas, d'ailleurs, comment un homme aussi expansif que Perforati était si lié avec un homme tel que Wolf, si froid et si peu loquace, qui ne vit que pour son réseau informatique et ses placements boursiers.

- Wolf aurait-il aimé prendre la place de Perforati ? Et jusqu'où aurait-il pu aller pour atteindre ce but ?
- Cela va peut-être vous surprendre, mais je crois que cela ne l'intéresse pas. C'est l'impression qu'il donne. A moins qu'il ne cache bien son jeu. Comme ancien pirate, je lis moins bien dans les cerveaux des gens que sur les écrans d'ordinateur.
- Perforati avait-il d'autres... espions, ou confidentes, je ne sais quels termes employer, du même acabit que vous ?
- Sa secrétaire, ainsi que Wolf, étaient très proches de lui.
- Sa secrétaire était sa maîtresse ?
- C'est en effet plus ou moins admis par tout le monde, mais cela n'a jamais été prouvé. Si c'était le cas, ils étaient très discrets tous les deux. Mes investigations ne dépassent pas l'informatique, et ne vont pas jusqu'à sonder les reins et les coeurs.
- Comme vous vous exprimez bien, monsieur Hoffmann ! raille Grimbert. Sur ce sujet, d'autres ont moins de réticences que vous. Mais savez-vous pourquoi sa secrétaire est introuvable depuis lundi ?
- Je n'en ai pas la moindre idée. Sans doute le choc, après ce décès brutal. Clémence Perlette est très impressionnable.
- Revenons à vous, monsieur Hoffmann, dit Grimbert après un silence, et oublions vos collègues, à l'égard desquels vous vous êtes montré suffisamment disert. Vous persistez à nier être pour quoi que ce soit dans la disparition si inattendue de votre directeur ?
- Je le nie avec énergie. J'avais un profond respect pour monsieur Perforati, qui m'avait donné une seconde chance de départ dans la vie en gommant mon passé.
- Utilisez-vous la messagerie Cryptobox ? demande soudain le Furet.
- De temps à autre, hésite Hoffmann. Elle me permet de donner quelques instructions par écrit à mes techniciens, quand je ne peux pas les joindre. Je n'y dépose rien de confidentiel. Je me méfie de ce genre de messagerie soi-disant sécurisée. La sécurité dans les communications, cela fait sourire l'ex-pirate qui vous parle. En fait, je suis sûr qu'il y a une faille dans ce système, et je m'apprêtais d'ailleurs à en parler au directeur.
- Quel genre de faille ? s'enquiert le Furet, vivement intéressé.
- Euh, je ne peux pas vous en révéler davantage. D'ailleurs, ce sont des impressions un peu fugaces. Par exemple, il y a des gens ici qui en savent plus qu'ils ne devraient. Et puis, il y a à la B.E.A. certains fichiers cryptés dont on ignore parfaitement l'origine et la destination.
- Des fichiers qui seraient extraits de la messagerie ? poursuit le Furet.
- Allez savoir ! En effet, quelqu'un a peut-être tenté de décrypter le contenu d'une boîte aux lettres, et peut-être y est-il parvenu. Toujours est-il qu'il y a ici des fichiers dont on ne connaît pas le contenu, faute de pouvoir le déchiffrer. Je suis le seul à m'en soucier. Quelques fichiers biscornus sur des centaines de milliers, pensez un peu ! Je l'ai signalé à Mirallez, mais il n'a pas donné suite.
- Vous allez donner les références de ces fichiers à David, ordonne Grimbert. Tenez, prenez cette feuille et écrivez les noms. J'espère que tout ce que vous nous avez raconté n'est pas un tissu de mensonges.
- Qu'allez-vous faire de moi, commissaire ? demande Hoffmann d'un ton résigné, après avoir reposé le stylo.
- C'est à votre hiérarchie de le décider. Il n'est pas impossible qu'ils ne portent pas plainte contre vous, mais pour ce qui est de votre place ici, je n'en donne pas cher. Pour ce vol, je me dois d'en référer à monsieur Simpson, votre supérieur direct par la force des choses. Je vous demande de rester à la disposition de la Police, et de ne pas quitter la ville sans nous en avertir. Vous pouvez vous retirer, monsieur Hoffmann.
- Bonsoir, messieurs. Je vais rentrer chez moi et prendre un peu de repos.

Hoffmann, apparemment soulagé, sort d'un pas traînant. Arrivée près de la porte, sa silhouette trapue se retourne et il regarde une dernière fois les policiers. Grimbert croit lire de la gratitude dans son regard. Hoffmann va ouvrir la bouche pour ajouter quelque chose, mais il se ravise et sort. Son pas résonne quelque temps dans le couloir désert.

## 25.

- Déjà dix-huit heures quinze, dit Grimbert en consultant sa montre. Simpson sera-t-il encore dans son bureau ?
- Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? demande le Furet.
- Qui, Hoffmann ? Pour un vol de fichiers ? En sa qualité d'ancien pirate informatique presque repentant ? Je n'ai pas de charge solide contre lui.
- Vous avez cru à son histoire ?
- A l'évidence, il ne nous a pas tout dit, mais je suis totalement sûr qu'il n'est pour rien dans l'histoire du détournement pas plus que dans la mort du directeur. Tu disais que sa plus récente opération de copie datait d'il y a deux semaines. Quelqu'un qui aurait vingt millions cachés en Suisse et aurait supprimé son directeur n'aurait pas poursuivi ce minable trafic de fichiers, qui doit à peine compenser par le peu d'argent qu'il rapporte le stress dont il est cause sur les nerfs de Hoffmann.
- Serait-il alors le mystérieux informateur qui a écrit la lettre anonyme ? propose le Furet, brusquement inspiré.

- Tiens, tiens... Ce n'est pas impossible, mais je me méfie de cette histoire d'imprimantes. Et pourquoi aurait-il continué à garder le silence devant nous ?
- La crainte de subir le même sort que ce directeur avec lequel il semblait assez lié. Il sait plus de choses qu'il ne veut l'avouer, vous l'avez dit vous-même.
- C'est possible, David. Après deux jours d'enquête, nous sommes assez peu avancés. Je comprends que tu sois déçu, et ton piège était magnifique. Mais le gibier que nous avons pris est plutôt maigre, et le mystère reste entier. Attendons les résultats de la perquisition chez Perforati, demain.
- Et Hoffmann ?
- Peut-être se décidera-t-il à lâcher quelque information intéressante. Je sens qu'il est le premier maillon d'une chaîne qui nous conduira vers l'homme que nous cherchons. Il te faudra regarder ces fichiers cryptés dont il nous a parlé. Cela tombe dans ta spécialité, non ?
- Effectivement, commissaire. Je m'en réjouis d'avance, j'ai toujours aimé mettre mon nez dans les petits secrets des autres... J'en prendrai discrètement une copie à des fins d'analyse. Il me faut également commencer à étudier les informations que stockait Perforati sur son poste et dans sa boîte aux lettres. Croyez-vous qu'ils vont licencier Hoffmann, une fois que vous les aurez mis au courant de ses petites activités ?
- Cela va t'étonner, mais je parierais ma paie du mois qu'ils ne feront rien. Simpson lui adressera peut-être un blâme, mais il ne sera pas question de porter plainte ni de le licencier.
- Comment, après une telle faute professionnelle ? Qui entraîne une perte de confiance inévitable ? Ce serait pousser le syndrome de Vidocq un peu loin, plus loin encore que Perforati ne l'avait fait en installant dans la place un ancien pirate !
- Nous verrons bien. Allons chez Simpson, je lui avais promis un compte-rendu en fin de journée. Il aura au moins quelque chose à se mettre sous la dent.

## 26.

Malgré l'heure déjà tardive, Simpson participe à une réunion avec les responsables informatiques dans une salle attenante à son bureau, dont la porte est restée grande ouverte. Grimbert reconnaît les « petits chefs » accoudés à une grande table qui occupe le centre de la pièce. Des petits chefs chacun à l'aise dans son rôle. Ada Fontanez, l'arbitre des élégances. Le riant Jos Goossens. L'impassible Ralph Wolf. Le sémillant Ulysse Stépanos. Et Paul-Jean Zapolski toujours sur son quant-à-soi. Un personnage un peu plus âgé que les autres, dont la mise et la raideur évoquent un colonel à la retraite, est identifié par Grimbert comme devant être le responsable de la sécurité, Juan Mirallez, dont le commissaire n'a pas encore fait la connaissance.

Grimbert fait un signe discret à Simpson pour lui signifier son désir de le voir en particulier. Simpson se lève et fait passer les deux policiers dans son bureau. Le Furet, en passant près de la table de réunion, ne peut s'empêcher de lancer un regard haineux sur l'ex-militaire, l'auteur de «Virus, mode d'emploi», qu'il juge indigne d'officier à la B.E.A. en tant que responsable de la sécurité.

Délaissés, les « petits chefs », en attendant le retour du directeur général, se mettent à converser à voix basse, en deux groupes qui révèlent leurs affinités respectives : Fontanez avec Stépanos et Mirallez, Zapolski avec Goossens et Wolf. Il est question de l'enquête que mène Grimbert, enquête qui ne veut pas dire son nom, et des interrogatoires « informels » qu'ils ont subi l'après-midi. Les bavardages vont bon train.

Le directeur a peu de temps à accorder à Grimbert. Il doit poursuivre cette réunion avec les responsables informatiques au sujet du changement du matériel disque qui surviendra le lendemain soir. Rien de passionnant, mais il faut que l'opération, qui doit durer toute la nuit, soit une réussite. Ils n'attendent plus que Hoffmann pour entamer les débats.

- Monsieur Simpson, je crains que Hoffmann ne soit déjà rentré chez lui.

Grimbert expose au directeur ce qu'ils ont découvert au sujet du personnage, sans mentionner les explications ni les informations que ce dernier avait livrées aux deux policiers, mais en précisant que le délit constaté se limite à ces copies illicites du fichier clients, un délit mineur somme toute. Pour Grimbert, le détournement de fonds et la mort surprenante de Perforati restent à élucider, et il espère bien avancer sur une piste dans les prochains jours. Simpson a son idée derrière la tête. Il paraît accablé par ce surcroît d'infortune, mais sa réaction quant à l'indélicatesse de son subordonné ne surprend pas Grimbert.

- Ce que vous m'apprenez là est atterrant, et m'obligera à prendre des sanctions à l'encontre de M. Hoffmann. Il s'agit d'une faute grave. Cependant ses responsabilités syndicales m'empêchent d'avoir la main trop lourde. La fonction qu'il occupe dans le service informatique est primordiale pour nous, et jusqu'à présent il l'a fort bien assumée.
- Qu'allez-vous faire de lui, alors ? s'enquiert Grimbert, avec l'air blasé de celui qui connaît les hommes et leur faiblesse immémoriale.

- Dans les semaines à venir, il me faudra lui affecter un autre poste qui touche de moins près à l'informatique. Pour le moment, Hoffmann nous est nécessaire pour les mouvements de matériel prévus demain soir. De plus, je ne peux pas me permettre le moindre faux pas, la moindre erreur que pourrait exploiter la presse à la veille d'une importante opération financière que nous allons lancer demain.

- Quelle opération ? interroge Grimbert. Le lancement d'un emprunt, ou quelque chose de ce genre ?

- Désolé, commissaire, mais je ne suis pas autorisé à vous en dire plus, en dépit de votre statut, de votre enquête, et même du fait que vous êtes client de notre société. Le secret a été gardé au plus haut niveau. Ouvrez les journaux financiers demain soir ou après-demain, et vous saurez en quoi consiste ce que nous appelons sous le nom de code d'opération Viking. Nom de code qui ne vous apprendra rien pour le moment.

Le sourire qu'arbore Simpson ce disant a quelque chose de carnassier qui déplaît foncièrement à Grimbert. Le Furet écorne avec impatience les bords des dossiers cartonnés qu'il a remportés du bureau et posés sur ses genoux. Ses traits à lui reflètent une immense déception.

- Donc vous ne portez pas plainte contre M. Hoffmann ? poursuit Grimbert.

- Il n'en est pas question. Et, puisque nous y sommes, dit-il en regardant Grimbert dans les yeux, je souhaite également que votre enquête « officieuse » (il appuie sur ce mot) parvienne à son terme le plus tôt possible.

Grimbert comprend que le signal des hostilités est lancé.

- Mais il faut le temps de réunir les indices, de rapprocher les déclarations, de faire le recoupement des ...

- Vous ne m'avez pas compris, commissaire. Je souhaite en réalité qu'elle cesse très vite. J'ai commencé à prendre contact avec le chef de cabinet du ministre de l'Intérieur pour exiger qu'on arrête de nous importuner dans notre travail. Et ceci, définitivement.

- Pour le coup, c'est trop fort ! s'exclame Grimbert. Après le décès de votre directeur informatique, nous avons acquis la quasi-certitude que celui-ci avait manigancé il y a un mois un détournement de fonds des plus réussis ; nous sommes à peu près certains que cette mort n'a rien de fortuit, même si certains détails nous échappent...

- Nous avons déniché un pirate qui pillait votre fichier clients, ajoute le Furet, l'index levé.

- Et nous recherchons la secrétaire de Perforati, dont la complicité pourrait être avérée. Vous voudriez arrêter une enquête en si bon chemin ?

- Je ne nie pas vos résultats, admet Simpson, et nous avons de gros progrès à faire en matière de sécurité, je l'admets. Mais notez bien que je n'ai pas fait appel à vous en particulier, commissaire, vous qui êtes le plus distingué criminologue d'Europe, à ce qu'on dit.

- Merci du compliment, dit Grimbert froidement.

- Votre irruption ici nous a pris de court. Vous avez été diligenté par le ministre de la Justice pour une enquête préliminaire sous-tendue par des raisons *politiques*, c'est ce que j'ai cru comprendre d'après les informations que j'ai pu réunir en ayant fait le tour de mes camarades de promotion français en place dans divers ministères. Une enquête criminelle qui n'a pas lieu d'être, puisque Perforati, le diable ait son âme cupide, a réellement été emporté par rien d'autre qu'une attaque cardiaque, ce que nul n'ose mettre en doute jusqu'à présent.

- Mais, la lettre anonyme, convenez-en, est troublante ; elle a tenu ses promesses au moins en partie, puisqu'elle nous a dévoilé l'origine du vol de vingt millions. Je ne vois pas de raison objective à interrompre une enquête qui a porté autant de fruits...

- Je m'oppose formellement à la poursuite de cette enquête, qui n'en est pas officiellement une, je le répète.

Les yeux du directeur derrière ses lunettes cerclées d'or se sont emplis de défi. Il poursuit d'une voix ferme.

- Si vous êtes d'un avis contraire, procédez par la voie habituelle, c'est-à-dire par le biais d'une commission rogatoire délivrée par un juge d'instruction. Mais pour instruire quelle affaire ? Le détournement de fonds pour nous est une affaire classée, et nous n'avons pas porté plainte. Nous le passons par pertes et profits. M. Hoffmann et ses petites combines, j'en fais mon affaire. Quant à cette histoire de crime, elle est ridicule, et vous n'avez aucune preuve matérielle à avancer pour la soutenir davantage.

- Craignez-vous tellement que nous découvriions encore des choses compromettantes dans votre service informatique ? Compromettantes pour qui, au demeurant ?

- Je crains surtout que ce soit la réputation de notre société qui se trouve compromise par votre acharnement, et que des fuites bien orchestrées ne nous mettent à mal. On a vu des banqueroutes pour bien moins que cela.

- Vous plaisantez, un mastodonte tel que la B.E.A. ne s'éteint pas aussi vite ! Vous cherchez donc à étouffer l'affaire, à mettre sous le boisseau ce qui commençait à apparaître ?

- Je cherche surtout à stopper la machine infernale avant qu'elle ne nous détruise, dit Simpson en haussant encore le ton. Je préfère garder parmi nous une ou deux brebis galeuses et conserver nos trente millions de clients et leurs dépôts. Votre enquête, qui n'en est pas une à mon sens, désorganise nos services et y introduit une suspicion autant générale qu'insupportable. Les rumeurs commencent à courir bon train, alors que depuis un mois nous avons déployé des prodiges d'imagination pour faire cesser les bruits, les supputations diverses...

- Très bien, monsieur, réplique Grimbert avec un mouvement d'impatience, tandis que le Furet lui jette de côté des regards égarés. Je prends bonne note de votre souhait, et, pour ce qui me concerne, bien que j'estime absolument indispensable la poursuite de cette enquête, je m'en remets à la sagacité de mes supérieurs, qui

verront quelle suite donner au travail accompli ici, dans l'intérêt de la justice (*et dans l'intérêt des politiciens pourris qui m'ont envoyé vous persécuter*, ajoute-t-il mentalement).

- Navré, commissaire, mais je n'ai pas le choix. Ceci clôt, je pense, notre entretien. Vous serez toujours le bienvenu en tant que client et pour toute motivation autre que policière. Notre banque a une réputation à défendre. Il ne se passe rien d'illégal chez nous. Je vous souhaite le bonsoir, je dois encore mettre un terme à la réunion avec mes collègues dans le bureau d'à côté.

Simpson plante là les deux policiers et repasse dans la salle contiguë. « Après tout, je m'en fiche » pense Grimbert. Il lui prend un désir presque irrésistible de quitter au plus vite cet endroit hostile pour rentrer chez lui. S'asseoir dans un fauteuil et écouter une musique limpide et aérienne, une sérénade de Mozart, ou un concerto pour clavecin, en feuilletant un livre d'art. Se détendre et oublier les miasmes qui montent de cette banque, l'atmosphère malsaine qui étouffe les cerveaux et les volontés.

- Quelle inconscience ! soupire-t-il. Partons, David. Laissons le feu couver sous les braises. On fera de nouveau appel à nous quand l'incendie sera déclaré.

Ils quittent rapidement l'immeuble et se séparent devant la bouche de métro, un peu incertains de leur occupation du lendemain. La nuit est tombée et le vent soulève la poussière dans les ruelles. Le ciel est plombé et l'orage s'annonce, précédé de vagues lueurs encore lointaines. Grimbert décide finalement de rentrer chez lui sans faire de détour par son bureau.

## 27.

Mercredi matin.

Grimbert, levé de bonne heure, à son accoutumée, décide sans attendre de passer un coup de fil à Anatole Duchemin, un journaliste indépendant de ses amis. Sa sacro-sainte tasse de café du matin attendra un peu. Duchemin, aussi lève-tôt que Grimbert, doit être encore chez lui, sauf à se trouver en reportage à l'autre bout du monde.

Grimbert a appris à connaître Duchemin à travers les comptes-rendus qu'il livre aux gazettes de certaines enquêtes criminelles à retentissement, notamment de quelques-unes menées par lui-même. Le journaliste a toujours fait montre d'un professionnalisme et d'une objectivité rares dans ce métier. Grimbert apprécie Duchemin pour cette pondération, ce refus du sensationnel qui le démarque de confrères moins scrupuleux. Un homme modeste, de plus, qui se considère lui-même comme un pigiste haut de gamme, payé avant tout, dit-il, pour « pisser la ligne » et par la même occasion faire suer le politicien. Occupations excrétoires et hygiéniques dont il s'acquitte brillamment : il décrit le plus souvent la décadence française avec un raffinement qui réjouit Grimbert, amateur de catastrophes, lui-même bien placé pour assister depuis l'intérieur à la chute inexorable d'un pays qu'il compare à feu l'Union soviétique.

Une passion commune pour le mobilier Empire et les peintres français du dix-huitième siècle a rapproché les deux hommes, qui se retrouvent de temps à autre pour dîner dans les petits restaurants désuets du Marais. Ancien élève d'une grande école commerciale, Duchemin s'est lancé dans le journalisme par goût d'indépendance et aussi pour satisfaire une curiosité inlassable des choses et des événements du monde moderne. Il n'en conserve pas moins des relations avec le monde des affaires, et la finance nationale et internationale n'a pas de secret pour lui. Il a publié un opuscule sur les circuits du financement des campagnes électorales en Europe qui a fait grand bruit et ne lui a pas valu que des amitiés dans certains milieux.

Grimbert compose le numéro sur son vieux téléphone, une relique qu'il ne se décide pas à changer, et qu'il apprécie surtout pour son vieux bois verni, patiné par les années. Les téléphones à touches sont si courants maintenant que ses amis de passage dans son petit logement considèrent cet ancien poste à cadran comme une curiosité d'un autre âge, et Grimbert comme un nostalgique incurable. La voix haut perchée qui se fait entendre à l'autre bout du fil n'est pas celle d'un répondeur : Duchemin est bien chez lui. Personne mieux que lui ne saura décrire à Grimbert la situation financière réelle de la Banque Euro-Atlantique.

- Tu as une enquête en cours chez eux ? demande Duchemin, avec un intérêt non feint.  
- De vagues soupçons sur une affaire politico-financière. Je ne peux pas t'en dire plus.  
- Un gros coup ? insiste le journaliste.  
- Pas à ce qu'il semble, pour le moment. Juste leur directeur informatique qui a eu une crise cardiaque. Je doute que cela passionne tes lecteurs.  
- Peut-être avait-il des actions de la B.E.A., et a-t-il été démoralisé par leur dégringolade de ces derniers temps ? plaisante Duchemin.  
- C'est à ce propos que je t'appelle. D'un point de vue très général, est-ce que la B.E.A. se porte bien ? On m'a dit que leur situation n'est pas très brillante, mais je voudrais avoir l'avis de l'éminent spécialiste que tu es.

- La B.E.A. a une tradition bien établie d'honnêteté et de sérieux, ou plutôt avait, jusqu'à ce que Laroche prenne les commandes. Depuis quelques années, ils pratiquent la fuite en avant. Tu te rappelles la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf ? La B.E.A., année après année, a engrangé des participations qui se révèlent aujourd'hui très hasardeuses. Son bilan et ses fonds propres se sont gonflés artificiellement. Plutôt que des liquidités, elle a acquis des titres dont la valeur est retombée de moitié pour certains, ou est restée au mieux très fluctuante pour les autres. Certaines filiales déficitaires n'ont pas été consolidées dans le bilan, volontairement. On cache la misère comme on peut. On est presque autant dans le pétrin que l'Etat français, c'est dire !

- Mais d'où cela vient-il ? Et qui est à l'origine de cette expansion aussi rapide que douteuse ?

- Sacré Régis ! Voilà le criminologue qui ressort, qui exige un coupable ! Eh bien, on peut dire que le président de la B.E.A., Laroche-Werther, est un homme aussi doué qu'orgueilleux. Il aime les combinaisons à risques, et jusqu'ici tout lui a assez bien réussi. Mais le vent a commencé à tourner. Les observateurs les plus impartiaux reconnaissent son talent, mais ils estiment que la B.E.A. n'a pas les reins assez solides pour pratiquer ce genre de croissance externe qui déplace de la richesse existante sans en créer de nouvelle. En comparaison, la Paneuropean, le holding germanique, où Laroche-Werther s'est attiré de solides haines, est d'une sagesse exemplaire, et préfère ramener la voile en prévisions de temps plus incertains. La grenouille et le boeuf, te dis-je !

- La Paneuropean est-elle vraiment beaucoup plus grosse que la B.E.A. ?

- Pas vraiment. Une fois et demie environ, avec quelques trois cents milliards d'actifs contrôlés, contre cent cinquante à deux cents pour la B.E.A. Mais c'est du solide. La Paneuropean pèse en Bourse deux cent cinquante milliards, contre cent cinquante pour la B.E.A. Cependant l'action B.E.A. est en baisse régulière depuis deux ans, alors que la Paneuropean reste stable. Le bruit a couru récemment que la Paneuropean rachetait en sous-main des paquets d'actions B.E.A., mais rien n'a été vraiment confirmé.

- On peut acheter des actions de la sorte, sans se dévoiler ?

- Jusqu'à un certain point. Au-delà de cinq pour cent des titres, on doit lever le masque. Une O.P.A. de la Paneuropean sur la B.E.A. est dans l'ordre du possible, mais à la place de Strauss-Herbert, le P.D.G. de la Paneuropean, j'attendrais pour mettre la main dessus que la B.E.A. soit plus affaiblie encore, ce qui, d'après certains experts que je connais, est inéluctable à moyen terme, à cause de son bilan truffé de bombes à retardement. Tu as entendu parler de Kaviorski ?

- L'homme d'affaires véreux ? D'après Simpson, il ne représente que quelques milliards de pertes. Une paille, à l'entendre !

- A cette échelle peut-être, mais il y a vingt ou trente autres Kaviorski en Europe et dans le monde, très mal connus des médias, qui poussent la B.E.A. sur la mauvaise pente. Quant à la clientèle de la B.E.A., elle est inquiète, et les dépôts ont sérieusement baissé.

- La B.E.A. avoue trente millions de clients. C'est énorme.

- Le chiffre doit être un peu exagéré, mais en comptant tous les pays où la B.E.A. est implantée, en Europe, Asie et Amérique, on doit atteindre au moins les vingt à vingt-cinq millions.

- Alors, quelles perspectives pour la B.E.A. ? Comment s'annonce l'avenir ?

- Morose. La dernière assemblée générale, à Francfort, a été houleuse, comme on dit par euphémisme. Les actionnaires de référence, eux-mêmes présidents de grosses sociétés d'industrie ou de service en France, Allemagne et Royaume-Uni, ont mis en cause publiquement la stratégie de Laroche, ses amitiés particulières pour les petits aventuriers internationaux du genre de Kaviorski, la dépréciation régulière de l'action B.E.A., l'absence de stratégie de la banque, etc. Tu dois savoir que Simpson est un fantoche inconsistant. C'est Laroche qui mène la barque, comme un despote qu'il est, intransigeant et plus ou moins éclairé.

- En attendant, il est toujours en poste, et il est indéradicable, depuis la privatisation.

- Il est bien vu par le pouvoir politique en place, mais ses jours me paraissent comptés. Une coalition des principaux actionnaires privés pourrait le déstabiliser. Il suffirait d'un gros pépin pour les y décider. Depuis deux ans la B.E.A. affiche de mauvais résultats, et doit provisionner à tour de bras pour anticiper des pertes colossales dans l'immobilier, l'industrie et les pays du Tiers Monde. J'ai l'impression que beaucoup attendent Laroche au tournant avec des intentions hostiles.

- A présent, une devinette. Si je te dis : opération Viking, qu'est-ce que cela évoque pour toi ?

- Aucune idée. Un raid peut-être ? Une invasion de drakkars remontant la Seine, pleins de géants aux longs cheveux blonds ? Je donne ma langue au chat.

- Je te le dirai quand je le saurai, si ce n'est pas dans les journaux avant. Cela devrait être dévoilé aujourd'hui même, d'après Simpson. Merci pour toutes ces informations, Anatole.

- C'était avec grand plaisir. A charge de revanche.

- Le musée Guimet organise une exposition sur l'art funéraire en Cochinchine. Tu es partant pour dimanche prochain ?

Ce cher Régis ! pense Duchemin. Toujours le même goût pour le bizarre et le désuet.

- Je t'avoue que je préférerais quelque chose de moins funèbre. Parle-moi de Watteau ou de Poussin, et je suis ton homme. Et la Cochinchine, c'est bien loin ; d'ailleurs cela n'existe même plus. Tu es le seul à employer ce mot-là.

- Tu as raison, rien ne vaut notre Europe. *L'Europe aux anciens parapets*, ajoute Grimbert, citant son Rimbaud. Tu pars en voyage un de ces jours ?

- Je suis demain à New-York, pour couvrir le sommet du G8. Entre-temps, si quelque chose se passe à la B.E.A., n'hésite pas à m'appeler. Rien de ce que tu diras ne tombera dans l'oreille d'un sourd...
- Parbleu, je le sais bien, dit Grimberty en souriant. A bientôt, Anatole.

28.

Grimbert sirote son café dans le bar *Le Sphinx* à deux pas de chez lui. Il est sept heures du matin et le patron, un Auvergnat à grosse moustache blanche que Grimberty connaît bien, vient d'ouvrir son établissement. L'Auvergnat a davantage l'aspect d'un paisible paysan lozérien que d'un sphinx, mais son café est buvable. Grimberty est le premier client. Il s'est installé à la table la plus reculée et feuillette les journaux en buvant à petites lampées le breuvage régénérant, quand son téléphone portable se met à grésiller. Grimberty, qui compte bien le rendre ou le donner à un inspecteur de son service et ne l'a emporté avec lui qu'à cette fin, se met à maudire à nouveau l'instrument. Il ne sera plus tranquille nulle part, s'il ne s'en débarrasse pas au plus vite. Il répond cependant, après avoir appuyé sur un bouton au hasard, et la voix un peu caverneuse de Renard l'accueille.

- Comment, chef, vous êtes déjà levé ? lance Grimberty en guise de préambule.
- Gardez votre ironie, Grimberty. Il y a des circonstances où l'heure ne compte pas. Le devoir avant tout, au service du pays. A quel endroit vous trouvez-vous actuellement ?
- A deux pas de chez moi. Je m'apprête à venir au Quai, à pied, comme d'habitude.
- Vous plaisantez ? Oubliez le quai des Orfèvres, lâchez tout et courez vite à la Banque Euro-Atlantique. Deux de vos inspecteurs y sont déjà et cherchent à vous joindre depuis un moment.
- Que se passe-t-il ?
- Un suicide dans les locaux informatiques. Je n'en sais pas plus. Allez voir un peu ça, et, s'il y a du louche, pas de quartier. Foncez dans le tas.
- Vous ne serez pas surpris si je vous dis qu'on est de plus en plus mal accueilli, là-bas. Je n'ai pas de mandat officiel, aussi Simpson fait barrage et menace d'en référer à je ne sais qui au Ministère de l'Intérieur. Mais s'il y a un suicide, ça change tout.
- Il a du culot, celui-là ! Il s'en passe de belles chez lui, encore un mort tout frais qui nous tombe sur les bras, et il voudrait faire barrage ! Cette fois, il ne pourra pas éviter le scandale. Vous êtes couvert de A à Z, Grimberty, alors pas de ménagement, je vous prie. Le ministre veut les mouiller de toutes les manières possibles. Une fois leur collusion avec le Parti du Renouveau Social prouvée, tout le monde les montrera du doigt. Considérez que vous l'avez, votre mandat. Vous avez été trop gentil avec eux. Ils vous ont mené en bateau.
- Bien. Je vais aller me rendre compte sur place, sans tarder.
- Vous allez voir un peu la tête de ce suicidé et, naturellement, vous poursuivez votre enquête sur le détournement et sur le décès du directeur informatique. Décidément, malgré Renard, on croirait qu'une épidémie frappe ces messieurs les informaticiens. La semaine dernière, on a eu un autre suicide, dans le quartier de la Défense.
- Je n'étais pas au courant, dit Grimberty, étonné. Qui était-ce ?
- Je n'en sais rien. Un employé de chez HAL, la société d'ordinateurs. Il s'est jeté du vingtième étage de la tour, par une fenêtre.
- Faites-moi envoyer le rapport de police, demande Grimberty. C'est une coïncidence trop troublante pour qu'on la néglige.
- Je vais donner des ordres pour qu'on vous le fasse parvenir. En attendant, filez à la B.E.A. Et surtout, ne vous séparez pas de lui !
- Qui, lui ?
- Votre téléphone mobile. Voilà une invention extraordinaire ! Je veux pouvoir vous joindre à tout moment. Contactez-moi quand vous aurez fait le point. A plus tard, Grimberty.

29.

Deux inspecteurs attendent le commissaire dans le hall de la B.E.A. Albrecht et Quintard constituent avec Laurentin le trio d'inspecteurs qui assistent Grimberty pour les enquêtes de longue haleine. Albrecht est un grand maigre, au front haut, habitué aux opérations minutieuses telles que relevé d'empreintes, recherche d'indices, en liaison avec le laboratoire de la P.J. Quintard est un petit rouquin au teint blafard, assez myope, qui n'est pas un aigle, mais qui vaque honorablement à l'intendance, aux tâches administratives et au suivi quotidien des dossiers. Ils escortent Grimberty vers le sous-sol.

- Qui est le suicidé ? demande Grimberty.
- Un certain Hermann Hoffmann, répond Quintard. Un informaticien.

Grimbert déglutit vivement. Ils descendent l'escalier en silence.

- Qui a découvert le cadavre ?
- Un de ses collègues, un monsieur Schmitt.

- Heure probable du décès, cause de la mort ? poursuit Grimbert.
- Asphyxie au gaz d'extinction, à 6h15 du matin, indique Albrecht.
- A-t-il laissé un message expliquant son geste ?
- Oui, un papier a été trouvé auprès de lui. Nous arrivons, commissaire.

A l'entrée de la salle des machines se sont amassés près d'une vingtaine d'employés de la banque, que quatre policiers en uniforme maintiennent à distance. Le corps apparaît au beau milieu de la salle, à environ quarante mètres de l'entrée. Parmi les curieux qui essaient de happer un morceau du spectacle, Grimbert reconnaît Goossens, Wolf, Zapolski, et Schmitt. On parle avec de grands gestes, on chuchote, on s'exclame, puis de nouveau on baisse la voix.

- Faites-moi sortir tous ces gens, ordonne Grimbert aux policiers. Monsieur Schmitt, vous restez. Monsieur Goossens, je passerai vous voir ce matin.

Les policiers s'activent et les spectateurs doivent céder les lieux en rechignant. « Pour une fois qu'il se passe quelque chose, ici ! » lance un vieux guichetier chafouin, plus cynique que les autres.

Schmitt reste. Le jeune homme est très pâle et comme effaré. Grimbert marche jusqu'au centre de la salle et s'approche du cadavre, qui repose sur le faux plancher. Hoffmann, les yeux ouverts sur l'espace vide, le teint violacé, gît sur le dos, les bras en croix. Grimbert doit admettre qu'il a vu des macchabées plus sympathiques. La forme du cadavre a été délimitée à la craie rouge sur les dalles blanches du faux plancher par la main consciencieuse d'Albrecht. Grimbert sort son carnet et son stylo, et se met à dessiner un plan sommaire de la salle.

Puis il revient vers l'entrée, passe le seuil et invite les inspecteurs et Schmitt à en faire autant. Le bruit de soufflerie de la climatisation ne leur permettrait pas de dialoguer sereinement. Il place un policier en faction devant la lourde porte métallique et ils sortent.

- Monsieur Schmitt, on a pris votre déposition ?
- Oui, commissaire, intervient Quintard, bureaucrate de service. Au stylo à bille. Je taperai tout ça au bureau, à mon retour. Il passera la signer au Quai, on est à deux pas d'ici.
- Je voudrais néanmoins vous entendre, de vive voix, poursuit Grimbert. Dans quelles circonstances avez-vous découvert le corps ?
- Eh bien, commence Schmitt en inspirant un grand coup, j'ai l'habitude d'arriver assez tôt le matin. Hermann m'avait laissé un message, hier soir, avant de partir. Il comptait arriver vers six heures aujourd'hui et inspecter la salle en prévision de l'opération de changement des disques qui est prévue pour la nuit prochaine. Il n'a jamais eu d'horaire fixe, et cela ne m'a pas surpris. J'étais à la banque vers sept heures et, ne le voyant pas dans les étages, je suis descendu ici. Il était tel que vous le voyez, complètement violet, avec une feuille de papier à proximité.
- Donne-moi cette feuille, Quintard.

L'inspecteur ouvre une serviette usagée qu'il garde sous le bras et montre à Grimbert une feuille imprimée.

- Ne la touchez pas, commissaire. Il y a peut-être des empreintes.
- Tiens, ce n'est pas manuscrit ! remarque Grimbert, que parcourt un léger tressaillement, annonceur chez lui d'une perplexité insurmontée.
- La signature est manuscrite, elle, dit Quintard.
- Monsieur Schmitt, vous travailliez en collaboration avec Hoffmann. Vous avez vu cette feuille. Cette signature est bien la sienne, n'est-ce pas ?
- Tout à fait. Je la reconnaîtrais entre mille. Mais je n'ai pas lu ni même touché ce papier. J'étais trop choqué, et je suis vite remonté pour prévenir le gardien, qui a appelé la Police.

La lettre semble avoir été imprimée soigneusement, sans faute d'orthographe, sur une feuille de papier machine au format standard. Grimbert la déchiffre d'un trait.

*« Bouleversé par les accusations portées hier contre moi par la Police, qui, je l'avoue à ma plus grande honte, sont fondées, j'ai décidé de mettre fin à mes jours.*

*C'est vrai, j'ai revendu à plusieurs reprises le fichier clients de la banque. Cela a été ma seule faute, et je meurs torturé de remords autant que de honte.*

*Je dois également révéler ce que je sais sur la mort de notre directeur informatique, Jean Perforati. J'ai été le seul témoin de sa mort. Je suis venu dimanche dernier pour terminer une opération de copie banale, sur des fichiers que je devais ensuite ranger. C'était en fin d'après-midi, vers dix-huit heures trente. J'ai poussé la porte du bureau*

*de Perforati. Il était assis à sa place habituelle. Il m'a regardé d'un air bizarre, sans doute surpris de me voir, puis il est tombé sur son bureau la tête en avant. Je me suis précipité, mais les quelques rudiments de secourisme que je possédais n'ont servi à rien : le coeur avait déjà lâché.*

*Sur le coup, j'ai pris peur, et j'ai préféré ne rien dire. Ma présence sur les lieux un tel jour était anormale, et je ne voulais pas que mon passé de pirate soit dévoilé dans l'hypothèse d'une enquête approfondie de la Police. J'ai effacé toute trace de mon passage ce dimanche-là sur le micro-ordinateur qui enregistre les allées et venues dans le bâtiment et je suis reparti.*

*Pour ce qui concerne le fameux détournement de fonds de l'autre mois, j'affirme catégoriquement n'y être pour rien, et n'avoir aucune idée de ce qui a pu se passer.*

*Ma vie n'a été qu'une suite d'échecs. A présent, plutôt que de souffrir la honte d'un mépris général, je préfère en finir. Pardonnez-moi si vous le pouvez.*

*signé : Hans Hermann Neumann »*

- Voyez-vous une raison, monsieur Schmitt, demande Grimbert, à ce qu'il nous ait laissé en guise d'adieu cette feuille imprimée par ordinateur plutôt qu'un mot manuscrit ?
- J'en entrevois une qui expliquerait cela, répond l'intéressé après quelques secondes de réflexion. Hermann utilisait très souvent pour ses notes de service un logiciel de traitement de texte avec une correction orthographique intégrée. Il craignait de ne pas maîtriser assez le français ou l'anglais et de commettre des fautes ou d'employer des tournures trop germaniques. C'était son côté méticuleux, ajoute-t-il en soupirant.
- A votre connaissance, avait-il suivi des cours de secourisme, puisqu'il évoque ce sujet dans sa lettre ?
- Je n'en ai aucune idée. En fait, je ne le crois pas. Je me souviens du jour où Clémence, la secrétaire, s'est évanouie devant nous : elle souffre d'hypoglycémie chronique. Il était encore plus désespéré que moi, et on a dû appeler le médecin d'entreprise. Quelle horreur ! dit-il en secouant la tête. Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Pourquoi ce geste ?
- Avait-il de la famille, des amis ?
- Pas que je sache. Sa famille était en Bavière. Il allait les voir chaque année. Il vivait seul et avait quelque peu une réputation d'ours.
- A-t-il donné des signes de désespoir ou de déséquilibre, ces derniers temps ?
- Mais aucun ! Il avait un naturel assez anxieux, et son travail le préoccupait beaucoup. Mais de là à commettre ce geste !
- Merci, monsieur. Vous pouvez aller. Nous passerons vous voir si nous avons autre chose à vous demander.

Le jeune homme les quitte et se dirige vers la cage d'ascenseur. Grimbert se tourne vers ses inspecteurs.

- A présent, comment l'asphyxie s'est-elle produite ?
- Le désespéré a déclenché l'ouverture du réservoir de halon situé vers le milieu de la salle, affirme Albrecht. Il était autour de 6h15. Le gaz a rempli rapidement la pièce, en même temps la climatisation se coupait. Il a dû mourir très vite.
- Un certain monsieur Goossens, intervient Quintard, nous a expliqué que le halon en lui-même n'est pas toxique. Simplement, il absorbe l'oxygène de l'air, de manière à étouffer les incendies. Aussi il est préférable que personne ne soit en salle quand il est lâché.
- Comment sais-tu, reprend Grimbert en s'adressant à Albrecht, que cela s'est passé vers 6h15 ?
- C'est le gardien qui m'a montré les enregistrements sur le micro de contrôle. Hoffmann est entré dans la salle un peu avant 6h15 et, quelques dizaines de secondes après, le halon se déclenchait. Après un quart d'heure la climatisation s'est remise en marche et le halon a été ainsi évacué automatiquement. L'atmosphère est redevenue respirable. C'est la procédure habituelle en cas d'incendie mineur.
- Comment peux-tu être sûr que c'est Hoffmann lui-même qui l'a déclenchée ? insiste Grimbert. Normalement, comme Goossens me l'a expliqué l'autre jour, le halon est émis quand un début d'incendie est détecté. As-tu vérifié les détecteurs d'incendie, par hasard ?
- Non, commissaire. A quoi est-ce que cela ressemble, ces machins-là ?
- Ce sont ces espèces de champignons blancs que tu vois répartis sur le plafond. Va me les passer en revue, s'il te plaît.

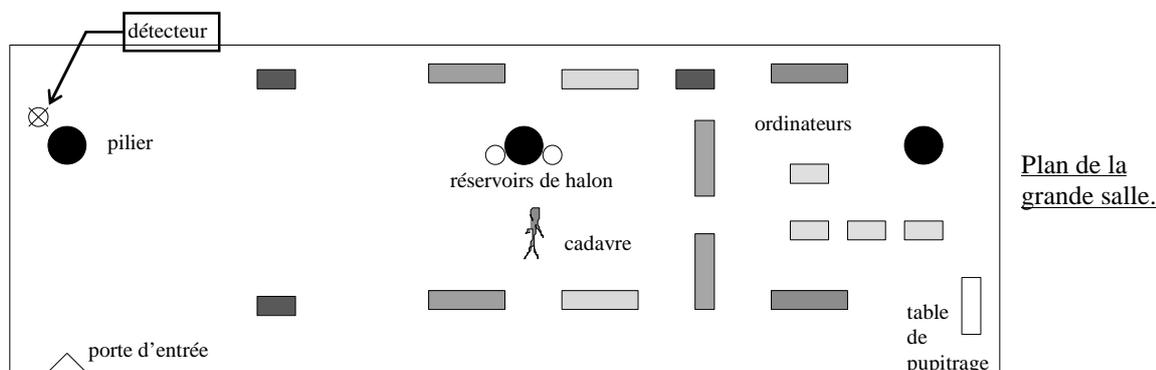
Pendant qu'Albrecht s'exécute, Grimbert se tourne vers Quintard.

- Tu vas aller trouver le gardien et obtenir la liste de tous les accès à cette salle cette nuit jusqu'à sept heures. Ensuite, tu te feras conduire jusqu'au bureau affecté à monsieur Hoffmann et tu passeras au crible tous ses tiroirs, meubles et bureaux. Tu me rendras compte de tout ce qui te semblera bizarre dans ses affaires. Rendez-vous dans la salle 2-22, c'est au deuxième étage, la salle sans fenêtre au bout du couloir.

Quintard s'éloigne de sa démarche pataude. « On dirait toujours un chien qui s'ébroue, celui-là », pense avec impatience Grimbert, en le suivant du coin de l'oeil. Mais Albrecht, depuis la grande salle, lui fait signe de venir.

- Regardez-moi ça, commissaire. Un montage digne d'un pyromane.

Le détecteur que montre Albrecht se trouve à dix mètres à peine de l'entrée, mais il est caché par un pilier. Entièrement noirci, il laisse encore échapper par ses ouvertures des débris qui tombent en lamelles grises sur le dallage, dégageant une odeur d'essence. Visiblement, le détecteur a été bourré de papiers ou de chiffons, auxquels on a ensuite mis le feu. Le dispositif de mise à feu, des plus rudimentaires, est encore décelable : un mégot de cigarette fixé par un ruban adhésif. Grimbert reprend son carnet pour ajouter à son plan une croix localisant le détecteur et se met à réfléchir tout haut.



- In vraisemblable ! s'exclame-t-il. Il y a quarante à cinquante mètres entre cet endroit et le lieu où on a découvert le cadavre. Et il y a des détecteurs de fumée tels que celui-ci tous les cinq mètres. Pourquoi aurait-il allumé ce feu ici pour ensuite aller mourir là-bas, quarante mètres plus loin ?

- Parce que la source principale de halon est le réservoir qui est placé au centre, avance Albrecht. Il ne voulait pas se rater.

- Mais il aurait très bien pu choisir un détecteur au centre de la pièce et y mettre le feu. Celui-là, au contraire, est le plus proche de la sortie.

- Vous croyez que...

- Qu'il s'agit d'une habile mise en scène, et qu'on veut nous en faire accroire. Trop de détails convergent. Et pourquoi venir se suicider ici, d'une façon aussi tarabiscotée ? Quelqu'un qui se suicide sur son lieu de travail exprime à sa façon un reproche. Hoffmann n'avait rien à reprocher à la B.E.A. et prenait son travail à coeur. C'est la B.E.A. qui aurait pu lui reprocher ses agissements indéliques.

- On pourrait considérer cela comme un suicide expiatoire, suggère Albrecht

- La psychologie de la victime est une chose, les faits en sont une autre. Hoffmann m'a paru un homme assez équilibré. Il a laissé à son collègue Schmitt un message lui disant qu'il viendrait travailler ce matin à six heures. Je crois qu'un suicidaire ne s'en serait pas donné la peine. Voilà pour la psychologie. Quant aux faits, ils sont criants, et ils crient tous dans le même sens : la machination. Il était facile d'épier Hoffmann, de préparer ce montage sans être vu, derrière le pilier, d'y ajuster un mégot incandescent et de repartir en catimini avant l'irruption du gaz.

- Et le papier qu'il a signé ?

- La signature de Hoffmann ne semble pas difficile à imiter. Mise en scène, te dis-je ! Il en eût été autrement si sa lettre avait été entièrement manuscrite.

- Alors qu'est-ce qu'on fait, commissaire ?

- J'ai envoyé Quintard relever les accès à la salle et fouiller les affaires de Hoffmann. Toi, tu vas essayer de trouver des empreintes autour de ce détecteur et d'autres indices. A propos d'indices, qu'est-ce donc qui brille, dans le coin ?

Grimbert désigne un objet oblong visible près de la plinthe. Ils s'avancent et découvrent sur le sol un stylo de bonne qualité, doré et chromé. Albrecht sort une pince à épiler et ramasse délicatement l'objet en le saisissant par un bout. Grimbert considère le stylo avant qu'Albrecht ne le glisse dans une enveloppe à indice.

- Si c'est le stylo de l'assassin, il a bon goût. Fichtre, un Mont-Blanc, plaqué or ! Exactement le même que le mien. Bon ! Albrecht, tu m'as compris à demi-mot. Recherche d'empreintes, et relevé des alibis des personnes dont je vais te donner la liste, dit-il en déchirant une page de son carnet. Tu les trouveras facilement, les noms sont sur les portes. Analyse de la cigarette boutefeue et du stylo, mais pas un mot de ces objets à qui que ce soit. A présent, j'ai à faire aux étages.

Albrecht ouvre sa sacoche et déballe ses instruments de travail. Grimbert s'éloigne. Sur le seuil de la grande salle, il se retourne, et regarde le local en secouant la tête, d'un air déçu.

- Décidément, tout cela manque de sang ! De nos jours les criminels ont sans doute trop d'imagination...

Il quitte les lieux tandis qu'une équipe de trois individus plutôt patibulaires entre avec un brancard. On va enlever le corps et le conduire à la morgue.

30.

Le Belge est installé tranquillement à son poste et tapote sur son clavier comme si de rien n'était.

- Monsieur Goossens, je voulais vous voir.

- A votre disposition, commissaire, répond l'intéressé en se retournant. Entrez dans mon modeste bureau. Je vais baisser un peu la lumière du halogène, il fait assez chaud ici.

- Mais que s'est-il passé ? Ce tiroir a été fracturé, s'étonne Grimbert en montrant un tiroir métallique grand ouvert, dont la serrure a sauté, la gâche est défoncée et le pêne tordu.

- C'est vrai, reconnaît Goossens, apparemment embarrassé. Je l'ai constaté il y a une heure à peine. Le plus bizarre est qu'on ne m'a rien pris. J'y avais pourtant laissé mon sac avec un peu d'argent.

- Ce coupe-papier est taché, déclare Grimbert en plongeant la main dans le tiroir. On dirait bien du sang. Etait-il dans cet état avant qu'on ait visité votre bureau ?

- Je ne crois pas. Il est quasiment neuf. C'est un cadeau d'un fournisseur.

- La personne qui a fouillé dans vos affaires a dû se blesser en le manipulant. Dans sa hâte, craignant d'être surprise, elle l'a saisi ou déplacé pour chercher ce qui l'intéressait, mais le tranchant est si affûté qu'elle s'est entaillée sans doute un doigt ou la main.

- Peu importe. Le principal est qu'on ne m'ait rien pris. D'ailleurs, ce voleur a été mal inspiré. Je ne garde rien de précieux ici. Vous allez me confisquer ce coupe-papier, pour analyse ? plaisante-t-il.

- Nous ne sommes pas ici pour muser dans vos bureaux ni pour vous assister dans vos petits malheurs. Il y a eu un mort, ce matin. J'ai quelques questions à vous poser, monsieur.

- Votre collègue Albrecht a déjà pris ma déposition. Il a noté mon alibi. Qui n'a pas paru lui donner satisfaction, mais je n'en ai pas d'autre. A présent, la suspicion étend partout son aile nauséabonde. Rassurez-vous, je n'ai pas aidé Hoffmann à se suicider, le ciel m'en préserve. Je ne comprends pas son geste, et je reste encore sidéré par ce qui est arrivé.

- Etiez-vous au courant de ses activités un peu ... spéciales ?

- Au sujet du fichier clients ? Non, c'est Simpson qui nous en a informés tous hier soir, à la fin de la réunion, après votre interruption. Il comptait affecter Hoffmann à un autre poste, mais se refusait à sévir contre lui. Hoffmann était syndicaliste, bien apprécié des salariés, et le directeur ne souhaitait pas se mettre les syndicats à dos, malgré la faute professionnelle. C'était un ancien pirate informatique, en Allemagne, n'est-ce pas ?

- Vous le saviez ?

- Non, c'est Simpson qui nous l'a appris aussi. Hoffmann s'était bien recasé, en tous cas. Pour cette histoire de fichier, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Pas de quoi se suicider, pour le moins.

- Nous avons parlé avec Hoffmann, hier soir, de choses et d'autres. Il nous disait que vous répandiez partout le bruit que Perforati était le cerveau du détournement de fonds récent.

- Quoi ? s'exclame Goossens. Mais au contraire, c'est lui qui m'a soutenu cette théorie, mordicus. Comme je lui demandais d'où il tenait cela, il a refusé de citer ses sources, mais il parlait de « personnes bien informées ». Cette fausse nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. J'ai un peu bavardé, c'est vrai, mais c'est Hoffmann le premier qui a lancé cette galéjade. Et cela a bien pris.

- Vous n'y croyez pas, vous ?

- Perforati m'a toujours paru un homme d'une intégrité à toute épreuve. Hoffmann était un ancien pirate. Pourquoi n'aurait-il pas trempé là-dedans ? On commence par le fichier clients, puis on affine sa technique, et on finit par un énorme virement en Suisse.

- N'en parlons plus. Mais dites-moi, cher monsieur Goossens..., commence Grimbert en rivant son regard dans celui de l'informaticien.

- Oui, commissaire ?

- Vous me semblez bien connaître le halon, ce gaz extincteur, et ses effets nocifs. Quand j'ai visité votre salle l'autre jour, j'ai pu apprécier votre science à ce sujet. Et tout à l'heure vous l'avez à nouveau étalée devant mes inspecteurs, qui, n'étant pas des spécialistes, n'ont pas décelé sur le champ la cause de la mort de Hoffmann...

- C'est une accusation, commissaire ? réplique Goossens en soutenant son regard.

- Cela dépendra de votre réponse, continue Grimbert sans sourciller.

- J'admets volontiers que vous fassiez votre métier, reprend Goossens en souriant de toutes ses fausses dents, et que délier les langues ou troubler l'esprit des suspects en soit le B.A.-BA, mais connaître ce gaz entre en partie dans mes compétences. Vous me pratiquez depuis quelques jours déjà : j'ai un caractère expansif et j'aime expliquer ce que je connais bien. Si j'étais un criminel, je me serais bien gardé d'aider ainsi la Police, non ?

- On a vu des choses plus étonnantes encore. J'ai vu des criminels se dénoncer spontanément pour espérer être qualifiés de mythomanes par les enquêteurs, et être excusés d'office.

- C'est de la déformation professionnelle ! s'exclame Goossens. Pourquoi chercher à tout prix un crime là où il y a un suicide ? Un acte bien déplorable, certes, et qui nous bouleverse tous, ajoute-t-il en chevrotant légèrement, sous le coup d'une émotion que Grimbert juge non feinte. Hoffmann, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, ne méritait pas de finir ainsi.
- Avait-il un tempérament qui aurait pu le porter à cette extrémité ? demande Grimbert en reprenant son attitude habituelle.
- Il était un peu cyclothymique. Son moral avait des hauts et des bas. Il vivait seul, et j'ai constaté que les solitaires et les célibataires sont souvent en proie à un mal de vivre qui déteint sur leur caractère.
- Hum, grogne Grimbert en signe de désapprobation. Hoffmann, évidemment, était très au fait des effets du halon...
- Personne d'autre n'aurait pu mieux l'être, puisque la salle machine était sous sa responsabilité. Il ne pouvait pas se rater. Mais Wolf et Zapolski ont également travaillé sur cette installation anti-incendie. Que, pour ma part, j'ai toujours critiquée.
- Tiens ! Pourquoi donc ?
- Le halon, entre autres inconvénients, a un effet corrosif sur le matériel informatique, quand il se répand. Il est de plus en plus remplacé par des installations classiques avec une extinction à eau. Ce n'est pas garanti anti-suicide non plus, mais c'est aussi efficace, et le risque pour le personnel est moindre.
- Connaissez-vous quelqu'un de votre service qui écrive avec un stylo Mont-Blanc plaqué or ?
- Je crois que Mirallez a un stylo de ce genre. Un cadeau du service, pour ses soixante ans. Pourquoi cette question ? Il a été volé, ce stylo ?
- Non, c'est peut-être une pièce à conviction.
- A la réflexion, il me semble que Wolf aussi en possède un. C'est un cadeau très banal, mais toujours apprécié.
- Wolf et Zapolski sont à leur poste, je suppose ? Je les ai entrevus parmi les curieux à mon arrivée dans la salle.
- Pour Zapolski, oui, je le pense. Wolf donne une conférence ce matin, à l'hôtel Concordia, pas très loin d'ici.
- Quel est le thème de la conférence ?
- La sécurité dans les communications, précise Goossens.

Grimbert rajuste son imperméable et quitte le bureau du responsable système. *Ce commissaire est un obstiné, pense Goossens en se tournant vers ses plantes vertes, comme s'il s'adressait soudain à elles. Rien ne lui fera lâcher prise.*

### 31.

- Commissaire Grimbert ! Il faut absolument que je vous parle.

Grimbert, ainsi interpellé, se retourne et reconnaît Ada Fontanez. La directrice des Etudes a délaissé son tailleur rose pâle de la veille et arbore une tenue sombre, plus stricte mais tout aussi chic. Elle ne sait comment aborder le sujet qui lui tient à cœur. Elle jette des regards inquiets dans toutes les directions.

- Quittons ce couloir, et allons dans la petite salle du fond, propose Grimbert. Elle le suit sans prononcer un mot.
- Je vous écoute, Madame Fontanez, dit Grimbert une fois qu'ils sont installés.
- Quel malheureux événement ! déplore Fontanez. J'avais peu d'affinités avec monsieur Hoffmann, mais je le respectais infiniment.
- C'était un ancien pirate, qui écoulait le fichier clients de la banque.
- Oui, je sais. Chacun peut avoir ses faiblesses. C'est quand une personne n'est plus là qu'on mesure à quel point elle était indispensable.
- Avez-vous des révélations à me faire à son sujet ? demande Grimbert.
- Non, ce n'est pas pour cela que je désirais m'entretenir avec vous. C'est au sujet du détournement de fonds. Croyez-vous que Hoffmann en ait été l'auteur ?
- Nous n'avons rien qui nous le prouve, ni qui prouve le contraire. Pourquoi ?
- Quelqu'un de mes équipes a remarqué un fait troublant.
- Et quoi donc ?
- Vous savez comment s'est opéré ce détournement ? Des sommes virées depuis des milliers de comptes clients. On vient de remarquer que tous ces clients avaient un point commun.
- Lequel ? Je croyais que le programme piraté les avait choisis au hasard ?
- Tous ces clients ont un nom qui commencent par une de ces quatre lettres : F, L, O ou W.
- Ah ! Et qu'en déduisez-vous ?
- Voyons, commissaire ! Ces quatre lettres sont un anagramme du mot WOLF !

Grimbert, d'abord étonné, lui lance un regard qu'il veut expressif. Est-elle sérieuse ?

- On a beaucoup d'imagination dans votre service, il me semble.
- N'est-ce pas un indice intéressant ? insiste-t-elle.

- Mon métier ne consiste pas à jouer aux devinettes. Pensez-vous vraiment que l'instigateur du détournement de fonds se soit préoccupé de signer son forfait de cette façon ?
- Mais alors, comment interpréter cela ?
- C'est une coïncidence, rien de plus. Ce critère de choix permettait sans doute de restreindre la liste des victimes. Evitons les déductions hâtives, voulez-vous. Dites-moi plutôt où vous étiez ce matin vers sept heures.

32.

- Alors, Quintard ? Quelles nouvelles ? Tu as pu reconstituer une chronologie des événements ?
- J'ai obtenu du gardien la liste des accès. Pendant la nuit, personne n'est venu. Il n'y avait dans l'immeuble qu'une équipe de pupitreurs. Je les ai rencontrés : ils sont restés ensemble à travailler et aucun n'a été perdu de vue par les autres. Ils m'ont dit avoir rarement besoin de descendre en salle. Les écrans dont ils se servent sont tous au rez-de-chaussée. A 6h10, Hoffmann entre dans la grande salle du sous-sol, celle où on devait le découvrir refroidi pour toujours. Le halon se déclenche pendant trois à quatre minutes. Puis la climatisation se remet en marche à 6h30 et évacue le gaz. L'air devient respirable.
- Quelle est la première personne qui est entrée ensuite ?
- C'est là que ça se corse. Vers 6h40, quelqu'un est entré. Impossible de savoir qui.
- Comment cela ? Il a utilisé un badge magnétique, non ? La porte était sans doute fermée.
- Oui, la porte était bien fermée. A noter qu'elle est restée ouverte entre 6h10 et 6h15. Le gardien m'a dit que les informaticiens la coinçaient souvent pour aller et venir plus facilement. Il les a souvent vus le faire. En dépit de toutes les consignes de sécurité. Sans doute Hoffmann a-t-il fait de même.
- Mais qui donc est entré à 6h40 ?
- Quelqu'un qui a utilisé un badge banalisé. D'après le gardien, un certain nombre de personnes possèdent un badge sans aucune identification. Le gardien m'a expliqué que cela servait aux inspecteurs de maintenance et aux pupitreurs. En principe, ces badges doivent être remis au gardien, mais certains n'ont jamais été rendus.
- Aucune liste des personnes auxquelles on a remis ce genre de badge ?
- D'après le gardien, seul Hoffmann aurait la liste. Mais je n'ai rien trouvé qui ressemble à cela dans ses affaires. Ensuite, c'est Schmitt qui est entré, vers 7h, comme il l'affirme.
- Etrange. Et qu'as-tu trouvé dans les affaires de Hoffmann ?
- Rien de passionnant, sauf cette chemise à couverture rouge, qui était au fond d'un tiroir, sous une pile de dossiers. Le contenu m'a semblé incohérent, mais les informaticiens m'ont l'air de gens si bizarres...

La chemise, fort mince, contient deux documents différents : une feuille de listing gris-vert encadrée de perforations, et une feuille de papier machine. Grimbert les dévore des yeux et émet brusquement un juron des plus sonores.

- Bon Dieu, Quintard ! En voilà, une découverte !

33.

Grimbert va quitter l'immeuble de la B.E.A., suivi comme son ombre par l'inspecteur Quintard, quand Simpson l'interpelle dans le hall. Il a perdu de sa superbe, et il examine les deux policiers à travers ses lunettes avec circonspection.

- Commissaire, de nouveau parmi nous..., dit-il avec un certain trouble. A cause de ce suicide, n'est-ce pas ? Lundi, Perforati, et aujourd'hui ce malheureux Hoffmann ! Quel fâcheux concours de circonstances !
- Bien fâcheux, comme vous dites, approuve Grimbert avec froideur. Deux individus auteurs de malversations dans votre propre banque. A croire qu'il y a une justice et que celle-ci s'est abattue sur eux. Ou bien un vengeur masqué.
- Quelles sont les conclusions de votre enquête ? Je ne voudrais pas que ce policier en bas reste trop longtemps à garder notre salle informatique. Cela fait mauvais effet auprès du personnel. Et nous avons du travail.
- Je vous informe qu'il s'agit de deux meurtres, à quelques jours d'intervalle, et je ne saurais trop vous recommander de ne pas chercher à entraver le cours de l'enquête. Nous aussi, nous avons du travail. Il se passe de bien vilaines choses dans votre établissement. Croyez-moi, nous irons jusqu'au bout.

34.

Dans le quartier du Louvre, les salons de l'hôtel Concordia rutilent de dorures, de guipures et de tapisseries. Des plafonds comme brodés sur un fond bleu azur, des murs parcourus d'arabesques en stuc, de vénérables planchers en chêne à bâtons rompus recouverts par endroits d'épais tapis couleur garance. Un palais baroque qui eût enchanté Grimbert, s'il avait seulement disposé d'un peu plus de temps pour le visiter. L'hôtel abrite la grande

conférence annuelle de la sécurité des systèmes informatiques. *Quel mariage surprenant, pense Grimbert, sensible au paradoxe. L'ancien et le moderne réunis, au coeur de la ville !*

Le salon Bernadotte accueille la conférence de Wolf. En consultant le tableau qui donne le détail des diverses interventions, Grimbert calcule que Wolf terminera la sienne dans quelques minutes. Le commissaire entre et se tient debout au fond de la salle. Les fauteuils sont pour la plupart vides, et l'assistance se limite à trente ou quarante personnes au maintien grave et digne. La voix de Wolf résonne dans les haut-parleurs.

- L'interconnexion des réseaux, explique Wolf assis sur l'estrade derrière un grand bureau blanc, permet aux pirates d'opérer impunément depuis l'autre bout du monde. La propagation dans le public de la culture informatique et la vulgarisation du micro-ordinateur laissent augurer des brèches insoupçonnées par où s'engouffrent des ennemis insaisissables. Une société organisée ne peut plus aujourd'hui tolérer le laxisme qui prévalait dans les premiers temps à l'égard de pirates qui peuvent, par ailleurs, se procurer librement dans le commerce un attirail digne d'espions professionnels.

Grimbert remarque le Furet assis au dernier rang. Il s'installe à côté de lui et le salue discrètement. La conférence tire à sa fin. Wolf devient lyrique.

- Comme à l'époque héroïque des débuts de l'informatique, où, nouvelle technologie, elle était encore crainte et mal acceptée, la situation présente nous remet en mémoire cette maxime lapidaire et quelque peu désabusée des premiers utilisateurs : *le problème avec les machines, ce sont les hommes*. Apparaissant tour à tour aux yeux du citoyen comme un outil génial ou comme un instrument d'asservissement, un libérateur d'énergie créatrice ou un facteur de déresponsabilisation, le levain d'une délinquance nouvelle ou un formidable engrangeur de connaissances, l'ordinateur n'aura de cesse de remettre en question nos sociétés dans leur évolution, et corrélativement notre aptitude à en maîtriser certains changements irréversibles. Mesdames, Messieurs, je vous remercie.

La fin du discours est saluée par quelques applaudissements peu nourris. Le public, tiré sans doute d'un sommeil réparateur, auquel les douillets fauteuils sont propices, semble indifférent. Le Furet, quant à lui, applaudit avec chaleur. Wolf quitte l'estrade tandis que les gens se lèvent et sortent pour se diriger vers les rafraîchissements.

- Quelle prosopopée finale ! dit Grimbert en quittant sa place. Il parle très bien, ce monsieur Wolf. Mais je ne regrette pas d'avoir manqué le reste de son discours – je n'y aurais pas compris grand-chose, d'ailleurs.

- Il est vraiment très brillant, affirme le Furet avec animation. Il devrait entrer dans la Police. Nous avons les mêmes convictions quant au problème du piratage et de la délinquance informatique. Mais je ne pensais pas vous rencontrer ici, commissaire.

- Je suis venu avec l'inspecteur Quintard, qui m'attend dans la voiture. J'ai quelques questions à poser à Wolf. Ah ! Il nous a vus. Le voilà qui nous rejoint.

Wolf les salue en s'épongeant le front. Son visage d'aigle reflète une joie sincère, et la satisfaction du devoir accompli.

- Bonjour ! Alors, cela vous a plu, Messieurs de la Police ?

- Formidable ! s'écrie le Furet. Vous avez parfaitement décrit la problématique de notre métier. De ma spécialité, en tous cas. Quelle synthèse magistrale !

- Et le cadre est très agréable, ajoute Grimbert pour dire quelque chose.

- Avec vous, on est loin des divagations de Mirallez, continue le Furet, et du laxisme qu'il semble prêcher.

- En matière de sécurité informatique, chacun a son opinion, explique Wolf, d'un ton qui se veut neutre. Le principal est de bien faire son travail. Comme vous le constatez, dit-il en regardant autour de lui, le sujet n'attire pas les foules, alors que le cadre qu'offre cet hôtel est exceptionnel. Peut-être voulez-vous me voir au sujet de l'événement de ce matin ? demande-t-il en s'assombrissant légèrement.

- Des questions de routine, dit Grimbert d'un air dégagé. Ce suicide vous a surpris, n'est-ce pas ?

- Quel suicide ? demande le Furet, étonné.

- Je t'expliquerai plus tard, répond Grimbert.

- Cela ne m'a pas surpris, commissaire. Abasourdi serait le mot. Quand monsieur Simpson nous a appris hier soir ce que vous aviez découvert, à savoir qu'un ex-pirate était en place chez nous, je n'en suis pas revenu. Et ce matin, ce suicide atroce pour parachever le tout !

- Vous avez une interprétation à nous proposer, en tant qu'expert informatique de haut niveau ? s'enquiert Grimbert.

- Pas aussi expert que votre collègue monsieur Weinberger-Hausdorff, complète Wolf en souriant, tandis que le Furet rosit de contentement. Un policier aussi modeste que brillant, dont j'apprécie les articles, et que je sais efficace, de plus.

- Quand vous aurez fini de vous congratuler l'un l'autre..., dit Grimbert en hochant la tête.

- Voilà ce que je pense, commissaire. Au sujet de Perforati, j'ai changé d'avis. Je crois que Hoffmann et Perforati étaient de mèche dans le coup des vingt millions.
- Hypothèse intéressante. Et qu'est-ce qui vous autorise à dire cela ?
- Allons, Hoffmann, un ancien pirate ! Membre du Chaos Computer Club, le club des champions du monde du piratage. Perforati a dû se charger de l'ouverture du compte en Suisse, dont nous avons trouvé le numéro dans la messagerie l'autre jour. Tandis que Hoffmann a exécuté la basse besogne. Un pirate ! Vous ne savez pas de quoi sont capables ces gens-là !
- Je croyais que Perforati était votre ami. Comment Hoffmann vous a-t-il paru, ces derniers temps ?
- Très tendu, il me semble. Surtout depuis que vous êtes arrivés et que vous avez mené votre enquête. J'imagine qu'après l'attaque cardiaque de Perforati il s'est trouvé désespéré. Peut-être n'a-t-il même pas eu sa part du butin. Là-dessus vous survenez et vous le démasquez brutalement. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa tête, mais la tension a sans doute été trop forte. Enfin, ce n'est qu'une hypothèse. Je divague complètement, peut-être. Je ne suis pas de la Police, et vous devriez éclaircir cela mieux que moi.
- Vous n'avez parlé à personne de ce numéro de compte trouvé dans la messagerie, et qui accuse Perforati ?
- Non, commissaire.
- Je crois me souvenir que vous jouiez à la Bourse avec Perforati. Que deviendra tout cet argent ?
- Nous n'avions pas de placements communs. Chacun jouait pour soi, simplement Perforati suivait la stratégie préconisée par mon programme. Vous savez, son amitié était... intéressée. Je peux vous fournir tous mes relevés de portefeuilles, si vous le voulez.
- Nous avons retrouvé ce stylo à la B.E.A., dit Grimbert en tirant un objet de sa poche. Un Mont-Blanc plaqué or. C'est bien le vôtre, n'est-ce pas ?
- Mais je crois que oui ! Je l'avais perdu depuis plusieurs semaines. J'y tenais beaucoup. Où donc l'avez-vous déniché ?
- Il était dans la salle machine, non loin du corps du... suicidé, précise Grimbert en étudiant la physionomie de Wolf.
- Mais comment se trouvait-il là ? reprend celui-ci sans afficher d'autre sentiment qu'une surprise légitime.
- Regardez cette éraflure sur le capuchon, poursuit Grimbert sans répondre. Ce stylo est bien le vôtre, vous en êtes certain ?
- Non, le mien était quasiment neuf. Ce doit être un autre. A moins qu'il n'ait été abîmé depuis.
- Ce stylo est le mien, tout simplement, dit Grimbert en le remettant dans sa poche intérieure. Le vôtre, à supposer que ce soit bien lui, est entre les mains avisées d'un de mes inspecteurs. Qui le fera parler, j'espère.
- Qui examinera les empreintes latentes susceptibles d'apparaître, traduit le Furet.
- Bien joué, commissaire, dit Wolf avec un sourire admiratif. Vous avez voulu me tester et juger de mes réactions, n'est-ce pas ? J'espère que je ne suis pas en tête dans la liste des suspects ? Mais je n'ai pas le cœur à rire, continue-t-il en se renfrognant soudain. Ce suicide est lamentable et je crains qu'il ne perturbe durablement le service informatique. Car c'est bien un suicide, vous n'en doutez pas ?
- Nous sommes obligés d'envisager toutes les hypothèses, rétorque Grimbert, et j'ai carte blanche pour la suite de l'enquête. Aussi je vous saurais gré de collaborer avec nous. Vous donnerez à David l'accès au fichier historique de l'autocommutateur. Et je dois relever votre emploi du temps de ce matin, entre six et sept heures.

### 35.

Mercredi, midi.

- Jeunes gens, commence Grimbert, nous sommes réunis pour faire le point. Cette salle, que nous devons à l'infinie mansuétude de la Banque Euro-Atlantique, est un peu petite, mais au moins nous sommes entre nous, et sur le lieu même.
- Le lieu du crime, chuchote Albrecht. Ou *des crimes*, précise-t-il.
- Je regrette que nous n'ayons pas le temps de déjeuner convenablement. C'est bien exceptionnel. Les sandwiches que nous a achetés Quintard ont l'air comestibles, pour une fois. Laurentin devrait nous rejoindre, n'est-ce pas ? demande Grimbert.
- Il m'a appelé sur la radio de la voiture, dit Quintard, un peu vexé de la remarque de Grimbert. Il ne va pas tarder.
- Je vous résume en quelques mots ce que nous savons. Il y a un mois, vingt millions ont été détournés ici à destination de la Suisse. Un joli coup réalisé par un ou plusieurs informaticiens. Lundi, le directeur informatique Perforati est découvert affalé sur son bureau, emporté par un infarctus. Mardi, la P.J. reçoit une lettre anonyme qui prétend que sa mort n'est pas naturelle et qu'on devrait regarder certain fichier dans la messagerie du directeur. C'est là que notre collègue David, du Groupe de Répression Informatique, intervient. Raconte-nous la suite, David.
- Dans cette messagerie, poursuit le Furet, le directeur avait noté le numéro d'un compte en Suisse, le même qui a bénéficié du détournement de fonds. Ce numéro a été mis là *avant* ce coup fumeux. D'où énorme doute sur la probité du directeur. Puis nous débusquons un monsieur Hoffmann qui s'amusait à pomper le fichier clients de la Banque pour le revendre au plus offrant. Mais le grand directeur, Simpson, ne s'en émeut pas trop, et Hoffmann rentre chez lui sans même avoir essuyé une semonce.
- J'aurais dû le faire mettre en garde à vue hier, regrette Grimbert, comme suspect numéro un : il aurait été protégé, au moins. Mais qui aurait pu se douter de la suite ? Que, ce matin, nous le trouverions asphyxié dans la

salle des ordinateurs, avec ce mot d'explication, selon lequel il serait mort de *honte* ? Je veux dire, que la honte expliquait son geste, explication imaginée en réalité par le criminel.

- Bismuth, le médecin légiste, nous a confirmé par téléphone la mort par asphyxie, annonce Albrecht. Quant au document laissé par Hoffmann, il est évidemment douteux. Seule la signature est manuscrite. Le reste a été édité par un traitement de texte classique sur une imprimante à laser, comme il y en a des centaines ici. A-t-il vraiment été écrit de la main de la victime ? On ne peut l'affirmer.

- Le halon a été déclenché par un détecteur à incendie que l'on a enflammé, rappelle Grimbert. Pas n'importe quel détecteur : celui qui se trouve le plus près de la porte d'entrée. Une porte qui a été laissée ouverte volontairement par Hoffmann vers 6h15. C'est la seule porte d'accès à la salle.

- Donc il était facile pour un intrus de placer le dispositif et de se sauver, souligne Quintard.

- Il suffisait d'être à bonne distance de Hoffmann, dit Grimbert. Et le pilier permettait de se cacher.

- Mais Hoffmann ne pouvait-il pas courir vers la sortie ? insiste Quintard. Ce gaz n'est pas toxique et ne se répand pas instantanément partout, nous a-t-on dit. Il doit rester de l'oxygène au moins quelques secondes.

- A mon avis, avance Grimbert, il devait être à l'autre bout de la salle, donc à presque cent mètres de la porte quand cela s'est produit. J'ai vu là-bas plusieurs tables avec des écrans, et un fauteuil. S'il a couru, il n'a pas dépassé le centre de la pièce. La porte avait été refermée entre-temps par le criminel. Si même il avait pu l'atteindre, le criminel aurait pu la bloquer en s'appuyant dessus de tout son poids. Hoffmann était pris au piège. Quelque temps après, l'émission de halon cesse et la climatisation se remet en marche. Le criminel non identifié entre à nouveau, vers 6h40, au moyen d'un badge de service, pour placer le message censé avoir été rédigé par Hoffmann. Vers 7h, Schmitt arrive et découvre la victime.

- Ce Schmitt, demande le Furet, il a un alibi ?

- En béton, atteste Albrecht. Il est venu en voiture avec trois amis qui sont prêts à témoigner. Des banlieusards écologistes, qui s'arrangent pour venir au travail à Paris avec une seule voiture. Je ne pensais pas que cela existait.

- Il a été le premier à découvrir le corps, dit Grimbert, et il était le seul qui savait que Hoffmann allait venir si tôt. Il est normal de le soupçonner, mais mon expérience montre que le criminel est rarement la première personne qui vient buter sur le cadavre. Tu as interrogé les autres personnes, dont je t'ai fourni la liste, Albrecht ?

- Stépanos, Fontanez et Mirallez n'étaient à leur poste qu'entre huit et neuf heures. Ils ont été vus à leur domicile ou près de chez eux autour de sept heures, Stépanos par le gardien de son immeuble, Fontanez par un vendeur de journaux de son quartier et Mirallez par son boulanger. Des gens qui les connaissent bien et qui témoigneraient sans aucun doute.

- Où habitent Stépanos, Fontanez et Mirallez ?

- Des banlieues assez lointaines : trente à quarante kilomètres.

- Ils ne pouvaient donc être à Paris à l'heure du crime, si l'on tient leurs horaires et leurs alibis pour valables. Il nous reste Goossens, Wolf et Zapolski.

- Entre six et sept heures, Goossens prenait son petit déjeuner avec sa femme.

- Sa femme ? avertit Grimbert. Témoignage insuffisant, tu le sais bien.

- Il n'a rien de mieux à nous proposer. Il a eu une scène de ménage avec elle, mais il est bien en peine de trouver des témoins qui aient entendu un quelconque bris de vaisselle. Même topo pour Zapolski, qui était seul, lui : sa femme, avocate internationale, est en déplacement professionnel à l'étranger, et les enfants chez sa belle-mère.

- C'est encore pire, pour lui, commente Grimbert. Aucun alibi.

- Quant à Wolf, c'est un peu différent. Il était en route dans sa voiture pour la banque quand il a eu un accrochage vers 6h45. Une portière un peu cabossée. Le temps de dresser le constat, il était là à 7h30. Il nous a montré les papiers qu'il a remplis avec l'autre automobiliste.

- C'est aussi ce qu'il nous a raconté ce matin, après sa conférence, confirme le Furet.

- Voilà un alibi qui tient mieux la route, malgré la tôle froissée, ah ! ah ! dit Quintard en riant grassement.

- Pas de plaisanterie douteuse pendant le service, je vous en prie, implore Grimbert. Albrecht, tu dois creuser ces alibis à fond. J'ai l'intuition que le criminel est une de ces personnes, et que ce que nous avons révélé hier soir à ce petit comité d'informaticiens au sujet de Hoffmann a déclenché quelque chose.

- Une réaction de défense, sans doute, suggère le Furet. Plutôt exacerbée.

- Et pour les indices trouvés dans la salle ? continue Grimbert.

- Pas formidable, reconnaît Albrecht. Pas de trace de boue, bien qu'il ait plu une partie de la nuit ; le criminel a dû changer de chaussures ou prendre garde à ne pas les salir. Pour les empreintes, il y en a des dizaines un peu partout, mais aucune ni sur les réservoirs de halon, ni sur le capteur incriminé. Pourtant j'ai sorti le grand jeu, les procédés de pointe...

- Les ultraviolets ? interroge Grimbert. Comment est-ce que cela fonctionne, déjà ?

- Je vaporise un réactif sur l'endroit où se cachent les empreintes ; elles deviennent fluorescentes et apparaissent sous un éclairage ultraviolet. Mais comme je vous le dis, je n'en ai rien tiré.

- Il reste le stylo et le mégot de cigarette qui a servi à la mise à feu.

- Le labo a fait des pieds et des mains, et je les ai passablement bousculés, souligne Albrecht. Je viens d'avoir leurs conclusions. Le stylo comporte plusieurs empreintes, toutes de la même personne. Le système central d'identification n'a pas trouvé de personne fichée dont les empreintes correspondent.

- Il nous faudra prendre celles de tous les suspects, pour les comparer. Le stylo appartient peut-être à Wolf, ou à Mirallez, d'après ce que nous en savons.

- La cigarette qui a servi à incendier le détecteur est très particulière. Elle est d'origine polonaise, c'est une Starogard. Un tabac un peu bizarre, mais ça se fume beaucoup dans les pays de l'Est. Cela ne se vend pas ailleurs.
- Là-dessus, il te faudra revoir Zapolski, qui est français d'origine polonaise, je crois. Il fume le cigare, d'habitude. Hum... Le criminel doit lire de ces romans à quatre sous dans lesquels on retrouve le coupable à partir d'un bouton de culotte ou d'un brin de tabac. J'ai bien peur que ces indices n'aient été déposés là que pour nous égarer. Ce qui nous manque le plus..., commence Grimbart.
- Qu'est-ce que c'est ? demande le Furet.
- C'est le mobile de tous ces crimes.
- Parce que vous pensez toujours que la mort du directeur informatique...
- Est, elle aussi, *réellement criminelle*, reprend Grimbart en appuyant sur les mots. Comme tu le suggérais, la crise cardiaque a été provoquée. Et l'arme du crime est bien l'ordinateur. Je n'ai encore jamais vu cela de toute ma carrière. Ouvre le dossier rouge, Quintard. On a trouvé ce dossier dans le bureau de Hoffmann. Il contient deux feuilles de papier. D'abord cette grande feuille de mauvaise qualité, avec les perforations sur les bords.
- C'est une copie exacte de la lettre anonyme de l'autre jour ! s'exclame le Furet. *Le contenu du fichier FORTUN/KEY*, etc., c'est bien cela. C'est Hoffmann qui a envoyé cette lettre et il en a gardé une copie ! Voilà notre mystérieux informateur ! Mais comment était-il si bien informé ?
- L'autre feuille, celle qui est au format papier machine, répond à ta question et nous fournit en même temps la cause de la mort de Perforati. Hoffmann a été la première personne qui a vu le directeur, très peu de temps après son décès. Examine ce document et tires-en toi-même les conclusions qui s'imposent.

La feuille débute par un en-tête avec des informations techniques, suivi d'un texte avec, en partie gauche, la représentation d'une tombe avec le portrait d'un homme. Le texte est bref, mais l'intention est nettement malveillante, sinon menaçante.

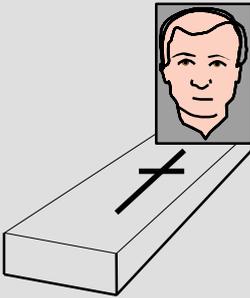
- Voyons si je comprends cela de la même manière que vous, commissaire, dit le Furet, après une rumination rapide. Cette feuille sort d'une imprimante à laser, sans doute celle qui était chez Perforati, qui était encore allumée lundi. C'est simplement une copie de l'écran qui a été faite, au moment propice.
- Copie faite par Hoffmann, qui est venu ce dimanche-là et a laissé une empreinte sur la touche *impression* du clavier, acheva Grimbart. A cet instant, Perforati était déjà mort, et Hoffmann, qui l'a découvert par hasard, a attribué l'attaque cardiaque, avec raison, à ce qui était affiché sur l'écran. Qui était ce que venait de lire le directeur, et dont tu as la copie entre les mains.

Dimanche 12 juil. << Cryptobox - General Mailbox / Display messages - >> 18:25:22  
 © Copyright HAL. Corp (1985) Cryptobox /Cryline reg. U.S. pat. & Tm Off.

De : ?unknown?  
 A : Perforati Jean, &B.E.C./Europe:Paris/LocalMail/12451

Envoyé le 24 juin à 09:15:01 par ?unknown? Chiffrement : algorithme V.G.P.  
 Données graphiques avec le message : Oui Taille : 5 Kbytes  
 Affichage : Sam. Dim. seulement Restriction tempor. : Non

\*\*\*\*\* Top of Message \*\*\*\*\*



Ci-gît : Jean PERFORATI

V Homme sans Honneur V

Pilleur de banque

Le fichier FORTUN/KEY contient la clé de sa fortune mal acquise.

Message envoyé à *TOUS* les correspondants Cryptobox.

- Une copie bien précieuse, qui explique tout. Hoffmann était sur les lieux sans doute pour son petit commerce habituel. Celui qui a monté cette combine ne pouvait pas le prévoir. Ce message, qui a été envoyé depuis la messagerie Cryptobox, devait signifier quelque chose de terrifiant pour Perforati.
- « Homme sans honneur », reprend Grimbart, c'est une expression qu'on emploie plutôt dans le sud de l'Italie...
- Perforati avait des relations avec la Mafia ? s'enquiert Quintard, qui finit son sandwich au jambon.
- J'ai scruté son curriculum sous toutes les facettes, objecte le Furet en écartant de la table quelques miettes, mais je n'ai rien trouvé de tel. Son passé était irréprochable.

- Le message a-t-il été envoyé à d'autres personnes ? demande Grimbart au Furet.

- Malgré ce qui est affirmé, « message envoyé à *tous* les correspondants », rien de tel n'a été constaté, affirme le Furet. On l'aurait appris assez vite. L'auteur de ce message a eu vent des activités de Perforati et a joué là-dessus. Un vieux principe des jeux de stratégie dit que la menace est toujours plus forte que son exécution.

- En effet, la menace a été efficace, admet Grimbart. David, tu dois m'éclairer sur certains points en suspens. Une fois ce message consulté par Perforati, pourquoi le contenu n'est-il pas resté affiché à l'écran ? Il n'y avait plus rien lundi quand je suis arrivé.

- Au bout d'un certain temps d'inactivité, le système se déconnecte de lui-même, par sécurité, précise le Furet. L'écran s'efface donc, pour empêcher les indiscretions ou un accès indu.

- J'ai enfin compris que le criminel n'avait pas besoin d'être derrière Perforati pour lui flanquer ainsi la frousse. Cela m'a dérouté un certain temps, mais c'est vrai qu'il n'était pas nécessaire d'être sur le lieu du crime. Un mot doux aussi bien ficelé que celui-là, envoyé à distance, suffisait. Mais notre homme a dû surveiller de très près le directeur, pour lui expédier sa missive au bon moment, non ?

- Pas du tout ! dit le Furet. Voyez la date à laquelle cela a été envoyé : c'était il y a trois semaines. Le message est resté en sommeil un certain temps, avant que son destinataire le lise.

- Mais pourquoi l'a-t-il lu ce dimanche-là et non pas un autre jour, vendredi par exemple ?

- Ce message n'était pas lisible un vendredi. Regardez : affichage *samedi et dimanche seulement*. Cryptobox est une messagerie évoluée : on peut programmer l'apparition d'un message à un jour et une heure donnés. On peut également accompagner un message d'un enregistrement sonore, ou d'un dessin, comme c'est le cas ici ; ils seront numérisés et restitués à l'arrivée. C'est une messagerie financière à l'origine, mais on peut en faire ce qu'on veut quand on la connaît bien.

- Et qui donc a pu écrire ainsi à Perforati ? Comment le savoir ?

- L'émetteur est inconnu, ce qui est très surprenant. Voyez cet en-tête qui est vraiment anormal. Aucun moyen d'identifier l'auteur du message. Il s'agit bien d'un message anonyme, alors qu'aucune messagerie un tant soit peu évoluée ne tolère cela. Les correspondants Cryptobox sont en principe soigneusement identifiés et authentifiés. Il doit y avoir une faille quelque part.

- Alors le criminel peut se trouver aussi bien à New-York qu'à Tombouctou ?

- Attendez... Non, l'indication *LocalMail* qui figure sur la copie d'écran me porte à croire que l'auteur se trouvait à la B.E.A. même.

- Pourquoi ?

- Cryptobox utilise un réseau particulier qui repose sur Internet. Un message envoyé depuis Paris peut transiter par Moscou, New-York ou Melbourne avant d'arriver par exemple à Berlin. Pour éviter tous ces détours, un dispositif existe dans Cryptobox, le *LocalMail*, courrier local, appelé aussi *Intranet-Mail*, qui achemine directement les messages que vous voudriez envoyer, mettons, à votre collègue du bureau d'à côté.

- Mais, au fait ! Tu as une copie de toutes les données informatiques personnelles de Perforati, y compris sa messagerie. Tu as dû y retrouver ce message de menaces, entre autres ?

- C'est bien ce qui me chagrine, avoue le Furet, pensif. Il n'y en a aucune trace. Comme j'ai passé toutes les données au crible, je n'aurais pas manqué de le voir, avec ce dessin grotesque. Le criminel a dû tout effacer lundi. Pourtant, Simpson seul était supposé pouvoir accéder à la boîte de Perforati.

- Dites, commissaire, intervient Quintard. Je commence à m'embrouiller. Si le directeur est bien mort comme vous le pensez, sous le coup de la peur, avec ce message de menace, il y a contradiction avec la lettre laissée par Hoffmann, où il affirme que lui a été personnellement témoin de sa mort, à ... 18h30, précise-t-il en reprenant la feuille trouvée près du second cadavre.

- Cette lettre n'a pas été laissée par Hoffmann, comme on veut nous le faire croire, mon brave Quintard, mais par son assassin. Celui qui a trucidé Hoffmann est le même que celui qui a réglé son compte à Perforati.

- Mais pour Perforati, objecte Albrecht, ne doit-on pas qualifier sa mort d'homicide involontaire ? Ce message avec la tombe a peut être été envoyé sous l'effet de la colère, sans intention meurtrière ?

- Ce scrupule moral t'honore, mon cher Albrecht, sourit Grimbart. « *Ira brevis furor est* » a dit le poète, et Larousse après lui dans ses pages roses. Une fois la colère passée, l'individu aurait pu revenir sur sa décision et supprimer le message avant qu'il ne soit transmis, n'est-ce pas, David ?

- Rien de plus facile, commissaire. Même avec Cryptobox on a le droit au repentir.

- Reprenons. D'abord un meurtre virtuel, un peu hasardeux mais sans risque, programmé pour un week-end, sur la personne d'un directeur informatique cardiaque. Ensuite ce crime perpétré de sang-froid, réglé comme du papier à musique.

- Pas une goutte de sang répandu, mais beaucoup de matière grise en branle, estime le Furet. Si ce n'était pas un assassin, je l'admيرerais presque.

- C'est un peu compliqué pour moi, ce genre de crime, avoue Quintard en se grattant la tempe. Ce criminel est un tordu. Je préfère les brutes épaisses ou les vraies crapules qu'on a d'habitude.

- Ses méthodes sont très originales, admet Grimbart, mais je le coincerai. Il a très bien compris ce qui s'était passé ce dimanche, avec l'arrivée imprévue de Hoffmann, le témoin gênant. Hoffmann, qui comprend vite le jeu de Perforati, qui imprime le contenu de l'écran, et qui envoie le lendemain une dénonciation anonyme. Le criminel, on ne sait encore pourquoi, prend peur et décide de supprimer Hoffmann. Avec la lettre déposée près du cadavre, il veut faire d'une pierre deux coups : accréditer le suicide et présenter Hoffmann comme le témoin de la mort naturelle du directeur.

- Un témoin bien complaisant, maintenant qu'il est refroidi, ricane Quintard.
- Assez maladroitement, résume Albrecht, le criminel s'évertue à maquiller les deux meurtres. Mais une crise cardiaque, puis un suicide, après tout, cela peut très bien se produire...
- Presque au même endroit et à quelques jours d'intervalle ? fait le Furet. Cela s'appelle une coïncidence bizarre.
- Sur les six suspects, poursuit Albrecht, qui connaissent depuis hier les activités de Hoffmann, à savoir : Goossens, Fontanez, Mirallez, Stépanos, Wolf et Zapolski, c'est bien le diable si on ne parvient pas à trouver un coupable, en démontant tous les alibis.
- Le pire serait qu'aucun d'entre eux n'ait d'alibi plausible, remarque Grimbert. Et je suis toujours à la recherche d'un mobile. David suivra la piste informatique, tandis que nous tenterons d'élucider la mort de Hoffmann. Quant à Perforati... Ah ! Voici justement Laurentin qui nous rejoint.

36.

- Bonjour, collègues ! dit simplement Laurentin pour son entrée en scène. En bon cabotin, il a choisi de ménager ses effets. Il s'assied près d'Albrecht, dépose sa serviette en cuir et un dossier sur la table, et considère avec envie ce qui reste des sandwiches de Quintard.

- J'ai à peine eu le temps de manger, ce matin.
- Tu attendras un peu. Que nous rapportes-tu de chez Perforati ? demande Grimbert.
- Peu de chose, mais du solide. De l'argent en liquide, comme vous l'espérez, commissaire. Cent mille balles, c'est pas mal, non ?
- Plutôt maigre, avoue Grimbert, dépité.
- Mais ce sont cent mille euros, insiste Laurentin. Plus cent autres mille francs suisses.
- Pas de bordereau ou de relevé bancaire ? Pas de lettre intéressante dans son courrier ? Pas d'agenda ? Avait-il un répondeur téléphonique ?
- Rien de tout cela, vous pensez bien, mais des clubs de golf en pagaille. Quelques lithographies sur les murs. Une belle bibliothèque, une cheminée. Et même une salle de billard. Une maison assez cossue, ma foi, et pas trop mal entretenue.
- Tu as vérifié s'il avait un coffre chez lui, ou dans une banque ?
- Il en a un, justement ici, à la Banque Euro-Atlantique. J'attends encore une autorisation pour l'ouvrir et l'inspecter.
- Pas de photographies, dans la maison ?
- Une seule, dans un tiroir. La voici. Aucune autre en évidence, sur les meubles ou sur les murs.
- C'est sa secrétaire, Clémence Perlette, dit Grimbert après avoir consulté le cliché. Pas de nouvelles d'elle, justement ?
- Comment, s'étonne Laurentin, vous ne l'avez pas vue ? Elle a réintégré son poste à la banque ce matin même. C'est la gardienne de son immeuble qui me l'a appris.
- Nous ne l'avons pas croisée. Avec l'événement de ce matin, nous avons d'autres soucis. Mais je vais aller la voir très bientôt. Il faudra qu'elle s'explique. Et toi, David, as-tu examiné les données de Perforati ?
- Oui, répond le Furet en sortant de sa poche une enveloppe. Aussi bien celles de son micro que du système central. Mais je n'ai rien relevé que de très banal. En revanche, j'ai repéré quelques données intéressantes dans la messagerie. Des notes adressées à sa secrétaire, et qui ne laissent aucun doute quant à leurs relations, s'il y en avait encore. Je vous en lis quelques extraits, dit-il en cherchant dans ses papiers. Voilà. Ecoutez plutôt :

#### De Perforati à Perlette :

le 2 mars : « S'il m'arrivait malheur un jour, tu sais que j'ai quelque chose pour toi, en lieu sûr. »

le 30 mai : « Demain je pars pour Genève. Je te rapporterai du chocolat. »

le 10 juin : « J'attends un coup de fil de R. Tu prendras note de ce qu'il te dira. » J'ai pensé que le mystérieux R. pouvait être Recharpaz, l'avocat qui a ouvert le compte.

#### De Perlette à Perforati :

le 4 avril : « Jean, mon poulet, je pense bien à toi. Je t'aime plus que tout. »

- Les correspondances entre Perforati et ses collaborateurs, poursuit le Furet, sont nettement moins intéressantes, et uniquement professionnelles. Un seul message entre Perforati et Hoffmann laisse penser que le directeur mettait en doute la compétence de Mirallez, le responsable de la sécurité, imposé par le président Laroche contre le gré de Perforati. Comme quoi Perforati n'était pas un imbécile, puisqu'il pensait autant de mal de Mirallez que moi.
- Ces messages ne nous apprennent rien de nouveau, conclut Grimbert. Tout le monde ici sait que Perlette était la maîtresse du directeur. Cette messagerie est utile quand les gens ne peuvent pas se joindre physiquement. Les informations qu'on en tire sont forcément parcellaires et difficiles à interpréter. Le *chocolat*, par exemple. Dans certains milieux, le *chocolat* désigne souvent de l'argent, ou des pots-de-vin. T'es-tu penché sur les fichiers que Hoffmann nous avait signalés ? Les as-tu décryptés ?

- Je crois avoir identifié la méthode cryptographique utilisée. Il s'agit de l'algorithme *D.E.S.*, un vieil algorithme facile à programmer mais moins solide qu'autrefois. La répétition de caractères binaires par groupes de huit est typique de ce procédé, quand les groupes ne sont pas chaînés entre eux.

- Foin de la technique et de l'algorithme *D.E.S.* ! s'impatiente Grimbert. Tu as pu en tirer quelque chose ?

- Il me faut découvrir la clé de chiffrement, commissaire, plaide le Furet. Il y en a 72 millions de milliards ! J'ai un programme qui tourne actuellement, sur l'ordinateur du G.R.I., et qui essaye des clés pour décrypter les données.

- 72 millions de... Il va vraiment essayer toutes les possibilités ? demande Albrecht, médusé.

- Certainement pas, sinon il y serait encore dans mille ans ! Ce programme tente une attaque par dictionnaire. En général, les clés sont choisies parmi des mots ou des nombres qui ont un sens. J'essaye les combinaisons les plus probables, en commençant par les mots du dictionnaire français, puis anglais, puis allemand, etc. Je serai prévenu quand la clé aura été trouvée. Nous pourrions alors connaître le contenu réel de ces fichiers bizarres.

- As-tu une idée de l'origine de ces fichiers cryptés ? reprend Grimbert.

- Aucune, mais je ne pense pas qu'ils proviennent de Cryptobox, à cause de l'algorithme utilisé, qui est différent. N'importe quel informaticien a pu constituer ces fichiers sur le système central et y cacher... je ne sais encore quoi.

- Bien ! dit Grimbert en se tournant à nouveau vers Laurentin. Attendons les résultats. Le dossier que tu as apporté, Laurentin, concerne cette affaire de suicide à la Défense, n'est-ce pas ?

- Eh oui ! Un autre informaticien qui casse sa pipe, et la semaine dernière, c'est étonnant, non ? Vous croyez qu'il y a un rapport avec ce qui s'est passé ici ?

- Ne spéculons pas pour le moment. Résume-nous rapidement les faits, ordonne Grimbert.

- Jeudi dernier, en soirée, on a découvert, dans le quartier de la Défense, le corps d'un individu gisant sur un terre-plein, près de la tour HAL, la société d'informatique. Il a été identifié comme un employé de chez HAL, un certain Romain Mureno. Il a sauté du vingtième étage de la tour.

- Romain Mureno ? interrompt le Furet. Je le connaissais. Je l'ai vu une ou deux fois dans des congrès. C'était un spécialiste de la programmation, chez HAL.

- Que dis-tu, *il a sauté du vingtième étage* ? reprend Grimbert. Quelqu'un l'a vu sauter ?

- A vrai dire, non, reconnaît Laurentin. On le suppose seulement. Il était plutôt dépressif, d'après ses supérieurs. Il n'a laissé aucune explication. Le commissariat du quartier n'a pas enquêté très longtemps. Ce bonhomme était un peu marginal. Il se droguait, paraît-il.

- C'est ce qu'on disait de lui, effectivement, confirme le Furet. Un homme doué, mais assez déséquilibré.

- Ses affaires dans son bureau n'étaient pas en désordre ? continue Grimbert. Lui aurait-on pris quelque chose ?

- Il semble que non. On a retrouvé son portefeuille sur lui, avec de l'argent. Pas de drogue ni rien qui y ressemble. Ah ! Dans son portefeuille, il y avait des documents informatiques, dont les photocopies se trouvent dans le dossier. Personne n'y a rien compris et ça ne semblait pas avoir un grand intérêt. Cela ressemble à des programmes.

- Que ne le disiez-vous plus tôt ? s'exclame le Furet en s'emparant du dossier apporté par Laurentin. Voyons cela. Oui, ce sont des programmes écrits en assembleur HAL 9000, dit-il après avoir consulté quelques feuillets. Comme il n'y a aucun commentaire dans ces programmes, il est difficile de savoir d'où cela provient et à quoi cela peut servir. Je vais en prendre une copie, moi aussi, et j'essayerai de comprendre ce que cela peut être. D'habitude, on ne met pas des programmes dans son portefeuille. Ce garçon était étrange.

- Vous croyez que ce Mureno pourrait aussi avoir été assassiné, commissaire ? demande Albrecht.

- Je n'en sais rien. Cette *épidémie de suicides*, comme dirait Renard, est surprenante. Il nous faudra aller visiter la tour HAL. Je crains que le commissariat du coin n'ait bâclé son travail. L'autopsie a été menée par le service de Bismuth. Je l'appellerai pour m'assurer qu'on n'a pas « aidé » le désespéré dans son acte d'une façon ou d'une autre.

Les sandwiches sont terminés. Quintard s'essuie les mains dans un mouchoir en papier à moitié troué, en maugréant contre la vie inhumaine que l'administration réserve à l'inspecteur de base, obligé de se nourrir de médiocres tranches de pain. Le Furet, indifférent, ouvre un paquet de chewing-gum tandis qu'Albrecht vide son gobelet d'eau minérale. Laurentin, qui achève d'épousseter quelques miettes accrochées à son pantalon, demande à Grimbert quelles sont les consignes pour la suite de l'enquête.

- David continuera d'explorer tous les aspects informatiques de nos affaires. Albrecht et toi, vous irez revoir nos suspects et vérifier de très près leurs alibis. Quintard ira relever les empreintes digitales de messieurs Wolf et Mirallez. Quant à moi, je compte avoir un entretien avec mademoiselle Perlette ainsi qu'avec monsieur Mirallez.

- Je vous abandonne volontiers Mirallez, grimace le Furet. Vous me donnerez votre opinion sur ce cuistre.

- Commissaire, croyez-vous que d'autres informaticiens soient menacés ? interroge Albrecht. Faudrait-il les protéger ?

- Je n'en ai aucune idée. S'il y a une *épidémie* parmi eux, on ne peut deviner qui elle va frapper, n'est-ce pas ? On ne peut pas protéger plusieurs centaines de personnes. Notre enquête s'opère maintenant au grand jour. C'est mieux ainsi.

- Vous avez un suspect dans le collimateur ? questionne Laurentin.

- Mon intuition voudrait m'en désigner un, mais la raison m'impose de ne pas aller plus vite que la musique et d'obtenir d'abord des preuves. C'est pourquoi il ne nous faut pas perdre de temps et explorer toutes les pistes.

Messieurs, conclut Grimbert en se levant, nous nous retrouverons tous dans mon bureau de la P.J. ce soir autour de dix-sept heures.

37.

Mercredi après-midi.

Grimbert téléphone à Bismuth et évoque avec lui la mort de Mureno. Le médecin légiste se rappelle très bien ce dont il s'agit. Il connaît « ses » morts mieux que quiconque. Le corps était tombé sur un terrain meuble, en bordure d'un chantier. En conséquence de quoi il avait été « moyennement » abîmé, selon le médecin, bien que le choc ait causé la mort instantanée du désespéré - ou supposé tel. « On ne tombe pas impunément d'un vingtième étage, mon vieux Grimbert, plaisante Bismuth. Qu'il y ait à l'atterrissage du béton ou un lit de roses, on a quand même du souci à se faire ! »

Une hypothèse avancée par Grimbert est que Mureno aurait pu être assommé avant d'être précipité dans le vide, mais Bismuth se refuse à la corroborer. « Le corps avait encore consistance humaine, c'est vrai, mais avec de telles fractures, multiples pour ne pas dire innombrables, va donc savoir ce qui a pu se passer avant la chute ! Je n'allais tout de même pas le dépecer pour reconstituer le puzzle et retrouver un hypothétique traumatisme crânien ! J'ai passé l'âge de ces jeux-là ! Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'était pas drogué au moment de sa mort. Ah ! Quelle époque nous vivons, mon vieux Grimbert ! Quelle décadence que ce siècle ! »

Grimbert quitte la cabine et revient au deuxième étage du bâtiment de la B.E.A. Il lui faut rencontrer Clémence Perlette, dont Laurentin a signalé le retour. La secrétaire est bien à son poste et travaille tranquillement sur son micro-ordinateur. Elle ne semble pas surprise outre mesure quand le commissaire apparaît devant sa porte.

- Mademoiselle, dit Grimbert en entrant, nous n'espérons plus vous revoir.  
- Mais pourquoi, commissaire ? répond-elle en délaissant son clavier. Vous me cherchiez ?  
- Vous avez disparu lundi sans donner signe de vie, après le... malheureux événement, explique Grimbert en s'asseyant en face d'elle.

Clémence Perlette est bien la beauté éplorée qu'il n'a fait qu'entrevoir ce lundi-là dans le bureau de Simpson, peu de temps après la découverte du corps de Perforati. De son côté, Perlette a immédiatement reconnu Grimbert et n'ignore pas les raisons de sa présence dans la banque. Grimbert considère la jeune femme avec la plus grande attention.

Brune aux yeux verts, cheveux fins retombant en boucles sur le front, visage rond au teint de pêche, peu maquillée mais discrètement parfumée, d'une taille bien prise, chemise claire agrémentée d'une broche et jupe de daim, elle est attirante sans chercher en aucune manière à l'être, ses charmes agissant d'eux-mêmes comme par une magie dont elle n'a pas conscience. Une belle ingénue, estime Grimbert, apparemment très naturelle et spontanée. Mais Grimbert se méfie des apparences, et ne met pas sur le même plan ingénuité et sincérité.

- Il faut me comprendre, explique la secrétaire. J'étais bouleversée. J'ai tout expliqué à la chef du Personnel et elle a parfaitement compris. Tant d'années de collaboration avec Jean, et puis cette fin brutale, si abrupte !  
- Qu'allez-vous devenir, maintenant que vous n'avez plus de patron ?  
- La direction du personnel m'a appris que je travaillerai pour monsieur Simpson, dit-elle avec une moue réprobatrice. En remplacement de sa secrétaire qui doit partir en préretraite. Ils disent que les informaticiens n'ont de toute façon pas besoin de moi. Ils tapent leurs notes tout seuls sur leurs ordinateurs et se débrouillent très bien avec le télécopieur, le téléphone, et tout le reste. De nos jours, les secrétaires ne servent plus à rien. Elles sont décoratives, voilà tout. C'est aussi ce que me disait souvent Jean.  
- Et vous étiez sa décoration préférée, à ce qu'on dit. Où étiez-vous ces derniers jours, et quand êtes-vous revenue ?  
- Mais pourquoi toutes ces questions ? demande-t-elle avec une ingénuité que le commissaire se refuse à trouver désarmante.  
- Veuillez d'abord répondre, exige Grimbert qui commence à s'impatienter. Il y a eu ici beaucoup de disparitions en peu de temps. Votre directeur est mort il y a quelques jours, et aujourd'hui c'est monsieur Hoffmann qui nous quitte.  
- Oh, j'ai appris cela. C'est affreux, pour Hoffmann ! Il a dû se sentir si coupable, après ce que la police lui a dit ! Quant à Jean, il se savait menacé, comme tout grand cardiaque, mais il semblait si solide qu'on n'y prenait pas garde. Et il travaillait tellement qu'il en oubliait ses faiblesses physiques. Cela vous paraîtra paradoxal, mais...  
- Gardez vos commentaires pour vous, grommelle Grimbert. Je répète ma question : où étiez-vous, et quand êtes-vous retournée à votre poste ?  
- Eh bien, lundi, dit-elle enfin, je n'ai pas pu rester ici très longtemps. Cette disparition, cette atmosphère affreuse, cela m'était devenu insupportable. Et, d'autre part, tous ces gens qui se réjouissaient presque à l'idée d'avoir un nouveau directeur, c'était indécent ! Alors je suis partie me changer les idées à la campagne.

- Où cela ?
- Près de Mâcon. Ma grand-mère avait une petite maison près d'une forêt, qui m'est revenue, après elle. J'y suis restée tout le mardi, puis je suis rentrée ce matin. Cela m'a vraiment reposée.
- Des témoins vous ont vue, là-bas ?
- Non, la maison est trop isolée. Pourquoi voulez-vous des témoins ?
- Pour confirmer que vous vous êtes bien rendue là-bas, et non pas ailleurs. En Suisse, par exemple.
- Que voulez-vous que j'aie fait en Suisse ? Je n'y connais personne.
- Quelle preuve avons-nous que vous êtes allée à Mâcon ?
- J'ai conservé le billet de train, que j'ai composté, comme vous pouvez le vérifier, dit-elle en ouvrant son sac. Tenez, regardez.
- Il s'agit du billet aller. Et pour le retour ?
- Je suis rentrée sur Paris avec ma vieille voiture, que je laisse là-bas en temps normal. Elle avait besoin de passer au contrôle technique et j'ai préféré la confier à un bon garagiste pour effectuer une révision.
- Et ce matin, vous êtes arrivée... ?
- Directement avec ma voiture, de Mâcon. A neuf heures, j'étais à mon poste. Monsieur Simpson a parfaitement admis ce congé un peu... imprévu.
- Avez-vous quelque chose qui prouve ce trajet retour ?
- Non, bien sûr, fait-elle agacée. Ah ! peut-être que si, continua-t-elle en fouillant dans son sac. Oui, tenez ! C'est le ticket d'autoroute.
- Trois heures de route, dit Grimbert après l'avoir consulté. Votre voiture ne doit pas être si vieille que vous le dites, mais l'horaire semble cohérent. Vous ne pouviez être ici plus tôt. Dommage que la date sur le ticket soit très difficilement lisible. Je vous crois, mademoiselle, au bénéfice du doute.
- Que dois-je encore prouver, pour vous satisfaire ? soupire-t-elle.
- Vous vous êtes écorchée un doigt ? remarque Grimbert en désignant un pansement que Perlette essaie de cacher tant bien que mal.
- Oui, explique-t-elle sans se troubler. Là-bas, les rosiers de ma grand-mère envahissent tout, aussi je les ai taillées, mais je suis un peu maladroite avec les outils de jardinage.
- Quelles étaient vos relations avec Hermann Hoffmann ?
- Bonnes, sans plus. Il était un peu sauvage, pas très causant.
- Et avec Jean Perforati, votre patron ?
- Des relations de subordonnée à supérieur, normales dans le cadre du travail.
- Et en-dehors du travail ?
- Ma vie privée ne regarde que moi. J'imagine que beaucoup de ragots sont parvenus à vos oreilles ?
- Que dois-je en penser ?
- Ce que vous voulez. D'ailleurs, il est mort, alors quelle importance, à présent ? soupire-t-elle encore, languide.
- Je suis seul juge de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Vous n'êtes décidément pas très coopérante. Etiez-vous au courant de la malversation financière qu'il a commise ?
- Première nouvelle ! De quoi s'agit-il ?
- Un détournement de fonds vers la Suisse. Vous n'avez rien remarqué, rien ne vous a surpris dans son attitude ? Il ne vous a rien dit ?
- Non, fait-elle, troublée. Je n'étais que sa secrétaire, et même si on s'entendait bien, il ne me confiait pas ses petits secrets. Un détournement de fonds, dites-vous ?
- Connaissez-vous son code d'accès à la messagerie Cryptobox ?
- Pas du tout. Je n'en avais pas besoin, je me connecte avec mon propre code personnel.
- Vous a-t-il déjà rapporté du chocolat, de Genève ?
- C'est bien possible. J'en raffole ! Le chocolat belge n'est pas mauvais, lui non plus. Affaire de goût.

*Quand finira-t-elle de se moquer de moi ?* peste intérieurement Grimbert, dont la patience s'érode sérieusement.

- Et pour quelle raison allait-il à Genève ? continue-t-il.
- Je crois qu'il avait des amis, là-bas. Des gens qu'il avait connus quand il travaillait dans le Tessin. Il s'y arrêtait souvent quand il partait pour l'Italie revoir sa famille.
- Vous avait-il parlé de quelque chose qu'il gardait en lieu sûr, et qu'il vous destinait, s'il lui arrivait malheur ?
- Non, je ne vois pas... Ah ! C'est peut-être cette figurine du dieu Mercure, une statuette en or, qu'il gardait dans un coffre, à la banque. Il voulait m'en faire cadeau, mais je la préférais en sécurité dans son coffre. Vous savez, Mercure, le dieu des banquiers...
- Et aussi des voleurs, persifle Grimbert. Autre chose. Nous n'avons pas trouvé d'agenda dans les affaires de Perforati. Une secrétaire tient souvent l'agenda de son patron. Sauriez-vous où se trouve la chose ?
- Ma foi, non. Il avait bien un agenda sur lui, mais je ne sais pas ce qu'il est devenu.
- Ne serait-ce pas ceci ? dit Grimbert en désignant un objet sur le bureau de Perlette. C'est recouvert de cuir et cela porte les initiales «G.P.», *Giovanni Perforati*.
- Oh ! Suis-je distraite ! fait-elle, mais Grimbert se rend compte qu'il a enfin visé juste. Vous avez raison, c'est bien cela. Je l'ai tiré de mon tiroir ce matin sans m'en rendre compte. Il me l'avait laissé vendredi dernier, avant de partir. De partir... pour toujours ! ajoute-t-elle dans un sanglot.

N'y tenant plus, Clémence Perlette croise les bras sur le bureau et y repose sa tête pour pleurer à chaudes larmes. Grimbert, qui se demande à présent si Perlette est une inconsolée sincère ou une habile simulatrice, attend tranquillement la fin de ce qu'il appelle, en vieux routier habitué aux comportements humains face à la mort, *l'intermède humide*. Bientôt, les pleurs spasmodiques de Perlette prennent fin et elle relève la tête en le regardant comme si elle le voyait pour la première fois.

- Excusez-moi, commissaire, dit-elle enfin. Je me sens encore un peu faible. J'ai mangé à midi sur le pouce et je suis un peu hypoglycémique.
- Ne vous évanouissez pas tout de suite, j'ai encore besoin de vous. J'emporte l'agenda de Perforati.
- Vous le gardez définitivement ?
- Il peut représenter une pièce à conviction. Avez-vous entendu parler d'un certain Recharpaz ?
- Absolument pas. Qui est-ce ?

Grimbert consulte son carnet quelques secondes.

- Perforati ne vous a pas demandé le 10 juin de prendre un coup de fil provenant d'une personne portant ce nom ?
- Je prenais souvent ses communications, pour faire barrage aux casse-pieds, comme il disait, mais ce nom-là ne me rappelle rien. Commissaire, je vous supplie de me pardonner, mais j'ai énormément de travail en retard, et monsieur Simpson ne plaisante pas avec ça.
- Une dernière question, alors. Pourquoi mentez-vous tout le temps, et avec un aplomb que j'ai rarement vu ? Que craignez-vous ?
- Mais, rien, commissaire, réplique-t-elle en affectant la surprise. Je suis de bonne foi. Quand ai-je menti ?
- Cette écorchure à votre doigt, par exemple. C'est en forçant le tiroir de monsieur Goossens et en farfouillant dedans que vous vous êtes coupée. Qu'alliez-vous donc y chercher ?
- Mais non, proteste-t-elle, je vous l'ai dit, je me suis blessée chez moi avec un rosier !
- Cessez de me raconter des histoires ! explose Grimbert. Sinon j'ordonne une analyse génétique du sang qui est resté sur le coupe-papier de Goossens pour le comparer au vôtre ! Gagnons du temps et dites-moi la vérité au moins là-dessus.
- Eh bien, reprend-elle les yeux baissés, tout cela est la faute de Goossens. C'est lui le voleur.
- Qu'a-t-il volé ?
- Mon foulard en soie, auquel je tenais tant. Goossens est un fétichiste. J'ai voulu le récupérer à tout prix, en forçant ses tiroirs avec un tournevis, mais il a dû le cacher ailleurs. Et je me suis blessée pour rien.
- Vous êtes plus énergique que vous n'en avez l'air. Comment savez-vous que c'est Goossens qui vous l'a pris ?
- Il me l'a dit lui-même. Il veut le garder parce qu'il est imprégné de mon parfum, soi-disant. Dans ce service, tous les hommes sont fous ! dit-elle avec une expression larmoyante. Ils me font des remarques sur ma coiffure, sur mes vêtements, ils me tiennent des discours que je ne comprends pas. Et des malades comme Goossens vont jusqu'à me prendre mes affaires !
- Voulez-vous que je lui demande de vous rendre ce foulard ?
- Oh ! Ne vous donnez pas cette peine, commissaire, minaude-t-elle. Ce foulard était déjà vieux, et je ne veux pas être cause de problèmes avec les gens...
- J'insiste, mademoiselle, dit Grimbert d'une voix impérieuse. Vous resterez ici en attendant.
- Je n'osais pas vous le demander, dit-elle en pinçant les lèvres, mais en fait, ce serait très aimable de votre part.

38.

Grimbert se précipite dans le couloir et se rend rapidement chez Goossens. Le Belge est toujours là, derrière ses plantes vertes, occupé à pianoter sur son clavier.

- Monsieur Goossens, voudriez-vous bien restituer à Clémence Perlette un objet que vous lui avez subtilisé ?
- Mais quel objet ? répond celui-ci en pâlisant jusqu'aux oreilles. Je ne lui ai rien pris.
- C'est mademoiselle Perlette qui a fracturé votre tiroir pour essayer de le récupérer. Vous ne l'avez pas ici, peut-être ? Elle semble y tenir beaucoup.
- Encore une fois, je n'ai rien qui lui appartienne, je vous assure ! De quoi s'agit-il exactement ?
- Vous persistez dans vos dénégations ? Affliger une jolie femme ne vous cause aucun remords ?
- Ne l'écoutez pas, commissaire, crie Perlette en surgissant dans le bureau telle une furie, et en pointant un index vengeur en direction du Belge. Obligez-le à me rendre ce foulard qu'il m'a pris ! Un foulard en soie de chez Hermès, que ma pauvre grand-mère m'avait offert. Goossens ne respecte rien ! Tu entends, voleur ? crie-t-elle dans sa direction. Le commissaire t'ordonne de me rendre mon foulard. Où l'as-tu caché ?
- Calmez-vous, mademoiselle ! supplie Grimbert, contrarié par cette intervention intempestive. Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans votre bureau ? Que décidez-vous enfin, monsieur Goossens ?
- C'est bon, dit ce dernier d'un air penaud. Je lui rendrai son précieux foulard. Il est chez moi. Je le rapporterai demain. Mais, s'il est vrai qu'il est en soie, il n'est pas de chez Hermès. Il n'est précieux que d'un point de vue sentimental.

- Nous nous reverrons, mademoiselle, dit Grimbert, rageur, à Perlette qui s'apprêtait à repartir. Monsieur Goossens, poursuit-il une fois la secrétaire sortie, vous confirmez que c'est bien un foulard que vous aviez pris à mademoiselle Perlette ?
- Mais oui, commissaire, affirme Goossens, mal à l'aise. Je le lui aurais rendu, de toute façon. J'ai vu un matin ce foulard sur son bureau et..., j'ai agi sur une impulsion irraisonnée. Cette petite me fait tourner la tête...
- Votre femme ne vous a pas posé de questions ?
- J'ai caché le foulard pour qu'elle ne le voie pas. Je regrette cet incident, commissaire, vraiment ! Vous allez me prendre pour qui je ne suis pas.
- Tout cela vous regarde. Tâchez de réfréner vos élans, la prochaine fois. J'ai autre chose à faire que de me mêler de pareils enfantillages. Mes inspecteurs sont-ils revenus vous voir ?
- Non. A quel sujet ?
- Pour votre alibi. Vous n'avez pas de témoin pour ce matin, de six à sept heures.

Le visage replet de Goossens est devenu cramoisi sous l'effet de la colère.

- Je l'ai déjà déclaré, je prenais mon petit déjeuner avec ma femme, comme des millions de personnes dans le monde. Que puis-je ajouter de plus ? Si Hoffmann est mort pendant ce temps, ce n'est pas de ma faute. Il a bien choisi son moment, le bougre !
- Vous maintenez donc votre déclaration ?
- Plus que jamais.

C'est un véritable complot, se dit Grimbert en le quittant, exaspéré. Attendez un peu, ce ne sera qu'un court répit, mes agneaux, je vous le promets. Attaquons la falaise par une autre face. A nous deux, monsieur Mirallez.

### 39.

L'ex-colonel affiche une raideur toute martiale. Juan Mirallez, cheveux blancs, épais sourcils sous un front parcouru de rides verticales, visage sévère avec l'air hautain d'un véritable hidalgo, donne l'impression d'être engoncé dans son costume marron strict et un peu désuet. Le responsable de la sécurité informatique à la Banque Euro-Atlantique feuillette des dossiers quand Grimbert entre.

- Où donc vous ai-je déjà vu ? lui demande d'emblée Grimbert après s'être présenté et l'avoir salué. Votre visage ne m'est pas inconnu.
- J'étais dans le bureau de monsieur Simpson, l'autre soir, avec mes collègues, quand vous êtes entré.
- Non, je pense à quelque chose qui remonte plus loin dans le temps.
- Indochine ? Algérie ? propose-t-il, pendant que Grimbert prend un siège et s'assied bien en face de lui. Ou une autre guerre encore ? Vous avez été engagé vous même un certain temps ?
- Non, reconnaît Grimbert, je suis trop jeune pour avoir pu participer à ce genre de conflits, et je n'ai jamais été engagé.
- Dommage pour vous, cela fait un homme, croyez-moi !
- Vous m'en voyez désolé, mais je préfère ma routine policière à la gloire militaire. Et traquer les criminels plutôt que d'en devenir un, même avec la bénédiction de la Patrie.
- En ce qui me concerne, se rengorge Mirallez en ignorant la remarque antimilitariste de Grimbert, j'ai roulé ma bosse de longues années dans les débris de notre Empire. J'ai eu ma part de célébrité en Indochine, un peu avant la catastrophe de Dien Bien Phû. *Le caporal Mirallez, qui a sauvé l'honneur français face au Viêt Minh*. En réalité, j'étais un jeune écervelé, à l'époque. Un fils d'immigrés espagnols qui voulait se tailler une carrière à la Murat, sinon à la Bonaparte. Sans doute êtes-vous tombé sur ma photo dans un livre d'histoire ou de souvenirs de guerre ?
- C'est bien possible, mais peu probable, affirme Grimbert, tout à sa recherche mentale. Cela doit être beaucoup plus récent. Vous n'avez jamais eu affaire à nous ?
- Vous avez certainement une bonne mémoire visuelle, commissaire. En tous cas, laissez tomber vos soupçons, si vous en avez. Vous ne me trouverez pas dans les archives de la police, j'y suis inconnu au bataillon. Un casier vierge et blanc comme neige. D'ailleurs c'est indispensable pour être admis ici, dans la haute banque. C'est l'enquête pour mort suspecte, n'est-ce pas ? Votre inspecteur est venu prendre mes empreintes, comme si j'étais un criminel, mais je vous défie de prouver que j'ai failli à mon devoir.
- Je n'en doute pas. Je ne suis pas venu ici pour mettre en doute votre probité, mais pour parler... de sécurité informatique. C'est bien votre occupation actuelle ?
- Affirmatif. Quand j'ai pris ma retraite de l'armée, je ne me voyais pas rester sans activité jusqu'à la fin de mes jours. Ce poste à la B.E.A. m'a été proposé par le président Laroche : c'était une aubaine. Oh, il m'a fallu un peu piocher cette littérature informatique infâme, toute barbouillée d'anglicismes, mais un officier sorti du rang ne recule devant rien, même s'il lui faut pratiquer la langue de la perfide Albion.
- A propos de littérature, jette Grimbert, il semble que vous écriviez des livres controversés ?
- Vous voulez parler de mon livre « *Virus, mode d'emploi* » ? Il a été diversement apprécié, c'est vrai. Ma trouvaille a été de comparer les virus informatiques aux mines antipersonnel. Cela a choqué quelques esprits bien-  
Meurtres à la banque

pensants, qui oublient que le vol de logiciels est un fléau devant lequel tout le monde reste impuissant. Mon livre devrait plaire à tout policier honnête.

- Je ne l'ai pas lu, reconnaît Grimberty.

- C'est bien dommage. Vous devriez prendre du recul, commissaire, en lisant quelques ouvrages de fond, comme celui-là.

- Hum ! Si nous parlions un peu de la sécurité informatique à la Banque Euro-Atlantique ? Il se passe des choses inhabituelles ici. D'abord ce détournement de fonds de l'autre mois...

- J'ai prouvé à ma hiérarchie que toutes les règles de sécurité avaient été respectées dans cette affaire.

- Diantre ! Alors, comment expliquez-vous cette fraude ?

- La sécurité, dans tous les domaines, repose encore sur un élément crucial : le facteur humain. Les machines, les systèmes peuvent avoir des défaillances, que l'on peut prévoir et pallier. Mais quant à connaître les intentions profondes d'un homme déterminé autant que bien informé, qui a préparé son coup avec une grande minutie, c'est impossible.

- Il n'y avait donc rien à faire pour parer ce coup ?

- Non, l'auteur de la fraude avait toutes les cartes en main.

- Justement, n'est-il pas anormal qu'une personne puisse modifier des programmes pour diriger des flux monétaires où bon lui semble, et parvienne à acquérir des codes protégés pour envoyer cet argent à l'étranger ?

- Beaucoup d'informaticiens disposent ici de certains pouvoirs que nous ne pouvons pas même écorner, sous peine de les gêner dans leur travail. Quand vos confrères de la Répression Informatique sont venus, j'ai dressé pour eux une liste des suspects possibles.

- Et ils ont été effarés par la longueur de la liste ? conjecture Grimberty.

- Opérateurs de transferts de fonds, programmeurs d'applications du département de madame Fontanez, ingénieurs système de chez Goossens, cela représentait des dizaines de personnes qui disposaient, et disposent encore, de prérogatives suffisantes pour mener une opération frauduleuse de ce genre. On a licencié, pour la forme, quelqu'un qui n'avait rien à voir dans cette histoire. Des dizaines d'autres auraient pu aussi bien se retrouver sur le carreau, n'était-ce la peur d'affronter les syndicats et des prudhommes.

- Vous savez que l'on soupçonne fortement Perforati ? lance Grimberty.

- J'ai entendu une rumeur de ce genre, mais cela me paraît incroyable.

- Pensez-vous que lui ou sa secrétaire ait pu tremper là-dedans ?

- Ce serait plutôt à moi de poser cette question à la Police ! Vous savez que l'enquête n'a rien donné. Je crois que Perforati n'y est pour rien, et Clémence, la plus belle femme de cette maison, encore moins. C'est un spécialiste qui a tout manigancé, je vous le dis. Quelqu'un qui connaît bien à la fois l'informatique et la banque.

- Admettons qu'il n'y ait eu aucune parade contre ce vol. Mais pour le fichier clients de la banque, il semble que monsieur Hoffmann n'ait eu aucune peine à le recopier pour le revendre. Vous êtes au courant ?

- Même motif, même punition. Hoffmann, au niveau où il était placé, avait le pouvoir de faire ce qu'il a fait. Je dis le pouvoir, et non le droit. Le vol de fichier est hélas une pratique courante dans ce milieu.

- Et ces badges banalisés, qui permettent à n'importe qui d'accéder à la salle machine ?

- Ils ont été établis pour simplifier le travail du personnel extérieur qui est appelé à intervenir chez nous. C'est Hoffmann qui en avait la responsabilité. Je ne puis pas être partout à la fois, proteste Mirallez, et j'ai bien dû accorder un minimum de confiance à certains cadres. C'est sans doute là mon erreur. Je viens de confisquer tous les badges banalisés que j'ai pu découvrir çà et là.

- A vous entendre, ironise Grimberty, on a beau s'escrier autant qu'il est possible, on ne peut éviter de laisser des failles dans les systèmes de protection. Je ne sais pas ce que monsieur Simpson peut en penser...

- Le dilemme est le suivant : pas assez de sécurité nous expose à d'immenses risques ; trop de sécurité empêche tout le monde de travailler. Il m'est impossible de préjuger du comportement de milliers d'informaticiens que je ne connais pas tous, et dont certains doivent être de drôles de lascars. D'autre part, il n'y a rien de plus aisé que d'effacer les preuves, pour autant qu'on ait laissé des indices. Vos collègues s'en sont bien vite aperçus pendant leur enquête.

- Est-ce vous qui avez installé la messagerie Cryptobox à la banque ?

- Non, elle était déjà en place quand je suis entré ici. Cela a été le fait de Goossens, Wolf et Zapolski.

- Hoffmann, devant nous, a mis en doute la sécurité de cette messagerie.

- Ce logiciel de messagerie dispose de ses propres protections intégrées, par des procédés cryptographiques reconnus comme extrêmement solides, vous le savez peut-être.

- Oui, on me l'a expliqué.

- C'est le seul moyen de communication ouvert vers l'extérieur que nous possédons, et c'est le plus sûr. Les accès à Internet sont bannis chez nous. Nous en avons un seul, soigneusement contrôlé. Et c'est tout. La télémaintenance n'existe pas ici, nous préférons que les techniciens se déplacent. Par cet isolement relatif, nous ne craignons pas les pirates extérieurs.

- Mais vous ne pouvez rien contre les pirates agissant de l'intérieur, même s'ils sont peu dangereux, tels que Hoffmann. Qui vous dit que Cryptobox n'a pas déjà été piratée ?

- Nous avons confiance dans la société HAL, qui a une expertise reconnue sur le sujet. Ces américains sont très forts, n'oubliez pas qu'ils nous ont aidé à gagner deux guerres ! D'autre part, il ne s'agit que d'une messagerie. Il n'y circule que des choses anodines, sinon rébarbatives pour celui qui ne s'intéresse pas aux métiers bancaires ou informatiques. Rassurez-vous. Vous pensez bien que les secrets de la banque ne s'y trouvent pas !

- A ce propos, Hoffmann ne vous avait-il pas signalé l'existence de fichiers cryptés, dont on ne connaissait pas l'origine ?
- Il y a chez nous des centaines de fichiers chiffrés, pour des transferts de fonds sécurisés, pour des comptes-rendus de réunions confidentiels, et d'autres choses encore. Les fichiers qu'il m'a indiqués ressemblaient à des fichiers créés à des fins de test, d'après leur nom. Bien que leur propriétaire soit inconnu, je n'ai pas cru justifié de mener des recherches pour si peu.
- Constatez-vous de temps à autre des anomalies dans les systèmes informatiques, sinon des malversations ?
- Il n'y a dans notre banque que des fraudes archi-classiques : des faux comptes ouverts dans les agences, des habilitations pour les autorisations de crédits qui sont outrepassées, et je ne parle pas de quelques hold-ups par-ci, par-là. Des problèmes qui existaient avant l'informatique. Rien que de très banal. Le détournement de l'autre mois a été un vrai coup dur. Si je tenais le coupable, je le ferais passer en cour martiale sur le champ !
- Alors ne relâchez pas votre attention, recommande Grimbert, d'un air innocent. Rien ne dit qu'un autre mauvais coup ne se prépare pas.
- Je reste vigilant. Un Mirallez a l'oeil du lynx, n'en doutez pas. Simpson m'a déjà sermonné. Il prépare quelque chose d'important et veut que je sois sur le pied de guerre.
- S'agirait-il de l'opération Viking ? hasarde Grimbert.
- Ah ! Vous êtes au courant ? Je crois bien que c'est ça, en effet. Cela devrait être déclenché officiellement d'une minute à l'autre.
- Avez-vous un stylo qui ressemble à celui-ci ? demande Grimbert en exhibant son propre Mont-Blanc en or.
- Votre inspecteur m'a posé la même question, et j'ai répondu affirmativement. C'était un cadeau du service, pour mes soixante ans.
- Où se trouve-t-il ?
- Je crois l'avoir oublié hier soir sur mon bureau. Et ce matin, quand je suis arrivé, il avait disparu.

40.

Quelle vieille baderne, maugrée Grimbert ! Il aurait mieux fait de se faire tuer pour sa chère Patrie plutôt que de venir jouer dans la cour des banquiers. « Au colonel Mirallez, la Patrie reconnaissante ». Mais non, ce sont toujours les pires qui restent en vie. Cette banque n'a vraiment pas de chance.

En quittant l'étage, Grimbert tombe nez à nez avec le directeur général, qui le considère avec appréhension. Grimbert n'est pas peu satisfait de ce changement d'attitude chez le banquier. Comme il a l'habitude de me le dire : on a beau être fonctionnaire, c'est-à-dire un parasite de la société, on aime quand même être respecté...

- Monsieur Simpson, dit-il, je souhaitais justement vous voir.
- Que puis-je encore pour vous, commissaire ? soupire ce dernier. Je dois partir en rendez-vous à l'extérieur, et mon chauffeur m'attend. Est-ce vraiment, dit-il en baissant la voix, un meurtre qui a eu lieu ce matin dans notre salle informatique ? Cela recommence à jaser dans les services.
- Je le confirme. Et je vous suis reconnaissant d'avoir laissé le champ libre à mes inspecteurs, qui n'ont pas une tâche très facile.
- Un meurtre ! s'écrie-t-il. Mais c'est affreux ! Y a-t-il lieu de prendre des précautions particulières ?
- Soyez simplement sur vos gardes et faites respecter les consignes de sécurité élémentaires, et tout se passera bien.
- Avez-vous une piste ?
- Nous commençons tout juste l'enquête. Je vous tiendrai informé si nécessaire.
- Ménagez un peu mes informaticiens, ils vont avoir une nuit pénible.
- Ils vont travailler cette nuit ?
- C'est cette nuit en effet que nous changeons tout notre parc de disques, pour installer des matériels plus rapides et augmenter notre capacité d'accueil et de stockage.
- Cela aurait-il un rapport avec votre opération Viking ?
- Assez indirectement. C'est lié en fait à la croissance toujours soutenue de notre société.
- Puis-je enfin connaître en quoi consiste cette fameuse opération Viking ?
- Je peux vous le dire, commissaire. Notre directeur des relations publiques va l'annoncer à la presse dans une heure. Voilà : nous lançons une O.P.A. sur une des plus grandes banques scandinaves.
- Ce n'était donc que cela, dit Grimbert, dépité. Et Juan Mirallez a été informé de l'opération ?
- Jamais de la vie ! s'exclame Simpson. Seul Murdoch et trois autres directeurs sont au courant. Pourquoi cette question ?
- Pour rien, c'était seulement pour mesurer la confidentialité réelle de la chose.

En quittant le bâtiment, Grimbert passe devant un petit parking réservé à la haute direction de la banque. Une grosse voiture y ronronne ; un chauffeur attend son maître. Grimbert se présente au conducteur et s'entretient un moment avec lui.

Mercredi soir.

Le bureau de Grimbart au quai des Orfèvres n'a rien qui réponde aux clichés traditionnels rebattus par les romans policiers français. Il ne donne pas sur la Seine, il ne sent ni le vieux cuir ni la pipe froide, il n'a pas le charme suranné qu'on pourrait attendre, dans un bâtiment aussi austère que le siège de la Police Judiciaire, du bureau d'un commissaire divisionnaire. Il est meublé dans un goût qui est en rapport avec le budget du service : quelques bons fauteuils, un bureau en chêne, des étagères supportant les manuels de criminologie les plus classiques, et, détonnant avec le reste du mobilier, un téléphone de couleur rouge dernier cri, imposé de force à Grimbart, qui a dû déployer la dernière énergie pour refuser l'installation concomitante d'un télécopieur tout aussi perfectionné.

Les inspecteurs sont là tous réunis et attendent en silence. Grimbart tient Renard au bout du fil. Il lui relate les événements de la journée et l'état d'avancement de l'enquête. Au moment où il repose le combiné, le Furet fait son entrée.

- Eh bien ! commence Grimbart. Renard, au ministère, n'est pas mécontent de la tournure que prend l'affaire. L'heureux homme ! Avez-vous vérifié tous les alibis de ces messieurs les informaticiens ? questionne-t-il en regardant Albrecht et Laurentin, tandis que Quintard se gratte le nez et que le Furet avance un fauteuil près du bureau.

- Cela se complique, commissaire, bredouille Albrecht. Il y avait, euh, un alibi manquant, celui de Zapolski, et un alibi faible, celui de Goossens. Maintenant, il y a en outre deux ou trois faux alibis. Le vendeur de journaux qui aurait dû témoigner en faveur d'Ada Fontanez n'a pas ouvert son kiosque ce matin : il s'est rendu au chevet de sa vieille mère. En aucun cas Fontanez n'a pu le rencontrer ni faire ses emplettes chez lui.

- Comment explique-t-elle cela ?

- Elle ne se souvient plus de l'endroit où elle a acheté son journal. Ce matin, elle était mal réveillée, dit-elle. Elle croit s'être arrêtée sur le trajet entre chez elle et la banque, mais elle ne sait plus où exactement.

- Et l'alibi de Mirallez ?

- Faux alibi aussi. Le boulanger où il achète sa baguette de pain tous les matins ne se rappelle pas de sa visite. C'est un Bourguignon, avec un accent... indescriptible ! « Justement, j'ai fait remarquer à ma femme qu'aujourd'hui m'sieur Mirallez n'était point venu », nous a-t-il dit. Mirallez soutient le contraire, et met l'incident sur le compte de la mémoire défaillante du boulanger qui abuserait de la dive bouteille dès potron-minet.

- Hum ! reprend Grimbart, pince-sans-rire. Mirallez ferait mieux de changer de boutique, avant que sa baguette ne sente trop la lie de vin. Il est dans un beau pétrin, avec son boulanger qui perd la mémoire !

Laurentin s'esclaffe bruyamment et Quintard étouffe un petit rire, tandis que la plaisanterie de Grimbart fait sourire Albrecht et le Furet.

- Et les empreintes sur le stylo ?

- D'après le labo, continue Albrecht, ce sont bien celles de Mirallez, que Quintard a relevées sur l'intéressé. Il n'y a aucun doute là-dessus. Mirallez, à qui nous avons montré le stylo, ne nie pas que ce soit le sien, mais pourquoi l'a-t-on découvert près du cadavre ? Il ne peut nous donner aucune explication valable. Le stylo lui aurait été volé.

- C'est aussi ce qu'il a prétendu devant moi. Ce Mirallez m'a fait l'effet d'un moulin qui s'agite en tous sens et qui ne brasse que du vent, d'un va-t-en-guerre inefficace.

- Tellement inefficace qu'il en devient dangereux ! renchérit le Furet.

- Et pour Stépanos ? reprend Grimbart. Le blanc-bec hellénique ?

- Pour lui, c'est correct, affirme Laurentin, à qui le mot *hellénique*, qu'il n'a pas compris, tire un rire forcé. Le gardien de l'immeuble l'a vu partir pour la banque vers sept heures, et une de ses voisines aussi, qui revenait de promener son chien.

- Il nous reste monsieur Wolf.

- Comme vous le savez, rappelle Albrecht, selon ses dires, il a percuté une autre voiture et a perdu du temps à remplir le constat amiable. Nous avons examiné aussi bien le constat que la voiture de Wolf. Tout semble cohérent, sauf que le numéro d'immatriculation de la voiture qu'il a accrochée correspond, d'après le fichier central, à un véhicule volé.

- Vraiment ? C'est un peu gênant, non ? On ne peut donc plus retrouver ni le véhicule, ni le conducteur. C'est comme s'il n'y avait pas de témoin. Donc pas d'alibi.

- Effectivement, l'identité et l'adresse du conducteur sur le constat sont fantaisistes. Ce voleur, avec son véhicule accidenté, a dressé un faux constat avec Wolf.

- Bien. Dressons un premier bilan : sur six alibis, un seul tient bien, les cinq autres sont douteux. C'est ce que je redoutais par dessus tout. Laurentin, as-tu découvert quelque chose dans le coffre de Perforati, à la banque ?

- Et comment ! On a ouvert le coffre, avec le directeur de l'agence. Il y avait des babioles, une statue assez jolie d'un athlète grec...

- Non, interrompt Grimbart, ce doit être une statue du dieu Mercure.

- Oh ! Vous savez, moi, grec ou égyptien..., peu importe ! (*Quel ignare*, pensent de concert Albrecht et le Furet). Il y avait plus intéressant dans le coffre : des relevés de banque et des bordereaux de la BSR, cette banque suisse. Tous avec le même numéro de compte, celui du détournement, dit-il en passant une liasse de documents à Grimbert.

- Parfait ! Au moins, de ce côté-là, la clarté est faite, conclut Grimbert en feuilletant le paquet. Le compte était bien à lui, et le détournement est définitivement signé Perforati. Le nom de Perforati n'apparaît nulle part sur ces papiers, mais cela n'a rien d'étonnant. Et pour le bout de cigarette sur le détecteur, Albrecht ?

- Zapolski reconnaît fumer ce genre de cigarette polonaise, mais uniquement chez lui. Ici, il ne fume que des cigares, et encore, pas très souvent. Il suppose que le criminel a voulu le mettre en cause par ce moyen. Et il n'a toujours aucun alibi, il ne s'en cache pas.

- Si vous permettez, coupe Quintard, brusquement inspiré. J'ai regardé le montage que le criminel a mis en place sur le détecteur d'incendie. Cette cigarette, je crois que c'est de la blague. Elle n'a pas servi à allumer les chiffons, d'ailleurs elle n'a même pas été consommée jusqu'au bout. Un briquet ou une allumette suffisait. Elle a été collée à proximité pour faire accuser quelqu'un d'autre, c'est tout. Voilà ce que j'en pense, conclut-il en soufflant comme un cheval éreinté, après cet effort d'élocution et de réflexion inhabituel chez lui.

- Bien vu, Quintard. Je reconnais bien là ton esprit pratique, et tu as raison sur ce point.

- Merci, commissaire, mais vous aviez déjà noté que c'était un indice bidon.

- Je n'écarte pas Zapolski de la liste des suspects, en tous cas, dit Grimbert en se lissant la moustache pensivement. La ruse suprême serait qu'il ait volontairement laissé cet indice, en espérant que nous tiendrions ce raisonnement le disculpant. Mais cela n'existe que dans les romans policiers un peu tortueux...

- Je serais surpris qu'il ait pris un tel risque, intervient le Furet. On dit que c'est lui qui va être nommé en remplacement de Perforati.

- Première nouvelle ! Et d'où tiens-tu cela ? demande Grimbert.

- Mon ami Leforti a surpris, bien involontairement, une conversation dans un couloir, entre Simpson et Laroche-Werther lui-même. Ce qu'il a entendu l'incite à penser que Simpson ne va pas tarder à annoncer la nomination de Zapolski.

- Nous verrons bien, dit Grimbert, philosophe. Peu importe qui dirigera ce panier de crabes qu'est le service informatique de la B.E.A. Trouvons notre criminel, le reste n'a aucune importance.

- J'ai montré la lettre de Hoffmann à quelqu'un du labo de la P.J., reprend Albrecht, à Legriffeur, le spécialiste des écritures. Après l'avoir examinée deux minutes au microscope, il m'a appris que la signature n'était pas manuscrite, mais qu'elle avait été tracée par une imprimante, et que le trait avait été repassé au stylo à plume, assez habilement, a-t-il noté.

- Cela confirme qu'il s'agit bien d'un faux, dit le Furet, comme le pensait le commissaire. Il est très facile de numériser une signature en la passant dans un scanner à main, de la stocker sur disque et de la reproduire sur un support quelconque avec une imprimante évoluée.

- As-tu contacté la société chargée de la maintenance du système d'extinction des locaux informatiques de la B.E.A. ? demande Grimbert en s'adressant à Albrecht.

- J'y ai pensé. Ils doivent passer demain pour vérifier l'installation.

- Mais pourquoi cela ? demande naïvement Quintard.

- Pour éliminer l'éventualité d'un accident dû à un mauvais fonctionnement, explique Grimbert. Qu'un mauvais plaisant aurait maquillé en suicide ou en meurtre. Cela s'est déjà vu, mais dans le cas qui nous occupe, je n'y crois guère.

Quintard, inspecteur au sixième échelon, a été affecté depuis deux ans seulement à cette brigade criminelle sous les ordres de Grimbert. Loin s'en faut, avec son esprit un peu lent, qu'il ait assimilé tous les arcanes du métier. Aussi le commissaire, qui ne dédaigne pas de jouer les pédagogues avec ses inspecteurs, avec un certain succès, pense-t-il, se fend d'une explication quand il le sent nécessaire, même pour les choses qui lui paraissent les plus élémentaires.

- Il y a bien eu meurtre, tout nous le prouve, opine Albrecht, mais on dirait qu'il y a des pistes dans tous les sens. C'est encore très embrouillé. N'est-ce pas votre opinion, commissaire ?

- Oui, Albrecht, et pour le moment nous n'avancions pas.

Grimbert se tait un long moment, perdu dans une rumination intérieure. Puis il jette un coup d'oeil circulaire sur les murs du bureau, sur lesquels Quintard a punaisé les photos de Perforati et de Hoffmann prises par les enquêteurs. Grimbert a passé la fin de l'après-midi à réfléchir dans son refuge de la P.J., en compulsant plusieurs fois le dossier «B.E.A.» qui a nettement grossi depuis lundi.

La technique policière, qui lui est devenue si familière depuis toutes ces années dans la Maison, n'a pas donné de résultats concluants pour le moment. Il n'est pas assuré non plus qu'elle en fournisse par la suite. Il ne lui a jamais fait entièrement confiance. Aujourd'hui, les criminels sont suffisamment informés pour ne pas commettre d'erreur majeure, et même pour circonvier adroitement la police.

Une bonne couche de mensonges là-dessus, une apparence sociale irréprochable, et le criminel n'a plus en face de lui que sa mauvaise conscience, à supposer que ce terme signifie encore quelque chose dans une époque aussi dérégulée que la nôtre. L'intuition de Grimbert lui permet, dans une certaine mesure, de débusquer le mensonge. Mais les cadres de la B.E.A. mentent tous plus ou moins, pour des raisons différentes et encore inconnues.

- Le criminel est l'un des six, reprend-il. Il n'y a pas de doute. Mardi soir, tout le personnel était parti, hormis ces six-là, quand Simpson a annoncé que nous avons démasqué Hoffmann. Où pourrais-je trouver d'autres suspects ?

- Il y a aussi Simpson lui-même, et la secrétaire, remarque le Furet.

- Comme dans cette banque je n'ai aucun préjugé favorable pour personne, répond Grimbert, je me suis entretenu avec le chauffeur de Simpson, sur le parking de la B.E.A. Il m'a affirmé être passé le prendre chez lui vers sept heures. Simpson n'aurait pas eu le temps matériel de revenir chez lui après le crime. Et d'ailleurs, il doit tout ignorer du système de protection d'incendie de la salle des machines.

- Et la secrétaire, Clémence Perlette ? insiste le Furet.

- C'est une fausse ingénue, qui cache des choses, mais lesquelles ? Elle a pris, assez bizarrement, un congé impromptu d'un jour et demi, sous prétexte d'un grand chagrin après la mort de son patron. Mais elle est en mesure de prouver qu'elle était sur la route quand Hoffmann allait à la rencontre de son destin. Des preuves bien soigneusement préparées, pour une si belle ingénue.

- Dans l'autocom de la B.E.A., j'ai trouvé trace d'un appel émanant du poste de Perlette, lundi vers 11h, pour le service de réservations de la gare de Lyon.

- Cela cadre avec ses déclarations : elle se serait rendue à Mâcon. Ce qui serait plus astucieux de ta part serait de retrouver une trace de sa réservation, pour s'assurer qu'elle est bien allée à Mâcon, et non pas ailleurs, un peu plus loin vers le sud-est. Chez nos voisins helvètes.

- Je peux essayer, commissaire, mais je ne vous promets rien. Depuis la mise en place de leur système Socrate, je n'ai pas encore eu l'occasion de me frotter aux fichiers de la S.N.C.F. Mais je connais quelqu'un chez eux qui m'aidera. Croyez-vous que le meurtrier puisse être une femme ?

- Je n'écarte aucune piste a priori. Tous ces meurtres peuvent être le fait d'une femme, et même d'une faible femme. Le criminel n'a pas eu besoin de manifester une force physique exceptionnelle. D'ailleurs, il n'y a pas eu de contact direct entre le meurtrier et ses victimes.

- Et pour Mureno ? objecte Laurentin. Si, comme vous le pensez, il a été victime du même criminel, il a bien fallu le balancer par la fenêtre, non ?

- Si tu avais mieux épluché le dossier, réplique Grimbert comme s'il gourmandait un mauvais élève, tu aurais appris en lisant le compte-rendu de Bismuth que Mureno était de petite taille, autour de 1m60, et qu'il pesait environ 55 kg. Je suis sûr que même Perlette aurait pu l'assommer et le défenestrer sans trop de peine. Demain, j'irai sur son lieu de travail, à la Défense, jeter un coup d'oeil. David, du nouveau sur les documents de Mureno, et sur les fichiers chiffrés de la B.E.A. ?

- Pour les programmes trouvés sur Mureno, je ne vois pas encore ce que cela peut représenter. Quant aux fichiers signalés par Hoffmann, je viens juste de les décrypter, ce qui explique mon léger retard pour vous rejoindre ici. Je m'attendais à des choses croustillantes, une comptabilité secrète, des trafics de toutes sortes, etc. Figurez-vous que ce sont aussi des programmes, également en assembleur HAL 9000. C'est assez surprenant, car en pratique on chiffre rarement les programmes : pour être utilisé, un programme ne doit pas être chiffré. Il y a sans doute un secret dans ces programmes.

- Et que font-ils donc, ces programmes ? maugrée Grimbert. Des virements, des transferts de capitaux, des extorsions de fonds ? Font-ils chanter le pape ? Placent-ils des satellites en orbite autour de Jupiter ?

- En tout cas, précise le Furet, ce ne sont pas des programmes utilisés officiellement par la banque, parce que leurs noms ne répondent pas à la norme en vigueur à la B.E.A. Je ne lis plus l'assembleur aussi aisément que pendant mes études, et les commentaires explicatifs sont rares dans le texte. Je pense que ce sont des programmes qui stockent et communiquent des informations, mais lesquelles et dans quel but, je n'en sais rien. C'est un peu comme prendre en route un feuilleton qu'on n'a pas suivi depuis le début : le principal de l'action vous échappe.

- Et en les rapprochant de ceux de Mureno ?

- Pour le moment, je ne vois aucun rapport entre eux, sauf qu'ils sont écrits dans le même langage.

- Penses-tu que Mureno et Perforati se connaissaient ?

- Je n'en sais rien. Sans doute se connaissaient-ils au moins de nom, Perforati étant presque une célébrité dans son milieu et Mureno un spécialiste reconnu.

- Dans l'agenda de Perforati, il y a mention d'un rendez-vous avec Mureno. Enfin, je le suppose : à la date du 22 juin, il y a ces deux mots «vu Mureno», c'est tout.

- Mureno a peut-être aidé Perforati pour le détournement de fonds, suggère Albrecht.

- Le détournement a eu lieu quelques semaines plus tôt, remarque Grimbert. C'était donc un peu tard pour prendre conseil auprès d'un spécialiste de la programmation.

- Et Perforati était lui-même assez expert pour se passer de conseils, renchérit le Furet. La raison de ce rendez-vous reste à trouver.

- Ils se sont rencontrés, dit Grimberty, et quelque temps après tous deux mouraient de la façon que l'on sait. Mureno s'est-il déjà rendu à la B.E.A. ?
- Je me suis posé la question, mais il n'y a pas de trace de lui dans le fichier des entrées et des sorties, et je ne pense pas que Hoffmann, à nouveau, ait eu la mauvaise idée de l'y supprimer.
- Alors, ils se sont alors vus en-dehors. La secrétaire le sait peut-être.
- Si vous comptez vous rendre demain chez HAL, commissaire, indique le Furet, il est possible de vérifier si Perforati s'est rendu chez Mureno. Les gardiens tiennent un registre de toutes les personnes qui entrent et qui sortent de la tour HAL.
- Un registre sur ordinateur ?
- Non, sur un vulgaire cahier. Les cordonniers sont les plus mal chaussés, dit-on. Mais c'est moins facile à pirater, somme toute.
- Comment allons-nous poursuivre l'enquête, patron ? demande Quintard.
- Vous allez revenir à la charge et cuisiner les suspects, la secrétaire comprise. Avec une technique de harcèlement classique : vous allez les voir à tour de rôle, à une heure ou deux d'intervalle, et vous appuyez sur les points faibles, là où cela fait mal : les indices accusateurs, leur inimitié probable pour Perforati, ou leur rivalité avec lui. Vous laissez sous-entendre que Hoffmann, sous-marin camouflé de Perforati, avait des informations compromettantes pour eux, et qu'ils avaient donc tout intérêt à supprimer ce faux jeton.
- Prêcher le faux pour apprendre le vrai, on sait faire, résume Laurentin.
- Quant à toi, David, tu as plusieurs casse-têtes à résoudre, dit Grimberty, compatissant. Les résultats devraient être intéressants, et peuvent infléchir grandement le cours de l'enquête.
- Et pour Stépanos, on n'a rien à lui reprocher ? remarque Quintard.
- C'est le moins informaticien de tous, et je le crois dégagé de toute implication dans ces affaires. Cherchez tout de même à savoir ce qu'il connaît du fonctionnement du Parti du Renouveau Social, et de ses fonds cachés.

Grimbert se lève et les inspecteurs s'apprêtent à partir. Le soleil est déjà bas et la pièce, mal exposée, devient un peu sombre.

- Ah, j'oubliais ! Albrecht, tu inspecteras discrètement les bureaux des suspects. Tu ouvriras aussi les tiroirs, avec s'il le faut tes outils et ton doigté habituel.
- Que dois-je chercher, en priorité ? demande Albrecht.
- D'autres relevés de banque de la BSR et... un foulard de femme.

## 42.

Le Furet médite derrière son écran allumé. Les temps de réponse d'Internet sont ce soir si lamentables qu'il a tout loisir pour réfléchir entre deux clics de souris.

Une lampe munie d'une grosse ampoule, pendue au plafond à même le fil électrique, éclaire le bureau d'une lumière crue. Le Furet a installé lui-même deux appliques qui donnent une tonalité plus humaine à cet endroit encombré, vétuste et poussiéreux.

La pièce est obscure, un peu fraîche, mais il est là, dans son désordre familial, heureux de pouvoir réfléchir sans être dérangé. Les locaux du G.R.I. sont vides. Ses collègues fonctionnaires sont tous rentrés chez eux très tôt pour ne pas rater la finale du championnat de football. Le Furet, lui, n'a que faire du sport et méprise les supporters en pantoufles presque autant que les sportifs eux-mêmes. « Ils sont partis, les sots, et ils n'ont même pas pensé à remettre de l'eau dans la cafetière, ronchonne-t-il. »

Cette semaine commence à être vraiment mouvementée. Après la mort étrange de Perforati, c'est au tour d'un proche du directeur. Ce Hoffmann, un pauvre bougre, en fait. Un ex-pirate devenu agent de renseignement officieux de Perforati. Que pouvait bien redouter Perforati pour avoir un tel espion à sa solde ? Une solde bien maigre, d'ailleurs, au vu de la feuille de paye de Hoffmann, dont Leforti m'a donné copie. D'où la nécessité pour Hoffmann de revendre le fichier de la B.E.A. pour se faire un peu d'argent. Ensuite Hoffmann, démasqué, devient un gêneur. Fontanez, Goossens, Wolf, Stépanos, Zapolski, Mirallez, Simpson : l'un d'entre eux a sûrement quelque chose à se reprocher. Hoffmann a été le premier à découvrir le cadavre de Perforati. La lettre anonyme qu'il envoie ce lundi est la cause indirecte de sa perte. Ce Grimberty, quel as ! Il a écarté très vite l'hypothèse du suicide. Un meurtre au halon ! On n'a jamais vu cela, de mémoire d'informaticien comme de policier.

Tiens, le *web* se décide à me répondre. La recherche que j'ai lancée sur Wolf n'a rien donné, comme je le craignais. Son programme boursier est inconnu de toutes les banques de données et de tous les moteurs de recherche existant dans le monde. En revanche, Wolf est reconnu comme un bon joueur d'échecs : il plafonne à 2200 au classement Elo, ce n'est pas mal du tout. Tiens, son collègue Mirallez semble avoir fait une bonne pub autour de son minable bouquin sur les virus : il se trouve référencé sur une bonne centaine de serveurs. Bon. Laissons tomber, dit-il en ouvrant un dossier sur son bureau. Passons aux papiers de Mureno et aux fichiers provenant de la B.E.A., que l'ordinateur central du G.R.I. a décryptés. Hum ! Pas de doute, il y a de fortes Meurtres à la banque

analogies entre les deux. Des paragraphes entiers qui sont quasiment les mêmes. Il y a plus de détail peut-être dans les programmes trouvés à la B.E.A., mais l'essentiel reste identique des deux côtés.

Réfléchissons, se dit-il, en rejetant une mèche rebelle en arrière, d'un coup de tête machinal. J'ai là deux ou trois questions sans réponse. A quoi servent ces programmes ? Pourquoi ont-ils été introduits à la B.E.A., et protégés par un algorithme de chiffrement que j'ai eu bien du mal à casser ? Et enfin, comment Mureno en a-t-il eu connaissance ?

A quoi servent-ils, je ne saurais encore le dire. Il y a bien quelques commentaires explicatifs çà et là, mais l'auteur semble maîtriser tellement son sujet qu'il ne s'est pas donné la peine d'entrer dans les détails.

Pourquoi ils se trouvent à la B.E.A., je n'en sais rien. Et pourquoi ont-ils été chiffrés ? Pour qu'on n'en ait pas connaissance, bien sûr. Parce que leur place normale n'est pas à la B.E.A. Ou parce qu'ils font quelque chose d'interdit ? Des programmes manipulés, gardés pour resservir, un peu comme une souche de virus ? Pas sûr. En tous cas, ils n'ont rien à voir avec le détournement de fonds commis sans doute par le Tyran. Leforti m'a listé les fameux programmes de virement qui ont été modifiés : ils sont écrits en Cobol et ne ressemblent absolument pas à cela.

Enfin, comment Mureno s'est-il retrouvé en possession de ces programmes ? Les aurait-il décryptés, comme moi-même ? Mais alors, pourquoi ces sources de programmes qui ne se ressemblent pas complètement ? Ceux de Mureno sont dépourvus de commentaires, alors que leurs pendants à la B.E.A. en ont un minimum. Mureno aurait-il supprimé ces commentaires ? Non, impossible, rumine-t-il en se grattant le menton. On ne fait pas cela, les commentaires sont toujours précieux, surtout quand il s'agit d'assembleur, langage ardu, tellement ésotérique. Ou alors, il a obtenu ces programmes par un autre biais. D'ailleurs Perforati et Mureno se sont rencontrés. Il faut que je cherche quel lien il peut y avoir entre Mureno et la B.E.A. Peut-on penser qu'il ait été supprimé, lui aussi, que cette chute ne soit ni un accident ni un suicide ? Non, je n'arrive pas à y croire. Cette histoire fait froid dans le dos. Tomber de la tour HAL, de cette hauteur vertigineuse ! Quelle horreur !

Le micro-ordinateur émet soudain un « bip » discret. Le Furet s'empresse de cliquer. Rien d'exceptionnel. C'est un *e-mail* que lui envoie son ami Walter, un surdoué de l'informatique, comme lui, qui a choisi de s'exiler en Hollande, pour y créer une petite entreprise, qui vend d'intéressants logiciels dans le monde entier. Il fournit avec cet *e-mail* quelques informations sur Cryptobox que le Furet lui a demandées.

Walter est un Français *free-lance* qui a le goût de l'aventure et par-dessus tout l'horreur de toute contrainte. Son départ avait coïncidé avec l'élection en France, au poste de président de la République, d'un homme politique plus malin que les autres, qui avait promis de « libérer les forces vives de la nation ». Les *forces vives* s'étaient senties tellement libérées qu'elles avaient fui vers des cieux plus cléments, Angleterre, Hollande, Suisse, alors que la fiscalité en France devenait écrasante, l'administration toujours plus tatillonne et frileuse, et que la gabegie et la corruption s'étaient étalées au grand jour à mesure que les scandales politico-financiers éclataient dans le pays. « Un si beau pays, peuplé hélas de fonctionnaires et d'assistés » disait Walter dans son langage un peu abrupt. « Mais toi, David, tu préfères chasser les crapules. Aussi ta place est ici, tu ne manqueras jamais de travail. »

Comme a pu me l'expliquer à maintes reprises le commissaire Grimbert, à moi, journaliste étranger, il y a en France deux sortes de crapules, dont les intérêts convergent assez souvent : les crapules *ordinaires*, qui sont l'affaire de la police, et les crapules *officielles*, bien installées, couvertes par des amitiés haut placées et parfois par une immunité politique acquise à la suite d'élections rondement menées. La démocratie a cela de bon dans ce pays qu'en s'adressant d'abord aux imbéciles on a toutes les chances d'être élu. Si cela ne suffit pas, affirme Grimbert avec une certaine misanthropie, on peut alors s'adresser aux médiocres, qui sont en principe la majorité et dont l'appui permet d'emporter les suffrages. Quelques promesses et quelques discours, et le tour est joué. Le politicien ne peut-il pas promettre tout ce qu'il veut, puisque ce n'est pas lui qui paye en dernier ressort ?

Le Furet, quant à lui, est sans doute le policier en France le plus au fait de l'état réel du pays. Son talent à inspecter les fichiers des administrations, des entreprises, des banques, à les croiser subtilement pour en extraire certaines informations, le conduit souvent vers des pistes... dangereuses. Qu'on lui demande alors d'abandonner, purement et simplement. Il comprend maintenant la réaction épidermique de son ami Walter.

Ces crétins de fonctionnaires dans leurs administrations stupides ! rumine-t-il. Ils me prennent pour un informaticien borné, un demeuré rivé à ses machines et à ses programmes. Ils feraient mieux de protéger un peu mieux leurs systèmes, qui sont d'immenses passoires, où n'importe qui peut circuler.

Le Furet est modeste : il oublie que ce *n'importe qui* se limite sans aucun doute à lui-même, technicien de génie. Sa carrière pâtit grandement de cet état de choses : il est trop intelligent et pas assez servile pour prendre rapidement du galon. Et quelquefois, il en sait trop. Il appartient à cette élite de la police qui n'est pas assez pervertie pour pouvoir accéder à plus de responsabilités. Que faire ? Il n'a pas d'autre ambition que de s'amuser

en résolvant les problèmes informatiques de cette société moderne si compliquée dans laquelle ses congénères et lui vivent, vaille que vaille.

Quitte à aller parfois trop loin. La sermonce de Grimbert au sujet du fichier fiscal lui revient à l'esprit. Le commissaire est vieux jeu avec ses principes de liberté individuelle, mais il a eu raison de le sermonner. Le moyen, aussi, de résister à la tentation, quand toutes ces informations sont là, disponibles, et ne demandent qu'à être glanées par qui connaît les astuces ?

Le Furet en est à ce point dans ses réflexions quand un bruit imperceptible pour toute autre personne que lui le fait sursauter. C'est comme un frémissement extrêmement léger sur le parquet, venu de l'extrémité de la pièce, près de la porte. Le Furet ouvre son tiroir et en tire doucement un piquoir pourvu d'une aiguille bien affilée. Il se lève et se dirige à pas de loup à la rencontre de l'ennemi, qu'il devine là, tapi à même le sol, méfiant et buté. L'occasion est peut-être unique. Il ne s'est pas trompé, c'en est un. D'un geste rapide et exercé, en un seul coup, il plante l'aiguille à travers le corps noirâtre de l'adversaire sans que celui-ci puisse esquisser un mouvement pour l'éviter. Dans ce genre d'affaires, le Furet n'éprouve aucune espèce de pitié pour sa proie.

Le coeur battant, il s'approche ensuite de la lumière pour mieux examiner sa prise. Il rajuste ses besicles avec espoir. *Supella longipalpa* ? Ou bien *Leucophaea maderae* ? Ou même *Schultesia lampyridiformis* ? Non, il n'aura pas cette chance-là aujourd'hui. C'est une vulgaire *Periplaneta americana*, un banal cancrelat, indigne d'entrer dans la collection de cafards qu'il tient méticuleusement dans ce bureau depuis dix ans.

Les locaux du G.R.I. ont été jusqu'ici un lieu de chasse privilégié pour le Furet. Il est vrai que les blattes parisiennes y sont généralement plus faciles à épingler que les délinquants informatiques. Il a découvert l'autre jour contre la plinthe un magnifique *Blaberus cranifer* qu'il n'aurait jamais pensé rencontrer là. A croire qu'il y a une filière d'immigration clandestine. Le bestiau lui a donné moins de fil à retordre que la *Diploptera punctata* qu'il a failli capturer la veille, lorsque son chef, le commissaire Poirier, est entré inopinément dans son bureau pour savoir où il en était avec cette affaire de cartes à puces falsifiées - rien à voir avec les puces, d'ailleurs, qui sont des diptères aphaniptères autrement difficiles à capturer.

Poirier a un peu crié. Ce n'est pas un mauvais bougre, il n'a rien contre la science ni contre l'entomologie, mais il ne partage pas vraiment la passion du Furet pour les cancrelats. Il a menacé de faire venir la femme de ménage, pour lui ordonner de mettre une fois pour toutes de l'ordre dans ce *bordel indescriptible* qu'est le bureau du Furet. Menace qu'il a mis à exécution sur le champ. Heureusement, la femme de ménage, soutenue par son syndicat, a refusé tout net de poser ne serait-ce que le manche d'un balai ou la pointe d'une serpillière dans le capharnaüm électronique du jeune policier.

Bon, soupire-t-il, en abandonnant *Periplaneta americana* à son triste sort. Oublions les blatellidés et revenons à nos mystères. Tiens, je lancerais bien une recherche dans le fichier de la SNCF, pour voir si Perlette y figure quelque part. Je ne l'ai pas trouvée dans celui des cartes de paiement - peut-être n'a-t-elle pas de carte bancaire, après tout. Va pour la SNCF ! Il se fait tard, les machines de la vénérable *Société Nationale des Chemins de Fer* ne doivent pas être bien chargées. Est-ce que la ligne commutée qui me donnait la connexion à leur ordinateur de secours fonctionne toujours ? A partir de là, je devrais aboutir à leur système central. Le modem est branché, allons-y. Oui, c'est bon, conclut-il, alors que le modem se met à clignoter et qu'un écran avec un bandeau « SNCF » s'affiche sur le moniteur. Aïe ! lâche-t-il après quelques essais. Ils ont fini par changer le mot de passe de l'identifiant par défaut HALUSER. Bon, je les sous-estimais. Laissons tomber. Il me faudra utiliser la méthode traditionnelle. Heureusement que je connais quelqu'un chez eux qui pourra me dépanner.

La lune est déjà haute au-dessus de Paris quand le téléphone se met à couiner, bruit étrange dans le silence impressionnant de l'immeuble (le Furet a modifié la sonnerie de l'appareil, pour qu'elle se rapproche du cri de la souris qu'on étrangle). Le Furet décroche. C'est Leforti qui appelle, depuis la B.E.A. L'équipe système est là-bas au grand complet, supervisant l'opération de changement des disques magnétiques. Leforti va rentrer chez lui, son intervention étant fixée seulement au lendemain, alors que ses collègues vont passer la nuit sur les lieux.

- Espérons que rien de grave ne se produise, confie-t-il au Furet avec appréhension. Et que demain jeudi ne soit pas un jeudi noir...  
- On n'est plus sûr de rien, répond ce dernier. Je passerai demain matin chez vous, pour voir si tout est en ordre.

43.

Jeudi matin.

Grimbert prend son café au bar *Le Sphinx* et s'attarde à lire les journaux. Le rachat par la Banque Euro-Atlantique de la Banque Scandinave, la plus grande banque privée de Suède, est brièvement traité dans les suppléments

économiques des gazettes, qui se bornent à noter que cette banque était jusqu'alors convoitée par le grand rival de la B.E.A., la Paneuropean. Certains journaux prêtent à la B.E.A. l'intention d'utiliser la Banque Scandinave comme tête de pont vers la Russie et les pays baltes. Des commentateurs grincheux se demandent jusqu'où la boulimie frénétique de Laroche conduira une banque qu'ils jugent pourtant déjà en grande difficulté. Le patron du bar essuie les tasses en suivant les informations à la radio. Grimbert écoute d'une oreille distraite, quand une annonce le fait sursauter.

- En raison d'un problème technique, tous les guichets de la Banque Euro-Atlantique seront fermés ce matin. La banque espère les rouvrir dès que possible. La nature de l'incident n'est pas précisée, indique la radio, mais les chèques et les virements risquent de ne pas être honorés avant plusieurs jours, sinon une semaine. Contactée par nos journalistes, la direction n'a pas voulu nous en dire plus.

Grimbert fait signe à l'Auvergnat de monter le son. A l'annonce succède l'interview de Hans Strauss-Herbert, de passage à Paris pour le congrès européen sur la Monnaie Unique. Strauss-Herbert, président de la holding financière Paneuropean, s'exprime dans un français des plus purs. Interrogé sur l'information qui vient de tomber comme par coïncidence, il ne manie ni la litote ni l'euphémisme, et montre qu'il a la dent dure pour la concurrence. Et ne pratique pas la solidarité entre collègues banquiers...

- L'incident technique a bon dos, ricane-t-il. Tout le monde sait que la Banque Euro-Atlantique va mal. Dans le sillage de son expansion, elle a favorisé une poignée d'aventuriers qui l'ont conduit au bord du gouffre. Et aujourd'hui, l'heure du retour à la raison a sonné. Le bilan est au-delà du rouge, et l'avenir de cette banque est vraiment compromis.

- A votre avis, cela peut-il avoir des incidences sur le client de base de cette banque ? questionne le journaliste.

- Si j'étais de leurs clients, je m'inquiérais. J'irais demander des comptes, je m'assurerais de la solidité de mes placements. La banqueroute, c'est quelque chose qui arrive encore, de nos jours. C'est la juste punition qui s'abat sur le mauvais banquier. Et le client de base, comme vous dites, est le premier à payer les pots cassés.

- On dit que la Banque Euro-Atlantique a été la victime de malversations. Un bruit a couru que son directeur informatique et une autre personne du service seraient morts dans des circonstances étranges.

Strauss-Herbert doit boire du petit lait, mais il n'en laisse rien paraître. Son ton reste goguenard et dégagé.

- Je ne sais pas ce qui se passe dans l'ombre à la Banque Euro-Atlantique. Ce que je puis dire, sans risque de me tromper, c'est que cette banque, depuis l'intronisation de son président actuel, Laroche-Werther, s'est peu à peu mise en marge de la communauté financière, par son comportement agressif, dominateur et irresponsable. Voyez encore leur annonce d'hier, cette O.P.A. sur la Banque Scandinave. Aucun financement sur fonds propres ! Tantôt on joue avec l'argent de clients trop confiants, tantôt on se lance à l'aventure sans assurer ses arrières.

- Vos propos ne risquent-ils pas de provoquer l'affolement des clients et des petits porteurs ? émet une voix que Grimbert reconnaît pour être celle de Minkoff, le spécialiste de la station pour les questions économiques. Il s'agit d'une très grande banque, un des plus grandes du pays, et qui a une influence dominante dans toute l'Europe.

- Je crains que la ligne rouge n'ait été franchie. Mon devoir est de dire la vérité, telle qu'elle est, et avant qu'il ne soit trop tard.

- Votre devoir ou votre intérêt ? poursuit l'économiste. Il s'agit de votre principal concurrent, en Europe et dans le monde. Leurs problèmes sont loin de vous chagriner, au contraire.

- J'affirme que le comportement de la Banque Euro-Atlantique met en danger l'équilibre du secteur bancaire. Aussi bien en France qu'en Europe. Il faut dresser autour d'eux une barrière sanitaire pour éviter la contamination, voilà ce que je préconise, dit le banquier avec force. Avant qu'il ne soit trop tard, je le répète.

- Est-ce que vous ne grossissez pas exagérément l'information ? Pour l'événement de ce matin, vous ne croyez pas à l'incident technique ?

- C'est un révélateur des problèmes réels de cette banque. En réalité, son crédit s'est effrité, et la mise à l'écart a commencé. Tous les analystes partagent mon point de vue. Il est de notre devoir de montrer du doigt le mouton noir.

- Que devrait faire, à votre avis, le président de la B.E.A., Edouard Laroche-Werther ?

- Tirer les conséquences de tous les événements récents et remettre ses mandats à ses actionnaires. Ce sont des hommes raisonnables, qui n'ont aucune envie de plonger avec lui. Ils sauront tirer la banque du borborygme où elle est enlisée. Les solutions sont bien connues. De notre côté, nous sommes prêts à toute éventualité.

- Monsieur Strauss-Herbert, nous vous remercions. Nous tiendrons les auditeurs au courant si d'autres informations nous parvenaient.

En route à pied vers le siège de la B.E.A., Grimbert sent tout de suite que ce matin-là ne sera pas comme les autres. La ville semble en proie à une effervescence inhabituelle. Sur un coup de tête, Grimbert veut retirer cent euros à un distributeur de billets à l'enseigne de la B.E.A., mais n'y parvient pas. Les autres distributeurs refusent sa carte bancaire, avec un message : «connexion impossible». Des files d'attente commencent à se former

devant les agences de la B.E.A. Les cadres de la banque quittent leurs bureaux pour tenter de rassurer les clients. Grimbert entre dans une agence, contourne la file d'attente, s'approche pour écouter un homme distingué avec un costume bleu foncé, qu'il suppose être le directeur, qui parle à la cantonade.

- Pour le moment, nous ne pouvons pas vous délivrer de liquide ni prendre vos chèques, dit-il. Nous avons un petit problème d'informatique, qui doit être réglé d'une minute à l'autre. Nous sommes désolés de devoir vous faire attendre.

- Eh bien, quand vos machines remarcheront, je reviendrai pour fermer mon compte ! lance une femme, rouge de fureur. C'est maintenant que j'ai besoin d'argent, pas demain !

- Et moi de même, renchérit un homme derrière elle. Je ne peux même pas utiliser mon chéquier, les commerçants refusent les chèques de la Banque Euro-Atlantique, sous prétexte qu'ils ne savent pas quand ils pourront les encaisser. Ils l'ont dit à la radio et à la télé, ce matin.

- Moi, dit un autre, j'ai un portefeuille d'actions chez eux, mais c'est fini ! J'ai entendu sur Radio-Bourse qu'il y avait eu un gros détournement de fonds chez eux. Je me demande si mon argent est en sécurité.

Le directeur s'essuie le front. Grimbert le prend à part alors qu'il s'apprête à regagner son bureau à l'étage et se présente.

- Je ne sais pas ce qui se passe, explique ce dernier. Le mini-ordinateur HS400 que nous avons pour gérer l'agence s'est arrêté brusquement et refuse de démarrer. Le siège étudie le problème sans désespérer. Il paraît que c'est pareil dans toutes les autres agences en France et en Allemagne. Un virus, ou je ne sais pas quoi. Même leurs gros ordinateurs centraux sont frappés. C'est grave, très grave. On ne peut plus assurer les opérations courantes, et les clients sont très mécontents. Et les informations données dans les médias ont fait grimper dangereusement la température. On dirait qu'il y a un complot contre nous.

Plus loin, Grimbert assiste à plusieurs reprises au même spectacle de clients furieux à l'assaut des agences de la Banque Euro-Atlantique. Une fois même, il constate qu'on a dû appeler la police pour rétablir l'ordre. Ailleurs, une porte vitrée a été brisée, un distributeur barbouillé de graffiti. Quelque chose de pas orthodoxe est survenu au siège de la B.E.A., à n'en pas douter. Grimbert hâte le pas en direction de l'île de la Cité, autant que ses articulations un peu rouillées par le manque d'exercice le lui permettent.

Grimbert a traversé le pont d'Arcole et est presque arrivé à destination quand un gigantesque attroupement lui barre l'accès à la banque.

Aux clameurs qui s'élèvent, Grimbert comprend qu'un groupe important de petits actionnaires mécontents et de clients irrités sont venus en masse pour exprimer leur dépit. Les uns gênent la circulation tandis que les autres tiennent des propos enflammés sous l'oeil hagard des badauds. Les policiers ont dressé des barrières métalliques tout autour de la banque et contrôlent l'accès à l'immeuble.

Quelques dizaines d'employés de la banque, un peu isolés, défilent sur le trottoir avec des banderoles, et scandent des slogans que l'on entend à peine dans le tumulte général : « pour une banque - transparente » ; « deux morts, ça suffit ». Malgré l'heure matinale, une délégation altermondialiste d'une vingtaine de personnes agite des calicots « non à la banque, non à la rentabilité, non à la productivité ». Il aurait été surprenant qu'on ne trouve pas là tout ce beau monde, pense Grimbert. Comme si un cadavre n'attirait pas les mouches. Dans ce pays, les gens sont décidément fascinés par la destruction et par le pourrissement.

Des journalistes aux aguets reconnaissent Grimbert et se précipitent pour le bombarder de questions au sujet des morts survenues les jours derniers. Grimbert, sans leur répondre, se fraie un chemin à grand peine parmi la foule et franchit enfin le cordon de policiers.

Alors qu'il va pénétrer dans le hall, une voix connue l'appelle de derrière les barrières. Grimbert se retourne et reconnaît le Furet et ses lunettes. « J'ai oublié ma carte de police ! » lui crie ce dernier, avec de grands gestes. Grimbert fait rompre le cordon policier et le Furet le rejoint aussitôt. Il ne semble pas comprendre ce qui se passe.

- Bonjour, commissaire. Voyez-vous tous ces excités ? Mais que veulent-ils ?

- La B.E.A. a de gros problèmes. Leur système ne fonctionne plus, ce qui explique le mécontentement de tous ces gens. Ce serait un virus informatique. Allons voir par nous-mêmes.

- J'ai bien fait de venir ici directement. Passons d'abord par la salle des machines, propose le Furet. Ils doivent être tous sur le pont.

Ils prennent l'ascenseur pour le premier sous-sol. La porte de la salle machine est grande ouverte et laisse entrevoir une quinzaine de personnes en discussion animée autour de plusieurs écrans. Le bruit de soufflerie de la climatisation les oblige à parler assez fort. Il y a là Goossens, le visage rubicond, Wolf et Zapolski, apparemment concentrés mais calmes, Mirallez et le jeune Stépanos, tous deux l'air embarrassé, et d'autres

techniciens assez agités. Et Simpson, qui trépigne, va de l'un à l'autre, gémit continûment, s'arrache les cheveux et serre les poings de désespoir.

- Une catastrophe, c'est une catastrophe ! Ah ! La police arrive enfin, dit-il alors que Grimbert et le Furet s'approchent. Toujours quand c'est trop tard, bien sûr.
- Que se passe-t-il donc ? demande Grimbert.
- Plus rien ne marche, voilà ce qui se passe ! geint le directeur général. Et cela survient au pire moment ! Il y a un virus dans le système, me dit-on. Toutes nos agences sont touchées. Nous perdons des millions à chaque minute, et, ce qui est beaucoup plus grave, des clients à chaque instant. Notre crédibilité est sérieusement compromise. Et tout ce qui a été livré aux médias achève de nous enfoncer ! D'un seul coup, on se met à parler de meurtre, de détournement de fonds, comme si notre banque était un coupe-gorge !
- Comment est survenu le problème ? interroge le Furet en s'adressant aux techniciens.
- Eh bien, commence Goossens, en pivotant nerveusement sur son siège, cette nuit nous avons changé tous les disques, comme prévu. Nous avons transféré les données sur les nouveaux matériels sans problème. Vers 5h du matin, tout était terminé. Il ne nous restait plus qu'à arrêter complètement le système d'exploitation et à le redémarrer aussitôt, une affaire de quelques minutes.
- Mais le système ne veut plus redémarrer, indique Mirallez, qui s'éponge le front. Cela ressemble à un sabotage. Il affiche un message incompréhensible en anglais, puis il s'arrête. Il est « planté ».
- *Planté ?* répète Grimbert.
- Montrez-moi ce message, exige le Furet.

Goossens lui désigne un des terminaux sur la rangée de tables réservée au pupitrage. Un message de quatre lignes, dans une couleur rouge sombre, clignote sur l'écran :

*« C.C.C. mafia strikes wherever it wants...  
H-H.N. will be avenged...  
Today, B.E.A. will be done for...  
Tomorrow, the turn of the S.I.T. will come »*

« La mafia du C.C.C. frappe où elle veut, traduit le Furet. H-H.N. sera vengé. Aujourd'hui, la B.E.A. sera fichue, demain ce sera le tour du S.I.T. »

- Que signifie ce message ? demande Grimbert au Furet, en le prenant à part. H-H.N., c'est Hans-Hermann Hoffmann, je suppose, et le C.C.C. est le Chaos Computer Club, n'est-ce pas ?
- Oui, mais c'est absurde, ce club a cessé ses activités de piratage depuis longtemps. Et le mot « mafia » est inadéquat pour le qualifier. Ce qui est inquiétant, c'est la menace sur le S.I.T.
- Qu'est-ce donc que le S.I.T. ?
- C'est le *Système Interbancaire de Télécompensation*, un service à l'échelle nationale qui permet aux banques de régler entre elles, par un jeu d'écritures, les chèques et autres opérations payables chez elles. Toutes les règlements passent par là, aujourd'hui.
- Je vois. Si ça ne fonctionne plus, le système bancaire est à genoux.
- Vous pouvez le dire. Sans aucun moyen de paiement, le pays est quasiment paralysé.
- Mais quel peut être le but du pirate qui est derrière cela ?
- Probablement d'exercer un chantage, pour obtenir une forte somme. On a eu le même cas il y a trois ans, mais on a pu cravater l'individu à temps.
- Je vois : le pirate menace de *planter* le système à nouveau si on ne cède pas à ses exigences. Hum... Trop simple. D'autant plus qu'en fait le pirate n'a aucune revendication. Je crains que ce soit autre chose, bien plus grave encore...
- Comment cela ?
- Ce n'est pas d'un simple chantage qu'il s'agit, David. C'est un sabotage délibéré. On ne veut pas rançonner la B.E.A., mais lui nuire au maximum. On veut abattre cette banque. C'est peut-être un épisode de la guerre économique que se livrent la B.E.A. et la Paneuropean. Cette menace sur le « S.I.T. » ou je ne sais quoi n'est qu'une diversion.
- Au lieu de spéculer sur le S.I.T., implore Simpson, vous feriez mieux d'essayer de nous venir en aide. Nos techniciens sont vraiment désarmés, regardez-les plutôt.

En effet, les informaticiens, qui ont passé toute la nuit sur le lieu, présentent des visages fatigués et tendus, des yeux cernés et vides d'expression. La plupart semble abattus et dépassés par les événements.

- Nous attendons une bande de chez HAL, répond Goossens, piqué au vif par la réflexion de Simpson, avec un système tout frais, qui nous permettra de redémarrer, dans quelques heures.

- Dans quelques heures ! fulmine Simpson. Vous leur avez téléphoné, et ils n'ont encore personne de compétent à nous envoyer ! J'admets qu'il soit à peine neuf heures passées, mais ils auraient pu nous trouver un technicien. Huit ordinateurs, les plus puissants qui existent au monde, et tous les huit en carafe ! Et le constructeur ne bouge pas !
- Le technicien ne peut rien pour nous, intervient Wolf. Il ne s'occupe que du matériel, et c'est un problème logiciel que nous devons résoudre. Il nous faut seulement un disque système qui soit propre, non contaminé. HAL doit nous fournir ça.
- N'avez-vous pas de sauvegarde de ce disque ? s'enquiert le Furet. Il semble que ce soit le texte de *bootstrap* qui ait été bricolé, pour qu'un tel message apparaisse dès le démarrage.
- Vous pensez bien, explique à son tour Zapolski, avec une certaine irritation, que nous avons essayé de recréer le contenu de ce disque à partir de toutes les sauvegardes que nous avons. Mais le système ne démarre pas davantage : toutes les copies de sauvegarde comportent le virus.
- Ce n'est pas un virus, précise le Furet. C'est une bombe logique, qui a dû être placée dans le système il y a un certain temps, puisque vos sauvegardes aussi sont infectées.
- Cette fois, Goossens, tempête Simpson, ne me dites pas que vous ou quelqu'un de vos équipes de bricoleurs irresponsables n'y êtes pour rien !
- Monsieur, réplique Goossens, nous sommes payés pour faire marcher les machines, pas pour les planter ! Ce virus, ou cette bombe logique, a certainement une origine extérieure !
- Sur les grands systèmes tels que HVS/5, coupe Wolf, les virus ne se transmettent pas par les réseaux ni par les logiciels. C'est quelqu'un du service qui a sciemment installé cette bombe.
- Et si c'était un cadeau d'adieu de monsieur Hoffmann ? avance Stépanos, qui a jusqu'ici brillé par son mutisme. Le C.C.C., c'est sa signature, non ?
- Ce club de pirates n'existe plus, tranche le Furet. C'est une mascarade. N'avez-vous pas un site de secours pour vous dépanner ?
- Nous avons celui de Francfort, indique Simpson. Mais le temps de tout redémarrer là-bas, cela nous prendra plusieurs heures sinon plusieurs jours, d'après ce qu'on me dit. C'est aujourd'hui même qu'il faut réparer, dit-il avec un regard menaçant en direction des informaticiens. Aujourd'hui ! Et le plus vite possible.
- Le site de Francfort n'était prévu que pour une destruction totale du siège parisien, précise Mirallez, pas pour un problème mineur de ce genre.
- Ce problème mineur, comme vous dites, crie Simpson, a provoqué une véritable catastrophe ! Réparez-le, ce problème mineur !
- Avez-vous un accès à Internet ? demande le Furet en s'adressant à Wolf, en ignorant ostensiblement Mirallez.
- Oui, répondit Wolf, mais je ne pense pas que la bombe logique vienne de là.
- C'est uniquement pour me connecter à un service américain, le C.E.R.T., qui donne des conseils contre le piratage. Cette bombe logique est la première que je rencontre sur grand système. Elle me rappelle un virus sur mini-ordinateur, le virus *Kinjal*. Sans doute a-t-il été adapté pour fonctionner sur HVS/5.
- Je vais vous conduire, dit Wolf. Il nous faut monter au deuxième étage.

Pendant que Wolf et le Furet s'éloignent, Grimbart s'approche de Simpson et le conduit un peu à l'écart du groupe, derrière une des machines HAL. Le directeur a cessé de récriminer à tout va et attend, résigné. Grimbart l'interroge.

- Vous êtes resté toute la nuit avec les informaticiens ?
- Non, je suis venu vers 6-7h pour voir si tout était correct. C'est alors que j'ai appris que nos machines ne fonctionneraient pas ce matin.
- Aucun événement anormal n'a été signalé, ni intrusion, ni disparition ? L'équipe qui est intervenue cette nuit est bien là au complet ?
- Mais oui ! pleurniche le directeur. Il semble que tout se soit bien déroulé jusqu'à ce qu'ils décident de faire repartir le système. Pensez-vous qu'il s'agisse d'un chantage ?
- C'est plutôt un coup monté contre votre banque, et par un informaticien de votre service. David va certainement trouver une solution rapide, faisons-lui confiance.
- Hélas ! A la Bourse, notre action continue sa dégringolade, déjà 8% de moins que la veille ! se lamente Simpson. On ne sait pas où cela s'arrêtera. Vous avez entendu Strauss-Herbert, à la radio, ce matin ? Je n'espérais pas de cadeau de sa part, mais un tel coup de poignard ! Cet allemand perfide ! Des prédateurs ! Ils veulent la peau de Laroche, peu importe s'ils risquent de faire couler la banque avec lui. Que nous conseillez-vous, commissaire ?
- Il y a eu des fuites chez vous. Avez-vous parlé de cette O.P.A. sur la banque suédoise dans la messagerie ?
- Personnellement non, mais Murdoch et mes autres directeurs ont été amenés à le faire, sans préciser la nature exacte de l'opération, pour tenir informées nos filiales à l'étranger.
- Ne vous servez plus de la messagerie Cryptobox jusqu'à nouvel ordre, recommande Grimbart. Elle est beaucoup moins sûre qu'on ne le dit. Et continuez à rester sur vos gardes.
- Avec tout ce qui s'est passé depuis lundi, vous pensez bien que je vais faire renforcer les dispositifs de sécurité. De plus, dès cet après-midi, je vais faire installer à chaque étage des caméras, qui surveilleront les allées et les venues.
- Bonne idée. Maintenant, il y a ce message envoyé avec la bombe, qui est bien préoccupant...

- Faut-il le prendre au sérieux ? Le S.I.T. a une excellente réputation de robustesse et de sécurité dans le milieu bancaire national...
- Ce problème n'est plus de mon ressort. Il s'agit de terrorisme à grande échelle. C'est au ministère de l'Intérieur, voire à la D.S.T. qu'il revient de le traiter. Attendez-vous à les voir débarquer rapidement.
- Cela n'en finira donc jamais ! dit Simpson. Cette semaine, nous accumulons les désastres !

Tandis que Simpson reprend ses lamentations, Wolf et le Furet sont de retour. Le Furet, qui a pris quelques notes sur un morceau de papier, indique aux informaticiens les informations qu'il a obtenues sur Internet.

- Au vu du mode opératoire et de l'implantation du code pernicieux, et d'après ce que les américains ont constaté pour les infections de ce genre, je pense qu'il s'agit d'une variante inédite du virus Kinjal, qui a été modifié et adapté sur le système HVS/5 pour agir en bombe logique.
- Quelle est l'origine de ce virus ? demande Grimbert.
- Il provient d'une filière de pirates bulgares. *Kinjal* signifierait « poignard », en bulgare, ou en russe.
- Comment agit ce virus ?
- Quelques centaines d'octets du code d'*initial program load* sont modifiés pour que le système affiche un message quelconque et stoppe aussitôt. En rectifiant le code d'IPL on devrait s'en sortir.
- Mais l'ennui, fait remarquer Goossens, c'est qu'il nous faudrait un système pour corriger ce code. C'est le problème de la poule et de l'oeuf, mais sans poule ni oeuf ! C'est insoluble !
- On doit pouvoir corriger le code quand il est chargé en mémoire et juste avant que le processeur ne commence à l'exécuter. Voulez-vous que j'essaye ?

Le Furet se met au pupitre et déclenche le démarrage du système en envoyant une commande sur la console rattachée aux ordinateurs. Vingt secondes après, le même message menaçant revient sur un des écrans.

- Voilà ! Le message pirate a été émis et la machine est à présent bloquée sur une interruption programme de type 1 : code opération incorrect. Comme les routines de reprise d'erreur ne sont pas encore implantées par le système HVS/5, tout s'arrête. Maintenant j'interviens. J'affiche le contenu de la mémoire en hexadécimal sur la console de commande, et je modifie la centaine d'octets du code pirate, en m'aidant de ce que j'ai tiré du serveur du C.E.R.T. sur Internet.

Le Furet tape rapidement une suite de chiffres et de lettres incompréhensibles pour Grimbert. Les techniciens sont debout et le regardent opérer, formant un cercle autour de lui. Simpson reprend espoir. Goossens et Wolf sont dubitatifs. Zapolski, Mirallez et Stépanos attendent un résultat avant de se prononcer.

- Il s'agit de remettre en mémoire le code d'origine, commente le Furet, celui qui est livré par HAL. Bon, c'est terminé. Maintenant, je n'ai plus qu'à passer une commande de *restart*, sans nettoyer la mémoire, pour conserver le bon code, et tout devrait repartir. Voyons voir !

Le Furet tape sèchement la commande sur le clavier, d'un geste qui peut signifier « à Dieu vat ! ». Plusieurs informaticiens croisent les doigts, en invoquant on ne sait quel dieu de l'informatique, Bill Gates, ou Steve Jobs. Vingt secondes après, les messages normaux occupent les écrans environnants : le système HVS/5 revient à la vie sous les yeux étonnés de tous.

- Finalement, c'était bien un problème mineur, juge le Furet. Une bombinette de débutant, pas vraiment méchante.
- Sauvés ! s'exclame Simpson. Ah ! Merci, merci mille fois, monsieur..., monsieur le policier, brillant jeune homme. Tout va fonctionner à nouveau. Espérons que les dégâts causés par cet incident seront limités, et que notre clientèle ne nous en tiendra pas rigueur !
- Et moi qui le prenais pour un Rouletabille de bas étage, chuchote Goossens à l'oreille de Wolf, pas assez faiblement que Grimbert ne l'entende. Il est très fort !
- Et pour les machines HS400 qui sont stoppées en agence, comment va-t-on les remettre en marche ? demande Zapolski.
- On devrait résoudre le problème de la même façon, préconise le Furet. S'il le faut, on créera un système dans un état propre à partir de HVS/5 et on le téléchargera sur tous les minis. Je vais voir cela avec vous. Pouvez-vous m'indiquer ici un HS400 qui a subi la bombe logique ?
- Il y en a un au rez-de-chaussée. Je vous conduis.

45.

Il est midi passé. La remise en marche des machines HS400 a été plus ardue que ne l'a prévu le Furet : le virus avait été envoyé par la machine HVS/5 sur tous les minis dans les agences de la B.E.A., suivi d'un ordre de réinitialisation du système. Un sabotage général et méthodique. Grimbert quitte le Furet, en pleine activité avec les autres informaticiens, pour aller se restaurer à l'extérieur.

La foule des protestataires, qui occupait les alentours de l'immeuble le matin même, est grandement clairsemée et ne présente plus aucun visage menaçant. Le personnel de la préfecture de police retire les barrières métalliques sous le regard de quelques policiers demeurés sur les lieux pour la forme. L'un d'eux explique à Grimbert que le directeur de la communication de la B.E.A. est apparu au cours de la matinée pour déclarer aux manifestants que tout serait rentré dans l'ordre à quatorze heures.

Peu à peu, les gens, lassés, sont partis. Les rues de ce prestigieux quartier de la capitale ne sont plus sillonnées que par les traditionnels touristes, extraits de leur autocar, le nez en l'air et l'appareil-photo crépitant, et par les autochtones, pressés et maussades, le regard constamment baissé, non par humilité ni mauvaise humeur, mais simplement pour éviter les innombrables crottes de chien qui désolent les trottoirs, spécialité parisienne réputée dans le monde entier.

Grimbert emprunte un certain temps la rue Saint-Louis-en-l'Île, à la recherche d'un restaurant correct, puis il remonte le boulevard Henri IV en direction de la Bastille. Il s'aperçoit qu'il n'a plus assez de liquide sur lui pour se payer un repas digne de ce nom. La file d'attente devant la seule agence du boulevard le dissuade de retirer de l'argent au guichet. Les gens y bavardent entre eux, mais plus calmement que le matin. Il s'approche d'un distributeur de billets délaissé par les clients, mais celui-ci refuse obstinément sa carte estampillée Banque Euro-Atlantique. « Ils n'ont pas fini de réparer, se dit-il. Tant pis, je me contenterai d'un sandwich ou d'une omelette. »

Il continue sa marche sans se presser, en réfléchissant à la panne informatique et à ses conséquences. De nouveau, une force malfaisante s'est manifestée, et cette fois, elle s'attaque à la banque elle-même, et menace d'attaquer le système national. Grimbert s'est refusé à interroger de nouveau les informaticiens, fatigués par leur nuit et trop occupés à réparer les dégâts de la bombe logique. En outre, il n'attend plus grand chose d'interrogatoires menés en milieu aussi hostile, sinon de fausses pistes et une perte de temps.

Grimbert repense à cette ligne écrite de la main de Perforati qu'il a repérée la veille, chez lui, dans les dernières pages de l'agenda du directeur informatique : « *backdoor Cryptobox ?* ». Deux mots à connotation technique ponctués d'un point d'interrogation. Il lui faudra en parler au Furet, quand ce dernier sera enfin disponible. « Ce David ! Il a son jour de gloire à la B.E.A. Ils pourront dorénavant lui dérouler le tapis rouge quand il viendra les voir ! »

Grimbert est presque à la hauteur de la place de la Bastille quand son téléphone portable émet le désagréable grincement auquel il n'a encore pu s'habituer. Et lui qui ne peut s'empêcher de considérer avec mépris ces quidams que l'on voit en grande conversation, seuls sur le trottoir avec leur bidule électronique, mentalement isolés du reste du monde, comme des aliénés logorrhéiques !

C'est Renard qui l'appelle. Pour une fois, il semble inquiet, sinon nerveux. Grimbert lui a laissé un message vers onze heures, tandis qu'il était absent, et la secrétaire l'a transmis à Renard à son retour. Le contrôleur général de la PJ ne mâche pas ses mots et ne cache pas son inquiétude.

- Maintenant, ça va trop loin, Grimbert ! Je veux des résultats, très vite ! Pour l'histoire du S.I.T., la D.S.T. s'en mêle, sous prétexte qu'il pourrait s'agir de pirates informatiques allemands. La surveillance du réseau S.I.T. va être ultra-renforcée. Pour ce qui est de la Banque Euro-Atlantique, ses déboires ne font plus rire personne. Je ne sais pas si vous vous en rendez bien compte, Grimbert, mais c'est le système bancaire français *dans son ensemble* qui est menacé, si la B.E.A. fait naufrage ! Le ministre des Finances va faire une déclaration à 13h pour essayer de calmer le jeu. J'attends que vous me rameniez, mort ou vif, le maniaque qui fait des siennes chez eux, et presto ! vous m'entendez ?

Renard a raccroché sans attendre les protestations du commissaire.

Il ne manque plus que cela, soupire Grimbert. C'est maintenant une affaire d'Etat que j'ai sur le dos. Ils ont voulu la peau de ces banquiers, pour des raisons politiques, et ils se rendent compte à présent qu'ils sont en train de se saborder et de couler avec eux. Les imbéciles !

46.

Il va être treize heures. Grimbert entre dans un grand magasin de matériel audiovisuel et se joint aux badauds qui contemplent les postes de télévision dernier cri, en démonstration permanente. Grimbert n'aime pas ces lieux bruyants, ces temples d'une boîte à images cathodique et hypnotique qui, à son avis, a conquis les foyers en submergeant la planète de sa vulgarité mercantile. Télévision, téléphone portable, câble, messagerie, télécopieur, Internet : jamais il n'y a eu, dans l'histoire de l'humanité, des moyens de communication aussi élaborés que de nos jours, et jamais le contenu n'a été aussi futile, aussi creux, aussi peu libre, également.

Toutes les chaînes diffusent simultanément dans une pénible cacophonie. Grimbert s'approche du récepteur sur lequel vient d'apparaître le président de la Banque Euro-Atlantique, interviewé par une chaîne d'information continue.

Laroche-Werther, costume impeccable et cheveux blonds grisonnants, la cinquantaine épanouie, a gardé la fière assurance qu'on lui connaît et qu'il manifeste en toute occasion. Son teint bronzé prouve que l'été lui a été profitable. D'emblée, il se veut rassurant.

- Tout d'abord, je tiens à rectifier l'information diffusée ce matin par l'A.F.P., cette dépêche disant que, dans notre banque, les opérations habituelles ne seraient plus possibles avant quelques jours, sinon quelques semaines. Il semble qu'un mauvais plaisant, ou plutôt une personne malintentionnée, se soit présentée comme étant notre directeur de la communication et ait annoncé ce bobard.

- Ce qui a déclenché une panique mémorable, commente un journaliste. Et précipité également la chute de l'action B.E.A. Déjà 13% de baisse, c'est du jamais vu !

- Nous avons saisi la COB et la Commission Bancaire, et émis des démentis qui ont été trop tardivement diffusés. Nous ne sommes pas inactifs, croyez-moi ! Après l'incident technique de ce matin, les choses sont revenues à la normale.

- De quelle nature était cet incident ?

- Une panne d'ordinateur, que nos techniciens ont réparé le plus vite possible. Je le répète, tout fonctionne à nouveau.

- A ce propos, certains ont parlé de sabotage. On dit qu'il y a eu aussi deux morts suspects cette semaine au siège de votre banque. On a vu le commissaire Grimbert, de la Police Judiciaire, sur les lieux, ce matin même.

- Cela n'a rien à voir. Il s'agit d'un concours de circonstances et d'une enquête de routine après un suicide dans nos locaux. Il n'y a pas lieu d'affoler notre clientèle. Nos agences sont ouvertes et nos clients peuvent passer toutes les opérations habituelles.

- Ne craignez-vous pas qu'avec toutes ces rumeurs beaucoup d'entre eux ne décident à fermer leurs comptes ? Les gens n'ont plus confiance. On dit que de longues files d'attente se forment déjà devant vos agences...

- Vous êtes un journaliste sérieux, susurre Laroche, avec une grimace désapprobatrice. Ne pensez-vous pas que les on-dit et les rumeurs ont causé assez de mal ? Il s'agit d'une opération machiavélique qui est dirigée contre nous, qui alimente l'affolement et qui en profite. Mais nous constatons sur le terrain que nos clients gardent la tête froide et n'écoutent pas les rumeurs.

- Soit, admet l'intervieweur. Mais une autre rumeur prétend que la Banque Euro-Atlantique doit annoncer le montant de ses pertes pour l'année passée, et que le chiffre est colossal...

- Comme toutes les autres institutions financières, réplique Laroche avec un agacement visible, nous souffrons de la conjoncture, et je crois que nous ne nous en tirons pas trop mal. Nous avons passé quelques provisions et nous préparons une augmentation de capital pour pouvoir faire face. Ainsi nous serons bien armés pour la reprise qui s'annonce. Nos concurrents feraient bien de balayer devant leur porte avant de nous montrer du doigt.

- Une autre rumeur, à prendre sans doute avec des pincettes, prétend que vous alimentez en liquide la caisse d'un parti politique européen, le P.R.S. Un hebdomadaire satirique bien connu, le Clabauder Enragé, en a fait sa manchette hier...

- Il s'agit de diffamation pure et simple, riposte Laroche, et nous allons porter plainte contre ce torchon, qui parle de sociétés *offshore*, de piratage informatique, de détournement de fonds, et je ne sais quoi encore. De la science-fiction à l'état pur ! Et une volonté de nuire évidente.

- Vous contestez donc ces affirmations ?

- Je fais litière de ces insinuations. (*Crétin ! pense Laroche. Si tu crois qu'à l'avenir je vais revenir sur ta chaîne après le paquet d'insanités que tu m'as débitées !*). Le P.R.S. a un compte chez nous, nous ne l'avons jamais caché, et nous sommes fiers de contribuer ainsi à la transparence de la vie politique française. Mais c'est pour nous un client comme les autres, je vous l'assure.

- Ce matin, monsieur Strauss-Herbert, président de la holding Paneuropean, vous a reproché un comportement, je cite, « agressif, dominateur et irresponsable ». Qu'en pensez-vous ?

- Je me refuse à commenter un propos aussi déloyal et hostile. Strauss-Herbert est fidèle à sa réputation. Il ne fait pas dans la finesse, et ses propos ne l'honorent pas.

- En tout état de cause, vos actionnaires sont derrière vous et vous soutiennent, il ne fait aucun doute ?

- Bien sûr ! Je comprends que la rapide expansion de notre banque attise la jalousie de nos concurrents et je suis conscient qu'on veut nous porter préjudice, par une phénoménale campagne de rumeurs bien orchestrée. En ce qui me concerne, je suis confiant dans l'avenir de notre société. Et nos clients peuvent également avoir confiance dans une société comme la nôtre, d'envergure internationale, sérieuse et pleine d'avenir. Merci pour cette interview, au revoir.

47.

Laroche part un peu vite tandis que le journaliste passe à un autre sujet. Grimbert change de poste dès qu'il aperçoit sur une chaîne publique la tête ronde et à moitié chauve du ministre des Finances, interrogé par le rédacteur en chef du journal télévisé. Ancien professeur d'économie à Polytechnique, le ministre a la réputation Meurtres à la banque

d'être un vibrion politique qui ne craint pas de bousculer de temps en temps la lourde tradition colbertiste et technocratique du pays, sans se faire cependant trop d'illusions. « Un politicien ! » grommelle Grimbert, qui ne l'aime pas beaucoup, mais le place cependant un peu plus haut dans son estime que ses semblables au gouvernement et à l'Assemblée, car « moins soviétisé que les autres » (*dixit* Grimbert). Le ministre va parler. Ses propos contrastent fortement avec les paroles lénifiantes de Laroche-Werther.

- Monsieur le ministre, commence le rédacteur en chef, la Banque Euro-Atlantique, qui devrait annoncer prochainement de lourdes pertes, semble subir une crise de confiance grave après l'incident de ce matin, incident technique qui serait maintenant réparé, d'après la direction de la banque. Cependant, on craint une vague de retraits sans précédent qui pourrait causer un problème de liquidité.

- Je n'ai pas à me prononcer sur la situation financière ni sur les problèmes d'une banque privée, précise le ministre, avec un air préoccupé qui prouve le contraire. Ce qui m'intéresse en tant que ministre des Finances est l'impact sur la réputation de la place de Paris, qui ne peut souffrir de voir mise en doute la solidité du système bancaire français.

- Craignez-vous donc ce qu'on appelle un risque systémique, une crise de trésorerie en chaîne touchant l'ensemble des établissements ?

- Nous n'en sommes pas là, dit-il visiblement mal à l'aise (*ces journalistes, avec leurs questions ! peste-t-il intérieurement. J'aurai dû les lui préparer à l'avance.*) Mais il faut souligner qu'une telle interdépendance entre les acteurs économiques règne dans nos sociétés modernes que tout incident, même mineur, provoque une onde de choc qui touche tout le monde.

- Est-ce que la Banque de France se porterait au secours de la B.E.A., s'il le fallait ?

- De l'avis d'observateurs impartiaux, le bilan de la B.E.A. est obéré par une masse de créances douteuses. Il n'est pas dans la vocation de la Banque de France d'épauler des établissements privés plus ou moins bien gérés, sauf circonstance exceptionnelle. Ce serait encourager la mauvaise gestion. Je rappelle également que le statut actuel de la Banque de France assure son autonomie de décision, et que je ne puis qu'émettre des avis et des recommandations.

- Nous ne vous cacherons pas, monsieur le ministre, insiste le journaliste, que notre chaîne reçoit depuis ce matin des milliers d'appels de clients désorientés par ce qui se passe. La même question revient souvent, et nous devons vous la poser. Pour le cas hypothétique, je dis bien hypothétique, répète le journaliste comme le ministre a esquissé un mouvement un peu nerveux, où la B.E.A. déposerait son bilan, pouvez-vous les rassurer en confirmant que le mécanisme d'indemnisation jouerait pour les dédommager ?

- En effet, le mécanisme d'indemnisation de l'Association Française des Banques permet de rembourser les déposants. Cela a déjà fonctionné dans le passé, à des occasions qui, heureusement, sont restées très rares. Mais, je le répète, la B.E.A. est une banque privée, et, dans le cas que vous évoquez, nous ferions appel aux actionnaires de référence, qui sont en l'occurrence des groupes français et européens solides et réputés. Leur rôle est justement d'apporter un soutien à leur société dans ce genre de situation. Nous n'en sommes pas là, et je ne doute pas que tout rentre dans l'ordre dans peu de temps. Pour vous dire le fond de ma pensée, les clients de la B.E.A. n'ont vraiment pas de raison valable de s'affoler.

Grimbert comprend que le message que tente de délivrer le ministre est le même que celui de Laroche, sur un autre registre, et depuis un point de vue incontestablement plus élevé. Pour le président de la B.E.A., il s'agit de restaurer la confiance dans son établissement, sérieusement malmené. Pour le ministre, de veiller au bon fonctionnement du système bancaire, perturbé par les incartades d'un mauvais élève, un devoir dont il s'acquitte avec une rigueur sourcilleuse. Quand à la menace sur le S.I.T., un risque encore plus grave, il n'en a évidemment pas parlé, mais Grimbert peut imaginer le remous que cela a pu provoquer dans les ministères.

A présent, sur la chaîne privée, Boris Kaviorski, l'insigne homme d'affaires, est interrogé par un journaliste, à la suite de Laroche. En vrai requin sans scrupule ni vergogne, le verbe haut, un bagout que certains estiment suffisant pour lui permettre, s'il le voulait, de vendre des réfrigérateurs aux Esquimaux, Kaviorski ne s'émeut pas des difficultés de la B.E.A., son principal créancier, que, de notoriété publique, il a saigné autant qu'il a pu avec, nul n'en doute, la complicité tacite de Laroche et de la classe politique.

En faillite déclarée, Kaviorski ne désespère pas d'obtenir du tribunal de commerce que la B.E.A. soit déclarée « gestionnaire de fait » de sa déroute financière, pour la contraindre à combler une partie de son passif. Grimbert abandonne l'écran et quitte le magasin, quelque peu dégoûté par l'impudence d'un tel individu, et par la complaisance des médias à l'inviter à leur antenne. L'honneur est devenu un mot vide de sens pour tous ces gens. Certains hommes d'affaires de ce pays, Laroche, Kaviorski, et d'autres, concurrencent les politiciens pour leurs talents dans le mensonge, la corruption et le cynisme. Certes, ils sont moins malfaisants qu'une administration étatique, estime Grimbert, mais leurs méfaits sont sans doute plus visibles.

cet entretien demeurent assez obscurs pour lui. Par un miracle surprenant, il réussit à le joindre, et qui plus est au moyen du téléphone portable qu'il a honni sans discontinuer jusqu'ici ! Je pressens que mon ami Grimbert commence, à ce moment de l'enquête, à surmonter sa technophobie invétérée...

Duchemin va prendre l'avion dans quelques heures pour son reportage aux Etats-Unis. Il est sur le départ, mais il a tenu à écouter le ministre. La situation est idéale pour Grimbert : le journaliste saura être concis et synthétique et ne lui infligera pas un discours aussi long que ses articles de fond dans « Le Monde ».

- Sais-tu comment fonctionne une banque, mon vieux Grimbert ? interroge Duchemin sans détour.
- Avec l'argent de ses clients, je sais, répond Grimbert.
- C'est exact en première approche. Ce que beaucoup de gens ne savent pas, c'est que la réalité est un peu plus compliquée. Supposons que je crée une banque et que je trouve deux personnes, Pierre et Paul, qui y déposent chacun cinq millions d'euros. J'ai donc dans ma caisse dix millions. Qu'est-ce que j'en fais ?
- Pas grand chose, puisque ce n'est pas ton argent, en réalité.
- Mais si ! Je vais prêter neuf millions à d'autres clients et garder seulement un million en caisse. Ces neuf millions, que j'ai prêtés à un taux, disons, de 10%, pour simplifier, me rapporteront 900 000 la première année. Tout cela sans avoir sorti un centime de ma poche, sinon un petit quelque chose pour mes frais de fonctionnement. Pas mal, non ?
- Tu veux dire que les banquiers sont des voleurs, c'est bien cela ? ironise Grimbert.
- Plus exactement des faux-monnayeurs, rectifie Duchemin, puisque ces neuf millions de prêt résultent d'une création monétaire *ex nihilo*. Le million qui reste n'est conservé que par précaution, selon un ratio qui est généralement admis dans la profession.
- Mais si Pierre ou Paul vient retirer ses cinq millions, que se passe-t-il ?
- Tu as mis le doigt sur le premier souci, qui est ce qu'on appelle le problème de liquidité. N'ayant plus qu'un million dans ma caisse, je serai bien en peine de leur restituer leur dépôt. En pratique, les banques font le pari que tous les clients ne retireront pas leurs fonds en même temps, et appliquent ce fameux ratio. D'après les informations qu'a bien voulu me donner un cadre de la B.E.A. que je connais, sa banque est confrontée maintenant à ce problème, qui d'habitude n'est qu'un cas d'école.
- C'est un résultat de l'incident qui les a bloqués ce matin.
- Maintenant que leur système informatique remarche, il semble que des retraits massifs s'effectuent dans toutes les agences, non seulement en France, mais aussi dans d'autres pays européens, Allemagne et Royaume-Uni surtout. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils soient si vite en difficulté. A mon tour de poser les questions, Régis. Il y a eu un sabotage chez eux, ou quoi ?
- Une sorte de virus qui a empêché leur système de fonctionner. Je t'en parlerai plus longuement un de ces jours, quand nous aurons plus de temps devant nous. Ce que je ne saisis pas bien encore, c'est le rôle du ministre des Finances dans les problèmes de la B.E.A...
- En cas de pépin, la Banque de France se porterait au secours de la B.E.A. C'est une pratique constante, même si le ministre maintient l'ambiguïté à ce sujet. Tu l'as entendu comme moi. C'est un libéral modéré, on le sait bien, mais comme les autres politiciens, il ne peut dévier du consensus collectiviste qui existe dans ce pays. Par pragmatisme, il sait que l'intervention de la Banque de France est infiniment préférable à la perspective d'un dépôt de bilan de la B.E.A., le pire des cas pour lui.
- Puis-je savoir pourquoi ?
- Fais le calcul : avec autour de 3 millions de clients à indemniser en France, et une moyenne de dépôts, disons, de 2000 euros seulement pour chacun, cela donne plusieurs milliards à sortir ! Sans compter la mauvaise impression que cela produirait sur la place. Les capitaux quitteraient le pays, l'euro serait menacé, et la récession serait là pour longtemps.
- Diable ! s'alarme Grimbert. Heureusement que tous mes sous ne sont pas chez eux, et que mes économies sont bien au chaud dans une assurance-vie ! Et cette histoire de *risque systémique*, qu'est-ce que c'est ?
- C'est le second souci du banquier. J'ai prêté neuf millions, mais il se peut que mes débiteurs ne me remboursent jamais. Dans ce cas, je reste avec mon malheureux million dans ma caisse, et mes yeux pour pleurer. Je peux emprunter auprès d'autres banques, qui seront assez naïves pour me prêter ce que je leur demande. Si je ne peux pas les rembourser, je risque de les mettre elles-mêmes en difficulté, et par propagation l'ensemble des établissements est affecté par mes propres bêtises, surtout si je suis une très grosse banque.
- Tout cela reste théorique, bien sûr ?
- En principe, il y a des contrôles qui évitent d'en arriver là. Mais les contrôleurs peuvent être défaillants, mal informés, ou de mauvaise foi. Ou simplement trop copains avec le PDG. Le problème avec les banques est qu'elles empruntent souvent à court terme pour prêter à long terme, ce qui est marcher sur la tête ! La B.E.A. a été un gros emprunteur sur le marché interbancaire, et ses mauvaises affaires inquiètent tout le monde, parce qu'elle ne pourra plus rembourser, et que l'horrible *risque systémique* pointe soudain le bout de son nez.
- Vraiment, la finance est un fragile château de cartes, et je comprends que le ministre en personne ait dû monter au créneau et jouer les pompiers. Mais que peut faire la B.E.A. ?
- Donner un signal avant qu'il ne soit trop tard. Annoncer un programme de cession de participations, c'est à dire vendre tout ce qui est vendable, même les bijoux de famille. Ou bien tirer les actionnaires par la manche, pour

qu'ils renfluent la caisse. J'ai l'impression que Laroche a opté pour cette solution. Quand on se prépare à annoncer plus de 50 milliards de pertes, on n'a plus le choix.

- Et si les actionnaires refusent ?

- Ce sera alors le départ de Laroche, la vente de la B.E.A. par appartement, ou sa reprise par une autre société. La Paneuropean, par exemple, qui n'attend que cela pour fondre sur son plus ancien ennemi. L'incident technique à la B.E.A. n'est pas un hasard, à mon avis. Si les retraits aux guichets de la B.E.A. se poursuivent au même rythme, c'est la faillite à coup sûr. Je dois partir à New York, mais si demain tu entends dire que le gouverneur de la Banque de France a ordonné à la B.E.A. de suspendre l'octroi de prêts et la réception de dépôts, c'est que le premier coup de glas aura sonné.

- Alors quelles sont tes autres prédictions, grand devin de la finance ?

- Une reprise de la B.E.A. par la Paneuropean. Le titre continue sa chute, et il devrait terminer au-delà de moins 15% à la clôture. Comme cela devrait encore se poursuivre dans les jours qui viennent, la B.E.A. est opérable et à la merci du seul prédateur qui la guette, la Paneuropean.

- Tu as entendu Strauss-Herbert à la radio, ce matin ?

- Oh oui ! Et je suis sûr que ce vieux grippe-sou prépare son coup de longue date. Il est bien renseigné, l'animal. Il sait que l'O.P.A. de la B.E.A. sur la Banque Scandinave n'est pas sur fonds propres, alors qu'il ne s'agit que d'une petite banque dont la B.E.A. en temps normal ne ferait qu'une bouchée. Pourtant la B.E.A. n'a pas dit un mot sur le financement de cette opération, elle s'est contentée de l'annoncer hier. D'où Strauss-Herbert tient-il cela ? Mystère.

- N'est-ce pas ce qu'on appelle une fuite ?

- Une *inside information*. C'est bien possible. Les cadres de la B.E.A. sont largement démotivés, et on les comprend. Certains ont sûrement des contacts avec la Paneuropean. Attendons demain, cela risque d'être passionnant. Le dénouement ne tardera pas, c'est inéluctable.

49.

Jeudi après-midi.

Grimbert a finalement mangé sur le pouce et bu un café serré dans une brasserie. Il est en route pour rejoindre le Furet qui doit être encore aux prises avec les machines de la Banque Euro-Atlantique.

Sur le chemin du retour, Grimbert passe près de la «Source Ecarlate», une librairie renommée dans le Tout-Paris, qu'il n'a pas visitée depuis fort longtemps. Malgré ses préoccupations du moment, il ne peut résister à l'appel de sa devanture, un réel plaisir pour un bibliophile averti. Il décide de s'accorder cinq minutes pour consulter les dernières nouveautés et entre dans la boutique. Les rayonnages plient sous les éditions de luxe, les livres d'art, les fac-similés d'ouvrages très anciens, mais Grimbert les dédaigne pour le présentoir central, sur lequel de toutes récentes productions s'offrent aux regards des lecteurs.

En fait de nouveautés, la mode semble être aux rééditions des philosophes pessimistes, ceux que Grimbert apprécie le plus. A côté des œuvres complètes d'Emil Cioran (un lourd pavé), le *Monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer, attire l'attention experte de Grimbert. Il prend l'ouvrage, proprement relié. Il constate qu'aucun plumitif universitaire ne l'a engrossé de ses exégèses et commentaires divers. Il l'ouvre au hasard pour en extraire quelque apophtegme bien tourné. Il lit :

« Si nous ne pouvons pas pénétrer du dehors jusqu'à l'être propre et intime des choses, une route, partant du dedans, nous reste ouverte : ce sera en quelque sorte une voie souterraine, une communication secrète qui, par une espèce de trahison, nous introduira tout d'un coup dans la forteresse, contre laquelle étaient venues échouer toutes les attaques dirigées du dehors... »

Serait-il possible qu'une voie secrète de ce genre me permette de résoudre les mystères de la Banque Euro-Atlantique ? se dit-il en refermant le livre. Ou bien est-ce que... ? *Backdoor Cryptobox*, ces mots encore inexpliqués reviennent à sa mémoire. Une hypothèse farfelue traverse son esprit. L'idée est bizarre, mais pas invraisemblable. Il se promet de la mettre à l'épreuve.

Il visite ensuite le rayon des romans policiers, pour constater que la violence, la perversion et le sexe y constituent toujours le gros de la production. *O tempora !*... Pas de risque qu'il se remette à lire une telle littérature. Et puis, quel romancier pourra jamais relater les dizaines d'enquêtes qu'il a menées, lui, commissaire Grimbert, et les mille péripéties qui les ont accompagnées ? Aucun, bien sûr ; toute une vie n'y suffirait pas.

L'immeuble de la B.E.A. est enfin en vue. Il faut de nouveau s'atteler à la tâche et se remettre à ferrailer contre un ennemi invisible. Cette guerre des nerfs aura-t-elle une fin ?

Grimbert, marchant à pas redoublés, entre dans le bâtiment sans un regard pour la nuée de journalistes qui vient juste de le remarquer, et qui se précipite à sa suite dans l'espoir de lui arracher des révélations. Trop tard pour

eux. Grimbert a déjà franchi le hall, le portillon ayant été ouvert et refermé aussitôt par l'hôtesse d'accueil, qui l'a reconnu. Les journalistes n'auront plus qu'à broder des papiers sur le manque de transparence qui semble être une règle infrangible dans cette enquête policière décidément peu conforme aux clichés habituels.

50.

Quintard chemine dans le labyrinthe de couloirs de la B.E.A. en sifflotant, ce qui a le don d'exaspérer Albrecht, habituellement taciturne et réservé, qui marche d'un bon pied à ses côtés sans prononcer une parole. A peine commencée, l'enquête s'enlise, et cela l'incline suffisamment vers la morosité sans que Quintard ne s'avise à le contrarier de la sorte.

Le plus insupportable est que le rouquin ne massacre joyeusement rien d'autre que le *Requiem* de Mozart, qui n'est plus, au sortir de sa bouche, qu'une ritournelle lancinante, et non le chant splendide et funèbre qu'Albrecht affectionne, en tant que membre de la chorale de la Préfecture de Police de Paris.

Il n'aurait d'ailleurs jamais imaginé que Quintard, qu'il jugeait jusqu'alors d'une inculture crasse, eût pu enregistrer cet air quelque part dans les circonvolutions de ses lobes cérébraux embrumés par la fumée du tabac. Puis il se rappelle que Grimbert a aussi le même tic, et fredonne volontiers la marche funèbre de Chopin quand il visite la morgue du quai de la Rapée. Au moins, le lieu se prête à la chose, et les habitants de l'endroit n'auront sans doute droit à aucun autre hommage de la part des vivants.

Albrecht, il faut le dire, considère Quintard avec une certaine condescendance, sinon un soupçon de mépris. Quintard n'est pas un vieux briscard de la Criminelle, comme Laurentin et lui-même. Depuis deux ans qu'il est dans le service, Quintard n'a guère brillé, sinon par de multiples bévues. L'aspect des victimes, allongées dans leur sang, le rend malade à chaque fois, parfois convulsionné à ne pouvoir s'en remettre avant plusieurs jours.

Hier matin encore, Quintard l'a délibérément laissé, lui, Albrecht, examiner le cadavre de Hoffmann, alors qu'il n'y avait pas de sang répandu et que la victime ne portait aucune blessure visible. Heureusement, Quintard en a profité pour engager la conversation avec Goossens, qui lui a expliqué ce qui avait dû se passer, ce qui leur a fait gagner du temps.

Le comble est que l'inspecteur Quintard plastronne ensuite devant le commissaire, en faisant montre d'un cynisme et d'un détachement qu'on n'acquiert qu'après des années de métier, ce dont tout le monde convient au quai des Orfèvres. Grimbert n'y prête pas attention, mais Laurentin et lui ne sont pas dupes et rient sous cape quand ils sont de bonne humeur, ou s'indignent en secret d'une telle hypocrisie quand cette attitude leur semble par trop exagérée.

Quintard s'attaque maintenant au verset *Et lux perpetua* du Requiem, qu'il déforme en une mélodie sardonique, sifflée on ne peut plus faux, avec une inflexion allègre, comme s'il s'agissait de la dernière chanson à la mode.

C'est bien le moment de célébrer l'office des morts ! Des défunts, ils en ont trois dans le frigo ; trois morts suspectes en peu de temps, de faux indices, de faux alibis, et pas de piste valable ! Le commissaire, qui déplore souvent leur manque d'initiative, va les accueillir fraîchement, aussi fraîchement que Bismuth dans son antre, quand on le dérange en pleine autopsie.

Albrecht décide de mettre une halte au sacrilège musical, avant que les mânes du génial Autrichien ne se vengent sur eux, en leur expédiant, qui sait ?, un virus venu d'outre-tombe qui plongerait avant l'heure Paris dans les ténèbres perpétuelles, tout comme Dom Juan a été englouti dans les enfers sous le regard impassible de la statue du Commandeur, pour avoir blasphémé et profané l'idéal de la Beauté.

- C'est la société Parefeux qui a vérifié le système anti-incendie de la grande salle ? demande-t-il à brûle-pourpoint, en parlant très vite.
- Mais oui, je te l'ai déjà dit, répond Quintard, abandonnant à regret sa scie. D'après eux, l'installation a fonctionné comme prévu. C'est bien le mini incendie arrangé sur le détecteur à l'entrée qui a provoqué le dégagement de gaz. Dire qu'on n'a pas vu ça tout de suite !
- Comme tu dis. Heureusement que le commissaire y a pensé pour nous.
- A propos, dis-moi, c'est vrai ce que Laurentin m'a dit sur le commissaire ?
- Et qu'a-t-il bien pu te dire, je te le demande ? soupire Albrecht, devinant par avance la suite.
- Qu'il n'a pas la télé chez lui, ni magnétoscope, ni chaîne hi-fi, ni Internet, à peine un vieux téléphone, et qu'on ne l'a jamais vu conduire une voiture ?
- Je crois que c'est vrai, mais je ne suis jamais allé chez lui pour vérifier. Je sais qu'il ne conduit pas. L'autre jour, il voulait me donner son téléphone portable, mais il s'est ravisé en pensant que Renard souhaitait pouvoir le joindre à tout moment. Quand l'affaire de la B.E.A. sera terminée, il s'en débarrassera sûrement.

- Est-il vrai également qu'il a refusé autrefois de traiter des affaires de mœurs et de trafic de drogue, et que cela a nui à son avancement ?
- Oui, il considère que l'Etat n'a pas à se mêler de ça, puisque dans les affaires de prostitution ou de drogue, il s'agit d'adultes consentants. Selon lui, les lois répressives sont illégitimes et la prohibition ne profite qu'aux trafiquants. S'occuper de telles affaires serait contraire à son éthique. Tu sais bien que ce n'est pas un policier comme les autres.
- Il est un peu d'un autre siècle, notre commissaire, non, avec ses idées ? juge Quintard, avec un clin d'oeil suggestif. L'Etat nous donne du boulot, ce n'est pas nous qui allons nous en plaindre. Peu importe si c'est bien ou si ce n'est pas bien.
- Il est comme il est, un peu vieille France, sans doute, admet Albrecht, un point c'est tout. Ou bien au contraire en avance de plusieurs siècles sur tout le monde... Mais il est imbattable dans sa catégorie, et je suis certain qu'il a déjà une idée bien avancée de l'identité du coupable, pendant que nous pataugeons lamentablement en arpentant comme des âmes en peine ces couloirs déserts.
- Un peu trop déserts pour l'heure qu'il est, tu ne trouves pas ?
- Nous sommes à l'étage de l'informatique, et beaucoup de gens sont rentrés chez eux après la nuit éprouvante qu'ils ont passée, sans compter cette matinée mouvementée, avec ce virus ou je ne sais quoi à leurs trousses. Leurs ordinateurs remarchent maintenant. Ils peuvent aller se reposer. La moitié des bureaux ont l'air vides. Ce qui a facilité mes recherches, d'ailleurs.

Ils ont atteint l'extrémité du couloir. Quintard tombe en arrêt devant un appareil fixé sur le mur, près du plafond. Il met quelques secondes, avec sa myopie congénitale, à l'identifier.

- Tu as vu ? dit-il enfin. Ils ont installé des caméras à cet étage. Elles n'étaient pas là hier.
- J'ai discuté avec le technicien qui les posait, pendant que tu étais occupé avec la secrétaire. Il paraît que c'est Simpson, le grand chef, qui a donné l'ordre.
- Elles sont reliées au poste de gardiennage ?
- Bien sûr, dit Albrecht, avec un rien d'impatience dans la voix. Tu pensais qu'elles étaient là pour donner une note esthétique ?
- Elles sont très discrètes en tout cas, estime Quintard. Pour être si petites, cela doit être du matériel de pointe, encore des trucs japonais, je parie. Est-ce qu'ils vont poser en dessous un écriteau du style « souriez, vous êtes filmés » ?
- Tu veux rire ! Elles ne sont pas là pour la clientèle, mais pour surveiller le personnel. Elles enregistrent les images avec une autonomie de quelques heures. Je ne crois pas que ce soit très légal, ni que cela serve à quelque chose. Mais cela évitera peut-être les petits ennuis, du genre de celui de Goossens, avec le tiroir qu'a fracturé la secrétaire.
- Mais elle ne lui a rien pris, à ce gros Belge. Et on n'est pas là pour ça. Je ne sais pas pourquoi le commissaire nous en a parlé, d'ailleurs.
- Il doit avoir ses raisons, crois-moi.

Ils sont parvenus à la petite salle où s'est tenue la réunion avec Grimbert le jour précédent. Ils poussent la porte et s'affalent dans les fauteuils avec des soupirs de soulagement.

- Je suis fourbu, déclare Albrecht. Qu'est-ce que cela a donné avec la secrétaire ?
- Rien de nouveau. Tu as vu le numéro du bureau où nous sommes ? Vingt-deux ! annonce-t-il avec un gros rire. Je comprends maintenant pourquoi ces banquiers l'ont affecté à la police le temps de l'enquête !
- Cela m'étonnerait beaucoup qu'ils aient pensé au nombre vingt-deux quand ils nous ont donné cette salle. Ils ne pratiquent pas ce genre d'humour. La secrétaire ne t'a rien dit de plus que ce que l'on sait déjà ? insiste-t-il.
- Elle veut déclarer quelque chose au commissaire, mais à lui seul, indique Quintard avec une grimace de dépit. J'ai eu beau lui dire que j'étais comme qui dirait un de ses bras droits, mais elle s'est obstinée dans sa décision.

*Un de ses bras droits ? Rien de moins ? s'étonne Albrecht, silencieusement, car il est d'un naturel bienveillant à l'égard de tout le monde. Il se contente de lever les yeux au ciel, à la recherche d'un témoin invisible qu'il prendrait à partie pour lui montrer l'ineptie de la répartie de l'inspecteur. Encore une fanfaronnade du sieur Quintard, doublée d'une absurdité ! Comme bras droit, il me fait plutôt l'effet d'un bras cassé !*

- Cette fille, continue Quintard, cette secrétaire, avec ses grands yeux verts, quel beau petit lot ! Je dois reconnaître que j'étais un peu troublé, et j'ai préféré abrégé l'interrogatoire.
- Tu as bien fait, commente Albrecht, faussement sérieux. Notre travail est assez dur comme ça. Il faut se ménager, si on veut arriver à la retraite en bon état. Elle verra le commissaire quand il sera revenu à la banque.
- Et toi, tu as trouvé quelque chose dans leurs bureaux, avec ton attirail de serrurier ? s'enquiert Quintard.
- Rien de plus que ce que tu as déjà vu : le foulard et ces papiers bancaires suisses.
- On a le droit, dans une enquête criminelle, d'ouvrir les bureaux des suspects en leur absence ?

- Le commissaire a tous pouvoirs pour faire la lumière sur cette affaire. Tout ce qui peut avoir un rapport même indirect avec l'enquête l'intéresse. Les bureaux ne sont pas la propriété de leurs occupants habituels, que je sache. Et je ne suis pas revenu bredouille, tu l'as bien vu.
- En tous cas, confirme Quintard, ce foulard est bien celui de la secrétaire, d'après la description qu'elle m'en a fait. Tu comptes le lui montrer ?
- Pas question. Ce foulard nous pose un problème : Goossens affirme l'avoir subtilisé à Perlette, par manie ou par fétichisme, et caché à son domicile par la suite. Alors pourquoi l'ai-je découvert dans un tiroir du bureau de Stépanos ?
- Le Grec ? Il paraît qu'il est homosexuel. Pourquoi s'intéresserait-il aux accessoires féminins ?
- Va savoir ! Peut être pour échapper aux préjugés qu'on nourrit à son encontre dans le service...
- Tu n'as pas dégotté une petite culotte dans ses affaires, pendant que tu y étais ? plaisante Quintard, salope.
- Arrête tes blagues. Ce Goossens, ce Belge, il nous cache quelque chose. Pourquoi a-t-il menti à propos de ce foulard ?
- On devrait aller l'interroger, tu ne crois pas ? propose Quintard.
- Il n'est plus là. Il doit être chez lui, dans les bras de Morphée, et je voudrais d'abord avoir l'avis du commissaire. Il avait l'intuition que Goossens avait menti sur ce point, puisqu'il nous a demandé de chercher un foulard.
- Avec le laïus technique sur le halon qu'il m'a débité quand je suis arrivé sur les lieux hier matin, je trouve que Goossens ferait un criminel convenable, affirme Quintard.
- Il faudrait vraiment qu'il soit un comédien de premier ordre, objecte Albrecht, pour venir nous narguer dès notre arrivée. Il ressemble plus à un clown qu'à un simulateur. Et le commissaire l'a déjà asticoté pour le coup du halon.
- Et ce relevé de la banque suisse, d'où l'as-tu sorti ? demande Quintard en examinant le document pour la énième fois.
- D'une armoire à fournitures au fond d'un couloir, à l'autre bout du bâtiment. Cette armoire était plutôt poussiéreuse et sa serrure fermait mal. Je me suis dit qu'elle pouvait constituer une bonne cachette, parce qu'elle était plutôt délaissée par le personnel et que nul ne croirait qu'on puisse y cacher quoi que ce soit de précieux.
- Tu as eu le nez creux ! Moi j'ai repéré hier le dossier secret de Hoffmann dans son bureau uniquement parce qu'il était le seul à être de couleur rouge. Encore heureux que je ne sois pas daltonien.
- Dans cette armoire, reprend Albrecht, une pile de chemises cartonnées avait été déplacée, à en croire le rectangle de poussière sur l'étagère, qui ne concordait plus. En soulevant la pile, j'ai vu ce relevé de compte de la BSR, avec trente millions de francs suisses comme solde créditeur, tu imagines un peu ça !
- C'est la brigade financière qui va être contente. C'était sans doute une cachette de Perforati, non ?
- Cela m'étonnerait. Il y a des endroits plus sûrs que cette vieille armoire. Et la date que porte le relevé est très récente, regarde : il a été émis ce mardi.
- Et nous sommes aujourd'hui jeudi. Il a dû arriver par la poste sans doute aujourd'hui. Et si on passait au service courrier de la banque pour voir s'ils ont remarqué une lettre expédiée depuis la Suisse ?
- Tu es fou, non ? Réfléchis un peu. Rien ne prouve que cela soit arrivé par la poste, et encore moins qu'on l'ait adressée ici, à la B.E.A. Si quelqu'un d'ici a de l'argent en Suisse, il a de bonnes raisons pour ça, et il se gardera bien de laisser des indices compromettants, comme une telle lettre, qui risque d'être égarée ou interceptée.
- Alors ce quelqu'un a sûrement commis une erreur, puisqu'on a retrouvé ce papier ici.
- C'est probable. Ce relevé est identique à ceux que Laurentin a extraits du coffre de Perforati. Pas de nom, évidemment. Si le détenteur du compte était Perforati, aujourd'hui décédé, la présence ici de ce relevé datant d'il y a deux jours est inexplicable.
- Ou bien ce compte n'était pas à Perforati, mais à quelqu'un d'autre.
- Et Perforati aurait commis le détournement pour le bénéfice de ce quelqu'un ? Possible. Pour le compte du P.R.S., par exemple. C'est ce que le supérieur de Grimbert suppose, et c'est un peu pourquoi il a mandaté le commissaire. Le P.R.S. n'avait pas encore mauvaise réputation, pourtant.
- Ma belle-sœur a voté pour eux, aux dernières élections, dit Quintard, soudain méditatif. Comme on ne sait pas très bien ce qu'ils pensent et qu'elle non plus ne sait pas ce qu'elle pense, elle s'est dit qu'elle ne pouvait pas mieux choisir.
- Ah ! interrompt Albrecht. Le commissaire arrive.

Grimbert entre dans la pièce, pose son imperméable et salue ses deux inspecteurs, qu'il n'a pas vus depuis la veille. Ils restent une bonne heure à débattre des faits de la journée et de l'avancement de l'enquête. Grimbert donne quelques directives à Quintard et demande à Albrecht de réunir des informations relatives à une affaire qui date de six mois, l'enlèvement à Milan du fils d'un grand industriel italien.

51.

Le Furet rejoint Grimbert au moment même où Albrecht et Quintard le quittent. Son visage exprime une vive satisfaction mêlée à une fatigue naissante, en lieu et place de la fébrilité vibronnante qui le caractérise le plus souvent. Il se laisse tomber en soupirant dans le fauteuil qui fait face à Grimbert.

- Cela a été bien pénible, mais tout remarque, résume-t-il. Toutes les agences en France et dans les pays limitrophes sont opérationnelles, les salles des marchés de la B.E.A. aussi. La compensation pourra se faire normalement : les retraits, les chèques, les virements seront traités comme si rien ne s'était passé.
- Félicitations. Je parie que tu n'as même pas eu le temps de déjeuner, avec tout ce tohu-bohu.
- Mon ami Leforti a pu me procurer un en-cas au resto-pouce du coin. Mais la digestion est difficile. Je risque l'ulcère à l'estomac, à force de manger des cochonneries à toute vitesse depuis quelques jours.
- Ils te doivent une fière chandelle, reconnaît Grimbert. Tu as été leur providence, en quelque sorte. Reste à voir l'impact que cet incident aura sur la banque. Il semble que cela aille très mal pour eux. J'ai pu voir Laroche à la télévision, puis le ministre des Finances. On constate, malgré les propos des uns et des autres, que les clients retirent leurs petites économies en quatrième vitesse, par crainte d'une faillite.
- Eh oui, confirme le Furet. Leforti m'a signalé que les ordinateurs tournent à plein régime, et qu'il craint la saturation. Les transactions de consultation de compte et de retrait sont très sollicitées. Il se sent un peu seul, au système, mon ami Leforti. Goossens, Wolf, Zapolski, Mirallez, Stépanos et une douzaine d'autres techniciens sont rentrés chez eux une fois les systèmes redémarrés. Ils étaient épuisés nerveusement et physiquement.
- Quintard et Albrecht en ont profité pour visiter leurs bureaux. Avant que je te montre les petites choses qu'ils ont relevées, donne-moi ton opinion sur cette bombe logique qui a ébranlé, l'air de rien, le système bancaire français.
- Français et également européen, commissaire. Les filiales à l'étranger ont aussi été touchées par la bombe, et leurs HS/400 ont été réparés il y a peu de temps.
- Le personnel doit être inquiet ?
- D'autant plus que les chefs sont invisibles. Laroche serait en réunion de crise, avec les administrateurs. Simpson a reçu deux personnes de la D.S.T., qui n'ont pas daigné passer nous voir, nous autres, humbles policiers d'investigation. Puis il est passé en coup de vent dans les couloirs pour suivre l'installation des caméras, qui s'est faite en un rien de temps, d'ailleurs, grâce au précâblage de l'immeuble.
- Et que fait-il maintenant ?
- A présent, il se terre dans son bureau et suit la situation minute par minute, dit-on. Les employés eux-mêmes se sont affolés et plus de la moitié ont voulu retirer leurs fonds placés ici. Allez-vous fermer votre compte vous aussi, commissaire ?
- Je n'ai pas pensé à le faire, et je crois que cet affolement est injustifié. Mais as-tu une idée sur la manière dont on a placé cette bombe logique ?
- Le texte d'amorçage de tous les systèmes a été contaminé. Cette bombe Kinjal a pu être placée n'importe quand et par n'importe qui. Je veux dire, récemment, et par quelqu'un qui s'y connaît un minimum, puisqu'il s'est contenté d'adapter la bombe aux systèmes HVS/5 et HS400.
- Par Goossens, par exemple ? Ou par Wolf ?
- Par eux ou par d'autres. Je les vois bien en pompiers pyromanes, mais vous ne pouvez exclure personne, vu le faible niveau de sécurité qui règne ici.
- Je suppose que tu n'as pas eu le temps de chercher des indices, présume Grimbert.
- Leforti a inspecté le journal système pour trouver une trace de l'implantation de la bombe logique, en espérant tomber sur le message d'information que l'utilitaire d'initialisation y laisse. Mais il a échoué. Le pirate a dû modifier directement le texte sur le disque par un utilitaire adéquat.
- Pas de trace, pas d'indice ; je commence à avoir l'habitude. Repose-toi un moment, conseille Grimbert, avant que nous partions à la Défense, chez HAL. Je dois rendre une petite visite à la charmante secrétaire.

52.

La « charmante secrétaire » porte cette fois un collier de perles ravissant, d'un vert émeraude fascinant, qui doit être, suppose Grimbert, autre chose qu'un cadeau d'un simple admirateur. Elle a l'air préoccupée et émet un «ah !» de soulagement quand Grimbert entre dans son bureau.

- Je suis heureux de constater que tout le monde n'a pas déserté son poste, lance Grimbert, de but en blanc. Vous vouliez me révéler quelque chose ?
- Oui, commissaire, et à vous seul. Il m'est arrivé..., quelque chose d'étrange. J'espère que vous ne me prendrez pas pour une folle.
- Je ne porte jamais de jugement avant de savoir de quoi il en retourne. Je vous écoute. Que se passe-t-il ?

Perlette paraît hésiter, puis elle se décide.

- Voilà ce que c'est. Jean Perforati vient de m'adresser un message.
- Vraiment ? dit Grimbert, imperturbable. Sous quelle forme ?
- Euh..., il m'a parlé. Il a fait une déclaration importante. J'ai pensé que je devais vous la communiquer.
- Je savais que Jeanne d'Arc conversait avec l'archange Gabriel, réplique Grimbert, balançant entre l'ironie et la perplexité. Mais j'ignorais qu'on pouvait faire parler les morts. Il vous a parlé ici, dans votre bureau ? Au téléphone, peut-être ? Ou par télépathie, qui sait ?
- Non, depuis l'ordinateur. C'est très sérieux, supplie Perlette, alors que le commissaire hausse les sourcils. Il m'a laissé un message dans Cryptobox. Voulez-vous l'écouter ?

- Volontiers, répond Grimbert, enfin rassuré sur la santé mentale de Perlette. J'aurais dû me douter que c'était encore une quelconque malice informatique.

Perlette se tourne vers sa machine et se livre à quelques manœuvres avec la souris. Une voix d'homme, grave et monocorde, légèrement nasillarde à cause de la médiocre qualité du haut-parleur, s'élève brusquement. Grimbert tend l'oreille pour bien entendre :

« Si ce message parvient à ceux qui l'écoutent actuellement, c'est que je les aurai quittés pour toujours. Qu'on n'accuse personne d'autre que Zapolski. Cet homme, non content de voler la banque en s'arrangeant derrière mon dos avec les fournisseurs, souhaite ma perte, et je crains qu'il ne touche maintenant au but.

- C'est tout ? demande Grimbert, comme le silence est revenu. Il n'a rien écrit, rien laissé d'autre ?
- Non. Le message ne comporte qu'un objet « son » en pièce jointe, et c'est ce que nous venons d'entendre. Imaginez un peu la peur que j'ai eue quand la voix de Jean en est sortie !
- Reconnaissez-vous la façon de s'exprimer de Perforati ? demande Grimbert. Je veux dire, est-ce bien le vocabulaire qu'il utilisait couramment ?
- Je ne saurais vous le dire, mais en tous cas je reconnais bien sa voix.
- Ce message a-t-il d'autres destinataires que vous ?
- Je n'ai pas pensé à vérifier. Oui, dit-elle après quelques secondes et quelques clics, Goossens, Fontanez, Mirallez, Stépanos et Wolf sont dans la liste. Tiens ! Zapolski aussi.
- Pouvez-vous effectuer une copie de ce message ?
- Sur une disquette ?
- Oui. Je le ferai examiner. Il y a de bonnes chances que ce soit un faux.

Tout en introduisant une disquette neuve dans le lecteur, Perlette demande :

- Et ce que Jean dit à propos de Zapolski, est-ce vrai ?
- Je vous répète que ce message doit être considéré comme suspect, insiste Grimbert. Sans doute un canular, une imitation habile. Un message envoyé après la mort de son auteur, est-ce possible ? La nécromancie, ça n'existe pas.
- Ce n'est pas impossible, répond la secrétaire, tout en pianotant. Je crois comprendre maintenant.
- Vous moquez-vous ? Allons ! C'est un enregistrement trafiqué. Il n'y a pas de doute.
- Jean a pu envoyer un message « à retardement », un message qui ne parvient à ses destinataires qu'après un certain nombre de jours, conjecture Perlette. Il y a dans Cryptobox une fonction « agenda » qui stocke des messages et ne les envoie aux gens que le jour venu, pour leur rappeler par exemple une réunion, ou un travail à faire.
- Perforati avait-il l'habitude de procéder ainsi, par messages « à retardement », comme vous dites ? Et en enregistrant sa voix, de plus ?
- Non, je ne crois pas, reconnaît-elle, troublée. Ce serait la première fois.
- Avez-vous quelque part sur votre écran la date où ce message a été composé ?
- Oui. Il date de... vendredi dernier.
- Donc, d'avant sa mort. Si ce message est authentique, ce qui me surprendrait, il constitue un témoignage posthume, qui ne serait pas dépourvu de valeur devant un tribunal, bien au contraire. Merci, mademoiselle, dit Grimbert en prenant la disquette. Oubliez ce message, qui vous a quelque peu perturbée, et dites-moi quelles sont les dernières rumeurs, dans le service.
- Elles sont inquiétantes. On dit que les retraits de fonds sont très importants et que l'action B.E.A. continue sa chute. C'est Schmitt qui m'en a parlé. Il suit le cours de la Bourse de près. Simpson, que j'ai croisé, avait l'air très inquiet. Il disait que c'était un coup de la Paneuropean. Il paraît aussi que Fontanez démissionnerait et que Zapolski serait nommé directeur informatique.
- Vous étiez au courant des fréquentations de Perforati, n'est-ce pas ?
- Oh ! répond Perlette à nouveau sur ses gardes. Il ne me disait pas tout, loin de là...
- D'après ce que vous en savez, aurait-il rencontré un certain Romain Mureno, de la société HAL, à la date du 22 juin ?
- Mureno ? Non, cela ne me dit rien, dit-elle après réflexion.
- Sur la page de son agenda marquant la date du 22 juin, j'ai trouvé la mention « vu Mureno ».
- Vous êtes certain qu'il a écrit « vu Mureno » ?
- Oui, pourquoi ?
- Dans ce cas, cela signifie qu'il s'est déplacé pour le rencontrer. Il notait ainsi tous ses rendez-vous à l'extérieur : «vu X.». Tandis que pour les gens qui venaient le voir, c'était : «à 11h, X.».
- Parfait. Autre chose, à présent. Qui s'occupe de l'armoire à fournitures qui se trouve au fond du couloir, sur l'autre aile du bâtiment, complètement à l'opposé de l'endroit où nous sommes ?
- C'est ma collègue, madame Dubreuil, dont le bureau est presque en face de l'armoire, d'ailleurs. Mais il n'y a que de vieilles choses dans cette armoire, si bien qu'on ne la ferme jamais à clé.
- On ne la ferme jamais à clé, vous en êtes certaine ?

- C'est ce qui me semble, et Mme Dubreuil vous le confirmera sans doute.
- Goossens vous a-t-il rendu votre précieux foulard ?
- Non, commissaire. Goossens était beaucoup trop occupé ce matin. Il n'est pas venu me voir.
- Quand exactement vous êtes-vous aperçue de sa disparition ?
- Du foulard ? Euh, je ne sais plus... Il y a une ou deux semaines, je crois.
- Goossens m'a affirmé qu'il vous l'avait chipé hier matin, ment Grimbert.
- Oh non ! C'est impossible. Il n'était déjà plus en ma possession, hier.
- Si Goossens ne s'était pas dénoncé devant vous, vous n'auriez jamais deviné qui d'autre aurait bien pu le voler ? insiste Grimbert.
- Jamais. Goossens cachait bien son jeu.
- Vous n'aviez pas remarqué jusqu'ici qu'il était amoureux de vous ?
- Non, balbutie-t-elle de plus en plus troublée. Croyez-vous que ce soit important ?
- Ce foulard vous a été offert par Perforati, de même que ce magnifique collier de perles que vous portez aujourd'hui en son hommage, n'est-ce pas ?
- Commissaire ! dit-elle, implorante. Etes-vous obligé d'aller jusqu'à l'indélicatesse ? Ne croyez-vous pas que j'ai eu ma part de souffrance cette semaine ?

Grimbert ne veut pas s'appesantir et remet au compte de ses espoirs futurs le grand déballage qu'il n'a pu encore déclencher cette fois-ci.

- Je souhaite seulement que vous m'ayez dit toute la vérité. A bientôt, mademoiselle.

### 53.

- Madame Dubreuil, je suppose ? Commissaire Grimbert, de la Police Judiciaire.

La cinquantaine passée, chignon ancienne mode et lunettes d'un autre âge, l'interpellée tourne la tête avec une expression de surprise craintive. *Ménopausée, mais encore désirable*, pense bêtement Grimbert. De fait, Germaine Dubreuil veille à cacher sous un accoutrement peu engageant un charme qui a dû être ravageur à une époque pas si éloignée. Les traits sont fins, les lèvres voluptueuses, les yeux d'un bleu azur ; seuls quelques filets argentés dans une épaisse chevelure trahissent l'approche fatidique de ce que les Français appellent la *préretraite*, cette période où les gens sont jugés trop compétents et trop bien payés pour rester plus longtemps à leur poste.

- Que puis-je pour vous, monsieur le commissaire ? répond-elle avec déférence.
- Juste un renseignement très simple, répond Grimbert. Cette armoire qui est en face de votre bureau est-elle constamment fermée à clé ?
- D'habitude elle reste ouverte. Elle ne contient que des fournitures obsolètes, qui n'ont plus d'intérêt de nos jours : papier carbone, trombones, buvards, intercalaires, plumes, rubans de machines à écrire, etc. Personne ici n'a voulu prendre l'initiative d'un grand ménage dans toutes ces vieilleries.
- Etait-elle fermée ces derniers jours ?
- Euh... C'est vrai. Elle est restée fermée, et ce depuis mercredi. Par erreur, je dois dire. Mais comme personne n'a besoin de rien là-dedans...
- Vous voulez dire que c'est vous qui l'avez tenue fermée à clé depuis mercredi ?
- Oui, monsieur. Depuis mercredi après-midi, exactement. Je l'ai ouverte à nouveau aujourd'hui, à mon retour du déjeuner. Je dois vous dire que j'y dépose habituellement mon sac à main et d'autres affaires. Sa serrure m'inspire plus confiance que celle de mon propre bureau. Aussi je ferme le tout et je garde la clé. Souvent, j'oublie de la rouvrir par la suite.
- Donc l'armoire est restée fermée à double tour à peu près pendant 24 heures, calcule Grimbert. Si quelqu'un y avait caché quelque chose mercredi matin, il n'a pu le récupérer plus tôt. C'est pour cela qu'Albrecht a pu trouver... Vous étiez ici, hier matin ?
- Non. J'ai passé presque toute la matinée auprès de monsieur Murdoch, qui m'a dicté son courrier.
- Personne ne s'est plaint de trouver l'armoire fermée ?
- Plus personne ne vient chercher de fournitures de ce genre. Nous sommes à l'ère de l'informatique, et beaucoup de jeunes ne savent même pas ce qu'est un buvard ou un carbone.
- J'ai connu les carbones au début de ma carrière, se remémore Grimbert, quand on tapait les dépositions en double exemplaire, et nos commissariats sont souvent équipés de vieilles machines à écrire qui feraient le bonheur des antiquaires et des brocanteurs...
- Tout cela est réservé aux vieilles dactylos de mon espèce, une espèce en voie de disparition, qui a fait son temps, renchérit-elle en soupirant. Monsieur Stépanos, qui a juré notre disparition à toutes au nom de l'efficacité et de la modernité informatique, nous appelle *ptéro-dactylos*, voyez-vous cela !
- Il a bien tort, et je ne vous trouve pas si vieille que vous le dites, dit Grimbert, flatteur sincère. Auriez-vous néanmoins aperçu quelqu'un de l'informatique rôdant autour de cette armoire ?

- Rôder est un peu fort, mais disons que j'ai cru voir monsieur Goossens hier dans les parages. Il avait l'air de chercher quelque chose. Mais si par hasard il avait eu besoin de quelque objet dans l'armoire, il m'aurait avertie.
- Excellent. Merci pour tout, madame Dubreuil.
- Dites, commissaire, reprend-elle avec un regard un peu perdu, à la recherche d'un réconfort. Il se passe des choses bizarres ici. Mon chef, monsieur Murdoch et les autres directeurs sont invisibles, nos agences sont injoignables parce que submergées sous les demandes des clients. Je ne vous parle pas des deux décès à l'informatique, je suppose bien que c'est pour cela que vous êtes chez nous. On a l'impression d'aller à la dérive, franchement. En vingt ans de société, je n'ai jamais rien vu de tel.
- Auriez-vous remarqué certaines choses bizarres, comme vous dites, qui mériteraient l'attention de la police ? Ne craignez pas de parler. L'intérêt de tous est que la justice passe, et qu'elle fasse la lumière sur les attaques que la B.E.A. subit depuis quelque temps.
- Pensez-vous qu'une modeste secrétaire telle que moi puisse vous aider en quoi que soit ? fait-elle avec un geste d'impuissance.
- Dans le mot secrétaire, il y a « secret », remarque Grimbert. Vous avez vos petits secrets et vous aimez sans doute épier ceux des autres. Pas de fausse modestie, chère madame. Et pas de cachotteries non plus. Je le répète, il est de l'intérêt de tous les membres du personnel de la banque de nous aider.
- Si j'avais réellement de quoi vous satisfaire, je me demanderais d'abord dans quelle mesure cela risquerait de porter préjudice à mon employeur, et par conséquent à mon poste ici. J'ai plus de cinquante ans, et à mon âge je ne pourrai pas retrouver un autre emploi. Je ne suis pas fonctionnaire, hélas, comme vous.
- Je comprends votre appréhension. Je n'insiste pas.
- Cependant, je me demande pourquoi la vidéocassette qui était dans l'armoire a disparu.
- Une cassette ? Qu'est-ce que c'était donc que cette cassette ? demande Grimbert, soudainement intéressé.
- Celle de la Convention du siège qui s'est tenue l'an dernier. Avec tous les discours des directeurs, Simpson, Murdoch, Perforati. Mon Dieu, que c'était rasoir. Je me demande bien qui a pu l'emprunter.

#### 54.

- Monsieur Schmitt, prévient Grimbert en entrant dans le bureau, je dois vous importuner deux minutes.
- Je vous en prie, commissaire, répond le jeune homme en rajustant son noeud papillon. Je suis tout disposé à aider la police en ces moments pénibles.
- Vous avez surmonté l'épreuve d'hier ? s'enquiert Grimbert en préambule. La mort de votre collègue Hoffmann a dû vous causer un choc. Ce sont les jours qui suivent la macabre découverte qui sont les plus pénibles, en général : on a l'esprit accaparé par des pensées morbides.
- J'ai été un peu groggy, mais je remonte la pente. On raconte partout que c'est un meurtre, même les journaux le prétendent. Est-ce possible ?
- Je le crains. Voici ce qui m'amène. En feuilletant votre déposition, j'ai relevé une information manquante. Vous dites que Hoffmann vous avait laissé un message vous annonçant son intention de venir travailler mercredi matin assez tôt, vers six heures.
- Je le confirme. Comme je vous l'ai dit, ses horaires étaient très élastiques.
- Le message aurait-il été déposé dans votre boîte aux lettres Cryptobox ?
- C'est cela. Nous avons coutume de regarder notre boîte au moins une fois dans la matinée, et avant de partir le soir. Je ne pouvais pas ne pas le lire.
- Quintard aurait dû clarifier ce point avec vous, regrette Grimbert. J'avais cru que c'était un message sur papier. Et ce mardi soir, vers quelle heure êtes-vous parti ?
- Vers dix-neuf heures. Juste après avoir lu cette fameuse note.
- La note de Hoffmann était-elle adressée à d'autres personnes ?
- Non, ce jour-là mes collègues étaient soit en congé, soit en formation. C'est pour cela que je suis venu un peu plus tôt le lendemain, pour aider Hermann.
- Parfait. C'est bien ce que je craignais. Ce message a dû être intercepté. Que suivez-vous sur ce poste ? demande Grimbert en désignant du menton une table proche du bureau de Schmitt, sur laquelle un écran s'anime à de brefs intervalles en affichant une courbe obstinément décroissante.
- C'est le cours de l'action B.E.A. Déjà 16% de perdus depuis ce matin ! Une catastrophe. Même le CAC40 en a pris un coup dans l'aile !
- Vous aussi vous vous intéressez à la Bourse ? Vous avez des pronostics pour la suite ?
- Je ne connais pas grand chose à la Bourse, vous savez, précise Schmitt. Mais d'après un collègue de la salle des marchés, le cours baisse tellement que la B.E.A. risque d'être à la portée d'un *raider*, qui l'achèterait pour la revendre en pièces détachées.
- Avez-vous des actions de la B.E.A. ?
- Quelques unes, dans le cadre de la participation aux bénéficiaires. Pas grand chose, en fait, heureusement ! C'est Wolf qui doit faire une drôle de tête ! Il paraît qu'il en a un joli paquet. Par fidélité à l'entreprise, soi-disant.
- Par fidélité, vraiment ? doute Grimbert.
- Il dit cela pour plaisanter, je pense. Ce doit être son fameux programme d'analyse des marchés qui lui a soufflé ce conseil. La fidélité ne paie plus, de nos jours !
- Croyez-vous à l'hypothèse d'un rachat de la B.E.A. par la Paneuropean ?

- Cela n'a rien d'impossible, au point où on en est. Je ne le souhaite pas. Si la Paneuropean prend le contrôle, il n'y aura pas de cadeau à attendre de leur part. On les connaît assez. Ils relèveront la situation, mais en commençant par virer la moitié du personnel.
- Et, bien sûr, Laroche-Werther serait remercié ?
- C'est lui qui nous a mis dans ce borbier, il lui faudra bien payer, dit Schmitt, avec une vive acrimonie. On ne garde pas en place les généraux d'une armée vaincue, comme dirait notre collègue Mirallez, l'ex-colonel.
- Par qui le voyez-vous remplacé ?
- Par Simpson, que l'on surnomme ici de son nom de totem : « hermine souple ». On devrait plutôt l'appeler « échine souple ». Il se pliera au changement sans récriminer.

Alors que Grimbert va prendre congé, le jeune informaticien l'interpelle :

- Au fait, merci pour votre conseil de l'autre jour, monsieur Grimbert.
- Un conseil ? Quel conseil ? répète le commissaire sans comprendre.
- Les Horaces contre les Curiaces, les crocodiles et les dragons. En appliquant votre procédé, j'ai mis la licorne en déroute, et j'ai gagné la partie pour la première fois de ma vie. Vous avez l'habitude des jeux de stratégie, ou quoi ?

Pas vraiment, pense Grimbert en le quittant. Nietzsche parle quelque part de *l'homme, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard*. Moi, j'ai l'habitude des combats dans l'ombre, et des esprits tortueux qui les fomentent.

55.

Jeudi, fin d'après-midi.

Le Furet conduit à folle allure une vieille Renault encore vaillante bien que poussive dans les côtes, tandis que Grimbert, assis à la place du mort, regarde défiler le paysage, sinistre procession de tours et d'immeubles, entrecoupée de bretelles et de voies rapides. La Défense, alias *Manhattan sur Seine*, les accueille tantôt dans ses tunnels où résonnent des bruits automobiles assourdissants, tantôt à l'air libre où s'ouvrent de larges perspectives de béton et de verre, séparées par de bien modestes pelouses, propres à rappeler au cadre surmené l'existence, dans un ailleurs insoupçonné, d'autres lieux de vie où la frénésie du temps et de l'argent ne gâche pas chaque pensée.

Tout en progressant dans une circulation étonnamment fluide, en raison sans doute de l'absence exceptionnelle de grève ou de manifestation dans la capitale ce jour-là, le Furet expose au commissaire l'état de ses recherches sur les fichiers chiffrés découverts à la B.E.A.

- J'ai beaucoup avancé : en comparant les styles de programmation, j'ai acquis la certitude que les programmes trouvés sur Mureno font partie de ceux qui proviennent de la B.E.A., de ces fichiers chiffrés signalés par Hoffmann. Vous aviez raison en supposant un lien entre les deux choses.
- Etrange, non ? Pourquoi Mureno se serait-il intéressé aux programmes de la banque ? Et comment les aurait-il obtenus ? Perforati les lui aurait-il fait parvenir ?
- Je ne sais pas. Si vous permettez, commissaire, ces programmes ne sont pas de la banque, ils se trouvent à la B.E.A., ce qui est différent. La réponse doit être cherchée dans ces programmes eux-mêmes. Je cherche toujours leur utilité. Tout sera expliqué quand leur raison d'être sera dévoilée.

Grimbert lui expose les derniers développements de l'enquête. Le Furet y va alors de son interprétation.

- Une *backdoor* est une porte dérobée, un moyen illicite d'accéder à un système. On appelle ça aussi une « trappe ». Il y en avait une dans les premières versions du système UNIX. Ken Thompson a révélé cela en 1983 : un certain mot de passe donnait un accès sans limite au système. Si, d'après ce que vous me dites, Perforati a cru déceler une telle faille dans Cryptobox, cela peut expliquer son rendez-vous avec Romain Mureno. Tous deux, en techniciens passionnés d'informatique et de programmation, étaient sur la même longueur d'onde.
- Cette messagerie commence à prendre une importance que je ne soupçonnais pas au début, confesse Grimbert. Nous avons été les derniers à voir Hoffmann vivant, mardi soir, avant qu'il ne laisse ce message à Schmitt.
- Et vous pensez que ce message a été intercepté dans Cryptobox par le criminel ? extrapole le Furet en rejetant en arrière une mèche rebelle qui le gêne pour voir la route, ce qui est tout de même utile pour quelqu'un qui ne respecte jamais la limitation de vitesse.
- Sans nul doute. Comment ? Je l'ignore. Idem pour l'accusation posthume envoyée à la secrétaire et aux autres informaticiens.
- Comme l'a bien compris Clémence Perlette, Cryptobox autorise ce genre de fantaisie. Le directeur, se sachant menacé, a pu laisser ce témoignage à toutes fins utiles, en se gardant la possibilité de l'annuler une fois la menace disparue. Une carte de la dernière chance, quoi.

- Je n'y crois pas. Perforati ne se sentait pas menacé, et le détournement qui est son œuvre avait peu de chances d'être découvert. La question est la suivante : oui ou non, cet enregistrement est-il authentique ? Si oui, Perforati nous désigne un suspect de premier choix. Si non, une fausse piste nous est proposée par quelqu'un qui veut nous piéger, et faire accuser Zapolski à sa place.
- Pour créer un objet numérique à base de sons, il faut un enregistreur, et un équipement spécial installé sur l'ordinateur, ce qu'on appelle une « carte son ».
- Je le sais, dit Grimberty. Mes neveux ont acheté quelque chose de ce genre pour leurs jeux vidéo.
- Et il n'y a pas de carte son sur les micros de la B.E.A., ni sur le poste de Perforati ni sur les autres. Cela découle de certaines de leurs consignes de sécurité, je ne sais pas trop pourquoi, en fait. Il est vrai qu'une carte son ne sert à rien pour travailler dans une banque. Je suis surpris que seul le micro de Perlette en soit équipé.
- Erreur, mon cher, corrige Grimberty. Pour une fois, j'ai de meilleures informations que toi. Le jeune Stépanos a fait installer également une carte son sur son ordinateur personnel, tout récemment.
- Tiens ! Comment le savez-vous, commissaire ?
- Albrecht s'est procuré le détail des investissements en matériel auprès du service budget de la direction informatique. Cet achat y est mentionné en date du 2 juin. Le responsable du budget nous a expliqué les motivations de Stépanos : pour ses projets fumeux de recherche stratégique, il prétendait étudier cette technologie qui s'appelle le..., je ne sais plus comment.
- Le multimédia. L'alliance numérique de l'image, du son et de l'information. L'avenir de la communication, paraît-il. Et comme Stépanos vit exclusivement dans l'avenir... Mais pour composer un faux message tel que celui que vous prêtez à Perforati, il faut disposer d'un échantillon de mots prononcés par la personne, enregistrés avec une certaine qualité sonore.
- Une cassette contenant entre autres un enregistrement d'un discours de Perforati lors de la convention annuelle de la banque a disparu, aux dires de madame Dubreuil, une secrétaire... archaïque, un peu dans mon style à moi. Cette cassette aura pu servir à un montage sonore, ne penses-tu pas ?
- C'est plausible, admet le Furet. Puisque vous avez une copie du message sur disquette, nous irons dans mon bureau au G.R.I. et nous écouterons cela. J'imagine la tête de Clémence Perlette quand elle a entendu son défunt patron et amant l'interpeller dans la machine ! Nous consulterons ma sauvegarde de la boîte de Perforati, en date de lundi. Le message devrait s'y trouver puisqu'il a été créé le vendredi précédent, d'après ce que vous a dit Perlette. Quel est le programme des réjouissances, chez HAL ?
- Confirmer ou infirmer ma théorie sur le meurtre de Mureno. Mais d'abord, obtenir quelques informations sur Cryptobox.
- Notre hypothèse de travail, pour l'aspect informatique de l'enquête, est la suivante - dites-moi si je divague : il y aurait quelqu'un, à la B.E.A., qui détiendrait, on ne sait trop de quelle manière, un pouvoir sur la messagerie. Cette hypothèse semble étayée de présomptions multiples, n'est-ce pas ?
- De présomptions et de preuves tangibles, précise Grimberty. Cryptobox a d'abord servi au meurtre *soft* de Perforati, avec ce message sépulcral non signé. Le meurtrier en a également tiré des renseignements utiles pour ses agissements : la preuve que Perforati détenait un compte en Suisse et avait détourné dessus les vingt millions ; puis la venue de Hoffmann le mercredi matin vers 6 h, heure idéale pour un meurtre discret.
- Comme vous l'avez noté, Cryptobox est sujet dans cette banque à des fuites inexplicables, comme celle relative à l'opération Viking, indûment connue de Mirallez. Mon idée est que ce colonel de pacotille inspecte en douce les boîtes aux lettres des autres.
- Est-il en mesure de le faire, de par sa position ?
- Il est responsable de la sécurité, et c'est lui qui affecte les clés d'accès aux nouveaux utilisateurs de Cryptobox. Il suffit que l'utilisateur soit négligent, comme Simpson, pour que Mirallez puisse s'attribuer à son insu des droits qui sont parfois très étendus. S'il n'était pas rentré chez lui pour dormir, je me serais volontiers proposé pour le cuisiner à ma façon, avec votre concours.
- Tu es trop cruel avec ce pauvre homme, lui reproche Grimberty. Je le trouve un peu trop âgé pour jouer les pirates informatiques et, malgré l'opinion bien arrêtée que tu gardes sur lui, il a dû retirer de sa carrière dans les armes un certain sens de l'ordre et de l'honneur, ces mots qui font tellement vibrer les militaires. On dit qu'à défaut de cerveau, ils ont des réflexes conditionnés : marcher au pas, obéir...
- Ordre et honneur, ce sont des mots bien surannés, de nos jours, ne croyez-vous pas ? badine le Furet en souriant, alors qu'ils sont arrêtés à un feu rouge, que le jeune policier a pour une fois décidé de respecter.
- *Cum Athenae florent, nimia libertas civitatem miscuit*, marmonne Grimberty.
- Ce qui signifie ? interroge le Furet, qui a entendu parler des excentricités latinisantes du commissaire.
- C'est une vague réflexion latine sur la décadence des civilisations, dit Grimberty sans s'étendre davantage. Imagines-tu vraiment Mirallez dans le rôle d'un pirate concoctant une bombe logique pour paralyser le système bancaire français ?
- Je le juge trop incompetent pour concevoir un virus ou une bombe, ou même pour en adapter qui existent déjà. J'avoue que les événements de cette journée me dépassent.
- Un mauvais génie s'acharne sur la B.E.A. Elle a été déstabilisée par une conjonction de circonstances défavorables. La gestion douteuse de Laroche, de plus en plus critiquée. Les propos alarmistes de son adversaire, le président de la Paneuropean. Les rumeurs alimentées par la presse et entretenues dans le public. La bombe logique qui a provoqué affolement et mécontentement.

- Confirme-t-on que les clients français et étrangers vont en masse fermer leurs comptes à la Banque Euro-Atlantique ?
- On le dit, et mon ami Duchemin, le journaliste, en a eu confirmation par les cadres de la B.E.A. eux-mêmes. Des retraits très importants, d'après lui, qui se poursuivent toujours. J'ai aperçu dans Paris plusieurs files d'attente devant les agences de la Banque Euro-Atlantique qui ne laissent planer aucun doute à ce sujet. Et à l'étranger, c'est la même chose.
- Tout va tellement vite de nos jours, commente le Furet, qu'une catastrophe dans un pays a des répercussions immédiates à l'autre bout du monde. L'information va aussi vite que l'événement qui la suscite. Le pirate a monté un traquenard de toute beauté.
- Espionnage économique, sabotage immatériel, deux ou trois crimes par dessus le marché, reprend Grimbert, méditatif. C'est à une forte pointure que nous avons affaire, pas à un simple pirate.
- N'oubliez pas non plus la menace sur le système national de compensation, le S.I.T. Vous pensez donc que ce pirate et notre assassin sont un seul et même homme ?
- Je pense, sans en avoir encore la certitude, que le criminel s'est lancé dans le sabotage pour une raison qui ne devrait pas être difficile à trouver. Tu estimais que ce piratage n'était pas l'œuvre d'un professionnel ?
- D'un professionnel du piratage, non. C'est l'œuvre d'un informaticien qui a une connaissance approfondie des « internes » du système, et qui a bricolé une bombe efficace, je dois le dire, mais bien rudimentaire. L'effet recherché était un simple blocage du système, et non la destruction des données, mille fois plus pernicieuse. Ah ! Nous sommes en vue de la tour HAL, c'est ce grand bâtiment bleu sombre sur la droite. Espérez-vous qu'une erreur trahisse notre « mauvais génie » ?
- Il a semé quelques indices çà et là, comme un petit Poucet trop sûr de lui. Il se croit intouchable, je dirais même : inaccessible. Il ne doute de rien. C'est ce qui le perdra, et c'est ce qui commence déjà à le perdre.

## 56.

Le directeur des ventes de HAL France les attend au dix-septième étage de la tour. Costume bleu pétrole strict, cravate rouge mal assortie avec la chemise vert pâle, Hubert-Wenceslas d'Autremont est un quadragénaire dynamique au regard ferme et décidé. Des paupières lourdes ajoutent à la physionomie de cadre à l'américaine qu'il affecte une touche sensuelle qui ne doit pas déplaire à la gent féminine. Il quitte un fauteuil fonctionnel pour se porter à la rencontre, d'un pas un peu machinal, des deux policiers que le gardien a annoncés par téléphone.

Il les salue assez froidement, mais son visage s'éclaire quand le Furet lui dit son nom.

- Monsieur Weinberger-Hausdorff ! J'ai lu votre dernier article dans la revue *Informatique Cosmogonique Appliquée*. Votre critique des déficiences de nos concurrents dans les codes correcteurs et les primitives de sécurité m'est allée droit au cœur ! Continuez dans cette voie, mon cher, continuez !

Il tombe des nues quand les policiers expriment des doutes sur la fiabilité de la messagerie Cryptobox, preuves à l'appui.

- Cryptobox est distribué dans les milieux bancaires par notre société. C'est exact, nous ne disposons pas des programmes d'origine. Cryptobox représente un petit marché pour nous, qui n'a rien de stratégique. La maintenance du code est à la charge d'une petite société de services américaine, *Cryline*, à Cleveland. Des gens très compétents. Leur labo est certifié ISO 9001. Oui, commissaire : cela signifie un certain nombre de contraintes et de contrôles pour les obliger à nous fournir un produit de qualité. Qu'est-ce donc que ce document que vous voulez me montrer ?

- Cette lettre, avec ce dessin outrancier, dit-il en rendant à Grimbert le message qui a provoqué la mort de Perforati, devrait mentionner le nom de son émetteur, je l'admets volontiers. Mais une explication me vient à l'esprit : il est possible que le service informatique de la Banque Euro-Atlantique ait mis en place ce que nous appelons un *exit* pour effacer le nom de l'émetteur sur l'écran. Oui, monsieur Weinberger, c'est une *verrue*, comme on dit familièrement, une modification du produit. Une verrue légale, prévue à l'avance. Vous devriez demander à monsieur Goossens, par exemple, s'il a installé quelque chose de ce genre, pour une raison ou pour une autre.

- Si ce n'est pas le cas, vous devrez passer par la voie normale : ouvrir un incident chez HAL France, qui transmettra aux U.S.A. une *demande de correction anticipée*, une D.C.A. S'il s'agit vraiment d'une erreur, ils nous renverront une C.R.S., une *correction-résolution de système*. Cela ne prendra pas plus de six mois, au mieux.

- L'auteur du logiciel Cryptobox ? Ah, commissaire ! C'est quelqu'un de bien mystérieux. Un certain Pat Smith, qui vit en reclus dans la région de Cleveland et ne se montre jamais. Le labo Cryline communique avec lui uniquement par fax. Vous n'avez pas lu un article récent à son sujet dans *Byte Magazine* ? Il ne tolère pas les visites, il dit que le monde autour de lui est pourri et ne mérite aucune attention. Son nom vous rappelle quelque chose ou quelqu'un, commissaire ? Cela m'étonnerait. Cet homme est un fantôme. On n'a même pas une photo de lui. Ah ! Je vous prie de m'excuser.

Le téléphone vient de sonner. A la plus grande surprise de Grimberty, peu au fait des prouesses récentes de la téléphonie numérique, l'appareil affiche un nom, celui de la personne qui attend à l'autre bout du fil. Un nom que d'Autremont doit bien connaître, car il décroche immédiatement.

- Oui ? C'est toi, Rodolphe ? Comment ? La Générale d'Escompte ne veut pas de notre machine H-8143 ? Bon, je demanderai au président de s'en occuper. Il connaît Durand, leur P.D.G. Ils se retrouvent tous les deux au club des anciens élèves de *Sup de Tech*. Oui, je sais quelle somme est en jeu, tu imagines bien ! Je suis en réunion, actuellement... Tu sais bien, au sujet de ce pauvre Romain. C'est ça, à dimanche, sur le green ! Salut.

- Ah ! Ces clients ! dit-il en raccrochant. De plus en plus difficiles à satisfaire. Même le prestige de la marque HAL ne joue plus en notre faveur, comme par le passé. Nos commerciaux doivent batailler dur.

Avec la crise, ils ont perdu leur arrogance, souffle le Furet à Grimberty. Ils restent seulement un peu... *psychorigides*.

Mais d'Autremont reprend la conversation.

- Vous avez entendu parler de la panne qui est survenue à la B.E.A. ? Comme c'est regrettable ! On parle d'une bombe logique. Notre responsabilité n'est pas engagée, bien sûr. J'espère que la police trouvera les coupables. Je n'ai pas encore pu joindre monsieur Simpson, mais j'étais prêt à lui proposer notre aide.

- Romain Mureno ? Pauvre garçon ! soupire-t-il, cependant que ses yeux froids démentent ces paroles contrites. Je n'explique pas son geste. Je ne le savais pas particulièrement dépressif. Oui, j'étais son chef direct. Il était en principe cadre technico-commercial, mais nous préférons ne pas l'emmener en clientèle. Il n'était pas très... présentable. Pas de cravate, toujours en pull. Il passait le plus clair de son temps de travail au siège, à programmer je ne sais quelles choses que lui demandaient parfois des clients qui connaissaient ses talents.

- C'est vrai, il avait touché à la drogue à une époque, mais il était venu à résipiscence, et avait cessé après une sévère cure de désintoxication. La politique sociale de HAL Corporation nous empêche de nous séparer de cadres encore jeunes, mais son cas a été évoqué plusieurs fois avec la direction des ressources humaines. Un cas... social, justement. Nous l'avions mis dans ce que nous appelons la *cooling house*, la chambre froide. Non, commissaire, ce n'est pas une allusion quelconque à la réfrigération des chers disparus. C'est, disons, un *placard* pour jeunes cadres qui ont déçu les espérances de la société, mais dont on espère qu'ils se rachèteront.

- S'il était concerné par Cryptobox ? J'avoue que je ne maîtrisais pas la façon dont il employait son temps, mais Cryptobox n'était pas dans sa partie. Attendez... J'ai cru voir traîner dans ses affaires il y a quelque temps un guide d'utilisation de Cryptobox, ainsi qu'une cassette d'installation du produit. Je n'y ai pas prêté attention. Vous croyez que c'est important ? En tous cas, nous ne lui avons jamais demandé de travailler sur ce logiciel. Ce garçon était doué, mais ingérable et imprévisible.

- Etait-il un proche de Jean Perforati, l'ex-directeur ? Je ne pense pas. Attendez, j'ai son résumé de carrière sous la main. Voilà, dit-il en ouvrant à la lettre « M » un vénérable classeur à onglets qui occupe une bonne part de son bureau (*Et les fichiers informatiques, pense le Furet, c'est pour les chiens ?*). Rectification, messieurs : ils ont pu se rencontrer il y a six ans, quand Mureno effectuait un stage à la Banque Euro-Atlantique, comme analyste-programmeur. Il était encore assez talentueux, et peut-être Perforati l'a-t-il remarqué. Non, je n'ai pas connaissance d'une visite que Perforati aurait faite récemment à Mureno. Romain Mureno, paix à ses cendres, était vraiment in-gé-ra-ble ! réitère-t-il, ce qui fait sourire le Furet, qui reconnaît dans le défaut attribué à Mureno par son chef un trait constant des membres de la *tribu* informatique, un goût prononcé pour l'indépendance qui cadre mal avec les contraintes d'une entreprise aussi structurée que HAL International.

- Oui, commissaire, je peux vous conduire à son bureau. Non, il n'a pas reçu de visite le jour de son suicide, pour autant que je sache. Vos collègues du commissariat du quartier de la Défense sont passés en coup de vent ce jour-là. Non, c'était le lendemain, en fait. Ils cherchaient un mot d'explication, comme on en trouve souvent dans ces cas-là, paraît-il, mais il n'y avait rien. Tout était parfaitement en ordre dans son bureau, enfin, dans le désordre habituel. Si vous voulez bien me suivre.

57.

Laissés seuls dans le bureau de Mureno, Grimberty et le Furet promènent leur regard sur ce qui n'est qu'une petite pièce mal orientée et mal agencée, pourvue de quelques étagères où s'empilent les brochures techniques, d'une table rectangulaire garnie de quelques tiroirs, et d'un micro-ordinateur qui n'est plus tout jeune. Une fenêtre unique éclaire plus ou moins correctement l'endroit. Le Furet frémit en pensant que Mureno s'est sans doute précipité dans le vide par cette fenêtre d'apparence bien anodine, une des rares fenêtres non condamnées dans cet immeuble – alors qu'à la Défense, dans tous les immeubles de grande hauteur, il est impossible d'ouvrir les fenêtres, pour des raisons évidentes de sécurité.

Si le bureau de Mureno est tout aussi impersonnel que celui de son chef, le standing en est nettement plus bas. Après le départ de Mureno pour un monde réputé meilleur, aucun employé ne s'est précipité pour accaparer cet endroit triste, sombre et vaguement sale.

Les deux policiers ont beau fouiller de-ci de-là, ils ne retrouvent nulle part la cassette Cryptobox évoquée par d'Autremont, ni la brochure qui va avec. Le seul objet qui accroche l'oeil dans cette pièce est une espèce de lampe jaune au long pied, en métal lourd, semblable à du bronze, posée sur le côté droit de la table.

Mû par une intuition subite, Grimbert examine avec grande attention le pied de la lampe, tandis que le Furet allume l'ordinateur. Le vrombissement discret du ventilateur se fait entendre depuis l'arrière de la machine. Le Furet s'assied et se met à pianoter. Les touches crépitent gaiement sous ses doigts. L'écran rectangulaire se reflète dans ses lunettes, et confère au policier un aspect à la fois hiératique et futuriste.

Quelques minutes après, Grimbert s'approche de lui et lui déclare d'un air satisfait :

- J'ai trouvé ce que je cherchais. Mureno a été assommé avec ce pied de lampe avant d'être jeté dans le vide, j'en ai la certitude. Il y a quelques cheveux collés aux cannelures du pied. Albrecht portera cette lampe au labo pour confirmation. De toute façon, il n'était pas concevable qu'on ait pu directement le défenestrer : la fenêtre ne s'y prête pas. Il y a enfin un peu de sang dans cette enquête invraisemblable ! Bizarre que l'assaillant n'ait pas procédé par strangulation, mais chaque criminel suit l'inspiration du moment.

- Incroyable ! s'exclame le jeune homme en se retournant vers Grimbert, qui a saisi un sac en plastique sur une étagère et commence à y fourrer la lampe avec mille précautions. Les policiers du quartier n'ont pas fait leur boulot ! Ils auraient dû alerter la P.J. et procéder à la mise sous scellés.

- Ils sont venus ici avec en tête l'idée du suicide. Alors que l'arme du crime était à portée de main. Il n'est de pire aveugle... J'abandonne l'espoir d'obtenir des empreintes : trop de personnes ont dû visiter les lieux et le criminel n'est pas un imbécile. Et toi ? Du grain à moudre dans cette machine ?

- Quelques découvertes intéressantes dans son système personnel, annonce le Furet en continuant à martyriser le clavier de ses mains habiles. Perforati est bien venu rendre visite à Mureno le 22 juin, ici même. Mureno a consigné la chose dans son agenda électronique. Deuxième point : le répertoire d'adresses de Mureno mentionne les numéros de téléphone de deux personnes de la Banque Euro-Atlantique : Goossens et Wolf, avec indiqué en face de leurs noms, respectivement : spécialiste système et spécialiste réseaux.

- C'est un bon début. As-tu repéré des programmes tels que ceux qu'il gardait dans sa poche le jour de sa mort ?

- Deux secondes, commissaire. Je suis sur une piste prometteuse... Ah ! Voici un répertoire appelé «progdv»... Non, ce n'est pas ça. Et celui-ci ? Tiens... «cryptobox.src». Serait-ce par hasard ?... Il y a une bonne flopée de sous-fichiers... Mais...

Le Furet reste bouche bée une bonne dizaine de secondes, frappé d'un mutisme subit, le regard figé, les yeux rivés à l'écran.

- Qu'est-ce donc ? demanda Grimbert en lui secouant un peu l'épaule. Qu'y a-t-il ?

- Il y a là des programmes qui pourraient bien être les *sources* de Cryptobox, si je me fie à la dénomination du répertoire, «cryptobox.src», et au contenu même des fichiers.

- Qu'appelles-tu les « sources » ?

- Les programmes d'origine, commissaire. Tels que les a écrits l'auteur. Les clients n'ont accès qu'à une émanation de ces sources, sous une forme directement exploitable par l'ordinateur, que l'on appelle format *objet*, ou exécutable. Tandis que le programme source est écrit dans un langage de programmation compréhensible par l'homme, qui est ici l'assembleur HAL 9000.

- Nous le savions plus ou moins, puisque nous avons trouvé ces papiers sur lui, après sa mort...

- Mais je ne pensais pas trouver ici la totalité des programmes de Cryptobox, sur son micro à lui.

- Cependant ces sources devraient se trouver aux Etats-Unis, dans le laboratoire que nous a indiqué d'Autremont, n'est-ce pas ? Et nulle part ailleurs, si on l'en croit ?

- Chez Cryline, évidemment. Et pas ailleurs. Si n'importe qui pouvait en disposer, il serait capable de reconstituer le produit Cryptobox et de s'en servir sans autorisation, et sans payer de redevance.

- Ou même de le modifier à des fins illicites ? avance Grimbert. Et de l'installer ni vu ni connu dans un système informatique ? Pour espionner, envoyer des messages anonymes, et je ne sais quoi encore ?

- N'allons pas trop vite, commissaire, dit le Furet avec un geste de la main qui exprime la circonspection du spécialiste confronté à une trouvaille inattendue. Il y a sur ce poste de travail des programmes qui ressemblent aux sources de Cryptobox. Mais qui ne sont pas les sources d'origine, les programmes que détiennent Cryline ou l'auteur, Pat Smith.

- Je ne comprends plus très bien. Ce sont bien les programmes de Cryptobox, ceux à partir desquels on obtient le produit Cryptobox que vend HAL ?

- De cela, j'en suis à peu près certain. Mais Mureno les a obtenu par une méthode très particulière : par *désassemblage* du produit Cryptobox.

- Désassemblage ? Qu'est-ce à dire ? enchaîne Grimbert, un peu interloqué.

- Ah ! continue le Furet, d'un air pensif. Il me faudrait une comparaison pour vous expliquer cela. Comment dire ? Tenez ! Prenons une voiture, par exemple. Pas la mienne, qui est bien usée, mais la Vrombino, le dernier cri de la

production des ateliers Renault. Supposez qu'on me livre un de ces véhicules rutilants et que je décide de le désosser complètement, de le démonter patiemment, pièce par pièce. C'est ce qu'on appelle le désassemblage.

- Et avec ton auto désassemblée, s'interroge Grimbert perplexe, comment te rendras-tu à ton travail et iras-tu faire tes courses ? Quel est l'intérêt de la chose ?

- Aucun pour moi, usager anonyme, de plus bien ignorant en mécanique automobile. Mais l'intérêt est immense pour les concurrents, japonais, allemands, américains ou autres, qui vont chercher d'éventuels secrets de fabrication, des astuces, etc. Et inversement : les constructeurs français ne se privent pas de passer au microscope les engins étrangers. Mon oncle, qui a longtemps travaillé chez eux comme dessinateur, me l'a rapporté plusieurs fois.

- Assemblage dans les ateliers, désassemblage chez le concurrent, résumé Grimbert. Puis réassemblage chez le concurrent, et peut-être re-désassemblage. Le monde moderne est un perpétuel recommencement, un cycle sans queue ni tête...

- En informatique, poursuit le Furet, on peut envisager de même deux processus distincts : l'assemblage, ou compilation, qui, à partir des sources pondues par l'auteur, donne le produit utilisable par le client ; et l'opération inverse, le désassemblage, œuvre de professionnels qui n'ont pas la chance de disposer des sources, et qui, à partir du produit final, recherchent..., eh bien...

- Des secrets de fabrication, complète Grimbert.

- Oui, mais pas uniquement cela. Il n'y a pas de réel secret de fabrication, en programmation informatique. Ce que Mureno cherchait, après ce désassemblage, opération bien pénible, croyez-moi, c'est sans doute à comprendre le fonctionnement intime de Cryptobox.

- Il a peut-être payé de sa vie une telle indiscretion, estime Grimbert. Une conséquence de ta découverte ici est que la B.E.A. possède elle aussi les sources de Cryptobox, sans qu'on sache pourquoi ni comment.

- Quelqu'un qui travaille à la B.E.A., rectifie le Furet. Ces programmes ont été protégés là-bas par une méthode cryptographique justement pour qu'on ne s'en doute pas.

- Mais les programmes de la B.E.A. sont-ils identiques à cent pour cent à ceux que Mureno a reconstitués et que nous avons sous les yeux ?

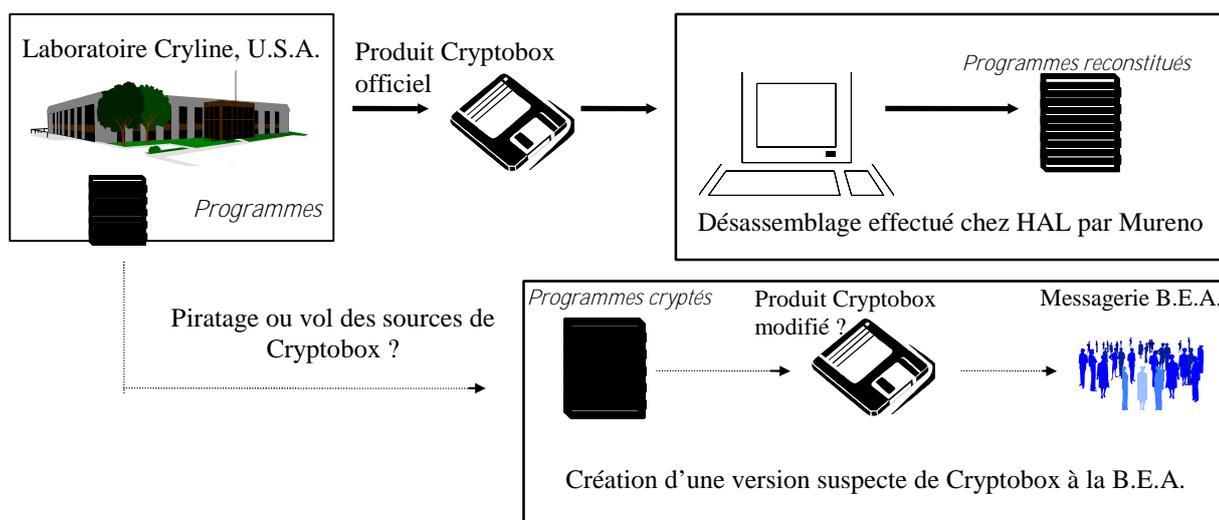
- Pas exactement. Il a un détail qui continue de me surprendre. Les programmes désassemblés par Mureno sont vides de tout commentaire, ce qui est normal, parce que l'utilitaire de désassemblage ne peut les régénérer. Tandis que les programmes que nous avons emportés de la B.E.A. comportent des annotations, qui pourraient être de la main de l'auteur lui-même. Le code vraiment effectif est le même que celui qu'a recomposé Mureno, mais l'enrobage est différent.

- Un peu comme un tableau de maître comparé à une copie fidèle mais sans âme.

- Je ne saurais mieux dire, commissaire. Un tableau de maître caché à la Banque Euro-Atlantique, une copie banale chez HAL... Tenez, dit-il en prenant dans un tiroir une feuille de papier. Je vais vous faire un petit schéma, histoire de résumer la situation, au point où nous en sommes arrivés.

Et le Furet de tracer quelques symboles çà et là sur la page, et de les relier par des flèches.

- Les pointillés correspondent au chemin inconnu, et sans doute illicite, que Cryptobox a dû prendre pour arriver à la B.E.A.



Circuits probables suivis par le logiciel Cryptobox

- Tu dessines vraiment très bien, dit Grimbert. Si je comprends bien, tu veux dire que les programmes Cryptobox de la B.E.A., à l'inverse de ceux que détenait notre ami Mureno, n'ont pas été obtenus par désassemblage, mais proviennent *directement* de chez l'auteur ?

- Sans doute. Et la porte dérobée que Perforati évoquait dans son agenda a pu être programmée après coup, à partir de l'existant.

- Ce qui permettrait au mystérieux possesseur des programmes Cryptobox d'agir à sa guise dans la messagerie, telle qu'elle est organisée à la B.E.A., grâce sans doute à une porte dérobée qu'il y aurait placée.

- Pour cette *backdoor*, objecte le Furet, il ne s'agit que d'une hypothèse formulée par Perforati. Pour détecter cela, il me faudrait passer au crible environ deux cent mille lignes de code Cryptobox. Et je ne dispose pas de la totalité des programmes : je me suis rendu compte qu'il en manque une bonne partie. Hoffmann n'a pas pu isoler tous les fichiers suspects. Et ceux qui sont sur le micro de Mureno sont moins lisibles, puisque sans commentaires.

- Nous avançons, c'est indubitable, dit Grimbert en se lissant la moustache, tel un félin rassemblant ses forces. Eteins cette machine et redescendons. Avant de quitter ce lieu sinistre, il nous reste à voir le personnel de gardiennage, à l'accueil, au rez-de-chaussée de ce triste cylindre de béton. Il n'y a plus qu'eux qui soient capables de nous livrer quelque indice sur ce qui s'est passé le jour où Mureno a quitté l'enfer terrestre pour le paradis des programmeurs.

## 58.

Le gardien en poste chez HAL est un grand brun truculent, au visage glabre et net, quoique rehaussé de lunules vermeilles, correctement vêtu mais d'aspect vulgaire, qui se met en devoir de satisfaire leur curiosité. Il reconnaît le commissaire, dont il est un fervent admirateur, en tant que partisan d'une politique sécuritaire musclée, sinon répressive – ce qui a le don d'énerver profondément Grimbert, partisan, lui, en bon *libertarien*, du laissez-faire et de la responsabilité individuelle.

- Ah, commissaire ! dit-il en guise de bienvenue. Avec vous le crime n'a qu'à bien se tenir ! Ce sont les hommes comme vous qui font la France. On n'en trouve plus, des comme ça !

C'est bien lui qui était en poste le jeudi précédent, de midi à dix-neuf heures. Il est au courant, pour le suicide, mais le corps n'a été découvert ce jeudi-là que vers vingt heures, heure à laquelle il s'affairait devant son poste de télévision : il n'aurait voulu manquer pour rien au monde le match de football France-Albanie, mais ce soir-là l'ailier droit avait du plomb dans... l'aile et avait manqué de mordant. Bref, l'équipe de France avait concédé un match nul peu honorable. Rude métier que celui de sportif. Dur aussi pour les *supporters* comme lui, qui souffrent à distance et n'ont que leur paquet de chips pour se consoler devant le poste...

En fait, il ne connaît pas ce monsieur... Mureno, qui a passé l'arme à gauche. Il y a deux mille personnes qui défilent chaque jour devant lui, sans même le saluer, les ingrats ! Lui, qui veille sur leur sécurité sans désespérer.

- Bien sûr, commissaire ! Tous les visiteurs qui n'appartiennent pas à la société HAL sont tenus de décliner leur identité. Les autres portent un badge visible avec photo et nom. Je suis payé, pas cher c'est vrai, pour contrôler tout ce beau monde, depuis le balayeur jusqu'à la grosse légume... Non, ce jeudi-là, je n'ai vu entrer personne de particulièrement suspect.

Comme l'a indiqué le Furet, le registre de contrôle des entrées et des sorties est un gros cahier à plusieurs colonnes : nom du visiteur, société, nom de la personne visitée, heure d'arrivée, heure de départ, signature de la personne. Chaque case doit être remplie par l'arrivant, avec un stylo un peu baveux que le gardien conserve précieusement (« on en consomme deux par mois »). Le gardien confie quelques instants le registre aux deux policiers qui se dirigent, pour l'examiner à loisir, vers les fauteuils de l'espace d'accueil tout proche, encadrés de part et d'autre de panneaux publicitaires bleus et verts vantant les mérites des derniers monstres électroniques sortis des chaînes de production HAL.

En passant en revue les pages concernant le funeste jeudi, ils ne sont pas surpris de ne pas relever le nom de Mureno dans la colonne des personnes « visitées ». Grimbert estime à environ une centaine le nombre d'individus étrangers à la tour qui sont entrés ce jour chez HAL. Le criminel a forcément laissé un faux nom sur le registre, ce qui lui a été d'autant plus facile que le gardien ne réclame jamais de pièce d'identité.

- Voyons, dit Grimbert en pensant tout haut. Si j'étais venu dans l'intention de tuer Mureno, et que j'eusse dû me présenter, j'aurais couché un nom fantaisiste dans la colonne « nom du visiteur ». En revanche, j'aurais davantage réfléchi quant au nom de la personne sollicitée chez HAL – il faut bien indiquer qui on a l'intention de visiter, même si ce n'est pas vrai. J'aurais opté pour un nom très commun, pour ne pas attirer l'attention du gardien avec un nom inconnu des registres du personnel : par exemple Martin ; il doit y en avoir des dizaines ici.

- Tiens, dit-il au Furet, un Martin a été demandé dans la matinée..., et un autre en fin d'après-midi ; ce dernier pourrait nous convenir. J. Martin... Voyons. Nom du visiteur : *Rémora* ; société : illisible. Entré à 17h30, sorti à 17h50. Vingt minutes, c'est plus qu'il n'en faut pour que le dénommé Rémora expédie la commission.

- *Rémora*, dites-vous ? s'écrie le Furet, dans un sursaut. Puis il prend le registre des mains de Grimbert et y plonge un regard fiévreux.
- Lis toi-même : *Rémora*. Pas de prénom, seulement un X suivi d'un point. Tu connais ?
- Ce serait une coïncidence troublante... poursuit le Furet. Il y a un lien avec Cryptobox. *Rémora* est une clé. Je vous expliquerai...
- Bon, décide Grimbert. Nous verrons cela plus tard. Retournons voir le gardien.

Le gardien ne se souvient pas de qui que ce soit répondant au nom de *Rémora* et venu la semaine précédente pour rendre visite à un quelconque monsieur Martin. Un vague signalement ? Un homme, une femme ? Impossible à dire. Appelle-t-il lui-même la personne que le visiteur a l'intention de rencontrer ? Pas toujours : beaucoup de visiteurs « connaissent le chemin », ce qui lui évite de déranger personnellement les personnes visitées, et lui permet de poursuivre tranquillement la lecture de son roman policier hebdomadaire, le seul plaisir qu'il s'accorde pendant ses heures de travail.

Existe-t-il un Martin, Jean, Jacques, John ou autre, que *Rémora* ait pu rencontrer ce fameux jeudi, à 17h30 ? L'annuaire du personnel, consulté par le gardien, mentionne un seul candidat répondant à ces conditions, un Jean Martin, coincé dans la liste entre un Denis Martin et un Paul Martin. A la demande de Grimbert, le gardien prend son téléphone.

Après vérification, ce Jean Martin a quitté la société HAL deux mois auparavant, « sans doute lors de la dernière charrette », estime le Furet, qui est bien au fait des difficultés de HAL, et des licenciements économiques qui ont émaillé la vie de la société ces derniers mois. L'annuaire n'est pas fréquemment remis à jour, la personne affectée à cette tâche ayant sans doute dû quitter la société, elle aussi. Aucun Martin n'a donc pu être l'objet d'une visite le jour où Mureno est mort.

Grimbert a visé juste. A présent l'assassin sans visage a un pseudonyme, peut-être un nom : *Rémora*.

59.

Jeudi, 18 h.

Sur le chemin du retour vers la capitale, le Furet conduit plus paisiblement. Non qu'il ait décidé subitement d'être plus discipliné que la majorité de ses compatriotes, ou que la crainte des radars le retienne, mais la densité automobile l'empêche de toute façon de battre des records. Il réfléchit et développe à mesure le fruit de ses cogitations devant Grimbert.

- Notre visite chez HAL m'amène à constater plusieurs faits. Contrairement à ce que j'ai toujours pensé, HAL n'a pas la maîtrise du code Cryptobox. En outre, le code source se trouve à la B.E.A., sans que nous sachions pourquoi ni comment. Et les crimes qui nous occupent sont liés à ces programmes d'une façon ou d'une autre. Enfin, et je devrais m'en assurer quand nous serons au G.R.I., la porte dérobée, la trappe que conjecturait Perforati a été détectée par Mureno avant sa mort. Fabuleux, vraiment ! Cet homme était un champion. Les deux étaient des as !

- D'accord pour ce qui précède, répond Grimbert. Mais sur ce dernier point, tu es nettement en avance sur moi. C'est le mot « *Rémora* » qui t'a mis la puce à l'oreille ?

- Oui, commissaire. Il faut que je vous explique. *Rémora* a une signification particulière dans Cryptobox. Particulière et cachée. D'abord, *Rémora* est la *clé* qui m'a permis de décrypter les fichiers trouvés à la B.E.A. Vous le savez, j'ai programmé sur l'ordinateur du G.R.I., un vieux HAL 4143, une attaque par dictionnaire, en essayant comme clé tous les mots de tous les lexiques possibles. Plus précisément, il s'agissait de ce qu'on appelle une attaque *à en-clair connu* : j'avais repéré un groupe de huit octets qui revenait fréquemment et devait correspondre à huit blancs dans le texte original. Et, après avoir essayé dix millions de mots possibles, c'est la combinaison de lettres « REMORA » qui m'a fourni la clé de décryptage.

- D'où ta surprise quand ce nom a surgi dans les registres de la tour HAL. Mais le rapport avec la porte dérobée ?

- Dans les trois pages trouvées sur Mureno après sa mort, dont j'ai une copie au bureau, plusieurs lignes de programme ont été soulignées au crayon. Par Mureno lui-même. On aurait dit que ces lignes testaient la présence de *certaines lettres à certains endroits* de la mémoire. Cela avait dû attirer l'attention de Mureno.

- Et ces lettres sont justement celles qui forment le mot REMORA, je présume ? dit Grimbert.

- Je crois bien, acquiesce le Furet alors qu'ils ont dépassé la porte Maillot et remontent l'avenue de la Grande Armée. Cela ressemble à un mot de passe. J'en aurai le cœur net quand j'aurai de nouveau ces lignes sous les yeux. Commissaire, vous qui avez une culture générale plus grande que la mienne, le mot « *rémora* » a-t-il un sens quelconque en français ou dans une autre langue ?

- C'est le nom d'un poisson, je crois, le poisson pilote, qui se fixe aux bateaux ou à d'autres poissons par une ventouse qu'il porte sur la tête. Le mot provient du latin *remora*, traduit par retard, ou obstacle. Les anciens, des hommes sages mais aussi de grands enfants, croyaient ce poisson capable d'arrêter un bateau dans sa marche.

- *Maman, les p'tits bateaux...*, fredonne le Furet en tapotant le volant de ses longs doigts fins, tandis que Grimbert songe que certains de ses contemporains sont eux aussi, par moments, de grands enfants, sans que l'Antiquité y soit pour quelque chose.
- Tu chantes aussi faux que Quintard, lui glisse enfin Grimbert quand il a terminé. C'est peu dire. Mais ton répertoire est plus agréable que le sien.
- Soyons sérieux deux minutes, reprend le Furet en cessant son manège. Notre rémora à nous se trouve sur le paquebot « Banque Euro-Atlantique ». Il a bien choisi son nom : collé à sa proie, il a réussi à entraver sa route de façon très dangereuse. Les morts de Perforati, Mureno et Hoffmann peuvent se justifier par le fait que tous trois s'intéressaient d'un peu trop près à Cryptobox. Il n'y a que ce détournement de fonds qui continue à me tracasser. Est-on certain qu'il soit l'œuvre du directeur informatique ?
- Il n'y a pas de doute là-dessus. J'ai demandé à Albrecht de prendre des informations auprès de la police italienne sur une affaire récente, l'affaire Benedetto, que je crois liée au détournement. J'ai formulé une hypothèse à ce sujet et j'attends sa confirmation. Tu peux dissocier dans ton esprit ce détournement des trois meurtres perpétrés sur les informaticiens.
- Et sa secrétaire ?
- Clémence Perlette, sa complice et son amante, cache derrière son ingénuité une volonté farouche. Elle cherche à protéger la mémoire de son ancien patron. « Méfiez-vous des femmes » me répétaient mes supérieurs au début de ma carrière, « elles sont la source et la finalité de tout. »
- C'est là une variante du traditionnel « cherchez la femme », non ? Les bons policiers seraient-ils systématiquement misogynes, à votre avis ?
- La plupart de ceux auxquels je pense étaient en effet des policiers misogynes, mais leur clairvoyance m'étonne encore aujourd'hui. Il reste que, pour Perlette, je n'ai pas les preuves dont j'aurais besoin. Il n'y a pas d'autre trace dans les fichiers des Chemins de Fer ?
- Comme je vous l'ai dit, mon ami qui travaille à la S.N.C.F. a bien retrouvé une réservation T.G.V. faite au nom de la secrétaire, pour un aller Paris-Mâcon, lundi dernier, en début d'après-midi. Cela correspond au billet qu'elle vous a montré. Perlette semble inattaquable sur ce point.
- Dommage. Mais rien n'empêche qu'elle ait changé d'avis au dernier moment et ait décidé de prendre un autre train ?
- Paris-Genève, c'est ce que vous soupçonnez toujours ? Mais comment le prouver ? Il suffit qu'elle ait acheté le billet au guichet et qu'elle ait payé en liquide pour qu'on n'ait plus d'indice. Avec un paiement par carte bancaire ou une réservation par Internet, on a au moins une trace. Mais là, rien. Une fille aussi douce et belle aurait été en cheville avec son patron ? Je n'en reviens pas.

Grimbert sourit de la naïveté de son collègue. Ah, jeunesse !

- Il est possible, hypothèse optimiste, qu'elle cherche seulement à..., disons, préserver la mémoire de Perforati, son amant, dont elle connaissait assez peu les affaires. Elle a agi assez maladroitement, en fait.
- Si elle est en cause, elle aussi, à qui se fier désormais ? déplore le Furet.
- Attends-toi à d'autres surprises, lâche Grimbert, un peu lointain. Je ne t'en dis pas plus...
- Dites-moi cependant, commissaire, reprend le Furet alors qu'ils approchent de l'immeuble du G.R.I., tapi dans un entrelacs de petites rues obscures du vieux Paris. Comment se fait-il que vous connaissiez l'auteur de Cryptobox, Pat Smith ? Vous avez *tiqué* quand d'Autremont a prononcé ce nom.
- Je ne le connais pas. Mais ce nom m'a rappelé quelque chose qui se trouve dans les curriculums de nos suspects. Quoi, je ne sais pas encore. La direction du personnel de la B.E.A. m'a obligeamment prêté un gros dossier qui rassemble toutes les informations dont ils disposent sur les dix ou quinze cadres les plus en vue au service informatique, dont font partie nos suspects. J'ai laissé ce dossier chez moi ; j'ai déjà consacré du temps à l'étudier. Il me faudra passer tout cela en revue encore une fois.

60.

Le Furet est assis, absorbé par l'examen des papiers de Mureno tandis que Grimbert balaie d'un regard navré les murs du bureau du jeune policier, couverts de panneaux de liège sales, eux-mêmes tapissés d'articles de journaux fixés par des épingles ou des bouts de ruban adhésif. Puis le plancher, un vieux parquet honnête tel qu'on savait encore les poser il y a quarante ans, à peine visible sous les listings, les brochures et les appareils, modems, imprimantes, et d'autres dont Grimbert ne connaît pas l'usage. On comprend pourquoi que la femme de ménage refuse d'intervenir dans cette pièce. Encore heureux que le Furet n'ait pas exposé sur les murs ses diverses collections de cafards...

- Fascinant ! dit enfin le Furet en abandonnant ses papiers et en regardant Grimbert, avec une expression qui surprend ce dernier.

Il a l'air hébété, comme s'il était sujet à un vertige soudain. Grimbert s'approche du bureau derrière lequel il se tient.

- Alors, David ? Que doit-on penser de tout ceci ? dit-il simplement, étonné de la fébrilité qui se lit sur les traits de son jeune assistant.

- Voilà, reprend le Furet en trébuchant quelque peu sur les mots, tant son agitation est grande. Mureno et Perforati étaient sur la bonne voie, et Mureno avait sans doute compris le principal. C'est bien une porte dérobée qui est cachée dans le code. Ajoutez à cela une espèce de passe-partout qui ouvre toutes les autres portes. Rappelez-vous ces châteaux des contes pour enfants, gardés par des dragons ou des charmes magiques. Il y a toujours un héros qui survient, qui sait se rendre invisible ou possède d'autres pouvoirs miraculeux, et qui tue les dragons, enlève la princesse ou déterre le trésor. Ce héros s'appellerait Rémora.

- Et le château serait Cryptobox ? Voilà une vision bien édulcorée des choses, sourit Grimbert. Un peu trop féérique à mon goût. Ce héros ne serait-il pas plutôt un vulgaire tricheur ? Tes professeurs du lycée t'ont-ils raconté l'histoire de l'anneau de Gygès ? Ce roi de Lydie qui savait se rendre invisible ? Et qui est devenu un meurtrier ?

- Vous avez raison, commissaire, dit le Furet en recouvrant un peu son calme. C'est tout au plus une entourloupe, une ruse très subtile. Voyez-vous : en fait, c'est subtil mais en même temps très simple, et si simple que cela tient en quelques lignes de programme. Si simple que cela est resté complètement inaperçu. Tout le monde prétend que la messagerie Cryptobox est à toute épreuve, mais...

- Mais cette réputation est usurpée, l'interrompt Grimbert. Nous l'avons compris depuis un certain temps avec les événements de la B.E.A. Si bien que j'ai demandé à Simpson de proscrire momentanément l'usage de Cryptobox.

- Cependant nous n'avions aucune idée de la faille.

- Consentirais-tu à éclairer ma lanterne, qui reste désespérément obscure ?

- Eh bien, voilà. Pour entrer dans Cryptobox, chaque utilisateur doit décliner son identifiant et son mot de passe. Il peut alors accéder à sa boîte aux lettres et à ses fichiers. Rémora est un identifiant pirate, qui n'est enregistré nulle part, et qui ne dispose d'ailleurs pas de boîte aux lettres. Son mot de passe est vérifié directement par le programme. Il est en quelque sorte à géométrie variable : c'est une combinaison qui dépend de la date du jour et de l'heure qu'il est. Un mot de passe fixe aurait été plus facile à repérer dans le code. Mureno a découvert le premier cette anomalie, si je me fie à ce qu'il a laissé.

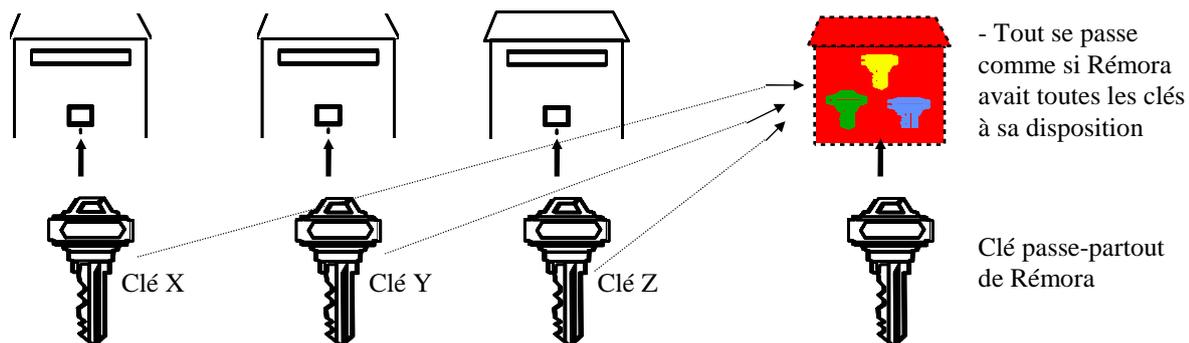
- D'accord. Reste à savoir l'utilité de cet accès pirate. Rémora n'a pas de boîte aux lettres, dis-tu ? Que peut-il alors bien fabriquer dans cette messagerie ? Tu as parlé aussi d'un passe-partout ?

- Eh oui ! C'est là que tout prend un sens, et que tout devient logique. Normalement, nul ne peut lire le contenu des boîtes aux lettres des *autres* personnes, puisque les données sont chiffrées avec la clé secrète de leur détenteur.

- Mais Rémora lit tout ce qu'il veut, c'est ce que tu veux dire ?

- Oui, parce qu'il peut connaître toutes les clés secrètes. Chaque clé secrète nécessaire au déchiffrement d'un message se trouve justement dans le message tel que Cryptobox le conserve ; et chiffrée *sous la clé secrète* de Rémora, ni plus ni moins. Les programmes sont alors capables de présenter à Rémora tous les messages de toutes les boîtes en clair, puisqu'il fournit toutes les clés nécessaires. Regardez, je vous fais un dessin.

- Avec plaisir. Tes dessins sont une délectation.



- Si je comprends bien, conclut Grimbert, Rémora est comme un gardien d'immeuble qui disposerait de toutes les clés de tous les appartements et pourrait y aller et venir à sa guise. Cryptobox, dans l'état où HAL le livre à ses clients, n'est pas supposé délivrer un tel pouvoir à qui que ce soit, je suppose ?

- Vous pensez bien que non. La connaissance de toutes les clés secrètes des gens permet à Rémora non seulement d'aller et de venir dans tous les recoins de la messagerie, mais aussi de se faire passer pour qui il n'est pas, ou d'envoyer des messages anonymes, comme nous l'avons vu. La seule opération qui lui est prohibée est l'envoi ou la réception de messages à son nom propre, Rémora, ce dont il n'a cure puisqu'il veut rester invisible.

- Splendide ! Etonnant, vraiment ! Tu imagines le pouvoir que cela donne à Rémora ?

- Bien sûr. La Banque Euro-Atlantique est à sa merci.

- Attends un peu, continue Grimbert. L'astuce t'a bien été révélée grâce à ce que Mureno avait lui-même entrevu ? Et non pas grâce aux fichiers que tu as découverts à la B.E.A. ?

- A vrai dire, on ne sait pas exactement sur quoi Mureno travaillait. Était-ce le produit Cryptobox installé à la B.E.A., que nous supposons piégé par le criminel ? Perforati a pu l'apporter à Mureno quand il a eu des doutes. Ou bien était-ce le produit standard tel que HAL le fournit à ses clients ? On pourrait le penser, puisque d'Autremont avait remarqué une cassette de livraison du produit dans les affaires de Mureno.
- Si la seconde solution est la bonne, tu comprends ce que cela signifie ?
- Que cette messagerie est piégée non plus à l'échelle de la Banque Euro-Atlantique, mais au niveau mondial ? Je ne peux pas y croire. Le labo qui livre et maintient le produit serait en cause. Mais non ! C'est impossible. Vous n'imaginez pas le nombre de contrôles que subit un logiciel avant sa diffusion. Des milliers de sociétés pourraient être gentiment visitées par Rémora... Impossible !
- C'est peut-être une idée baroque, mais je voudrais l'éprouver jusqu'au bout. Disposes-tu d'un moyen de connexion à Cryptobox ?
- Mardi dernier, j'ai demandé à qui de droit de souscrire un abonnement au nom du G.R.I. C'est le moment de s'assurer si notre fournisseur est aussi rapide qu'il le prétend dans sa publicité.

Le Furet s'installe derrière sa machine, allume un modem et une imprimante, puis lance la connexion en s'escriant sur le clavier et en jouant de la souris. Il ne peut réprimer son agitation et doit s'y reprendre à plusieurs fois.

- Mon chef a un peu râlé quand je lui ai parlé de cet abonnement à Cryptobox, mais il nous restait une queue de budget, et je lui ai expliqué en quoi cela nous était utile. Ah ! C'est un peu lent, car on passe par le banal réseau téléphonique commuté, ce vieux chemin de traverse étroit et encombré. Le RTC a la vie dure, et les autoroutes de l'information ne sont pas encore en vue pour nous. Notre budget ne nous permet guère d'aller plus vite. Ah ! Voici le service. Hop, dit-il en cliquant avec la souris, nous partons sur Cryptobox, le grand hyperespace de la finance. Quelle blague ! Cet espace est un vrai gruyère. Et voici la grille d'accueil de Cryptobox. C'est plus rapide que je ne pensais. Venez plus près, commissaire, c'est l'instant crucial. J'entre l'identifiant pirate : REMORA. Ensuite le mot de passe, que je dérive de la date et de l'heure qui sont aimablement affichées dans un coin de l'écran. Huit caractères en tout, le compte y est. J'appuie sur ENTREE. Attention... Victoire, ça marche ! fait-il dans une explosion de joie, jaillissant de son siège comme un diabolotin hors de sa boîte. Grimbert ramasse délicatement la souris que le Furet, dans son exaltation, a propulsée contre le mur.

61.

- Il n'y a pas de quoi se réjouir, dit Grimbert d'une voix égale. Nous sommes chez Rémora, à présent. Chez le criminel. Que peut-on en tirer qui fasse avancer l'enquête ?
- Vraiment, c'est fascinant, s'écrie le Furet, d'une voix anormalement aiguë. Je comprends que cela vous laisse froid, mais le type qui est derrière tout ça est génial. Comment diable a-t-il fait pour contaminer Cryptobox sur toute la planète ?
- Mon cher David, n'oublie pas qu'il y a eu trois crimes commis sur trois informaticiens. Le génie qui est dans Cryptobox est aussi un génie du crime. Cryptobox est une de ses armes, autant pour l'attaque que pour la défense. Comment il est parvenu à ce résultat m'importe bien moins que de lui mettre le grappin dessus. Quant à cette faille, nous l'avons enfin repérée, et nous allons l'exploiter au maximum, sans le crier sur les toits.
- Regardez, commissaire ! reprend le Furet qui n'écoutait plus depuis un moment. J'ai accès aux boîtes aux lettres électroniques de la Banque Euro-Atlantique ! On va connaître tous leurs secrets grâce à Rémora !
- Crois-tu y trouver autre chose que les cours de leurs SICAV ou leurs taux de prêt ? demande Grimbert, sceptique.
- On va bien voir. Et si nous jetions un oeil sur le courrier de nos suspects ? Par qui allons-nous commencer ?
- Eh bien, répond Grimbert, résigné, voyons celui de Mirallez, puisque c'est ta bête noire.
- C'est parti, s'exclame le Furet, joyeux, tandis que Grimbert se décide à s'asseoir près de lui, face à l'écran. Nous aussi nous allons jouer les rémoras en toute impunité, se dit le commissaire, avec quelque anxiété.

Plusieurs lignes s'affichent, chacune indiquant le début d'un message. Le Furet les inspecte les unes après les autres.

- Rien de formidable chez Mirallez, admet-il, dépité. Des recommandations plus ou moins foireuses sur la sécurité, des conseils insipides. Je n'en attendais pas moins de lui. Tiens ! Un mot de félicitations à Clémence Perlette au sujet de sa nouvelle robe... Quel goujat ! Il aurait pu le lui signifier de vive voix. Voyons le courrier extérieur... Pouah ! Une proposition de dédicace de son ouvrage *Virus, mode d'emploi* adressée à un journaliste... Une télécopie pour une inscription à un séminaire sur la criminalité informatique... Ah ! Plus intéressant. Tiens ! Cela ressemble à des comptes-rendus financiers. Celui-ci est adressé au président de la société Wilfried Assets, celui-là à Privalov and Co...
- Il leur donne des informations sur d'autres sociétés, remarque Grimbert. Regarde : «*Starship Limited : encore un impayé de 1 million de livres*» ; «*Weavel Corp. : rating très mauvais, redressement judiciaire en vue*». Un autre message est adressé à Lachemoy, le directeur de Boris Kavierski Finances : «*Textiles du Sud : le patron de*

*l'affaire veut tout vendre ; pour la B.E.A., l'affaire pourrait être redressée, malgré les sureffectifs ; je crois qu'il y a un coup à faire*». Dis-moi, David, quand ces messages ont-ils été envoyés ?

- Ils ne sont pas récents. Ils datent d'il y a six à dix mois. Mirallez ne s'est peut-être pas rendu compte que tous ses envois à l'extérieur sont consignés par Cryptobox dans un casier de sauvegarde. Sans quoi, il aurait nettoyé sa boîte. Que pensez-vous de ce que nous venons d'y découvrir ?

- Il a écrit exclusivement à des gens haut placés dans des sociétés gravitant autour du groupe Boris Kaviorski Finances. Et cela avant la déconfiture du sieur Kaviorski, qui date d'il y a peu de temps. Apparemment, il leur donne des conseils d'investissement, en signalant des sociétés en plus ou moins mauvaise santé, et la position de leur banquier, la B.E.A., à leur sujet, sans trop se soucier du secret bancaire.

- Espionnage économique, estime le Furet en se frottant les mains. En voilà au moins un qui n'est pas blanc comme neige. Et monsieur voulait jouer les grands pontes de la sécurité informatique !

- Prends une copie de tout cela, exige Grimbert. On verra plus tard. Cela nous sera certainement utile.

Le Furet s'exécute et l'imprimante s'anime. Plusieurs feuilles sortent et viennent s'aligner docilement aux pieds du commissaire. Le Furet, frénétique, poursuit ses investigations. Grimbert ressent la même émotion que lui, ce sentiment agréablement anxiogène qui vous prend quand vous vous livrez à une occupation normalement interdite, qui vous montre des choses que vous n'auriez jamais dû connaître. Le Furet exerce à présent ses talents sur une autre personne.

- Zapolski ne doit pas utiliser Cryptobox : il n'a envoyé aucun message visible. Il ne répond même pas aux courriers qu'on lui adresse. Quant à Fontanez, elle s'en sert avec modération, semble-t-il. Oh, oh ! Elle a reçu une proposition d'embauche de la Paneuropean... Voyez-vous cela : «*Nous sommes prêts à vous accueillir à la tête de la Direction des Systèmes d'Information de notre filiale la Compagnie Internationale des Valeurs Mobilières, pour le salaire convenu de...*», oh ! la belle somme, commissaire ! A vous donner envie de changer d'employeur, pour sûr.

- Prends une copie, réitère Grimbert. Allons voir maintenant chez Goossens.

- Goossens semble être un adepte convaincu de Cryptobox. Rien de passionnant dans ses missives. Il écrit beaucoup : à ses ingénieurs, à ses chefs, à Mirallez, à Perlette, à son percepteur, à sa dentiste...

- A sa dentiste ?

- Une télécopie. Il lui demande un devis pour faire couronner une prémolaire. Et il demande à son percepteur un délai pour payer ses impôts. Il abuse ! Il prend Cryptobox pour un centre de tri postal.

- Pourquoi s'en priver puisque c'est gratuit ? Regarde un peu ce qu'il a envoyé à Perlette.

- Voilà... «*Ma cocotte, dit-il. Il faut te faire une raison. Résigne-toi.* » Ma cocotte ? Quelle familiarité avec la secrétaire !

- Etrange... Des paroles de consolation après la mort de Perforati ? A quelle date, ceci ?

- Tout récent, puisque envoyé mercredi matin. Voyez plutôt la suite, commissaire, le meilleur est à venir. «*Enfin, c'est un échange honnête : mon silence contre un peu de ce bonheur que tu me refuses. Et je ne t'embêterai plus avec ce qui s'est passé rue du Rhône.* » Vous y comprenez quelque chose, commissaire ?

- Je comprends de mieux en mieux, répond Grimbert avec une délectation visible. Sache que la Banque de la Suisse Romande a son siège à Genève, rue du Rhône.

- Alors Perlette serait bien allée à Genève ? La vilaine menteuse ! C'est du chantage de la part du Belge, n'est-ce pas ?

- Ni plus, ni moins. Ces incursions dans Cryptobox sont passionnantes. Je saisis un peu mieux la psychologie de Rémora. Voir sans être vu : un vieux rêve qui prend forme grâce à l'informatique. Et si nous passions à Stépanos ?

- C'est reparti, dit le Furet en cliquant comme un possédé. Stépanos, Ulysse, préparez-vous à l'attaque du rémora des mers, du grand pirate des messageries électroniques. Aïe ! Maigre butin, commissaire. Un seul fichier à l'horizon... Oh, oh ! Mais quel fichier ! Voyez donc, commissaire.

- On dirait un programme, non ?

- Rien d'autre que le programme Kinjal, en personne, dans sa splendeur malfaisante. Le même qui a envoyé au tapis le système de la B.E.A. ce matin même, avant que je le contourné enfin. Et ce n'est pas du désassemblage ; c'est le programme source *made in Bulgaria*. Je mésestimais monsieur Stépanos...

- Ne serait-ce pas plutôt un cadeau encombrant de notre ami Rémora ? Stépanos est trop évaporé pour avoir le profil d'un pirate.

- Remarque judicieuse, commissaire. Stépanos ne s'est pas connecté depuis un an, si j'en crois le fichier de trace qui est dans sa boîte. Et ce programme est arrivé chez lui il y a deux semaines seulement.

- Passons à Wolf, veux-tu ?

- Rien d'enthousiasmant chez lui. Il écrit aux correspondants de la B.E.A. à l'étranger pour régler des problèmes de télécommunication. Il envoie des notes d'information à ses collègues sur ses dernières trouvailles techniques. Ah ! Un minuscule message envoyé à la Paneuropean, au directeur du personnel : «*Bien reçu votre proposition, mais préférerais la direction du département financier. Suis prêt à vous fournir toutes les preuves de ma compétence dans le domaine.* » Bizarre, non ? Je ne savais pas qu'il voulait se reconvertir...

- Avec Fontanez, cela fait déjà deux transfuges en puissance, qui s'appêtent à quitter le navire, par crainte du naufrage.

- Je jette un coup d'oeil chez ce malheureux Hoffmann... Ah ! Un message à Perforati, qui date d'il y a deux semaines : « Mureno, de la compagnie HAL, connaît bien les méthodes de programmation de la société. Vous devriez le joindre pour lui expliquer le problème qui vous préoccupe. »

- Nous avons sans doute là le point de départ de toute l'affaire, estime Grimbert. Le premier rouage de la machine infernale qui se met en marche, avant de broyer ces trois hommes. Rien d'autre ?

- Non. Le dernier message est celui de Hoffmann à Schmitt : « Je viendrai mercredi matin autour de 6 heures pour faire tranquillement l'inventaire du matériel qui doit partir. Pas fâché de voir les vieilles gamelles de HAL remplacées par du beau et du neuf ! A demain matin. » Le pauvre bougre ne savait pas ce qui l'attendait le lendemain.

- Pouvons-nous accéder au courrier de Perforati ? demande Grimbert. Pour écouter ce message sonore envoyé à la secrétaire et aux autres informaticiens.

- Bonne idée, commissaire. Si par hasard Rémora l'a fait disparaître aussi vite que son envoi « *Ci-gît Perforati* » avec le dessin de la tombe, nous aurons sous la main la copie que vous a donnée Perlette. Et nous voilà chez Perforati ! C'est du billard que de naviguer avec Rémora. Vous permettez, commissaire ? dit-il en se retournant. Je vais prendre la liste qui me donne l'état de sa boîte aux lettres à la date de mardi. Ainsi nous pourrons comparer avec l'état actuel. Mais où ai-je fichu cette damnée liste ? grommelle-t-il en fourgonnant dans un tas de documents appuyé contre son bureau. Ah ! La voici.

Il clique plusieurs fois, et la voix grave de Perforati se manifeste une nouvelle fois, comme chez la secrétaire en présence de Grimbert.

- C'est bien ce que vous avez entendu chez Perlette ? demande le Furet.

- Oui, la qualité sonore en plus. Ton matériel doit être plus perfectionné que le sien. Ces phrases d'outre-tombe sont débitées sur un ton monocorde qui n'est pas naturel, n'est-ce pas ?

- Ni surnaturel, d'ailleurs. Comme vous le suggérez, celui qui a inventé ce message a dû prendre la vidéocassette de la convention des cadres pour y *repiquer* des mots prononcés par Perforati. Rien de plus aisé quand on a le matériel adéquat. Un montage pas trop mal fait, on s'y laisserait prendre.

- Ces paroles du directeur sont censées avoir été déposées dans Cryptobox vendredi dernier, et programmées pour apparaître aujourd'hui. Donc, tu devrais les retrouver dans les listes que tu as tirées mardi, si elles sont authentiques. Ce qui me surprendrait, pour le coup !

- Eh bien, commissaire, vous avez raison, comme d'habitude, dit le Furet en compulsant ses papiers. Cet enregistrement est un faux, il ne figure pas sur ma liste. Je me félicite encore d'avoir obtenu cette sauvegarde des données de Perforati dès le premier jour de l'enquête, bien que vous m'ayez un peu grondé ensuite. Ce n'est donc pas Perforati qui en est l'auteur. Ne croyez-vous pas que madame Fontanez pourrait être à l'origine de ce message ?

- Parce qu'elle souhaite tout le mal du monde à Zapolski ? Un peu gros, et pas dans le genre de la personne. Elle a le sang chaud, elle agirait plus... physiquement, s'il le fallait. Evidemment, Rémora peut être une femme, et Fontanez n'est pas à l'abri du soupçon, loin de là.

- En tous cas, nous devons écarter Wolf de la liste des suspects.

- Et pourquoi cela, je te prie ?

- Il savait que nous conservions une copie des informations personnelles de Perforati, puisque ce mardi, quand j'en ai demandé l'autorisation, il était avec nous dans le bureau de Simpson. Il ne pouvait ignorer que nous contrôlerions la présence de cet enregistrement dans la sauvegarde, et que nous ne manquerions pas de déceler la supercherie.

- Tu raisones au premier degré. Avec un peu de recul, ce raisonnement, qui semble l'innocenter, peut au contraire être retourné contre lui.

- Il a participé à l'installation de Cryptobox, avec Goossens et Zapolski, c'est vrai. Et il a chaudement recommandé Cryptobox à sa hiérarchie. Pour le meurtre de Hoffmann, il n'a pas de meilleur alibi que les autres. Cela suffit-il à le désigner comme suspect numéro un, commissaire ?

- Quel genre d'homme est-il vraiment ? Il a une réputation bien établie de spécialiste dans son domaine, n'est-ce pas ?

- Vous avez assisté comme moi à sa conférence sur la sécurité, à l'hôtel Concordia. Ce n'est pas un faux jeton comme Mirallez, lui. C'est un anglo-saxon un peu froid et distant, mais irréprochable. Il est brillant et son intégrité n'a jamais été mise en doute par qui que ce soit. Cela dit, je ne comprends pas pourquoi il veut filer à la Paneuropean pour travailler dans la finance...

- Perforati jouissait aussi d'une bonne réputation, et pourtant... Finalement, nous connaissons mal monsieur Wolf. Il semble plus riche que la moyenne des gens qui travaillent ici.

- Il a un bon salaire, un coquet patrimoine, des placements boursiers gérés assez bourgeoisement, comme un bon père de famille.

- Ce bon père de famille, je crois m'en souvenir, est séparé de sa femme et n'a pas d'enfants. N'avais-tu pas mené quelques investigations sur son fameux programme boursier qui lui permet de gagner beaucoup d'argent, si on l'en croit ?

- J'ai effectué des recherches un peu partout, sur différents serveurs. J'ai contacté des amis qui travaillent dans des sociétés de bourse. Mais rien ! Il doit garder son programme bien précieusement, à l'abri des convoitises. Et

permettez-moi d'être un peu sceptique : s'il était vraiment efficace, son programme se vendrait très cher et lui rapporterait des royalties fabuleuses...

- A nouveau, on peut renverser le raisonnement : s'il est efficace et qu'il ne l'a pas vendu, c'est qu'il le garde pour son usage propre.

- Oh ! Les phénomènes économiques sont si imprévisibles qu'il ferait mieux d'acheter une boule de cristal plutôt que de suivre les conseils d'un ordinateur. N'êtes-vous pas de cet avis ?

- Tu as sans doute raison, admet Grimbert. Qui aurait cru qu'en un seul jour la Banque Euro-Atlantique serait balayée par un tel ouragan ? Personne ne sait quelle sera la situation quand le vent sera tombé. Sais-tu ce qu'est une crise systémique ?

- J'avoue mon ignorance, sourit le Furet. *Systémique* serait-il un raccourci de « système informatique » ?

- Non, mais aucune importance. Laissons agir les instances concernées et revenons à notre problème. Abandonnons un moment nos pérégrinations dans la messagerie. La question qui nous est posée à présent, la seule, souligne Grimbert en se levant et en arpentant la pièce d'un air résolu, est la suivante : *qui est Rémora ?* Nous savons qu'il agit depuis la B.E.A. Qu'il a tué trois personnes. Qu'il a laissé, à foison, fausses pistes et faux indices dans un désert de conjectures. Nous avons trouvé dans Cryptobox une faille qu'il exploite habilement, peu importe qu'elle soit ou non de son fait. Alors comment pouvons-nous le prendre à son propre piège et le démasquer ?

- Il nous faut exploiter au maximum ce que nous avons trouvé dans Cryptobox, et le fait qu'il ne sache pas que nous savons.

- Aurais-tu une idée de piège informatique qui soit simple et infaillible ?

- Eh bien, dit le Furet en se grattant le menton, on pourrait employer les méthodes des services d'espionnage pendant la dernière guerre, par exemple...

- D'avance, je suis méfiant, mais précise un peu ta pensée.

- Nous laissons dans Cryptobox une information ultraconfidentielle, ou que ferons passer pour telle, qui aura des implications sur le personnel de la banque. Une note entre des directeurs, par exemple ; fausse, mais pas invraisemblable, cela va de soi. On peut imaginer n'importe quoi : la préparation d'un plan de licenciements, une nomination, la revente d'une filiale, je ne sais quoi encore... Et le coupable se trahit en révélant ce qu'il n'aurait jamais dû apprendre.

- Trop hasardeux, estime Grimbert. Il nous faut agir vite et identifier formellement Rémora. Voyons un peu. J'ai lu quelque part que les télécoms étaient capables de localiser un corbeau, un maître chanteur, ou un simple plaisantin qui téléphone à ses victimes depuis une cabine publique. Ne peut-on pas procéder de la même manière ? Après tout, c'est un banal problème de télécommunications.

- Ah ! Bien sûr, on peut mettre tout le monde sur écoute à la B.E.A., filtrer tous les messages qui circulent dans la messagerie, les décrypter, les...

- Non ! reprend Grimbert. Pas question de soulever un raffut de tous les diables. Trop lourd, trop lent, et inadmissible d'un point de vue légal. De plus, Rémora est intelligent. Il en aurait vent assez vite et il cesserait sur le champ de se manifester. Je veux quelque chose qui soit efficace, mais invisible. Nous avons un atout décisif : il ne peut deviner que nous sommes entrés chez lui et que nous avons compris sa façon de procéder. Il faudrait que la prochaine fois qu'il se connecte quelque chose puisse nous en avertir directement.

- Et nous permette de le localiser, achève le Furet, en écho.

- Eh oui ! A défaut de l'identifier, on le localise. Non pas lui, car on aura du mal à le prendre sur le fait, mais le terminal dont il se sert pour se connecter.

- Suis-je bête ! s'écrie le Furet, brusquement éclairé. Son *adresse IP* ! Il n'y a rien de plus facile, bien sûr. C'est comme si c'était fait, commissaire, enchaîne-t-il, péremptoire.

- Me feras-tu l'aumône de quelque explication ? implore Grimbert, tout en s'appuyant de la main contre le mur, alors que la fatigue de cette journée éprouvante commence à se faire sentir.

- Avec plaisir. Comme toujours, on ne pense pas aux solutions les plus simples. Chaque correspondant de Cryptobox dispose de ce qu'on appelle une adresse, dans le protocole réseau IP, *l'Internet Protocol*. Cette adresse identifie le terminal de l'utilisateur de façon unique. Elle permet d'acheminer les messages qui le concernent.

- Il nous suffit de découvrir l'adresse de Rémora, et le tour est joué. Est-ce bien cela ?

- Oui, et c'est là que nous entrons dans le jeu, en profitant de la porte dérobée. Quand un usager se connecte, une portion de programme appelée *script de login* se déroule automatiquement sans intervention de l'utilisateur. Ce *script de login* accomplit certaines fonctions de service. Il nous suffit de le modifier pour qu'il nous envoie l'adresse IP utilisée par Rémora à l'instant où il se connectera.

- Je crois avoir compris. On détourne la voie d'entrée que prend Rémora. Difficile d'inventer mieux. Mais il faut d'abord nous assurer que Rémora ne pourra pas détecter ce montage.

- Il ne pourra s'en apercevoir qu'après la connexion, et ce sera déjà trop tard pour lui. D'ailleurs il n'est pas sûr qu'il s'en rende compte tout de suite.

- D'autre part, il nous faut recueillir à cet instant précis cette fameuse adresse, très vite et sans défaillance. Et obtenir tout de suite l'emplacement du terminal à la Banque Euro-Atlantique, ou ailleurs.

- Je puis obtenir une liste des terminaux de la B.E.A. et leur adresse. Il me suffit d'appeler Leforti.

- Ton ami Leforti est de toute confiance, j'espère ?

- Je réponds de lui comme de moi-même, c'est vous dire, commissaire ! Avec un peu de chance, je peux encore le toucher à son bureau. Je l'appelle sur le champ. Il doit être chez lui, à cette heure tardive.

Le Furet prend le téléphone, enfonce une seule touche préprogrammée, et entre en conversation avec Leforti. Les propos échangés sont techniques et Grimbert n'en comprend que les grandes lignes. Deux minutes après, Le Furet a raccroché.

- Voilà qui est fait, commissaire. J'ai exigé la plus grande discrétion, vous pensez bien. Il va m'envoyer la liste par télécopie. Je vais commencer à modifier le *script* de Rémora, cela ne présente aucune difficulté, maintenant que nous sommes entrés chez lui.

Le Furet se met à pianoter, en commentant de façon pédagogique toutes ses actions. Grimbert écoute attentivement. Quelle enquête, vraiment ! Cryptobox, Rémora, Internet... Ces objets virtuels se mélangent encore un peu dans sa tête, mais le fil commence à être visible, le fil qui explique les crimes, à défaut de conduire au criminel.

- Encore une ligne de code *shell*, et ce sera prêt, assure le Furet. Voilà. Dès que Rémora se connectera, Cryptobox enverra dans ma propre boîte un message très court, avec une seule ligne : l'adresse du terminal derrière lequel se tient Rémora à cet instant. Il ne se méfiera pas. D'ailleurs ce message ne laissera pas de trace, puisque Rémora n'a pas de boîte à lui. Il me suffira de faire le guet, un *bip* sonore me préviendra instantanément.

- Tu ne resteras pas sur pied toute la nuit. Cette journée a dû t'épuiser plus encore que moi. Je vais demander à un de mes inspecteurs de venir te seconder.

- Envoyez-moi Albrecht, c'est le plus dégourdi de tous. Ah ! La télécopie arrive. Leforti a fait diligence.

Une des machines que Grimbert a jusqu'ici considérée comme un monstre hybride, pourvue à la fois d'un récepteur téléphonique et d'un système d'impression page à page, s'est mise en marche et imprime lentement la liste attendue.

- Leforti m'a aussi donné les dernières nouvelles du service. Goossens est très perturbé par ce qui s'est passé ce matin. Il craint qu'on incrimine à nouveau le service système. J'ai questionné Leforti sur la verrue dont Hubert d'Autremont nous a parlé : il n'y a rien de tel dans la version de Cryptobox qu'ils ont chez eux. Cryptobox a été installé il y a cinq ou six ans et n'a pas été touché depuis, il en donnerait sa tête à couper.

- Recommande-lui plutôt de garder la tête sur les épaules, ce sera plus utile pour tout le monde.

- Allez-vous installer des agents en embuscade autour de la B.E.A., pour prendre Rémora en flagrant délit ?

- Certainement pas. Trop voyant, et aucune certitude de coincer l'individu. Et il se peut que Rémora se connecte depuis un autre endroit que la B.E.A., non ?

- Exact, commissaire. Mais j'ai l'impression qu'il (ou elle) profite de son temps de travail à la B.E.A. pour se connecter. Mais allez savoir de quoi Rémora est capable !

- Du pire, n'en doutons pas. Tu as estimé que ce montage ne risquait pas d'éveiller sa méfiance. Nous ne sommes pas à une ou deux heures près. Tout ce que j'attends, c'est l'emplacement de ce terminal, le bureau où il se trouve. Pour le reste, fais-moi confiance. A présent, je vais rentrer chez moi pour revoir mes dossiers. Le piège est-il fin prêt ?

- Oui, commissaire. Prêt à capturer le rémora criminel. N'oubliez pas de m'envoyer du renfort.

- Albrecht viendra te relayer sous peu. Téléphone-moi dès qu'il y a du nouveau, peu importe l'heure. J'ai le sommeil léger. Si Rémora ne se manifeste pas, rendez-vous demain matin dans le hall de la B.E.A., à neuf heures précises.

## 62.

- Vraiment, se dit Goossens en remettant son pantalon et sa veste, on ne m'a pas menti. Germaine Dubreuil est un *bon coup*. Plus toute fraîche, un peu grasse par endroits, mais encore bien balancée. La petite maligne cache bien son jeu derrière son horrible chignon ancienne mode...

- Chéri, minauda la dite Germaine, dont seule la tête émerge de sous les draps. Tu t'en vas déjà ?

- Il faut que je repasse à la banque, dit un peu sèchement Goossens. J'ai oublié quelque chose dans mon bureau. Je dois te laisser, Germaine.

- Qu'as-tu donc oublié qui presse tant ? Il n'est que 18 heures. Tu m'abandonnes déjà ?

- Je suis fatigué. La nuit dernière a été éprouvante. Et puis j'ai promis à ma femme de rentrer plus tôt. C'est aujourd'hui son anniversaire.

- Ah ça, pouffe-t-elle en s'asseyant dans le lit, c'est la meilleure ! Monsieur pense déjà à sa chère et tendre épouse ! Je croyais que tu avais eu une scène de ménage avec elle. Elle te manque à ce point ?

- Et toi, tu ne penses jamais à ton mari ?

- Si, mais pas pour mon plaisir, crois-moi. Mon plaisir, soupire-t-elle, je dois le prendre pendant les heures de travail, avec les hommes qui le veulent bien...

- Si notre patron savait, mauvaise employée ! ricane-t-il. Bon ! Je dois te laisser, maintenant. La banque n'est pas tout près de l'hôtel, tu le sais.

- Je le sais bien. Monsieur voulait la discrétion. Il lui faudra marcher un bon kilomètre pour être rendu.

- A la prochaine, Germaine.
- Il y aura une prochaine fois ? demande-t-elle, presque suppliante.

Encore une qui s'accroche, maugrée Goossens à part lui. Toutes les mêmes. On joue les séductrices sur le retour, mais on est resté fleur bleue comme ce n'est pas permis.

- Euh, on verra. A ton âge, ajoute-t-il en gloussant comme un collégien, on a encore le droit de prendre du bon temps, mais il faut se surveiller. Un accident cardiaque est si vite arrivé. Tu as vu comme le *Tyran*...
- Goujat ! crie-t-elle en lui jetant à la tête une chaussure qu'il évite prestement. Va retrouver ta gourgandine !
- Ma gourgandine ? fait-il, étonné. Quelle gourgandine ?
- Clémence Perlette, pardi ! Si tu crois que je n'ai pas vu ton petit manège avec elle... Si j'avais su, j'en aurais parlé au commissaire.
- Comment ? Le commissaire est passé te voir ? blêmit Le Belge en refermant la porte qu'il tenait déjà entrouverte, et en rentrant vivement dans la chambre. Que t'a-t-il demandé ?

Elle se lève sans répondre, sûre de son fait, et commence à se rhabiller sans pudeur et avec la plus grande tranquillité. Goossens est sur des charbons ardents. Il prend place dans un fauteuil qui occupe le coin de la chambre et essaie de se calmer.

- Tiens ? ironise-t-elle en enfilant ses bas. Monsieur semble moins pressé, à présent ? Tes plantes vertes ne te manquent pas ? Et tes chiens ? Ils doivent s'ennuyer, à tourner en rond dans ton appartement. C'est quelle race, déjà ?
- Euh, bredouille Goossens, des petits *Spitz* gris nuagés...
- Tu en as beaucoup ?
- Quinze seulement, répond le Belge en se reprenant. Germaine, pardonne-moi. Je suis un peu perturbé, ces temps-ci, avec tout ce qui s'est passé.
- Pas assez perturbé en tous cas pour se refuser un petit *cinq à sept* avec une secrétaire, persifle-t-elle.
- Avec une secrétaire ? Avec toi, Germaine. Tu es la seule avec qui cela se soit jamais passé. Et puis, c'est toi qui m'as provoqué, avec tes poses sexy, ton chignon défait, ton regard en coin et tes manières de chatte abandonnée...
- Ah, ah ! rit-elle, à nouveau gaie. Tes collègues sont partis se coucher, après leur folle nuit et leur non moins folle journée dans cette maudite salle informatique. Mais toi, tu avais décidé que c'était le moment idéal pour t'occuper de moi. Mon Jojo !
- Ne m'appelle pas Jojo, cela me rappelle trop ma femme. Vas-tu me dire ce que le commissaire est venu faire chez toi ?
- Il m'a demandé si j'avais tué Perforati et Hoffmann, et quand je m'apprêtais à t'envoyer à ton tour entre quatre planches.
- Ne plaisante pas, s'il te plaît, supplie Goossens. Ce n'est pas le genre de Grimbert de poser des questions aussi directes. Il s'avance masqué, le plus souvent. Alors que t'a-t-il dit, je t'en prie ?
- Eh bien, reprend-elle, sérieuse, il voulait savoir qui était venu rôder autour de l'armoire à fournitures. Je lui ai dit que je t'avais vu.
- C'est malin ! s'exclame le Belge. Que va penser le commissaire maintenant ? Tu aurais pu te taire !
- Mais je ne savais pas que nous allions ensuite passer l'après-midi de façon si agréable, mon Jojo ! Et puis, tu n'as rien à te reprocher, n'est-ce pas ? Que serais-tu allé chercher dans cette fichue armoire, hein ?
- En effet, quoi donc, je me le demande ? répète Goossens en levant les bras au ciel.
- Un vague papier suisse, peut-être ? murmure-t-elle, en lui jetant un regard malicieux, de biais.
- Comment, tu sais cela ? sursaute-t-il. Tu as vu ce papier ?
- C'est donc toi qui l'a caché là, mercredi matin, avant que je ferme la porte à clé ? Tu aurais pu trouver une cachette plus astucieuse. N'importe qui aurait pu le prendre, visible comme il était sous les chemises en cartons de l'étagère du milieu. Je l'ai vu ce papier, mais je l'ai remis à l'endroit où il était. Tu as de la chance que je t'aime, toi !
- Avec ta manie de tout fermer à clé, ronchonne Goossens, je n'ai pas pu le reprendre. Moi qui pensais avoir trouvé la cachette idéale ! Bon. Le principal est que tu l'aies laissé là.
- Gros malin, tu aurais dû m'en parler. Maintenant quelqu'un l'a repris, ton précieux papier.
- Qui cela ? s'écrie-t-il. Et quand ?
- Ce matin. Un bonhomme qui m'avait tout l'air d'un policier, lui aussi. Il fouillait partout, sans se cacher, du reste. Qu'est-ce que ce papier a de tellement important ?
- Catastrophe ! se lamente Goossens. Surtout, Germaine, supplie-t-il, ne dis à personne que c'est moi qui l'avais caché à cet endroit.
- Hum... Tout cela n'est pas clair, dit-elle, comme préoccupée. Je devrais en parler au commissaire Grimbert, un homme qui m'inspire confiance, décidément...
- Germaine, par pitié ! Cela m'attirerait des ennuis sans fin ! Ne fais pas cela, au nom de..., de notre amour.
- Notre amour est encore bien récent, mon petit père. J'exige des explications *circonstanciées* et immédiates. Et ensuite certaines promesses. J'attends.

Elle s'assied sur le lit, les bras croisés. Elle est belle, dans cette chambre feutrée, aux éclairages discrets. Goossens s'assied près d'elle et lui prend la main.

- J'ai trouvé ce papier par hasard, sur... sur le bureau de Clémence. Elle n'était pas là et je l'ai emporté avec moi.
- Vraiment ? Clémence n'est pas une fille désordonnée, pourtant. Un peu écervelée, seulement. Mais qu'est-ce donc que ce papier, grands dieux ?
- C'est un relevé de compte bancaire. Un compte suisse de la Banque de la Suisse Romande.
- Que faisait-il sur le bureau de Clémence ?
- Mais tu ne comprends pas, Germaine ? reprend-il avec animation. C'est le compte sur lequel sont partis les vingt millions détournés l'autre mois. Le fameux détournement dont tout le monde est au courant, mais dont personne ne doit parler. La somme figure d'ailleurs sur le relevé. En francs suisses, mais la conversion est facile.
- Comment Clémence était-elle en possession de ce document ?
- J'ai mon idée là-dessus. Ce que je voulais, comprends-moi, Germaine, c'était mettre ce papier en lieu sûr, avant que Clémence ne le range... ou ne l'égaré. Il était trop compromettant pour tout le monde. Pour elle comme pour nous.
- Pas pour moi, en tous cas ! assure-t-elle en riant. Ce n'est pas mon compte à moi, je le regrette bien.
- C'est le compte de personne et de tout le monde, Germaine ! De personne, parce qu'aucune information nominative ne figure sur le relevé. Et de tout le monde, parce que toute personne qui aurait ce papier en sa possession, même par inadvertance, devient suspecte aux yeux de la police.
- Justement, pourquoi ne l'as-tu pas donné à la police ?
- Surtout pas ! Ils veulent des coupables, Germaine, ils ne demandent que cela. Je n'ai pas confiance en eux autant que toi, ma chérie. Grimbert a beau ne pas te déplaire, il fait avant tout son métier. Et c'est un flic de première force, crois-moi.
- Mais alors, pourquoi n'as-tu pas détruit ce papier si dangereux ?
- Eh bien, euh... Cela pouvait servir un jour, on ne sait jamais. Ce papier me brûlait les doigts, je t'assure. Je l'aurais ressorti quand toute cette affaire aurait été terminée. Ces histoires de meurtres, c'est de la blague !
- Pourquoi les policiers sont-ils dans les murs de la banque, alors ?
- Cela fait certainement partie d'une campagne contre la Banque Euro-Atlantique. Comme la bombe logique de ce matin. Grimbert a été piégé là-dedans sans l'avoir cherché. Il y a sûrement des gens haut placés qui cherchent à nuire à la banque. Pour le compte de qui, je n'en sais rien. Peut-être des allemands, de la Paneuropean. Tu n'as rien dit d'autre à Grimbert ?
- Juste que la vidéocassette de la dernière Convention avait disparu.
- Ah, ah ! sourit Goossens. Un renseignement de bien peu de valeur... Tu veux dire, sursaute-t-il, l'enregistrement où il y avait ce discours de Perforati sur les risques informatiques et les nouvelles technologies, qui nous a tous ennuyés à mourir par sa longueur ?
- Oui, eh bien ?
- Non, rien, murmure le Belge, en se ravisant. Cela me rappelle ce message bizarre de Perforati qui est arrivé aujourd'hui dans la messagerie. Qui aurait pu prendre ce machin ?
- Wolf, par exemple. Je jurerais que c'est lui. Je l'ai vu pas plus tard qu'hier dans les parages.
- Décidément, ma pauvre Germaine, ton armoire attire le monde comme le miel les mouches. Etrange que Wolf soit venu prendre cette cassette... Quelle semaine ! soupire-t-il. Le *Tyran* qui passe l'arme à gauche, puis Hoffmann qui se suicide, puis la police qui vient fouiner partout à la banque. Comment cela finira-t-il ?
- Bon, parlons sérieusement, reprend-elle. Et cette histoire de foulard avec Clémence ? Tu en pincas pour cette petite, avoue-le ?
- Germaine, ne soit pas ridicule. Ce que Clémence est venu chercher dans mon bureau, ce n'est pas son foulard, c'est ce fameux relevé de compte.
- Comment a-t-elle su que tu le lui avais subtilisé ?
- Euh... Je ne sais pas. Elle a dû me voir sortir de son bureau. C'est une malchance inouïe que Grimbert se soit rendu compte que Clémence s'était blessée au doigt en forçant mon tiroir. Si maintenant ils ont le relevé bancaire, je me demande quelles conclusions ils vont en tirer...
- Ne t'en fais pas, mon Jojo, le rassure Dubreuil. Seule Clémence pourra être inquiétée. Cette petite peste... Dieu sait quel coup elle a monté avec Perforati. Bon, je consens à être discrète sur tes activités coupables. Mais il y aura une condition...
- Laquelle ? s'alarme Goossens.
- C'est que nous aurons de nombreux jeudis après-midi comme celui-ci.
- Euh, ce n'était pas mal, en effet, bafouille Goossens. Mais je...
- Le jeudi, ça m'arrange assez, parce que c'est le jour où mon mari tient la permanence du bureau des anciens du 33ème Bataillon de Chasseurs Alpains. Tu es d'accord, mon doux ami ? Mon tendre et doux nouvel amant ? susurre-t-elle en tentant de l'embrasser.
- Bien..., bien sûr, Germaine, répond le Belge en l'esquivant. Je..., je t'aime à la folie.
- Il faudra voir aussi pour cette préretraite qui me pend au nez, ajoute-t-elle. Je suis sûr que tu as besoin d'une secrétaire et que tu pourras convaincre la direction de m'envoyer travailler dans ton service.

- Quoi d'autre ? soupire Goossens, en prenant un air de martyr. Tu ne veux pas venir t'installer carrément chez moi, tant qu'on y est ?  
- Non, je n'apprécie ni tes quinze chiens ni ta femme. Je ne veux pas te gêner, non plus. Je t'aime trop pour ça.  
- Bon, maintenant, je dois partir, dit Goossens en regardant sa montre. Adieu, ma douce amie, conclut-il en l'embrassant à la fois à contrecœur et avec soulagement. Je paye l'hôtel, en passant. A bientôt pour..., pour de nouvelles aventures.

C'est du chantage sexuel ! rumine-t-il, comme il s'éloigne de l'hôtel. Ni plus ni moins. Cette vieille obsédée ! Mon Dieu, mais qu'est-ce qu'elle me trouve ? Qu'est-ce qu'elle me trouve ? Et comment vais-je m'en dépêtrer ?...

63.

Jeudi soir.

Grimbert se prélassait dans son fauteuil préféré, une copie de style Louis XVI passable, d'un confort douteux mais dont les formes sobres et élégantes lui reposent l'œil et l'esprit. Un grand verre avec un fond de porto millésimé attend d'émouvoir ses papilles gustatives.

Il a extrait de sa bibliothèque une pile de revues, du genre de celles qui fréquentent plus souvent les cabinets de coiffure ou les dispensaires que le domicile d'un commissaire divisionnaire de la P.J. De belles images, affligées de commentaires banals et inoffensifs. On peut avoir l'illusion, en parcourant ces magazines, que la France est le plus beau pays du monde, et qu'il n'y a aucun autre endroit sur la planète qui l'égale, idée partagée sans doute par beaucoup de Français, mais que Grimbert repousse comme preuve d'un indémodable chauvinisme, ou, plus grave, d'un aveuglement volontaire.

Il y a là *Vague*, *Paris Mode Urbaine*, *Vespéral Suprême*, *Paris-Splatch*, et d'autres encore. Grimbert les achète de façon épisodique, pour sa documentation ou pour son plaisir personnel, les photos étant de très bonne qualité. Il repère enfin l'exemplaire qui l'intéresse, dont la couverture s'enorgueillit d'une photographie de Boris Kaviorski accompagné d'un mannequin vedette, connue pour être la dernière conquête de cet homme aujourd'hui vaincu par le sort autant que par sa malhonnêteté intrinsèque.

Mais le mannequin n'attire pas un instant le regard de Grimbert. L'article sur Kaviorski est en page intérieure, rehaussé, comme autant de signes extérieurs de la réussite sociale de l'homme d'affaires, de clichés fort plaisants au demeurant. On contemple ainsi le manoir en Touraine de Kaviorski, sa propriété en Irlande, son hôtel particulier de la rue Lauriston à Paris, sa villa à Palma, ses chats persans, et sa famille sur un yacht à l'ancre en Méditerranée. L'empereur déchu de l'import-export vivait encore comme un seigneur quand cet article était paru.

Tout cela est aujourd'hui grevé d'hypothèques, et disputé férocement entre les créanciers. Mais Grimbert détaille les passagers du yacht. Cet homme à la chevelure blanche, tout à droite, isolé sur la rambarde avec Kaviorski : aucun doute, c'est bien Mirallez. Et la légende de la photo est claire, enfin, presque claire : «*Juan M., un ami espagnol de Boris Kaviorski, sur son yacht mouillant en rade de Palma*».

Grimbert parcourt ensuite le dossier sur les informaticiens de la B.E.A. quand le téléphone sonne. Le Furet est au bout du fil.

- Non, Rémora ne s'est pas encore manifesté. Je vous appelle parce que mon contact à la S.N.C.F. a trouvé dans les fichiers quelque chose d'intéressant concernant Perlette...

Quand le Furet le quitte pour retourner à sa surveillance, le rôle de Perlette est à présent aussi clair pour Grimbert que les agissements de Mirallez. Le tableau se dessine sous ses yeux avec une précision de plus en plus grande, et une netteté qui laisse peu de place au doute. Un dernier détail dans le passé d'un suspect assied définitivement le commissaire dans ses convictions.

Je crois bien que la *confrontation générale*, ce poncif du roman policier, sera pour demain, et que mon récit aborde la phase finale tant attendue par le lecteur.

64.

Vendredi matin.

A huit heures trente, Grimbert quitte son appartement, son imperméable sous le bras, et descend dans la rue. Il lui semble que le mascarón grimaçant qui couronne l'entrée de son immeuble, compère muet des bons et des mauvais jours, lui a adressé un clin d'œil amical. Si même les vieilles pierres s'y mettent, c'est de bon augure : la journée sera prometteuse. Cependant la gardienne de l'immeuble, qui lessive le trottoir, l'ignore ostensiblement et ne lui tient même pas la porte au passage. Il n'y a rien à faire : madame Lopez met au moins six mois pour

pardonne des étrennes de Nouvel An jugées par elle insuffisantes. Bah ! Grimbert se rattrapera l'année prochaine.

La nuit précédente, la température a quelque peu chuté, et l'air est plutôt frais, comme si les prémices de l'automne venaient déjà occulter l'été. Grimbert, marchant à grands pas, se remémore un célèbre quatrain de Baudelaire qu'il juge en harmonie avec l'atmosphère parisienne de ce jour :

*L'été reflue et fuit, et décline sans cesse,  
Saison luxuriante aux parfums surannés !  
L'enfer de brume auquel nous sommes condamnés  
Va saisir de frissons tout notre être en détresse.*

C'est aujourd'hui le grand jour. Grimbert décide de se passer de son sempiternel café matinal. Il se sent un peu tendu et a dû lutter une partie de la nuit contre l'insomnie. L'idée que le criminel de la Banque Euro-Atlantique puisse encore frapper le rend nerveux.

Grimbert est convaincu d'avoir deviné qui se cache derrière Rémora, mais il ne dispose pas de preuve formelle. Et les tribunaux ne suivront pas les intuitions d'un policier aussi brillant soit-il, si le moindre avocaillon peut les pulvériser sans coup férir. D'autre part, Grimbert reste taraudé par un doute léger mais persistant. Et le doute est le début de la sagesse, se dit-il souvent.

Le soleil se lève paresseusement derrière les vieux platanes qui bordent l'avenue Victoria, avant de s'apprêter à dissiper un fin brouillard d'humidité épanché par la Seine. La ville bruit de toutes parts. Les automobiles, plus nombreuses qu'à l'accoutumée en raison d'une grève inopinée des transports en commun parisiens, dispensent leurs odeurs infâmes et leur vacarme habituel. Qui s'en soucie ? Ce monde est insensé, laid et violent, à la mesure des individus qui le peuplent. La tâche de Grimbert est absurde, mais nécessaire. De ce point de vue, il est à sa place dans ce siècle désarticulé.

Grimbert se prépare donc à mettre un point final à l'affaire de la Banque Euro-Atlantique, une des plus insolites de sa carrière. Le puzzle est reconstitué. Chaque élément est à sa place. Le dernier acte commence. Chaque acteur de la tragi-comédie est devenu transparent pour lui, du plus insignifiant au plus redoutable. Il ne reste plus qu'à arracher les masques des plus retors. Le piège va-t-il justement se refermer sur le coupable de la façon dont il l'espère ?

Près de chez lui, Grimbert s'arrête à un kiosque à la devanture duquel s'étalent de nombreux quotidiens. De gros titres occupent la une de la plupart des journaux du matin. Laroche-Werther démissionne de la B.E.A., poussé vers la sortie par les actionnaires après une ultime réunion où ceux-ci l'ont proprement désavoué. Il va se recaser à la tête d'un obscur comité interministériel, ce que certains journaux fustigent comme une nouvelle manifestation de « l'endogamie des élites françaises », tandis que d'autres se félicitent du « pantouflage inversé » qui voit revenir au service public, fierté du pays, un éminent acteur de la société civile.

Comme Duchemin l'a prédit, la Paneuropean annonce une O.P.A. hostile sur la Banque Euro-Atlantique, une des plus grosses O.P.A. en Europe depuis les vingt ou trente dernières années, expliquent les manchettes. La Paneuropean propose 500 euros par action pour un dernier cours coté de 300. Un combat de titans est prévisible.

Simpson, nommé président à la place de Laroche, a pris soin de se démarquer de la gestion désastreuse de son prédécesseur, à laquelle il a pourtant participé dans une certaine mesure. Il annonce son intention de riposter par tous les moyens possibles à la volonté de prise de contrôle de la Paneuropean, qui a pourtant l'heur de plaire tant au ministre des Finances qu'à un certain nombre d'actionnaires de la B.E.A.

La B.E.A. a connu hier un mouvement de retraits sans précédent dans tout le pays : près d'un milliard d'euros ont déserté ses caisses. En fin de soirée, le ministre des Finances, le gouverneur de la Banque de France et plusieurs hauts responsables de la B.E.A. se sont rencontrés pour essayer de mettre au point un plan de sauvetage de la banque. L'annonce de l'O.P.A. de la Paneuropean a rassuré partiellement les divers protagonistes, hormis les cadres de la banque, qui redoutent un dépeçage en règle pour éponger les mauvaises créances, sans compter des licenciements massifs.

Les journaux reviennent également sur les morts suspectes qui se sont produites au siège de la B.E.A., sans donner vraiment de détails. Les plus audacieux parlent d'élimination politique, à relents mafieux. Des financiers véreux accointés avec le milieu auraient voulu punir la B.E.A. parce que Laroche avait manqué à ses engagements. Grimbert se doutait bien que la presse clabauderait largement et échafauderait toutes sortes d'hypothèses invraisemblables, que le personnel ne tiendrait pas longtemps sa langue et participerait de bon cœur à cette débauche d'élucubrations. De son côté, Grimbert a décidé de prolonger son mutisme, malgré les appels incessants des journalistes, hier, à son secrétariat du quai.

Il abandonne les gazettes sur leurs présentoirs et dirige ses pas vers la B.E.A. Renard l'a appelé ce matin chez lui. Il s'est montré moins inquiet que la veille. Le S.I.T. est bien gardé, et le risque de piratage semble écarté : tous les programmes ont été vérifiés et revérifiés par une armée de programmeurs rassemblés en toute hâte. La D.S.T. a en outre assigné à résidence quelques as français et étrangers du piratage informatique. Coercition étatique abominable que Grimbert réproouve sincèrement – mais qu'y peut-il ?

L'opinion du gouvernement, telle que la rapporte Renard, est celle-ci : la B.E.A. va être prise en main par Simpson, un homme somme toute honnête et prudent, et cette O.P.A., si elle parvient à son terme, accouchera d'un géant européen de la finance capable de tenir tête à ses homologues américains et japonais. Si elle n'aboutit pas, Simpson devra de toutes façons prendre les mesures que la mauvaise gestion de Laroche impose.

Le risque systémique est écarté, la Banque de France ayant décidé de venir en renfort à la B.E.A. dans la perspective d'un assainissement de son bilan. L'opposition crie déjà au scandale, accuse le ministre des Finances de forfaiture et dénie à la Banque de France tout droit de « voler ainsi au secours d'intérêts privés ».

Quant au P.R.S., Grimbert n'a eu garde de décevoir les attentes de Renard. Comme il a tous les éléments requis, il lui promet une conclusion rapide, peut-être différente de ce que lui, Renard, attend. Mais le meurtrier va être arrêté, et le P.R.S. ne sort pas de l'aventure blanc comme neige. Renard n'en demande pas plus, le reste n'est selon lui que finasserie policière, qu'il confie volontiers à Grimbert. Tout ce qu'il espère, en bon parasite bureaucratique, c'est de pouvoir profiter des résultats du commissaire pour tirer les marrons du feu à sa place et pouvoir se hausser du col dans le marigot politico-technocratique.

Dans le hall de la B.E.A., Grimbert retrouve ses inspecteurs, et le Furet qui l'attend impatiemment. La souricière vient juste de se fermer sur Rémora, et le Furet peut livrer un nom au commissaire, qui reste de marbre. Ils vont directement dans le local de gardiennage pour une ultime vérification.

Puis Albrecht lui donne les renseignements espérés sur l'affaire Benedetto. Quant à la lampe, l'inspecteur confirme qu'elle a bien servi à assommer Mureno : les cheveux et les traces relevées sur l'objet proviennent bien du cuir chevelu du programmeur. Mais il n'y a sur la lampe pas d'autres empreintes que celles de Mureno. La feuille de papier sur laquelle Hoffmann est censé avoir expliqué son geste est également vierge d'empreintes.

Grimbert décide, séance tenante, de réunir tous les suspects pour une *confrontation générale*. Il pense, un rien cynique, à Robespierre, ce Tyran délicat, si apprécié en France, qui a fait perdre leur tête à beaucoup, et qui disait : « *rassemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs* ». Simpson, qui n'a maintenant rien à refuser aux policiers, se charge de réserver une pièce assez grande, tandis que les inspecteurs signifieront à tous les intéressés la convocation du commissaire.

65.

La salle du Conseil de la Banque Euro-Atlantique est une vaste pièce rectangulaire occupée par une large table ovale en chêne massif. Les boiseries supportent les portraits des divers fondateurs des petites banques qui ont fini par former la B.E.A. La moquette est épaisse, grasse et brillante comme un gazon anglais. Les fenêtres s'ouvrent sur une vue magnifique de Paris et laissent s'engouffrer une lumière généreuse. Une pièce prestigieuse, qui ne verra plus le président Laroche-Werther exposer à ses administrateurs les perspectives prometteuses que sa stratégie financière, quelque entortillée qu'elle soit, ménage pour la Banque Euro-Atlantique.

Les petits chefs sont là au complet, certains assis autour de la table dans de confortables fauteuils, d'autres debout, les bras croisés ou appuyés contre les boiseries : Jos Goossens, Ada Fontanez, Juan Mirallez, Ulysse Stépanos, Ralph Wolf et Paul-Jean Zapolski, ainsi que Albert Simpson et Clémence Perlette. Grimbert vérifie que personne ne manque à l'appel. L'ambiance est tendue. Goossens s'essuie le front. Mirallez et Stépanos sont visiblement inquiets. Fontanez et Perlette gardent bonne contenance, mais sont sur leurs gardes. Wolf, Zapolski et Simpson semblent calmes. Albrecht surveille tout le monde. Laurentin et Quintard ne sont pas visibles, conformément aux ordres donnés par le commissaire. Grimbert apprécie les comportements des uns et des autres, et s'étonne des capacités de dissimulation qui se trouvent aussi fortement mises à contribution dans cette salle.

- Mesdames et messieurs, commence Grimbert. Vous êtes tous des professionnels de l'informatique, des gens brillants dans leur spécialité. Malheureusement toute profession a ses brebis galeuses, et la vôtre n'est pas épargnée. Beaucoup d'entre vous ont leurs petits secrets à protéger, et parfois certains vices à cacher. Perforati et Hoffmann sont tous deux morts de façon assez étrange, comme vous le savez, et cela a été le point de départ d'une enquête dont je ne pouvais imaginer où elle allait nous conduire. J'ai eu fort à faire avec vous tous, mais je crois pouvoir enfin soulever les masques que certains ont revêtus. Mon propos ne sera pas de vous accabler, mais d'écarter de vos rangs une personnalité criminelle, qui a frappé déjà à trois reprises en peu de temps.

Un frémissement craintif parcourt l'assistance. Clémence Perlette et Ada Fontanez paraissent épouvantées mais ne soufflent mot.

- Monsieur Simpson, dit Grimbert en se tournant vers l'intéressé, à vous l'honneur. Vous ne m'en voudrez pas de vous avoir soupçonné un bref instant.

- Comment avez-vous pu imaginer cela ? rétorque l'intéressé avec hauteur.

- On pouvait croire que le détournement de fonds avait reçu votre aval, à cause de l'influence du P.R.S. dans votre banque, et c'était en fait l'hypothèse de mes supérieurs. Vous aviez la clé de la boîte aux lettres de Perforati et pouviez par là même apprendre beaucoup de choses à son sujet. Enfin, vous avez toujours affirmé ne pas vous servir de la messagerie Cryptobox, alors qu'on a relevé plusieurs accès effectués avec votre numéro de compte.

- Sur le dernier point, je ne puis malheureusement trouver aucune explication. Pour les autres, je les conteste formellement.

- N'ayez crainte, nous avons enfin élucidé tous ces mystères. Et nous savons que vous n'y êtes pour rien. J'ai appris votre nomination à la tête de la Banque Euro-Atlantique, et je vous souhaite bonne chance.

- Merci, commissaire. C'est une rude tâche qui m'attend, mais j'ai confiance : nous relèverons la tête.

- Monsieur Zapolski, continue Grimbert en changeant de place, tandis que tous les regards se tournent vers l'interpellé. Vous n'êtes guère aimé dans le service informatique. Si vous en devenez le directeur, comme on le dit, je vous souhaite bien du plaisir.

- Merci, commissaire, répond Zapolski avec une grimace éloquente. Je regrette d'être si peu apprécié, mais mon prédécesseur, que l'on surnommait le Tyran, ne l'était pas beaucoup plus. Vous connaissez sans doute la maxime latine...

- *Oderint dum metuant*, c'est cela ? Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ? Pourquoi pas ? Je ne peux cependant oublier que, depuis que je fréquente ces lieux, j'ai entendu beaucoup de mauvais propos sur votre compte.

- Lesquels, s'il vous plaît ? Et venant de qui ?

- Hermann Hoffmann assurait que les fournisseurs de la banque vous corrompaient pour entrer dans vos bonnes grâces. Madame Fontanez a également repris cette accusation lors d'une réunion où vous participiez tous, je crois.

- Pure affabulation ! s'écrie l'intéressé, rouge d'indignation. J'arrive dans mes négociations à tirer les prix au maximum et à pousser nos fournisseurs dans leurs derniers retranchements, et des personnes mal embouchées ou jalouses croient que je touche des commissions occultes ! Les comptes de mon service sont clairs, et les contrôleurs de gestion n'y ont jamais détecté d'anomalie. Ceux qui m'incriminent sont bien mal placés. Hoffmann était un pirate, et Fontanez me déteste, c'est bien connu. D'ailleurs, madame Fontanez n'a jamais osé renouveler ses accusations, continue-t-il en jetant un regard en biais dans la direction d'Ada. Ni fourni un début de preuve.

- De grosses sommes sont en jeu quand la B.E.A. achète du matériel informatique, insiste Grimbert. Perforati, dans son message posthume, vous accuse aussi. Une accusation grave.

- J'avoue que je ne comprends pas. Il s'est toujours montré satisfait de ma gestion. Remarquez que ce message ne fournit non plus aucune preuve. Perforati d'habitude m'appréciait et me jugeait sur mes résultats, pas sur ma mauvaise mine.

- Vous ne pourrez rien prouver, commissaire, jette soudain Ada Fontanez. Il est bien trop rusé, un vrai loup des steppes !

- Et vous, une vipère castillane ! rétorque Zapolski. Une intrigante, depuis toujours !

- Vous comprenez maintenant pourquoi je quitte la société, lâche Fontanez en s'adressant à ses collègues, en faisant mine de se draper dans sa dignité, tandis que Zapolski grince des dents.

Grimbert sait qu'il s'est engagé sur un terrain miné. Il n'est pas question pour lui de s'immiscer dans les querelles intestines qu'entretiennent ces cadres envieux et ombrageux. Il lui faut reprendre la direction des opérations pour revenir sur les points obscurs de l'enquête.

- Cela suffit ! dit-il avec autorité. Je suis ici pour démasquer un criminel et non pour assister à vos chamailleries. Monsieur Zapolski, je suis prêt à reconnaître votre bonne foi. D'ailleurs, ce message posthume est apocryphe, sinon suspect. Il reste cette cigarette, ce mégot, plutôt, qui était sur le lieu du meurtre de Hoffmann. Car je ne vous apprends rien en qualifiant ce faux suicide de vrai meurtre, n'est-ce pas ?

- Non, monsieur Simpson nous a fait part hier de vos déductions.

- Vous n'avez aucun alibi valable pour la matinée de mercredi, quand Hoffmann a été assassiné.

- Mais je n'avais rien contre Hoffmann, même si nous nous querellions de temps en temps. C'était pour moi un bon collègue. Bien que ses égarements récents dénotent un manque de moralité qui m'a beaucoup choqué, ajoute-t-il en ignorant le ricanement immédiat de Fontanez.

- Et pour cette cigarette ?

- La Starogard ? Je n'arrive pas à comprendre comment elle a pu atterrir ici. C'est un mauvais tabac, j'en fume assez rarement, et jamais à la Banque. On aura dû m'en voler une le jour où par mégarde j'en ai emporté un paquet au travail.

- Ou plus simplement, explique Grimbert, le criminel en aura acheté dans certaines boutiques parisiennes que je connais et il l'aura laissée en évidence pour vous mettre en cause. Monsieur Zapolski, je n'ai finalement rien à vous reprocher. Le comportement que vous adopterez avec vos subordonnés ne me concerne pas, mais je souhaite pour eux qu'ils n'aient pas à subir un second Tyran.

Tandis que Fontanez lève les yeux au ciel avec une moue significative, Grimbert abandonne Zapolski, qui prend un fauteuil et s'assied lourdement, avec un soupir de lassitude involontaire.

*Quel dommage ! pense le Furet. Il est bien antipathique, ce gros homme.*

Grimbert s'approche de Mirallez, et tous, autour de la grande table ovale, peuvent mesurer sur ses traits l'inquiétude grandissante de l'ancien militaire. Le Furet jubile intérieurement, et compte sur quelques banderilles acérées, placées par le commissaire ou lui-même, avant une mise à mort rapide de l'hidalgo.

- Monsieur Mirallez, je me suis souvenu dans quelles circonstances j'avais vu votre visage. Et j'ai feuilleté de vieux magazines pour m'assurer que ma mémoire ne divaguait pas.

- J'en suis heureux. Et alors ?

- Vous avez été photographié à plusieurs reprises ces dernières années sur le yacht d'un homme d'affaires bien connu. Je vous avais pris inconsciemment pour un de ses gardes du corps, vue votre carrure. Mais votre visage m'avait frappé.

- Quel mal y a-t-il à fréquenter des hommes d'affaires ?

- Celui en compagnie duquel vous étiez est Boris Kaviorski, qui a maille à partir avec la Justice depuis quelques années. Vous reconnaissez être un de ses proches ?

- Je le fréquente de temps en temps, c'est vrai. Mais qu'ai-je à voir dans les problèmes qui le concernent ?

- Vous êtes un peu de la famille, par alliance. Une de vos nièces, Pepita Mirallez, a épousé le fils aîné de Kaviorski. Ils se sont connus en Espagne, au cours d'une de ces réceptions grandioses que Kaviorski donnait, du temps de sa splendeur. Je ne vous apprends rien, j'espère ?

- A nouveau, que me reprochez-vous ? reprend l'ancien colonel en haussant le ton. J'ai le droit de fréquenter ma nièce et sa belle-famille, non ?

- Boris Kaviorski s'est enrichi dans deux types d'affaires : l'import-export avec les pays de l'Est ; et la reprise d'entreprises en difficulté. Il se trouve que beaucoup d'entreprises en France et en Europe ont un compte à la Banque Euro-Atlantique. Vous me suivez ?

- Difficilement. De quoi m'accusez-vous, en clair ? s'irrite Mirallez.

- De signaler périodiquement à Kaviorski les entreprises qui battent de l'aile. Qui d'autre que le banquier, qui a sous les yeux l'état de leur compte, peut le mieux connaître leur situation ? Kaviorski détermine ensuite, parmi les informations que vous lui donnez, ses cibles prochaines. Des canards boiteux, comme on dit, qu'il rachète à bas prix et qu'il dépèce en revendant les actifs et en licenciant le personnel, sa technique habituelle. Attitude légitime de sa part, loi du marché oblige. Attitude moins légitime du côté du petit télégraphiste qui viole la confidentialité des comptes...

- Votre accusation n'est qu'une supposition gratuite, s'exclame Mirallez. Gratuite et infondée. C'est ignominieux !

- En tant que responsable de la sécurité, intervient le Furet avec une hargne visible, vous n'avez aucun mal à vous attribuer les droits nécessaires à l'examen des comptes bancaires. Obtenir la liste des comptes dans le rouge ou proches du rouge est facile : chaque jour une telle liste est constituée et reste dans un fichier facile à consulter. Le banquier a des règles pour repérer ses clients « à risque ». Dommage qu'il n'en ait pas pour débusquer les employés indécents ou incapables ! ajoute-t-il, venimeux.

- Quelles preuves avez-vous ? contre-attaque Mirallez. Ce ne sont que des suppositions hâtives, à nouveau ! Je serais suspect simplement parce que Kaviorski est un de mes proches ?

- Nous avons ces notes d'informations révélatrices que nous avons tirées de la messagerie. Regardez, insiste Grimbert. Toutes adressées par vous à des sociétés dirigées par Kaviorski. Vous ne niez pas ?

Mirallez change de figure et perd d'un seul coup son arrogance. Ses joues s'affaissent et l'inquiétude se remet à ronger ses traits. Le militaire bat en retraite et cherche une issue honorable.

- C'était purement amical, gémit-il. Quel mal y a-t-il à signaler à un ami ce genre d'information ? C'est rendre service à la société toute entière que d'épingler les entreprises qui vont ainsi à vau-l'eau...

- Je ne sais pas ce qu'en pensera votre directeur, monsieur Simpson, reprend Grimbert en se tournant vers le nommé.

- Mirallez, gronde Simpson, considérez-vous comme licencié ! Laroche a été mal inspiré de vous embaucher. Je sais bien que nous ne sommes pas ici en Suisse, loin s'en faut, mais un responsable de la sécurité qui saute par-dessus le secret bancaire, a-t-on jamais vu cela ?

- Hélas, le secret bancaire a subi bien d'autres entorses chez vous ! continue Grimbert, en ébauchant un sourire, pour la première fois depuis le début de la réunion. Votre poste de responsable de la sécurité, monsieur Mirallez, vous amenait à distribuer aux cadres de la banque les clés d'accès à la messagerie Cryptobox. En principe, un utilisateur est contraint par le système à changer son mot de passe lors de la première connexion. Ensuite

personne, pas même vous, ne peut violer ses données ni sa boîte aux lettres, dans l'ignorance du nouveau mot de passe qu'il a choisi.

- C'est bien ainsi que cela fonctionne, balbutie Mirallez.

- Le problème est que certains utilisateurs ne se servent jamais de leur connexion à Cryptobox. Et ignorent complètement que quelqu'un d'autre l'utilise à leur place pour bénéficier de leurs droits. Monsieur Simpson, qui semble aussi réticent à utiliser l'informatique que je puis l'être moi-même, est dans ce cas. Son code et son mot de passe initial étaient bien gardés...

- Oh oui, ils sont dans mon coffre, bien à l'abri, confirme Simpson.

- ... mais Mirallez les connaît de toute façon, et il s'en sert abondamment pour espionner les données des employés directement rattachés à vous, monsieur Simpson, tels que Perforati, Murdoch, etc. Cela ne va pas très loin, je dois le dire. Jaloux de Perforati, poursuit Grimbert en se tournant à nouveau vers Mirallez, vous lisiez avec un plaisir maladif les mots doux qu'il laissait à sa secrétaire. Par Murdoch, proche de la direction, vous étiez au courant des projets de la banque, tels que l'opération Viking.

Mirallez courbe la tête et ne songe plus à nier. Puis il regarde Grimbert d'un air penaud, et dit :

- J'avoue avoir abusé de ma position. Mais ce n'est pas un crime, tout de même ?

- Cela n'est pas un crime, c'est une indécence, estime Grimbert. Je n'ai rien d'autre à vous reprocher, d'un point de vue judiciaire. Il y a ici plus criminel que vous, hélas.

Grimbert le délaisse pour se tourner vers sa prochaine victime. Mirallez reste prostré, le dos appuyé contre le mur. *Que tous les virus, bactéries, bacilles et colibacilles t'assailent et te fassent crever à petit feu ! pense le Furet en serrant le poing.*

Mais Grimbert s'adresse à présent au jeune Stépanos. A nouveau, tous les regards s'attachent à celui que Grimbert va sans doute incriminer d'une façon ou d'une autre. On ne saurait dire si son visage est rouge de confusion ou empourpré sous l'effet d'une brusque poussée d'acné. En tous cas, sa figure injurie cruellement l'idéal de beauté grec.

- Monsieur Stépanos, pourriez-vous nous expliquer pourquoi nous avons découvert le code du virus Kinjal dans votre boîte aux lettres ?

Stépanos se trouve si surpris qu'il ne sait que répondre. Son habituelle façon technico-stratégique paraît tarie un instant. Grimbert continue, impavide.

- Vous ne l'auriez pas rapporté, par hasard, d'un voyage récent en Grèce ou en Bulgarie ? Et caché ensuite dans Cryptobox ? Ou bien il y a une autre explication ?

- Mais je ne sais pas, commissaire, vraiment ! répond-il apeuré. Je ne me sers jamais de la messagerie...

- C'est vrai, confirme le Furet. Pour votre défense, aucun accès n'a été enregistré avec votre identifiant personnel. D'ailleurs, il semble que vous touchiez rarement à votre écran. Vous avez demandé l'installation d'une carte son sur votre micro en oubliant de commander le logiciel correspondant, sans lequel le son ne peut être enregistré.

- Mon travail, explique le jeune homme avec une volubilité soudaine, c'est la stratégie. Je lis beaucoup de livres et d'articles, je réfléchis, j'écris un peu. Ce qui m'intéresse, c'est l'environnement socioculturel qui gravite autour de l'informatique, dans la perspective d'une nouvelle problématique qui fait surgir un questionnement...

- Ce virus a été mis là par quelqu'un qui voulait vous faire accuser, coupe Grimbert. Vous connaissez-vous des ennemis ici ?

- Mais non, s'exclame le « Grec » tandis que ses collègues, malgré la grave circonstance qui les réunit ici, esquissent des sourires narquois. Bien au contraire ! J'essaie d'amener tout le monde à ma vision technologique et stratégique de...

- Saviez-vous si Perforati gérait un compte en Suisse pour le P.R.S. ? coupe à nouveau Grimbert.

- Plaît-il ? émet Stépanos, interloqué.

- Vous êtes un membre actif du Parti du Renouveau Social depuis deux ans. Vous fréquentez Perforati, ici ou dans des réunions politiques. Ne l'avez-vous jamais entendu parler de fonds secrets, de comptes à l'étranger ?

- J'ai voulu une fois m'entretenir avec lui de la manière dont les fonds de notre cher parti étaient gérés, par pure curiosité intellectuelle. J'imaginai qu'il s'agissait d'un travail assez complexe pour un parti qui est implanté à un niveau européen, et doit financer des campagnes électorales çà et là. J'évoquai la commodité d'avoir un banquier lui aussi européen, tel que la B.E.A., notre chère banque. Il m'a répondu seulement, et cela m'a quelque peu choqué, qu'il n'avait pas *mis tous ses oeufs dans le même panier*, et que le compte à la B.E.A. était une façade.

- Eh bien, les oeufs ont quitté leur panier, déclare Simpson. Le P.R.S. a retiré hier tous les fonds qu'il avait placés chez nous. Son président, Vanchard, a pris la décision comme ça, sur un coup de tête. Pour nous, c'est finalement un bon débarras !

- Merci, monsieur Stépanos, reprend Grimbert. Mes doutes sont confirmés.

Tandis que Stépanos pousse un soupir de soulagement, Grimbert s'approche de la secrétaire qui se tient à une extrémité de la grande table, les avant-bras appuyés sur le dossier d'un fauteuil. Clémence Perlette a pour le commissaire le regard de l'agnelle pour l'aigle qui va l'emporter dans ses serres. Grimbert opte pour une attitude bienveillante mais ferme sur le fond.

- Mademoiselle Perlette, vous êtes une personne d'un grand charme, dont vous ne vous rendez peut-être pas compte vous-même. Vous faites tourner la tête de beaucoup de vos collègues informaticiens. Nul n'ignorait vos relations avec Perforati, malgré votre discrétion à tous deux...
- Est-il nécessaire d'évoquer ma vie privée devant tous ces gens ? supplie-t-elle.
- Quand la vie privée d'une personne la conduit sur un chemin dangereux, profère Grimbert d'un ton un peu sévère, on peut être en droit de l'étaler au grand jour et de mettre cette personne sur la sellette. Avez-vous retrouvé le foulard que vous aviez perdu ?
- Que l'on m'a pris, voulez-vous dire ? Non, je n'espère plus le revoir.
- Ne serait-ce pas ceci ? dit Grimbert en présentant l'objet, qu'Albrecht gardait dans sa serviette.
- C'est bien cela, confirme Perlette, en témoignant d'une légère surprise. C'est Goossens qui vous l'a remis ?
- Ce n'est pas monsieur Goossens qui vous l'a subtilisé, comme vous avez voulu me le faire croire. C'est un autre de vos admirateurs, monsieur Stépanos, qui le gardait pieusement au fond d'un tiroir, ce que vous ignoriez sans doute.

Stépanos rougit brusquement, fait un geste nerveux, puis regarde fixement le sol. Perlette considère le jeune homme et ses boutons avec étonnement.

- Il n'y a rien de méchant à cela. C'est d'un romantisme un peu désuet, auquel un homme peut être sujet à tout âge. Le hic, c'est que vous prétendiez que Goossens vous avait pris ce foulard, et que lui-même ne le niait pas et vous promettait sa restitution. Qui n'a jamais eu lieu, puisque monsieur Stépanos était l'auteur du larcin, et ne le criait pas sur les toits. Tous les deux, Goossens et vous-même, vous avez monté devant moi une comédie qui visait à cacher quelque chose.
- A quel jeu participons-nous, commissaire ? demande aigrement Simpson. Cette histoire de foulard volé n'a aucun intérêt !
- Ce n'était pas un foulard qui était en jeu entre mademoiselle Perlette et Goossens. Ce que mademoiselle voulait récupérer à tout prix était tout à fait autre chose. Voici ce à quoi cela ressemble, affirme Grimbert en brandissant une feuille de papier remplie de chiffres.
- Qu'est-ce que c'est encore ? demande Simpson, avec un sombre pressentiment.
- Un relevé de compte émis mardi par la Banque de la Suisse Romande, à Genève. Un compte à numéro, dont la bénéficiaire était mademoiselle Perlette, et à travers elle, Perforati, le patron à qui elle était toute dévouée.

L'effet de surprise voulu par Grimbert joue à plein. Les exclamations fusent, et les informaticiens, stupéfaits, considèrent à présent Clémence Perlette avec un mélange d'admiration et de crainte. Cependant, Simpson ne s'abandonne pas à de tels sentiments et examine le papier que lui a tendu Grimbert.

- C'est le compte du détournement, s'écrie-t-il. Où diable a-t-on trouvé ce document ?
- L'inspecteur Albrecht, qui à ses moments perdus est un serrurier expert, est venu exercer ses talents chez vous. Il a trouvé ce précieux document dans l'armoire à fournitures qui se trouve au bout du couloir. Monsieur Goossens l'avait extrait mercredi du sac à main dans lequel Clémence Perlette l'avait imprudemment laissé, après son retour de Genève. Le casier du secrétariat n'est jamais fermé à clé. Le solde du compte représente une belle somme. D'autres relevés identiques ont été découverts dans le coffre de Perforati.
- Mais je ne suis pas allée à Genève ! crie Perlette.
- J'ai trouvé ce relevé par hasard ! s'exclame Goossens. Quel mal y avait-il à le mettre en lieu sûr ?
- Vous aviez compris beaucoup de choses, monsieur Goossens. Ce document révèle le rôle de Clémence Perlette auprès de Perforati. Elle était la titulaire officielle de ce compte en Suisse. Pourquoi n'avez-vous pas remis ce papier à la Police ? Ce papier que vous avez trouvé « par hasard » dans son sac ?
- Je n'avais pas deviné son importance. Vous me supposez plus malin que je ne le suis en réalité.
- Monsieur Goossens, Perforati estimait que votre naturel affable et enjoué cachait un esprit retors. Je n'ai pas connu Perforati, mais, avec tout ce que nous savons de lui à présent, il devait être bon juge en la matière.
- En quoi suis-je retors, je vous prie ?
- Ce document porte mention, entre autres, d'un virement de vingt millions émis par la B.E.A. pour créditer ce compte. Mademoiselle n'a pas fait le rapprochement avec le détournement, mais vous, si. Vous avez caché cette feuille mercredi dans cette armoire, qui est normalement ouverte, mais que madame Dubreuil a fermé à clé inopinément. Vous aviez décidé de garder ce document pour faire chanter Clémence Perlette.
- Pour une forte somme d'argent, je présume ? avance Simpson. Ah Dieu, quelle bande de rapaces notre banque couve-t-elle !
- Pas pour de l'argent, ce n'est pas son genre, rectifie Grimbert. Mais tout bonnement pour... une nuit avec mademoiselle Perlette. Chantage sexuel. Le romantisme n'est pas à la portée de tout le monde, et chacun

emploie les armes dont il dispose. Maître chanteur au petit pied, un vilain rôle que vous avez tenu là, monsieur Goossens !

Goossens ferme les yeux, détourne la tête de honte, et garde le silence. Perlette le considère avec mépris.

- Goossens furète partout, a l'oeil sur tout ce qui se passe, répercute les moindres bruits. On se demande quand il trouve le temps de travailler réellement.

- Ce n'est pas une secrétaire qui va me tenir la dragée haute ! proteste Le Belge, d'un air à la fois courroucé et bouffon. Je n'ai jamais voulu coucher avec Germaine... pardon, avec Clémence Perlette !

- Revenons à vous, mademoiselle, dit Grimbert, sans insister, tandis que des sourires condescendants ou moqueurs apparaissent çà et là, la plupart des protagonistes ayant constaté depuis un certain temps le manège de Germaine Dubreuil autour du Belge. Goossens et vous m'avez excellemment joué la comédie, avec l'incident du foulard, mais Goossens n'est pas un homme foncièrement malhonnête. Tandis que de lourdes charges pèsent sur vous. Il serait temps que vous en preniez conscience. Votre absence, juste après la disparition de votre patron, était éminemment suspecte.

- Je crois m'en être expliquée auprès de vous. J'étais partie pour Mâcon. Vous avez pu voir mon billet de train, composté à la gare. Je ne suis jamais allée à Genève !

- Pourquoi nier davantage ? dit doucement Grimbert, en regardant la jeune femme dans les yeux.

- Nous avons la preuve, assène le Furet sans s'embarrasser de circonlocutions, que vous avez pris le T.G.V. Paris-Genève de lundi, celui qui part à 14h38. Nous n'avons pas découvert de réservation à votre nom, mais il y a bel et bien, dans les fichiers de la SNCF, la trace d'une amende que vous a infligée le contrôleur du train, pour non-présentation de billet.

Perlette reste clouée sur place. Son beau visage poupin exprime l'accablement, ses traits tirés marquent une déroute subite. Le Furet sait que sa trouvaille n'a pas vraiment une valeur légale, étant donnée la façon dont il l'a acquise, à la limite du piratage. Mais il ne doute pas de l'effet qu'elle doit produire sur Perlette, et Grimbert encore moins.

- Vous avez pris un billet pour Mâcon, continue Grimbert, mais en fait vous avez changé d'avis et vous avez pris le train pour Genève, sans penser, dans votre excitation, à reprendre un nouveau billet. D'où l'amende que vous a infligée le contrôleur, peu tolérant en général pour de telles étourderies, quand il s'avise à faire son travail pour de bon. Et à Genève, très vraisemblablement mardi, vous vous êtes rendue au siège de la Banque de la Suisse Romande, rue du Rhône, pour consulter le compte.

Perlette regarde à présent dans la vague et ne réagit pas.

- Je crois avoir compris ce qui s'est passé dans votre tête ce lundi-là. Le décès de Perforati vous a causé indéniablement un choc très pénible. Une fois l'émotion surmontée – Perforati se savait exposé au risque cardiaque, et vous le saviez aussi – vous vous êtes rendue compte que vous étiez devenue soudain l'unique et indiscutable titulaire, en Suisse, d'un compte de plusieurs dizaines de millions d'euros, une somme fabuleuse pour une jeune secrétaire qui ne roule pas sur l'or, que la mort inattendue de Perforati laissait à votre entière disposition. De quoi vous consoler assez rapidement. Vous n'avez pu résister, c'est humain, à l'envie d'aller vous en assurer sur place.

- Vous êtes cruel, commissaire ! proteste Perlette, au bord des larmes.

- Disons que vous avez eu une réaction un peu étrange, concède Grimbert. Pourquoi cette fuite, ce départ précipité ?

- Une réaction un peu enfantine, estime le Furet. Et dont les conséquences ont été dramatiques.

- En effet, conclut Grimbert, Goossens découvre rapidement le relevé de compte que vous avez obtenu à Genève, où sont inscrits, outre les vingt millions détournés à la B.E.A., d'autres virements explicables...

- Explicables par quoi ? demande Goossens, comme le commissaire marque une pause.

- Sans doute par la complaisance de chefs d'entreprise désireux d'obtenir des marchés de travaux publics commandités par des notables du P.R.S., précise Grimbert. Complaisance ou racket, au choix. Je ne suis pas juge des pratiques politiques de notre pays, qui sont bien connues. Malgré les lois sur le financement des partis politiques, les esclavagistes qui nous gouvernent n'ont jamais assez de fonds quand il s'agit d'amener leurs compatriotes à voter pour eux.

Comme Perlette reste muette, le directeur, qui ne tient plus en place, prend la parole.

- Ainsi la secrétaire de Perforati était dans la combine ! Maintenant que vous êtes démasquée, mademoiselle, j'espère que les vingt millions reviendront vite dans notre caisse !

- Ne la traitez pas trop durement, recommande Grimbert. Elle est maintenant votre secrétaire, ne l'oubliez pas. Elle a beaucoup menti, mais elle n'était en réalité qu'un prête-nom de Perforati, et celui-ci la tenait dans l'ignorance la plus totale de ses agissements. Elle n'avait aucune idée de ce que représentait cet argent, ni de sa destination. Je veux pour preuve de son honnêteté foncière le fait qu'elle a repris sa place à la banque. Malgré

tout cet argent qu'elle possédait ainsi malgré elle, sa situation était moralement bien embarrassante, n'est-ce pas, mademoiselle ?

- Oui, commissaire, dit-elle enfin d'un filet de voix tremblant d'émotion. J'ai eu plusieurs fois envie de tout vous dire, mais j'avais trop peur. N'étais-je pas coupable, même involontairement ? Jean prétendait qu'il s'agissait là de placements pour ses amis financiers italiens...

- Perforati, poursuit Grimbert, vous avait recommandé de toujours nier quoi que soit au sujet de ce compte, sachant bien qu'il n'y aurait jamais de preuve. En toute rigueur, ces relevés ne mentionnent qu'un numéro, et n'identifient personne. C'est un cadeau bien empoisonné qu'il vous avait laissé là. Une autre personne, plus avisée et moins scrupuleuse que vous, aurait bien fait un sort à ces millions. Je plaiderai en votre faveur auprès de la Brigade Financière, qui mettra un point final à cette affaire. Bien sûr, cet argent devra retourner à la B.E.A., d'où il a été détourné.

- Merci, commissaire, murmure Perlette avec un regard reconnaissant et un sourire forcé. Mon rôle s'est limité à l'ouverture de ce compte, il y a un an. Je croyais rendre service, mais j'ai été bien naïve, je le comprends aujourd'hui.

- Perforati se servait des gens comme autant de pions sur l'échiquier de ses ambitions. Hoffmann était son espion dans le service, et vous, vous avez été sa « femme de paille ». Un homme machiavélique et méfiant à l'extrême, qui n'accordait jamais entièrement sa confiance à quiconque. Les vingt millions subtilisés l'ont été de son fait. Il était suffisamment au courant de la technique pour agir seul, et porter ensuite le masque d'un directeur profondément affecté par une attaque informatique inattendue et dévastatrice.

- Je reconnais avoir été abusée par son comportement, admet Perlette, moi qui croyait si bien le connaître.

- C'est bien joli, tout cela, intervient Simpson. Je comprends que mademoiselle Perlette était un écran commode pour Perforati, qui ne se souciait pas de la mettre dans l'embarras si des preuves de l'existence de ce compte venaient au grand jour. Mais on ne sait toujours pas ce que faisait Perforati avec ce compte, ni pourquoi il ne s'est pas sauvé avec l'argent détourné.

- Ce compte, comme vous l'avez compris, représente la trésorerie secrète du Parti du Renouveau Social, explique Grimbert, et Perforati en était le gérant. C'était l'hypothèse de base du ministre de la Justice, et sur ce point, il ne se trompait pas. Tout passait par Perforati. Les dirigeants du P.R.S. ignoraient et ignorent toujours que mademoiselle est la détentrice légale du compte qui légitimement leur appartient. Ils faisaient confiance à Perforati, et l'opacité que ce dernier entretenait sur ces finances officielles leur convenait parfaitement.

- Mais cet argent n'a-t-il pas emprunté des voies illégales ? siffle Simpson, outré. Pourquoi Perforati a-t-il donc commis ce détournement de fonds ?

- Les relevés de banque découverts dans son coffre ont fourni un début d'explication. Je crois avoir compris pourquoi il a été amené à détourner ces vingt millions. Par ailleurs, j'ai été frappé par l'accord unanime des personnes qui fréquentaient Perforati, qui insistent sur son intégrité et sa rigueur. Vous souvenez-vous de l'affaire Benedetto, en Italie ?

- C'était il y a six mois. On n'a pas su exactement comment cela s'est terminé.

- Exact. La mafia sicilienne avait enlevé l'héritier Benedetto et exigeait de la famille une forte rançon en échange de sa libération. Quelque temps après, Giuseppe Benedetto a été libéré et on a supposé que la famille avait lâché l'argent. En réalité, Perforati, un vieil ami des Benedetto, a avancé une forte somme, du moins la partie qui faisait défaut à la famille, pour couper cours à des chamailleries entre le père, qui ne voulait pas céder au chantage et espérait une intervention de la police, et la mère, qui voulait revoir son fils vivant. Un coup de tête de Perforati, qui ne pouvait supporter de voir ses amis dans une telle affliction.

- Quel homme c'était ! Quel bon coeur il avait ! s'extasie Perlette.

- C'est facile d'avoir bon coeur avec l'argent des autres, grince Simpson.

- Cet argent était celui du P.R.S., fait remarquer Grimbert. Quand Vanchard, le président du P.R.S., a pressé Perforati de lui fournir l'état des finances de leur parti en vue de la prochaine campagne électorale, Perforati s'est rendu compte qu'il ne pourrait pas cacher très longtemps la ponction qu'il avait fait subir au compte du parti.

- Et il n'a rien trouvé de mieux que ce détournement audacieux, suppute Simpson.

- Là réside sa culpabilité. Il espérait sans doute que la famille Benedetto renfloue ce compte, après la libération de Giuseppe, mais Vanchard avait besoin de grosses sommes rapidement, pour ses frais de campagne. Une première avance a été découverte dans la villa de Perforati, en liquide.

- Le détournement de fonds, précise le Furet, a rapporté à Perforati sans doute plus qu'il n'espérait. Il n'avait pas pu évaluer à l'avance le montant que le programme de virement modifié allait déplacer.

- Y a-t-il une raison, intervient Ada Fontanez, à ce que les clients ponctionnés portent un nom commençant par une des lettres W, O, L et F ?

- C'était une facétie de votre ex-directeur, répond Grimbert, tandis que Wolf lance un regard bizarre sur la directrice des Etudes. Puisque vous aimez les anagrammes, ces lettres donnent également les mots anglais FLOW, le flux, ou FOWL, la volaille. Le *flux* monétaire que l'on détourne et canalise vers la Suisse, et la *volaille* que l'on plume. Mais la volaille se rebiffe parfois, et au flux succède le reflux, qui rétablit l'équilibre.

- Si la B.E.A. est dédommée de ces vingt millions, demande Simpson, comment fera le P.R.S. pour récupérer sa mise ?

- La famille Benedetto s'en chargera sans doute. Ce devrait être d'autant plus facile qu'un des Benedetto est adhérent du P.R.S., branche italienne. C'est une affaire qui ne concerne que ce parti et je comprends que vous vous réjouissiez de voir filer ce client encombrant. De toute façon, il va y avoir mise sur pied d'une commission

rogatoire internationale. La justice helvétique va être saisie et il n'y a aucun doute que tout rentre dans l'ordre assez rapidement.

- Et ce Recharpaz, cet avocat de Genève ? Comment trempait-il là-dedans ?

- Il est hors de cause. Il répercutait les ordres de Perforati et lui évitait de se déplacer ou de contacter directement la banque suisse pour toutes les opérations.

Le Furet constate soudain que, parmi les présents, deux personnes seulement n'ont pas encore encouru les foudres du commissaire, deux personnes qui lui semblent au-delà de tout soupçon : Ada Fontanez et Ralph Wolf. Est-il possible que l'une ou l'autre soit le criminel ? se demande-t-il avec appréhension.

Le piège posé dans Cryptobox accuse formellement *Fontanez*, le Furet le sait. Cependant le commissaire, à ce qu'il semble, a résolu de ne pas se presser et de s'assurer d'abord du rôle de tous les protagonistes avant de lancer l'attaque finale. Une technique d'encercllement qui laisse le Furet pantois d'admiration.

- Toutes vos explications, reconnaît Simpson, sont d'une cohérence étonnante. Bien des choses se tramaient en coulisse dans notre service informatique. Un grand coup de balai sera nécessaire. Et moi qui avait douté de votre talent, commissaire ! Je suppose que vous avez élucidé aussi les terribles événements de cette semaine. Je n'arrive toujours pas à me figurer que des meurtres ont été commis chez nous, sans oublier l'attaque informatique essuyée hier par notre société, avec ce virus, ou plutôt cette bombe logique... Sans votre remarquable associé, monsieur... David, dit-il avec un regard appuyé en direction du Furet, c'en était fait de nous autres.

- J'aborde maintenant la phase la plus pénible de cette confrontation, déclare Grimbert, brusquement sombre. J'ai cherché quelque temps un lien entre le détournement de fonds et ces meurtres qui ressemblaient à tout, sauf à des meurtres. Mais il n'y a pas de lien. David et moi avons enfin trouvé le mobile qui nous manquait. Le mobile est... dans la messagerie.

## 67.

- Dans la messagerie ? répète Simpson.

- David et moi avons trouvé un point commun flagrant entre les trois meurtres récents, celui de Mureno à la tour HAL, et ceux de Perforati et Hoffmann ici même. Ce point commun est la messagerie Cryptobox. Perforati est mort après s'être connecté à la messagerie un dimanche soir. Hoffmann, qui doutait de la sécurité de Cryptobox, a cependant laissé un message à Schmitt pour lui annoncer son passage le mercredi matin, message qui, pour son malheur, a été intercepté par le meurtrier. Enfin Mureno s'intéressait à Cryptobox et avait rencontré Perforati vraisemblablement pour discuter avec lui d'un problème qu'il y avait découvert. Les trois victimes, à un moment ou à un autre, se sont intéressées à cette messagerie. Mureno, lui, était un programmeur talentueux. A partir du produit tel que HAL le livre à toute société qui souhaite installer Cryptobox chez elle, il a isolé les programmes et il les a..., comment dis-tu, David ?

- Désassemblés, souffle le Furet. Il ne disposait pas des sources d'origine.

- Il les a désassemblés pour essayer de comprendre les mécanismes de sécurité de Cryptobox. Il a fini par découvrir, à sa grande surprise, que Cryptobox était programmée de telle sorte qu'un certain identifiant, du nom de *Rémora*, donnait un accès illimité à toutes les boîtes aux lettres de la messagerie.

- Pas possible ! s'exclame Goossens. C'est un cheval de Troie ?

- Plutôt une porte dérobée, une *backdoor*, selon l'expression de Perforati. Cette découverte a scellé le destin de Mureno. Il a été assassiné par... une personne que nous appellerons justement *Rémora*, et qui a eu vent de cela. *Rémora* voulait continuer à consulter discrètement les boîtes aux lettres de la messagerie, et n'a pas hésité à tuer pour sauvegarder son... cheval de Troie, comme vous dites.

- Mais comment savez-vous tout cela ? demande Zapolski, un peu étonné de la tournure technique que prend le récit du commissaire.

- Nous avons pu consulter les programmes sur lesquels travaillait Mureno. David a fini par comprendre le code de la porte dérobée, en partie élucidé par Mureno. Ce code donne un accès illimité à ce correspondant très particulier, *Rémora*, avec un mot de passe fluctuant pour éviter d'être repéré. Nous nous sommes nous-mêmes connectés à Cryptobox sous le nom de *Rémora*, et nous avons constaté l'étendue de ses pouvoirs. Des milliers de boîtes dans le monde pouvaient et peuvent toujours être consultées par lui en toute impunité.

- Avez-vous identifié la ou les personnes détentrices de ce code, comment dites-vous... *Rémora* ? intervient Simpson.

- Cela paraissait a priori bien difficile. Notre seul atout était d'avoir détecté cette trappe. J'ai suggéré à David une idée de piège, qu'il a réalisée en profitant de notre accès discret à l'espace de travail de *Rémora*.

- Nous avons fait en sorte, indique le Furet, qu'au prochain accès de *Rémora* l'adresse de son terminal soit renvoyée à la police. Faute d'identifier *Rémora*, nous espérons le localiser. Comme on le fait pour un coup de téléphone anonyme depuis une cabine publique.

- Il faut dire, précise Grimbert, que nous avons de fortes raisons de croire que *Rémora* agissait depuis la B.E.A., avec tout ce qui s'est produit ici...

- Et..., vous l'avez localisé ? demande Goossens.

- Rémora s'est connecté il y a quelques minutes, et nous avons l'adresse IP de son terminal. Un terminal qui est dans ce bâtiment même, près d'ici, affirme le Furet.

La tension dans la salle a atteint son paroxysme, et tous retiennent leur souffle.

- Il s'agit du terminal qui se trouve dans le bureau de... *madame Fontanez*, déclare Grimbert, en observant les réactions que cette annonce ne va pas manquer de susciter.

La surprise est générale. Goossens et Perlette, qui se tiennent non loin de Fontanez, s'écartent vivement d'elle, comme s'il s'agissait d'une pestiférée. Les autres la dévisagent en écarquillant les yeux avec effroi. L'intéressée reste debout, calme et droite, les bras croisés, fière et impavide comme une amazone. Seul Zapolski ne prend manifestement pas au sérieux l'accusation du commissaire.

- Madame Fontanez ? Vous plaisantez, commissaire ! s'exclame-t-il avec un gros rire. Elle aurait introduit un cheval de Troie dans la messagerie ? Mais elle n'a aucune notion de programmation ! Elle aurait asphyxié Hoffmann ? Mais elle sait à peine comment fonctionne un ordinateur, encore moins une installation anti-incendie comme la nôtre !

- Merci de prendre ainsi ma défense, rétorque Fontanez, piquée au vif. Si je suis trop sottise pour être une criminelle, dites-le franchement ! Puissiez-vous en convaincre le commissaire !

- Détrompez-vous, monsieur Zapolski, reprend Grimbert. Madame Fontanez a beaucoup appris auprès de Perforati, et son apparente ignorance n'est que simulation. Elle dirige, ou plutôt dirigeait, son département avec efficacité et intelligence, avant de démissionner de façon si abrupte. Je rappelle aussi qu'elle n'a pas d'alibi pour la matinée de mercredi, et que ses explications sont plutôt embrouillées.

- Je n'ai pas tué Hermann Hoffmann, affirme Fontanez d'une voix très calme. Ni personne d'autre.

- Mes inspecteurs n'ont relevé aucune trace sur le plancher de la salle machine, alors qu'il a beaucoup plu cette nuit-là. J'ai remarqué que vous gardiez plusieurs paires de chaussures dans votre bureau. Coquetterie, manie de la propreté, ce sont bien des traits qui vous caractérisent, n'est-ce pas ?

- Je ne savais pas que l'absence de trace suffisait à désigner un coupable, remarque Fontanez. J'aurais pensé le contraire. Personnellement, je n'avais rien à reprocher à Hoffmann, et je n'avais aucune raison de commettre un tel acte.

- Vous avez mal vécu votre rupture avec Perforati, que vous admiriez beaucoup, je l'ai bien senti, poursuit Grimbert. Il vous a traitée comme il traitait tout le monde, comme un objet que l'on prend, que l'on utilise et que l'on finit par abandonner ou jeter. Votre fierté a mal supporté un tel mépris. Vous êtes vindicative, passionnée, et vous auriez aimé le voir disparaître. Quand je vous ai rencontrée mardi, vous n'avez pas paru très affectée par sa mort.

- Etes-vous un psychologue ou un policier ? rétorque Fontanez. Personne n'a été vraiment affecté par sa disparition, à part Clémence, sa maîtresse plus ou moins déclarée. Perforati était un réel tyran, tout le monde vous le confirmera. Mais je ne l'ai pas tué, affirme-t-elle à nouveau avec calme.

Le Furet admire la maîtrise de soi que manifeste la directrice. Le commissaire s'engagerait-il dans une voie sans issue ? Rémora serait cette femme en tailleur, si élégante, si respectable ? Fontanez n'a décidément pas l'apparence d'une criminelle. Il doit s'agir d'autre chose...

- Vous avez donné votre démission de la banque, continue Grimbert sans se laisser décontenancer, et vous allez probablement être embauchée par la Paneuropean. Vous ne supportiez pas de voir Zapolski nommé à la tête de la direction informatique. Vous n'auriez pas répugné à le voir en difficulté après l'introduction de la bombe logique. Et nuire à la B.E.A. pour complaire à votre nouvel employeur ne vous déplaisait pas non plus. Le faux message posthume de Perforati accusant celui qui est aujourd'hui son successeur ne serait-il pas aussi votre fait ? La haine que vous portez à Zapolski est-elle farouche à ce point ?

- Vous vous méprenez, commissaire, répond Fontanez d'une voix ferme. Les mœurs de la banque ne sont pas celles de la jungle, et je ne me serais jamais déshonorée par de tels actes. Et, pour aller dans le sens des arguments assez méprisables de monsieur Zapolski, je ne connais absolument rien aux bombes logiques. De plus, je constate que vous parlez au conditionnel, et que vous n'apportez pas de preuve. Accusez-moi aussi de la mort de ce malheureux Mureno, tant que vous y êtes !

- Et pourquoi pas ? Vous avez une carrure supérieure à la normale, et je suis sûr que vous entretenez votre forme avec grand soin, et que vous êtes une bonne sportive. Mureno, qui ne se méfiait pas, n'était pas en mesure, avec son petit gabarit, de vous résister physiquement.

- Madame Fontanez fait de la musculation, glisse Perlette d'un air pincé. Un de mes cousins, qui s'entraîne dans le même club qu'elle, me l'a dit...

*Quelles extrémités la rivalité amoureuse n'atteindra-t-elle pas ! pense Grimbert, consterné, en regardant la secrétaire. Les ex-amies de Perforati continuent à s'entre-déchirer comme s'il était encore vivant...*

- Il y a une seule faille dans votre impeccable démonstration, commissaire, reprend Fontanez, poursuivant son plaidoyer *pro domo* en ignorant la remarque de Perlette. Vous m'accusez uniquement parce que votre fameux Rémora semble s'être connecté depuis mon propre terminal, n'est-ce pas ?
- En effet, admet Grimbert.
- Vers quelle heure s'est-il connecté ?
- A 9h30 précises.
- Eh bien, déclare Fontanez, à cette heure-là, j'étais en réunion de projet avec une vingtaine de personnes, dans la salle du quatrième étage. Toutes pourront témoigner. La réunion a commencé à 9h15. Quelqu'un s'est forcément introduit dans mon bureau et s'est servi de mon terminal en mon absence. Je suis innocente, à moins que vous ne croyiez qu'on puisse se dédoubler et être à deux endroits différents en même temps...

Grimbert ne paraît pas démonté par la déclaration de Fontanez. Il fait mine de réfléchir quelques secondes.

- Mais j'y pense, dit-il, comme frappé par une brusque révélation. Votre bureau au deuxième étage est surveillé, au même titre que les autres, par les caméras que monsieur Simpson a fait installer hier. Elles ont une autonomie de quelques heures, je crois ; il suffit d'examiner l'enregistrement, et on verra si quelqu'un est vraiment entré chez vous.
- D'autant plus que l'entrée du bureau de madame est en plein dans le champ de la caméra, note Simpson.
- Je n'avais pas remarqué cette caméra, avoue Fontanez. Mais la proposition du commissaire est excellente, et je suis sans crainte sur le résultat.

A ce moment précis, Wolf, qui s'était insensiblement rapproché de la porte de la salle du conseil, se précipite brusquement, ouvre la porte en grand et se rue à l'extérieur. Laurentin et Quintard, que Grimbert a placés au-dehors dans l'éventualité d'une telle sortie, le ceinturent, lui passent les menottes et le ramènent de force dans la salle, malgré ses gesticulations désespérées. Ils le présentent au commissaire, qui est resté impassible.

68.

- Monsieur Wolf, ou dois-je dire Rémora ? commence Grimbert froidement. Vous êtes bien pressé de nous quitter... Craignez-vous tant d'avoir été filmé par les caméras du deuxième étage ?

Wolf est pâle comme un linceul, ses yeux jettent des éclairs de rage impuissante. Son expression présente, ajoutée à son faciès aquilin, a de quoi faire frémir l'esprit le moins pusillanime. Ses collègues sont atterrés et le regardent avec un ébahissement incrédule, comme si un monstre effrayant s'était brusquement manifesté parmi eux en sa personne. Le masque blafard d'une peur incoercible déforme les traits de chacun. Le piège a fonctionné, le criminel s'est trahi de lui-même. Stépanos est pris de violents tremblements, alors que Perlette est sur le point de s'évanouir, et se cramponne désespérément à la table. Mirallex tire un fauteuil, prend la secrétaire par le bras et la fait asseoir avec grand ménagement.

- Madame Fontanez, reprend Grimbert d'un ton bonhomme, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir imposé cette pénible épreuve. Pas une seconde je ne vous ai soupçonnée. Je me demandais jusqu'à quel point les nerfs du véritable criminel allaient soutenir cette mise en scène. Cette réaction vaut tous les aveux du monde.
- Wolf ? C'est incroyable ! s'écrie Fontanez. Je n'aurais jamais cru cela !
- Wolf ! s'exclame le Furet. Et ses conférences sur la sécurité des systèmes ! Quelle rouerie, quelle duplicité !
- Wolf, en qui j'avais une confiance aveugle ! gémit Simpson.
- Eh oui ! Wolf, le loup dans la bergerie, résume Grimbert. Pour bien comprendre les événements de cette semaine, commence-t-il, il faut imaginer Cryptobox comme une forteresse ou, pour employer l'expression consacrée, comme un gigantesque cheval de Troie implanté dans la finance internationale. Au centre, telle une araignée dans sa toile, Wolf lui-même. Wolf, qui doit veiller à la sécurité de cette forteresse dont il tire d'énormes avantages.
- Mais quels avantages ? demande Simpson, encore sous le choc.
- Rémora a le droit d'accéder à toutes les données stockées ou échangées sur Cryptobox dans le monde entier. Les messages que véhicule cette messagerie peuvent paraître anodins. En réalité, cette masse de données qui circule lui fournit de précieuses informations qui l'aident à orienter ses placements. Wolf gagne énormément d'argent à la Bourse, et ce n'est pas au moyen de son fumeux programme d'analyse multifactorielle de je ne sais quoi, qui n'a jamais existé. Perforati aussi bénéficiait des conseils toujours très avisés de celui qui était quasiment son adjoint, et qui était ainsi entré dans les bonnes grâces du « Tyran ».
- C'est un délit d'initié, alors ? remarque Zapolski.
- En quelque sorte. On pourrait parler d'un délit d'initié illimité dans le temps et dans l'espace ! La contrepartie est cette psychose proche de la paranoïa qui oblige Wolf-Rémora à colmater la moindre brèche, fût-ce par une série de meurtres. Une méfiance qui le pousse même à utiliser les terminaux de ses collègues plutôt que le sien.

Il est au courant du détournement de fonds opéré par son chef depuis l'origine, puisque ce dernier a eu l'idée malheureuse de consigner le numéro de son compte en Suisse dans la messagerie. Il est bien possible d'ailleurs

que Perforati soit venu, le jour de sa mort, dans l'intention d'effacer ce fichier trop révélateur. Wolf aurait pu chercher un moyen d'exploiter cette information, le chantage par exemple. Mais dénoncer directement Perforati serait reconnaître qu'il dispose d'informations obtenues indûment à partir de Cryptobox.

Puis il s'aperçoit que Perforati a des doutes sur la fiabilité de Cryptobox, et qu'il en parle à Hoffmann, lequel le renvoie à Mureno. Perforati agit au début par jeu, obéissant à une curiosité intellectuelle qui l'a toujours habité, lui, l'ancien programmeur, devenu directeur pour assouvir sa soif d'autorité et de reconnaissance sociale. Wolf décide alors d'agir avant que son secret soit éventé, ce secret qui à ses yeux a une valeur immense. Quand Mureno rencontre Perforati, leur arrêt de mort à tous deux est signé.

Mureno a vraiment joué de malchance. Il a téléphoné à Wolf, qu'il connaissait comme spécialiste de la sécurité des réseaux, pour lui faire part de ses propres doutes, et de la découverte de l'identifiant Rémora. Nous avons trouvé une trace de cet appel, dans une copie du fichier historique de l'autocommutateur. Wolf se rend chez HAL, assomme Mureno avec une brutalité inouïe, et le précipite du haut du vingtième étage. Le temps sur Paris, ce soir-là, est tellement orageux et le ciel si sombre que le crime n'a aucun témoin, ni dans l'immeuble, ni au-dehors. Le criminel essuie plus ou moins bien la lampe avec laquelle il a frappé Mureno et quitte les lieux sans être inquiété.

Pour se débarrasser de Perforati, Wolf, connu pourtant de vous tous pour être un excellent joueur d'échecs, préfère tenter un coup de poker original et audacieux. Spéculer sur la santé de Perforati lui paraît un moyen efficace et peu compromettant. Perforati, vous ne pouviez le deviner, mesdames et messieurs qui êtes autour de cette table, est mort d'un arrêt cardiaque en lisant un message anonyme que lui avait adressé Rémora. L'arme de ce crime à distance, improbable, presque virtuel, a été... Cryptobox.

L'envoi de ce message, laissant entendre que les manigances du directeur étaient découvertes, ne présentait pas de risque pour Rémora, si ce n'est de confirmer Perforati dans ses soupçons quant à la piètre fiabilité de Cryptobox. Mais, pour un joueur de poker débutant, le résultat est au-delà de toute espérance : touché au point faible, Perforati meurt, croyant sa malversation éventée et révélée à un grand nombre de gens, tous destinataires du message accusateur.

Après la mort de Perforati et de Mureno, notre homme présume que toute suspicion envers Cryptobox est éteinte. De plus, il a de bonnes chances de se voir proposer la place de ce supérieur si fragile. Toute trace de l'arme du *soft crime* a disparu, la mort ne peut être que naturelle. Le grain de sable qui vient perturber cette mécanique aussi belle que simple, c'est le passage inopiné de Hoffmann dans le bureau, juste après la mort de Perforati.

On ne sait pas au juste pourquoi Hoffmann vient ce jour-là à la B.E.A. Peut-être avait-il prévu de lancer une copie du fichier clients un peu plus longue que de coutume. Il vérifie, par crainte d'être surpris pendant ses activités coupables, que personne ne soit présent dans l'immeuble, ce qui l'amène à faire discrètement le tour des étages. Et il tombe sur le directeur, déjà mort, écroulé sur son micro. Hoffmann comprend que la mort de Perforati a un rapport étroit avec ce qu'affiche l'écran à cet instant précis. Il en prend une copie, à tout hasard, pour garder une trace de l'événement, sinon une preuve (et de fait c'est aujourd'hui notre seule pièce à conviction valable). Puis il efface toute trace de son passage ce dimanche-là.

En envoyant le lendemain sa lettre anonyme à la police, il espère indiquer une piste que lui-même ne peut explorer. Il signale l'existence de ce fameux fichier « FORTUN/KEY » mentionné dans le message expédié à Perforati, un fichier dont lui, Hoffmann, ne peut connaître la teneur. En effet, Hoffmann est un utilisateur « normal » de Cryptobox, à la différence de Rémora. Il ne peut aller plus loin dans ses révélations, de crainte de se dévoiler et de devenir lui-même, son passé plaçant contre lui, suspect aux yeux de la Police, ou d'attirer l'attention du mystérieux criminel. Sur ces deux points, il s'est trompé, hélas pour lui.

Cette lettre anonyme, imprimée par une imprimante à impact sur le papier listing dont se servait souvent Hoffmann, nous l'avons présentée à Wolf au début de notre enquête. L'espèce de vertige qui l'a frappé alors, sur lequel je me suis mépris, venait bien de la crainte d'une faille dans sa forteresse. En prenant connaissance de cette lettre, Rémora/Wolf est épouvanté : l'auteur y mentionne l'existence du fichier qui accuse Perforati. Pour Wolf, cela signifie que quelqu'un d'autre que lui a accès à Cryptobox, peut-être même par la porte dérobée.

Quand Wolf apprend que Hoffmann est un ex-pirate, le mardi soir donc, au cours de la réunion avec monsieur Simpson, il croit avoir identifié l'adversaire. Il sait de quoi est capable un ancien pirate du Chaos Computer Club, ce club de cyberespionnage célèbre dans les années 1980, et il craint que celui-ci n'ait percé son secret. Je suppose aussi qu'il ressent de la haine pour cette engeance destructrice de pirates allemands, lui, qui se considère comme un créateur génial...

Wolf, qui est jusqu'ici resté prostré dans le fauteuil où les inspecteurs le maintiennent de force, relève la tête. Sa voix, hargneuse et sèche, n'est plus celle du technicien affable et policé que tous croyaient connaître.

- Ces pirates ne sont que de misérables besogneux ! dit-il avec force. Moi, j'ai inventé un système d'espionnage économique à l'échelle mondiale ! Oui, vous pouvez le redire à la face de tous les minables qui sont ici ! Je suis un créateur, un génie, un ...
- Vous êtes d'abord un criminel paranoïaque, réplique Grimbert en se tournant vers lui. Votre œuvre diabolique a étouffé en vous tout sentiment humain. Je reprends mon propos. La lettre anonyme trahit son auteur : pour vous, Hoffmann devient l'homme à abattre. Apprenant par Cryptobox que Hoffmann doit venir un peu plus tôt le mercredi matin, vous décidez d'agir. Et cette fois, pas question d'organiser un *soft-crime* ! C'est le meurtre au halon, plus prosaïque et plus violent, mais tout aussi efficace.
- Et bien suffisant pour un vulgaire pirate, jette Wolf avec haine.
- A votre décharge, il n'y a pas eu de sang versé, regrette Grimbert, ce qui nous déçoit toujours, nous les criminologues, presque aussi avides d'hémoglobine que l'Etat est avide d'impôts. Bon. Si la mort de Hoffmann peut passer pour un suicide, vous faites d'une pierre deux coups. En déposant la *lettre d'explication* peu de temps après la mort de Hoffmann, vous commettez une erreur singulière. L'hypothèse du suicide devient invraisemblable pour un policier qui ouvre un peu les yeux. La signature a été imitée au moyen d'une imprimante, et, par confusion, vous attribuez à Hoffmann des « rudiments de secourisme » qui sont le fait d'un de ses proches collègues, monsieur Erhart. Le nom de Rémora inscrit de votre main sur le registre d'entrée de HAL, peu de temps avant que vous n'assassiniez Mureno en l'assommant et en le précipitant par la fenêtre, est encore une de vos provocations. Hélas pour vous, celle-ci nous a mis sur la bonne piste.
- Et la bombe logique Kinjal dans le système HVS/5, intervient Mirallez, c'est également l'œuvre de Wolf ?
- Vous ne vous trompez pas. Quelques lignes de programme qui ont agi comme un détonateur pour ébranler une des plus puissantes banques du monde, voilà qui laisse rêveur sur la capacité de nuisance de l'informatique...
- Mais dans quel but ? continue l'ex-colonel.
- Cela créait une diversion dans le service, un rideau de fumée supplémentaire, alors que l'étau de l'enquête se resserrait peu à peu autour de vous tous. Wolf n'est pas qu'un programmeur très doué, c'est également un observateur attentif de la vie des sociétés, et pas seulement au travers de ce qui circule dans Cryptobox.
- Et l'observateur est devenu soudain acteur, ajoute le Furet.
- La mauvaise situation financière de la banque lui apparaissait clairement. Il a voulu précipiter son destin en la mettant dans une situation intenable, en conduisant son encadrement à la croisée des chemins, à un point où il n'est plus possible de tergiverser ni d'user de manœuvres dilatoires. Il a suffi de la conjonction explosive de cette panne informatique avec des rumeurs habilement entretenues pour entraîner la B.E.A. dans un abîme dont l'échappée est encore laborieuse.
- Mais enfin, s'exclame Simpson, pourquoi a-t-il tramé tout cela ? En quoi nos ennuis le servent-ils ? Qui l'a corrompu ? La Paneuropean, hein, c'est cela ?
- On ne corrompt pas Wolf, croit bon de préciser le Furet. Wolf, tel que je comprends sa mentalité, est un informaticien solitaire, qui décide toujours au mieux de ses intérêts, selon sa conscience perverse.
- J'ai oublié de vous dire, reprend Grimbert, que Wolf a reçu une proposition d'embauche de la part de la Paneuropean, qui allait sans doute l'engager comme directeur financier. En cas de succès de l'O.P.A. sur la B.E.A., Wolf aurait sans doute pris du galon, et accru ses responsabilités. En tant qu'ancien cadre de la B.E.A., on lui aurait proposé de gérer l'absorption de votre banque. Bref, il avait tout à gagner dans ce sale coup.
- Le technicien de haut vol cache un arriviste redoutable, constate Simpson. Je parierais qu'il a été également à l'origine des fuites et des informations alarmantes dont s'est repue la presse hier matin, tandis que notre système était arrêté. Nos difficultés, qui étaient indéniables ces derniers mois, ont brutalement dégénéré dans une situation de crise invraisemblable. Le spectre du risque systémique a été conjuré de justesse. Mais la Paneuropean a saisi l'occasion pour tendre sa griffe vers nous.
- Les bêtises de Laroche m'agaçaient au plus haut point, lâche Wolf, dédaigneux et désinvolte. La baisse de l'action B.E.A. m'a fait perdre plusieurs millions en trois mois.
- Même un calculateur de génie peut subir des défaillances, commente Grimbert, presque bonhomme.

Wolf se tait et se mure dans une attitude hermétique et distante, comme si ce que dirait le commissaire dorénavant ne le concernait plus.

- Et le message posthume que j'ai reçu, s'écrie Perlette, ne venait pas de Perforati, mais bien de Wolf ?
- Encore un exemple des talents de manipulation de notre homme. C'était là le dernier écran de fumée de Rémora. Mais, à cette heure, nous savions déjà que Cryptobox était parasitée de l'intérieur.
- Nul doute, intervient le Furet, que nous trouverons au domicile de Wolf une installation informatique avec tout ce qui est nécessaire pour numériser la voix et créer de faux messages à partir de mots enregistrés lors de réunions. Nul doute également que la vidéocassette dont madame Dubreuil a signalé la disparition aura servi à composer un message plus vrai que nature, avec la voix de Perforati.
- Etait-ce une erreur, ajoute Grimbert, ou une tentative subtile de se disculper ? Seuls Monsieur Simpson et Rémora lui-même savaient que David avait sauvé mardi la boîte aux lettres du directeur. Il savait que nous vérifierions la présence du faux message posthume dans cette sauvegarde. Nous pouvions juger Wolf trop intelligent pour l'avoir inventé, sachant que la falsification était évidente.

- Qu'en est-il pour le code source du programme Kinjal qui a été retrouvé dans ma boîte aux lettres ? interroge timidement Stépanos. C'est aussi l'œuvre de Rémora ?
- Bien sûr. Une très bonne cachette que cette boîte inutilisée, sans risque pour lui. Vous devriez vous servir plus souvent des outils qu'on met à votre disposition, cher monsieur Stépanos, avant de rêver sur ceux qu'on vous fournira demain. Sans quoi, d'autres s'en serviraient à votre place, à votre détriment.
- Il y a quelque chose qui me dépasse, dit soudain Goossens, qui était plongé depuis quelques minutes dans une cogitation intense. Je veux bien admettre que Wolf ait installé chez nous, dans la messagerie, un cheval de Troie, ou, comme vous dites, une porte dérobée, et qu'il puisse inspecter toutes nos boîtes aux lettres à sa guise. Mais comment peut-il intercepter les données des milliers de boîtes existant dans Cryptobox à travers le monde ? Il n'a pas pu installer sa porte dérobée sur les milliers de sites qui sont connectés au réseau Cryptobox, tout de même !

Un très bref instant, Wolf a pour le Belge un regard à la fois méprisant, rusé et incisif, qui signifie : « comprenez qui pourra ! ». Grimbart s'attache à expliquer ce dernier mystère.

- Précisément, cette porte dérobée est active dans le monde entier, sur tous les systèmes qui supportent Cryptobox. Vous ne saisissez toujours pas, monsieur Goossens ? Nous avons compris de quoi il en retournait un peu après que David eut décrypté certains fichiers que Hoffmann nous avait indiqués. Ces fichiers bizarres étaient en fait des programmes de Cryptobox, ou plutôt tous les programmes d'origine de Cryptobox, ce qu'on appelle les programmes « sources ». Ils étaient sur vos disques, à la banque, sans raison apparente. Nous avons aussi, assez facilement, je dois le dire, identifié Pat Smith.
- Pat Smith, reprend Goossens, c'est le créateur de Cryptobox, je crois ?
- Le créateur supposé. Personne ne l'a jamais vu. Il s'agit en fait d'une femme, Patricia Smith, l'ancienne épouse de Wolf quand il vivait aux Etats-Unis. Wolf a déposé le nom de marque de Cryptobox sous le nom de son épouse. Que je ne connais pas, et qui, d'après ce que j'en sais, n'a pas créé Cryptobox, n'est même pas une informaticienne, mais une honorable professeur d'histoire à l'université de Cleveland. Elle a quitté Wolf il y a dix ans de cela, pour incompatibilité d'humeur. La marque Cryptobox venait alors d'être vendue à HAL. Pat Smith n'est pas l'auteur de Cryptobox.
- Mais alors, dit Goossens, cela signifie que le créateur de Cryptobox...
- ...est Wolf lui-même, ce qui explique la présence du cheval de Troie partout dans le monde, *puisque'il a été intégré à Cryptobox dès l'origine.*

Les informaticiens se regardent et regardent Rémora, cette fois non plus comme un monstre, mais comme une créature extra-terrestre, un être chimérique, incompréhensible. Le prédateur de la B.E.A. n'est pas un rapace, mais une pieuvre aux tentacules invisibles, invincibles, omniprésentes.

- Incroyable ! dit Zapolski, émergeant de sa stupéfaction. Et les programmes de Cryptobox sont chez nous, dans des fichiers cryptés par lui, et non pas chez HAL, comme on pourrait le penser ?
- Chez vous, comme ils le furent chez les anciens employeurs de Wolf, aux Etats-Unis et en Angleterre, puisque celui-ci les a développés patiemment et secrètement chez eux, sans être jamais remarqué. Son beau-frère, Henry Smith, avec qui il est resté en bons termes, s'est chargé de la commercialisation du produit et des négociations avec HAL, avant de fonder le laboratoire Cryline.
- Du travail en perruque, en outre, diagnostique Simpson. Directement sur ces machines, qui nous coûtent si cher, dont le prix n'est pas à la portée d'un simple particulier. Quel dommage qu'un tel talent soit gâché par un tel machiavélisme !
- A sa décharge, ajoute Grimbart, Wolf travaillait pour son propre compte, et son système d'espionnage économique ne servait aucun autre intérêt que le sien. Imaginez ce qu'une organisation criminelle ou un pays favorisant le terrorisme pourrait faire de Cryptobox ! Avec Wolf, on n'est jamais allé aussi loin dans la subversion tranquille !
- Le code propre à la porte dérobée de Rémora, déclare le Furet, était si bien caché et si peu visible que même les spécialistes américains de chez HAL ne l'ont pas détecté, alors qu'ils pouvaient obtenir le code de Cryptobox directement à sa source. Mureno a été le premier à comprendre, et j'ai eu la chance d'approfondir ce qu'il avait débroussaillé.
- Des mesures devront sans doute être prises à une échelle mondiale, qu'en pensez-vous ? suggère Simpson. On ne peut plus utiliser un produit de communication miné de l'intérieur. Rien ne nous permet d'affirmer que d'autres petits malins n'étaient pas au courant de la brèche.
- Le directeur de la P.J. doit rencontrer le P.D.G. de la filiale française de HAL. Il y aura une ribambelle de techniciens avec eux. D'après David, la brèche peut être colmatée assez facilement. Mais la confiance dans le produit risque d'être sérieusement ébranlée. D'autre part, les usagers de Cryptobox voudront-ils continuer à payer une redevance qui alimente en fin de compte une belle cagnotte de droits d'auteur reversée au criminel par le laboratoire Cryline ?

Après ces moments fertiles en émotions, tout le monde s'extrait de ses pensées et se met en devoir de quitter la salle du Conseil, avec la permission du commissaire. Quelqu'un entre soudain et glisse deux mots à Zapolski. Ce dernier s'en retourne vers Grimbart pour lui poser une question.

- Commissaire, on vient de me dire qu'en fait les caméras du deuxième étage ne fonctionnaient pas ce matin. Cela ne risque-t-il pas de compromettre les résultats de votre enquête ?
- Rassurez-vous, monsieur Zapolski. Je m'attendais de toute façon à être trahi par la technique. David et moi avons été informés de cette panne par le gardien, quand nous sommes arrivés.
- Le principal était que personne d'autre que nous ne soit au courant, indique le Furet.
- Et puis, ajoute Zapolski, je crois que leur installation est illégale. Le comité d'entreprise aurait dû être averti. Le respect du droit...
- Au diable le droit ! grogne le Furet. Cela ne change rien au résultat. Le coupable a été démasqué, non ?
- Voyez-vous, explique Grimbert avec un sourire en coin, nous autres policiers français avons la religion de l'aveu et du flagrant délit, ce dernier étant le plus difficile à obtenir. Alors, les aveux de Rémora, même muets, nous comblent au-delà de toute expression. Une perquisition chez lui nous livrera toutes les preuves supplémentaires dont nous pourrions avoir besoin.
- A quel moment avez-vous deviné le criminel, commissaire ? demande le Furet, après le départ de Zapolski.
- C'est avant tout par l'étude du comportement de notre homme, quand je lui ai présenté ce fameux stylo ramassé dans la salle informatique, ou plutôt mon propre stylo, qui était identique.
- Vous avez remarqué comme il était sûr de lui, n'est-ce pas ?
- Beaucoup trop sûr de lui. Un suspect normal aurait craint d'être impliqué dans la mort du « suicidé ». Comment peux-tu être sûr que tes empreintes ne traînent pas un peu partout sur ton lieu de travail, et en particulier là où elles ne devraient pas se trouver ? Même un innocent pouvait craindre le pire. Mais Rémora avait peaufiné son œuvre, et laissé au bon endroit le stylo de Mirallez, avec ce qui fallait dessus comme empreintes accusatrices. Pourquoi se serait-il ému de mes soupçons ?
- Un comportement un peu puéril, somme toute ? Et ce constat automobile, qui établissait son alibi mercredi matin ?
- Cet écumeur de messageries n'a eu aucun mal à dénicher le numéro d'immatriculation d'une voiture volée, au hasard de ses investigations, ou en interceptant les données, comme tu sais le faire aussi. Ou bien il l'aura lui-même volée ou simplement cachée pour les besoins de la cause.
- Si je comprends bien, c'est en feuilletant son résumé de carrière que la vérité vous est apparue, derrière ce nom banal, « Pat Smith » ?
- Oui. On ne se penche jamais assez sur le passé des gens. Autre chose m'avait frappé : le sujet de thèse choisi par celui qui n'était pas encore Rémora, quand il préparait son doctorat, aux Etats-Unis, il y a vingt ans de cela...
- La sécurité informatique, déjà ?
- Pas exactement, dit Grimbert en sortant son petit carnet. La thèse était la suivante, j'en cite le titre, dans toute son édifiante pompe : « *Comment l'informatique pourrait influencer les marchés, la finance et la vie des citoyens en devenant lucrative au lieu d'être un facteur de coûts* ».
- Avant-gardiste, pour l'époque...
- En ce qui le concerne, dis plutôt : prémonitoire.

69.

Samedi.

Grimbert et le Furet ont dîné dans un restaurant tranquille du Marais. Ils ont discuté de choses et d'autres. Grimbert n'a guère eu envie d'évoquer leur enquête commune et ses péripéties. Il a parlé de littérature et de peinture, et du concert de clavecin auquel il doit se rendre le lendemain dimanche. Le Furet lui a confié son intention d'écrire toutes affaires cessantes un grand article sur les différents types de fraudes informatiques qu'il a pu constater à la Banque Euro-Atlantique. La revue « *Informatique Cosmogonique Appliquée* », diffusée à un petit cercle d'initiés, se chargera sans nul doute de sa publication. Après quoi, il retournera à ses enquêtes et à sa collection privée de cafards.

Grimbert s'est rendu compte assez vite que leurs goûts respectifs divergent sensiblement. Alors qu'en véritable érudit il cite pêle-mêle ses auteurs préférés, Epictète, Montaigne, Saint-Simon, la Sévigné, Chateaubriand, Dostoïevski, puis évoque des peintres tels que Raphaël, Rembrandt, Dürer, Goya, Corot, le Furet ne jure que par Lamartine, Rimbaud, Jarry, puis Friedrich, Mondrian, Dali, Magritte, hésitant entre un romantisme fade hérité des cours du lycée et un art provocateur que le commissaire juge sans goût.

Ils se promènent à présent dans les rues, sans destination précise, profitant du calme relatif de la fin de semaine. Toute la journée le temps a été magnifique. Les pigeons marchent çà et là devant eux, picorant, volant lourdement, s'écartant à peine à leur approche. Grimbert contemple les façades de part et d'autre de la rue, tandis que le Furet repense à sa première rencontre avec le commissaire, et à cette enquête criminelle qu'ils ont conduite à son terme, la première dans sa vie de policier informaticien.

Grimbert ne se lasse pas d'admirer cette architecture haussmannienne qu'il met presque au même rang que les édifices majestueux des dix-sept et dix-huitième siècles français. Ces bâtiments semblent épargnés par les

affronts du temps, les caprices de la mode et les outrages des iconoclastes. Et il envie leur stabilité rassurante à travers les générations. Dire que le style avait été critiqué, qu'on lui reprochait cette uniformité, et ces trop larges dégagements qui avaient remplacé les ruelles sordides et tortueuses qui dataient du Moyen-Age ! Les architectes du XXe siècle ont enlaidi Paris, avec l'appui des politiciens, à un point tel qu'il n'y a plus d'autre ressource pour les amateurs de belles pierres comme Grimbert que de se tourner vers le passé avec un regard nostalgique.

Le Furet, quant à lui, se détache difficilement du présent et du passé immédiat. Les événements de cette folle semaine agitent encore son esprit. L'habileté et la ténacité du commissaire dans cette enquête s'imposent à lui comme un modèle de professionnalisme policier. La fierté d'avoir contribué pour une bonne part à l'arrestation du criminel le porte sur un petit nuage de bonheur inhabituel. En revanche, il songe avec perplexité au fossé qui sépare ses propres méthodes d'investigation des intuitions contrôlées et des déductions tacites de Grimbert. Il ne peut s'empêcher de demander au commissaire :

- Quel aiguillon vous pousse à mener une enquête jusqu'au bout, alors qu'autour de vous tout est hostile, et que vous ne pouvez compter sur personne ? Vous devez être obsédé par l'image des victimes, n'est-ce pas ?

Grimbert le contredit aussitôt :

- A quoi me servirait-il de me ronger les sangs à propos des victimes ? Qu'est-ce qu'un homme, David ? dis-le moi un peu. Un peu de matière qui s'agite, mais qui ne peut aller contre son destin. Je ne chasse pas les criminels pour assurer le repos de l'âme des victimes : une telle superstition me semble ridicule. Ni par esprit de vengeance. La vengeance est un sentiment humain, mais bas, auquel une société civilisée ne doit pas céder. Le droit pénal est une aberration, au moins autant que la justice rendue « au nom du peuple ».

- Alors quoi ? insiste le Furet, alors que Grimbert s'est tu.

- J'essaie seulement de rétablir, avec ma cervelle, mon intuition et les modestes moyens du service, un ordre qui a été provisoirement brisé par le crime. Sans me faire d'illusion. En fin de compte, le désordre triomphe toujours, et la mort a le dernier mot.

Sur ces paroles empreintes d'une certaine gravité, Grimbert se tait à nouveau un moment.

- Et puis, poursuit-il, il y a sans doute de ma part une curiosité insatiable dans la recherche de la vérité. Je suis comme un collectionneur soucieux de répertorier une nouvelle espèce de crime ou de criminel, ou comme l'analyste qui explore les tréfonds nauséabonds de l'âme humaine pour comprendre un geste, un comportement, un mobile.

- L'ordinateur n'a pas d'âme, remarque le Furet, mais seulement l'intelligence que l'homme a gravée dans le silicium. L'ingéniosité des délinquants, elle, est sans limite.

- Les techniques changent, mais les hommes ne changent pas, objecte Grimbert. Le plus difficile est de s'adapter aux techniques et aux machines, pas à la mentalité des humains.

- J'aurais pensé exactement le contraire, mais cela provient de ma déformation professionnelle. En tous cas, votre première incursion dans le domaine informatique a été un véritable coup de maître, apprécie le Furet. Je n'aurais jamais identifié le criminel. Sans doute ai-je trop confiance dans la nature humaine.

- Un des principes de la Criminelle est de s'attendre toujours au pire et de ne se fier à personne. Hélas pour la nature humaine, je dois avouer ne jamais avoir trouvé ce précepte en défaut.

- Doit-on faire preuve à tout instant d'un tel pessimisme pour être admis dans vos rangs ? s'enquiert le Furet en hochant la tête.

- Un vieux divisionnaire, qui m'a tout appris du métier il y a quelques vingt ans de cela, soutenait que l'idée selon laquelle la vie serait préférable à la non-vie n'est rien d'autre qu'un préjugé de vivant. D'après lui, les vivants seraient bien plus à plaindre que les morts, que l'on qualifie de « pauvres » par un contresens risible.

- Je vois. Un misanthrope, sans doute, que cet homme-là ?

- Non, simplement un nihiliste comme on n'en voit qu'à la P.J., bien éprouvé et râpé par la vie, perclus de désastres intimes et professionnels. Chaque enquête l'enfonçait un peu plus dans ses convictions débilantes. A l'appui de sa philosophie, je dois dire qu'il en avait vu de toutes les couleurs, en quarante ans de sacerdoce dans le service. Te rends-tu compte, Grimbert, me disait-il, que les plus grands crimes ont été commis au nom de l'homme et pour son plus grand bonheur, terrestre ou céleste ? Il était un homme de désespoir comme je suis un homme d'ordre.

- Je dois me féliciter de fréquenter plus volontiers les petits malins du clavier que les monstres du crime, reconnaît le Furet. Un seul cumulait les deux talents, et vous l'avez heureusement mis hors d'état de nuire un bon bout de temps.

- Ta collaboration a été décisive, objecte Grimbert. Comment aurais-je pu m'en tirer seul dans ce « monde sans pitié » des ordinateurs, comme me le disait si bien Renard ? J'ai eu longtemps l'impression de me débattre dans un univers parallèle au monde réel, incompréhensible, se suffisant à lui-même mais déconnecté de tout. Sais-tu ce que je vais faire, maintenant ?

- Prendre du repos après ces journées mouvementées ?

- Pas du tout. Je vais m'initier à l'informatique. J'ai entendu dire qu'on pouvait avoir à l'écran toutes les peintures du musée du Louvre, et de bien d'autres musées. Je n'aurai plus besoin de parcourir ces longs couloirs pendant des heures, ni de subir les cohues et les attentes...

- Oh, commissaire ! s'exclame le Furet, un peu désappointé. Etes-vous sûr de ne pas perdre au change ?

- Toujours la confrontation du réel et du virtuel, n'est-ce pas ? reprend Grimbert mi-figue mi-raisin. Je verrai bien. Maintenant que je sais enfin me servir de mon téléphone portable, il n'y a pas de raison que je ne puisse faire d'autres progrès. Tous les espoirs me sont permis, toutes les portes me sont ouvertes. Si le virtuel me déçoit, je jetterai tout par la fenêtre, et je redeviendrai passéiste et technophobe comme avant !

Grimbert s'est mis à rire, et le Furet l'imita de bon cœur.

70.

Ils dirigent leurs pas vers la Seine. Un soleil finissant, caché à l'ouest derrière un impalpable rideau de nuages, attise de mille phosphorescences l'azur du crépuscule.

Le fleuve se laisse deviner au-delà des platanes parisiens, familiers et orgueilleux, qui escortent en silence les deux hommes. Proche et opiniâtre, le mugissement des eaux déborde les parapets, et son écho sauvage vient mourir dans les feuillages sombres. Un vent léger agite les dernières feuilles d'été.

Ils suivent la berge, l'esprit serein, bercés par le grand déploiement fantasmagorique de la nuit autour d'eux, oubliant les passions du monde que le fleuve roule à leurs pieds et conduit avec obstination vers une improbable embouchure.